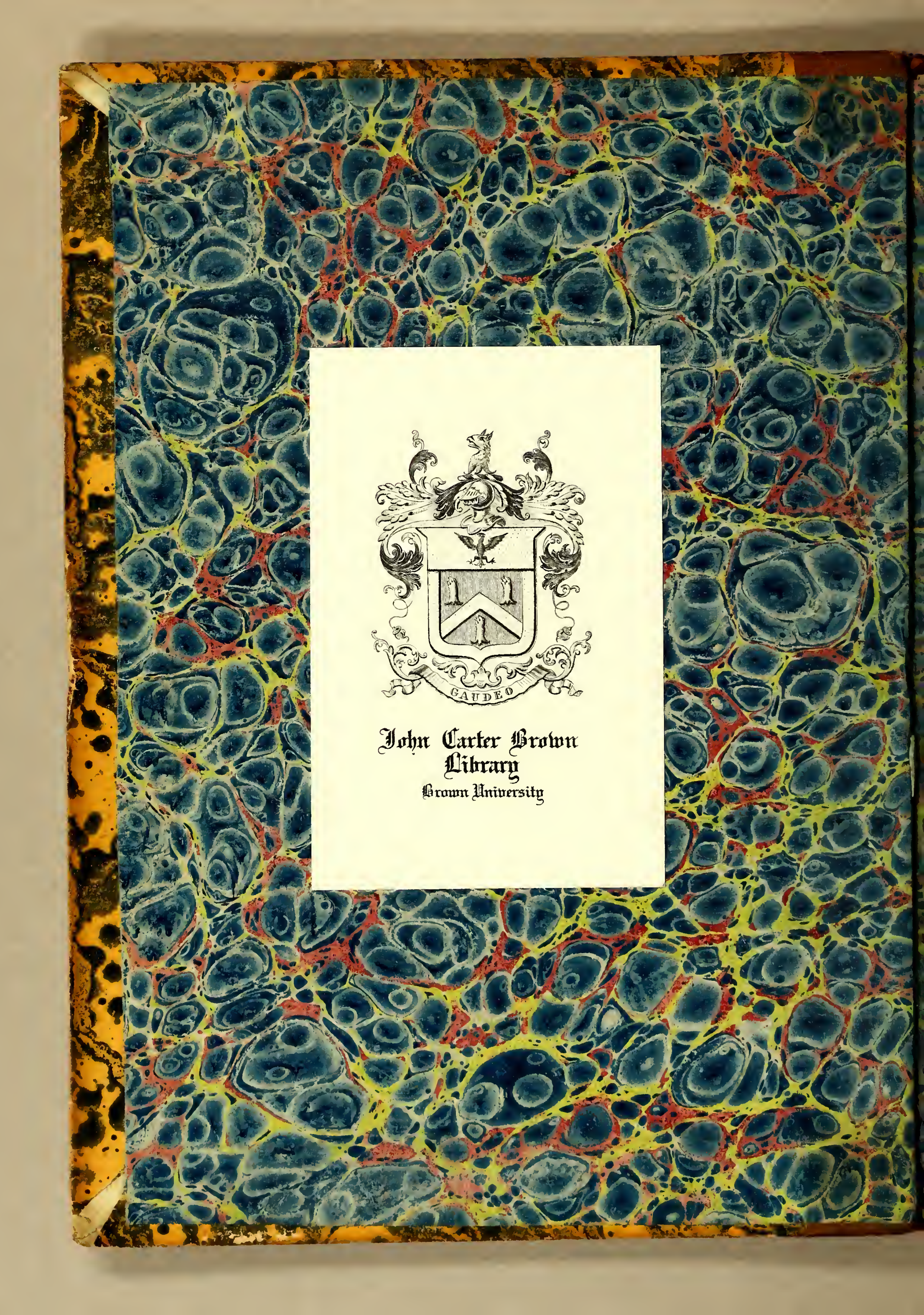
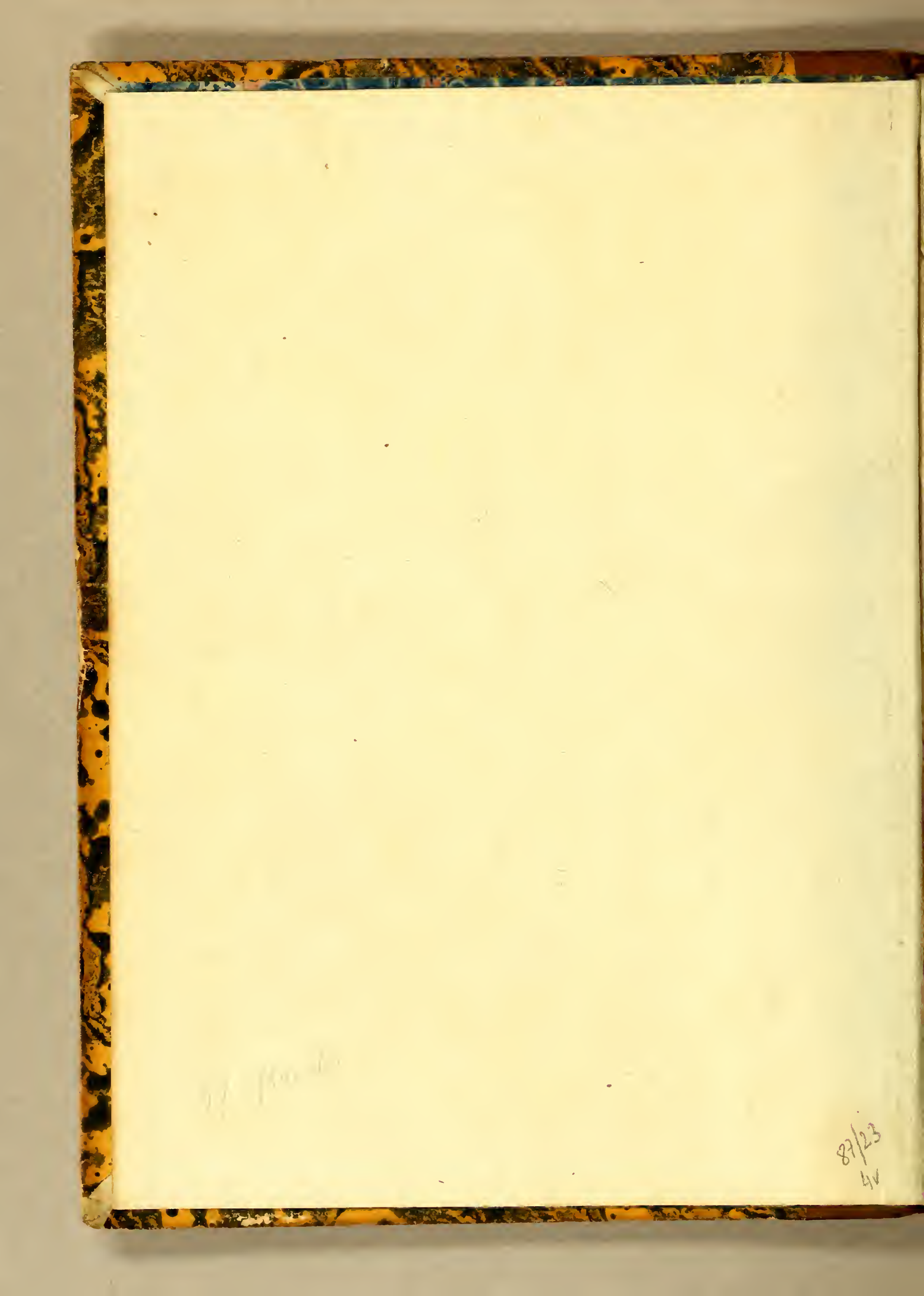
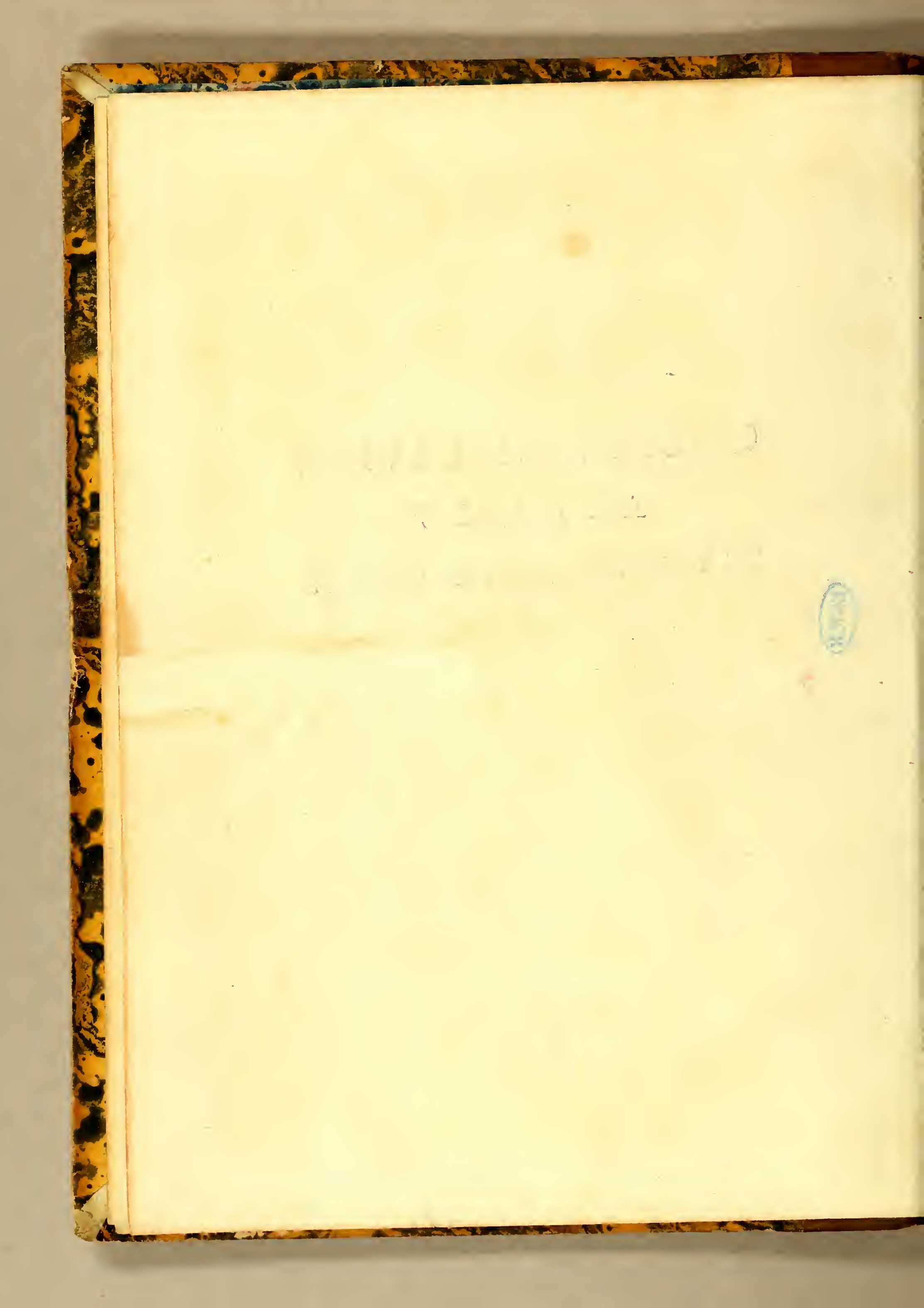



GAUDEO
John Carter Brown
Library
Brown University

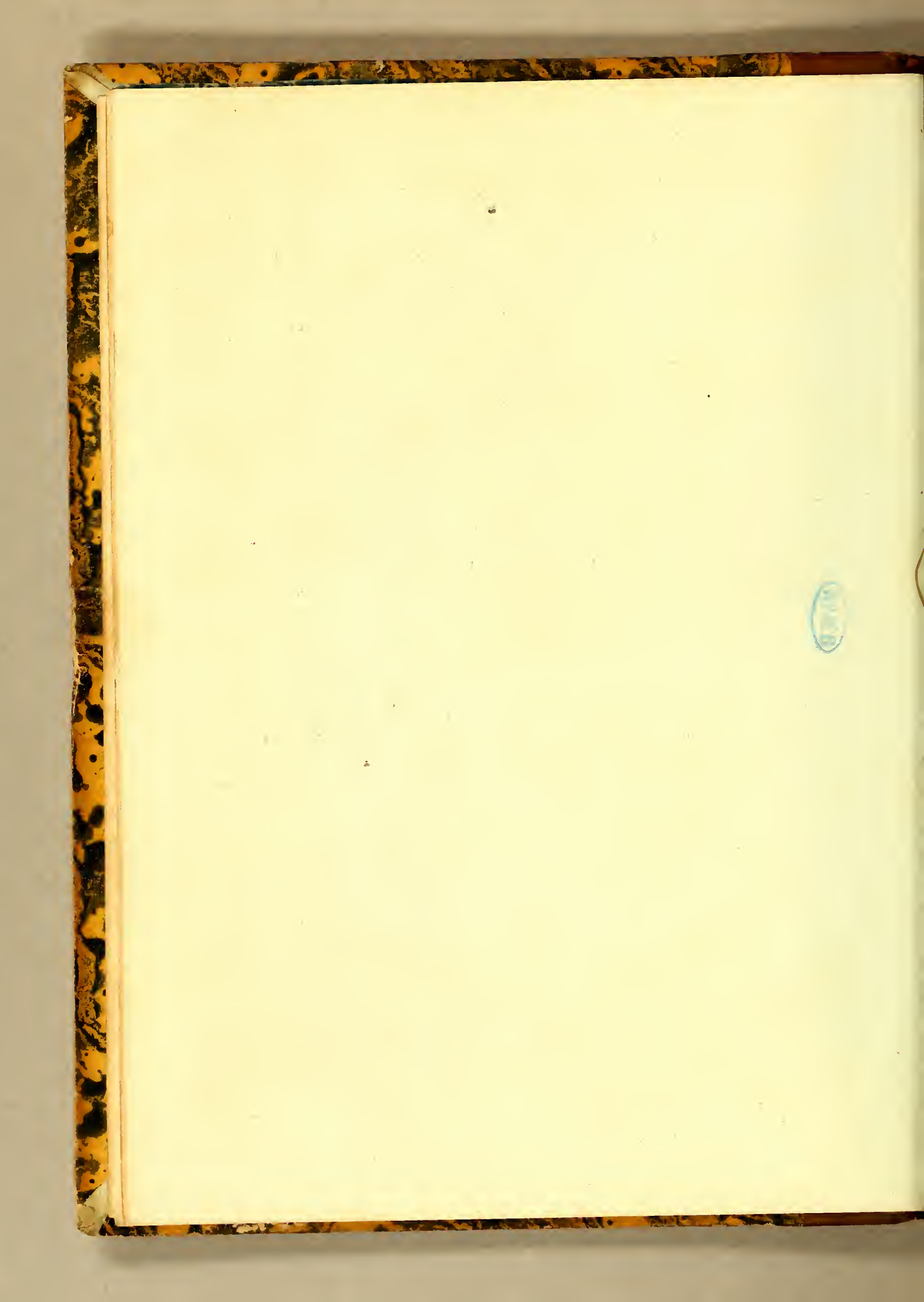




COSTUMES CIVILS
ACTUELS
DE TOUS LES PEUPLES CONNUS,




COSTUMES CIVILS
Amérique
Daisrais, del.
1787.
Mixelle, J.. Sculp.
A Paris, Chez l'Editeur Pavard, Rue St. Jacques, N.º 240.
Et ce Trouve Chez Les Principeaux Libraire de l'Europe,
François, Scrip.



COSTUMES CIVILS
ACTUELS
DE TOUS LES PEUPLES CONNUS,
DESSINÉS D'APRÈS NATURE,
GRAVÉS ET COLORIÉS,

Accompagnés d'une Notice Hiſtorique ſur leurs Coutumes, Mœurs, Religions, &c. &c.

Rédigés par M. SYLVAIN MARÉCHAL.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,

Chez PAVARD, Editeur, rue St. Jacques, N° 240.

Et ſe trouve

Chez
- KNAPEN & Fils, Imprimeurs-Libraires, au bas du Pont St. Michel.
- BAILLY, Libraire, rue St. Honoré, Barriere des Sergens.
- GASTEY, Libraire, au Palais-Royal,
- ET chez tous les Libraires de l'Europe.

M. DCC. LXXXVIII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

MŒURS
ET COUTUMES
DES AFRICAINS
DE LA COSTE DU SÉNÉGAL.

LES Européens ont fait le tour du Globe, & se sont contentés de faire celui de l'Afrique. Cette vaste péninsule, presque à leur porte, ne leur est connue que par ses côtes. Des Hommes blancs y vont acheter des Hommes noirs. Telle est à-peu-près la seule relation qui existe entr'eux & nous. L'intérieur du Pays nous est encore fermé. Il faut espérer que quand nous aurons épuisé les Mines du Brésil, du Mexique & du Pérou, celles du Royaume de Bambouc, Bambara, Tombut, & beaucoup d'autres, encore vierges ou mal exploitées, auront leur tour. Il faut croire aussi que quand cette terre inculte n'aura plus d'or à nous donner, nous lui demanderons des productions moins précieuses, mais plus utiles.

L'Histoire ancienne fait plus d'honneur à l'Afrique que l'Histoire moderne. L'Egypte seule a suffi pendant long-temps pour lui donner au moins le second rang entre les Parties du Monde. Mais l'Europe depuis, l'a tout-à-fait éclipsé. Et si l'Afrique est comptée au-

jourd'hui pour quelque chose dans le système politique, elle en est redevable aux Normands du quatorzième siècle. En 1364, des Marchands de Dieppe & de Rouen, établirent un Comptoir sur les bords du Sénégal ou du Niger. En 1382, cette Compagnie bâtit un Fort, dit de la Mine d'Or, pour s'assurer la côte de Guinée; & ce furent par conséquent des François qui montrèrent le chemin aux Portugais, aux Espagnols, aux Anglois, rivaux toujours jaloux & très-souvent ingrats.

On n'a pas encore pénétré jusqu'à la source du Niger ou Sénégal, fleuve le plus large, le plus profond & le plus rapide de l'Afrique, sans en excepter le Nil. Il a son embouchure dans l'Océan, au Nord du Cap-Verd. Les Naturels du Pays en ont abandonné la rive gauche, pour se mettre à l'abri des incursions des Maures. Cette contrée est peut-être la plus riche du Monde entier, par ses Mines; mais elle est divisée en petits Etats, plus despotiques les uns que les autres. On y rencontre de grands espaces très-fertiles, qui dédommagent de ceux qui sont tout-à fait nuls pour l'Agriculture; car il semble que la Nature ait affecté de frapper de stérilité les endroits les plus abondans en or.

Le Mahométisme, qui a pour domaine une grande partie de l'Asie, règne encore sur l'Afrique entière, & à bien des égards, lui convenoit plus qu'aucune autre superstition. Mais un Code Religieux, déjà si mal tissu par lui-même & susceptible de tant de gloses, doit subir bien des variations parmi des Peuples tels que les Négres.

Chaque Bourgade forme une eſpèce de ſecte; & un Marabou n'enſeigne jamais précifément la même croyance qu'un autre Miniſtre du Coran. Une fois imbu de tel ou tel article de la Loi Muſulmane, un Africain s'en tient là auſſi fermement qu'un Soldat Helvétique à ſon poſte. La Nature même perdroit ſes droits, ſi elle ſe trouvoit en concurrence avec la Religion. Et c'eſt pour cela que nos Miſſionnaires n'ont pas eu de brillans ſuccès de ce côté. On devient auſſi opiniâtre dans la ſuite qu'on s'eſt montré crédule d'abord. Tout dépend de la première impulſion. Il faut ſçavoir ſaiſir le moment. La jeuneſſe ou une occaſion décide de toute la vie. Obſervateur ſcrupuleux de ſes préjugés pieux, un Nègre ſe croit quitte ſur tout le reſte. Il s'abandonne à tous ſes appétits, ſans choix; à toutes ſes paſſions, ſans remords. Son jeûne accompli, le cercle magique tracé autour de ſa Hutte, il eſt au-deſſus de tout. Plaiſir ou peine, c'eſt choſe égale pour lui. Il perd ſes parens, il vend ſes enfans, il vole ſes voiſins ou ſe tue, avec tout le ſang froid de la raiſon & toute la ſécurité de l'innocence. Les maux qu'il fait & ceux qu'il endure, ſont à ſes yeux ſur la même ligne; c'eſt le Ciel qui le veut ainſi. C'eſt à ſon Dieu ou à ſon Prophête à répondre des actions bonnes ou mauvaiſes qu'il commet indifféremment.

Les Africains portent ſur eux des ſentences tirées du Coran, écrites en Arabe par leurs Prêtres, & couſues dans un ſachet de cuir. Ils ſe croient invulnérables ſous cet égide. Si l'évènement contrarie leur attente, ils ont

la bonhomie de s'en prendre à eux-mêmes ; ils s'accuent d'avoir manqué de foi, changent de *gris-gris*, (c'eſt le nom de leurs amulettes), & s'en rapportent à la volonté divine. Le Marabou n'a jamais tort. Ils pratiquent la Circonciſion ſur un grand nombre de ſujets à la fois. Cette cérémonie du moins, produit un bon effet. Tous ceux qui l'ont ſubie enſemble, le même jour & dans le même lieu, contractent entr'eux une eſpèce de fraternité, à laquelle ils ſont fideles juſqu'à la mort. Les Frères d'Armes, dans notre ancienne Chevalerie, n'étoient pas plus unis. L'erreur quelquefois ſert donc auſſi à quelque choſe.

Le Nègre Africain ne paroît pas à l'extérieur, l'enfant gâté de la Nature. Sa chevelure laineuſe, ſes traits difformes, cette couleur noire qui le maſque de la tête aux pieds, la rigueur du climat qu'il habite, & le régime politique qu'il ſupporte, le mépris & l'inhumanité que les étrangers ont pour lui, tout devroit lui faire maudire le jour de ſa naiſſance & hâter celui de ſon trepas. Il en va tout autrement. Et la Nature n'eſt pas plus ſa marâtre que de ſes frères les Blancs ; elle s'eſt acquittée envers lui, en lui faiſant don de l'inſouciance, unique palliatif pour des maux ſans remède. En ſorte que l'eſclave au marché, eſt plus heureux ſouvent que le maître qui l'achète. Le déſeſpoir eſt la dernière de ſes paſſions ; & la mort volontaire, la dernière de ſes jouiſſances. Tout ceci ne juſtifie pas ſans doute, les mauvais traitemens qu'on lui fait ſouffrir. Il faudroit

être bien lâche pour profiter des avantages que le Nègre laiſſe prendre ſur lui.

C'eſt par une ſuite de ce caractère, que les Mines qu'il foule aux pieds ne ſont pas en rapport. Le beſoin ſeul appelle les Africains au travail; & ils abandonnent le travail, lorſqu'ils ceſſent d'entendre le cri du beſoin. Ils hauſſent les épaules, en nous voyant accourir de loin pour fouiller les entrailles du ſol, à qui ils ne demandent que du riz. Ils nous croyent nés ſous un climat bien plus rigoureux que le leur.

Les malheureux ſur-tout, croyent à une vie qu'ils ſe peignent d'autant plus douce, d'autant plus brillante, que leur exiſtence actuelle eſt pénible & triſte. Les Nègres eſpèrent donc le bonheur après leur mort; mais ils ne font rien pour l'obtenir. A les entendre, c'eſt une dette que Dieu ou ſon Prophête contracte avec eux, en permettant qu'ils ſouffrent en ce monde-ci. Au premier ennui qu'ils éprouvent, pluſieurs d'entr'eux prennent même les devants; le ſuicide, en pareil cas, leur ſemble une conſéquence naturelle de leur croyance. Mais auſſi, pour peu qu'ils ſoient heureux, ils ne penſent qu'au préſent. Les peines paſſées ne laiſſent aucunes traces dans leur mémoire; ils n'ont point d'Annales; ils n'apprennent que quelques verſets du Coran, qu'ils appliquent, tant bien que mal, aux divers évènemens qui leur arrivent. Leurs Marabous, qui du moins ſçavent écrire, pourroient ſuppléer à cette négligence; mais leur intérêt a pour baſe l'ignorane totale de leurs ouailles.

Il y a beaucoup de Nègres tout-à-fait idolâtres. Ceux-ci ont choisi les arbres pour objet de leur culte. Rien dans la Nature, ne leur paroît plus majestueux, plus digne de leurs hommages, qu'un arbre feculaire qui, du sein de la terre, élance jusque dans la nue, ses rameaux hospitaliers. L'immobilité & la hauteur d'un tel végétal leur en imposent, & ses bienfaits les touchent. Ils lui font des offrandes, & ils immolent des victimes dont ils lui abandonnent la dépouille étendue sur ses rameaux. Le sang de l'animal sacrifié coule en forme de libation, & arrose les racines. Ils ne vont point consulter ces arbres, comme l'ont prétendu quelques Voyageurs mauvais Observateurs : chaque Village, avant une expédition, se rassemble autour de l'arbre protecteur; tient conseil sous son vaste feuillage; & si le vent l'agite avec plus ou moins de violence, les Chefs de la Horde profitent de la circonstance pour faire passer ou rejetter tel ou tel avis.

Une Fête Religieuse exécutée par tout un Canton, est tout-à-fait pittoresque, & mérite d'être décrite. Précédé de sa Musique, qui consiste en plusieurs joueurs de flûtes, & suivi des Femmes & des Grands de sa Cour, le Souverain du pays, se met en marche vers l'arbre consacré, qui est toujours choisi le plus beau de la contrée. Arrivé à quelque distance, on fait un cercle. Le Pontife, vêtu d'un habit chargé de sonnettes bruyantes, s'avance gravement, & présente au Monarque, une Calebasse coupée en deux, & pleine de vin de palmier. Le Roi la soutient de la main gauche,

tandis que chacun des perſonnages qui l'accompagnent, vient y plonger tour-à-tour le doigt index. Puis, de la main gauche, le Roi fait lui-même l'aſperſion de ce vin ſur toutes les parties de l'arbre. La Calebaſſe vuidée eſt remplie auſſi-tôt avec le ſang fumant encore, d'un bœuf gras qu'on immole en même temps. Enſuite, le Roi & le Prêtre ſe recueillent, ſe conſultent. L'Aſſemblée muette, attend reſpectueuſement ce qui doit ſortir de leur bouche. Le Prêtre & le Roi, toujours d'accord, prononcent enfin l'oracle attendu. Le Peuple crédule, ajoute foi & conſent à tout ; il rend graces de ce qu'il vient d'entendre ; & tranquille ſur ce qui doit en réſulter, ſe livre à la joie la plus vive. Ce cérémonial politico-Religieux règle les affaires publiques. Quant aux individus, ils ſont maîtres abſolus chez eux, du moment qu'ils ont payé à leur Chef la redevance convenue.

Le Prince n'eſt point diſtingué de ſes ſujets par le faſte qui l'environne. Une Garde peu nombreuſe, quelques Femmes & quelques cabanes de plus, le font à peine remarquer. On ne le reconnoît qu'aux ordres qu'il donne & à l'obéiſſance qu'on lui porte. Ses propriétés domaniales ne forment point la moitié du Royaume. Il n'eſt pas plus riche que le dernier de ſon Peuple ; & l'entretien de ſa Maiſon ne fait point hauſſer le prix des denrées dans les endroits où il paſſe. Voici en quoi conſiſtent tous ſes honoraires & ſes revenus. Chacun de ſes ſujets a ſon jour pour le nourrir ; & quand le tour eſt arrivé, il ſemble qu'on n'ait ce jour là, qu'un Frère

de plus à nourrir. Après une victoire, le Chef partage également avec les siens, les captifs & les dépouilles du Champ de Bataille. Les prisonniers de guerre sont la base de leur trafic avec les Etrangers. Il n'exercent point le Commerce entr'eux. Un échange journalier de bons offices, leur en tient lieu, & leur suffit.

Dans ces contrées barbares, on rougiroit de recevoir une dot de sa Femme; on se fait un devoir au contraire, de donner aux parens de celle qu'on épouse, le présent le plus considérable qu'on peut. Le Marié fait aussi les frais de la nôce, qui dure ordinairement trois jours. Du moment qu'une Fille a mis le pied sur le seuil de la Case d'un Nègre, elle est sa Femme. Un seul Nègre peut avoir plusieurs Femmes à la fois. Il donne à chacune d'elles, sa Case & sa provision de miel. En sorte qu'un même Homme a plusieurs ménages qu'il entretient avec une égale prévoyance. Ces Epouses du même Homme, vivent chacune à part, sans jalousie, sans inquiètude. Une émulation utile au Mari, s'empare souvent d'elles, au point qu'un Nègre, embarrassé du choix, donne à chacune leurs jours, certain d'être bien reçu dans l'un ou l'autre ménage. Tous les ans, elles font présent à leur Mari commun, d'un habit à la mode du Pays, consistant en deux pagnes fabriquées à qui mieux mieux.

Les Négresses n'accouchent point sans douleurs, comme l'ont voulu faire accroire des gens qui ne craignent pas de tout avancer, parce qu'ils viennent de loin. Mais elles mettent leur point d'honneur à supporter

ce

cet ravail, ſans jetter un ſeul cri. Ce préjugé, quelquefois funeſte dans une délivrance laborieuſe, prouve au moins qu'elles ont du courage & de la force.

Un Nègre malade ou ſouffrant, a auſſi l'amour-propre de ne ſe plaindee jamais. Il ſemble que cette Nation prenne à tâche de réaliſer dans la pratique, la théorie des Stoïciens, que nos Sybarites eſtiment ſi loin de la Nature.

Chez ces Peuples, le Voyageur qui ſe met en route, ne charge point d'or ſa ceinture. Il ſcait que par-tout où le beſoin & la nuit arrêteront ſes pas, il trouvera un gîte & la table miſe. Si l'on entre ſous un toît pauvre, les voiſins de l'Hôte accourent pour l'aider à remplir les devoirs hoſpitaliers. Jamais on n'a entendu un Nègre dire froidement au paſſant ſouffreteux : « que Dieu vous « garde & que Mahomet vous conduiſe »! Blanc ou noir, il ſuffit que l'on ſoit Homme, pour mériter & obtenir tous les bons offices qui ſont en leur pouvoir.

Le climat chaud de l'Afrique rend les Nègres pareſſeux ; ils le ſeroient moins, s'ils ſentoient davantage tout le prix du travail. Les grands Monumens que nous ont laiſſés les Egyptiens, atteſtent ce que peut la raiſon cultivée ſur des caractères naturellement indociles & mols. Les Nègres, aiguillonnés déjà par la néceſſité, ſemblent encore ſe méfier d'eux-mêmes ; quand ils labourent leurs champs, ils ont ſoin de s'exciter à cet exercice, par le bruit des inſtrumens. Leurs Guiriots

ou Muficiens les accompagnent en battant de la (1) caiffe.

Chez nous, l'étiquette oblige de porter pendant plufieurs mois des habits lugubres à la mort du Souverain. Chez les Nègres, le deuil n'eft que de trois jours ; mais il confifte à verfer des pleurs véritables. Qui n'a pas le don des larmes, court rifque de la vie. Un fujet qui affifteroit d'un œil fec aux funérailles de fes Princes, encourroit l'indignation publique, & feroit réputé traitre à la patrie.

Voici les différens Coftumes des Africains du Sénégal.

D'abord les Marabouts, c'eft-à-dire, les Prêtres, ont un habit de caractère tout-à-fait grotefque, & parfemé de grelots, de façon qu'ils ne peuvent faire un pas fans ébruiter leurs démarches ; cette particularité femble annoncer beaucoup d'imprudence de leur part. Ils s'habillent de blanc, quand ils adminiftrent la Circoncifion.

Les Chefs & leur Cour n'ont pour habillement que des *pagnes*, nom générique qui fignifie un manteau de toile ou de coton, compofé de plufieurs bandes, dont les Nègres fe fervent pour faire des vêtemens, & dont ils fe couvrent. Elles ont une aulne de Paris de large fur

(1) Quoique nous ayons moins befoin qu'eux de ce ftimulant, nous devrions peut-être en plus d'une circonftance, imiter cette pratique, fur-tout dans nos travaux longs & monotones. De la Mufique feroit tout auffi convenable pour charmer la peine de ceux qui profeffent l'art de féconder la terre, que pour animer le courage de ces Hommes qui font le métier de la Guerre.

deux aulnes & un quart ou deux aulnes & demie de long. C'eſt l'ouvrage des Négreſſes. Elles ſçavent les teindre en bleu & en noir, ou bien les laiſſent tout en blanc: on ne connoît que ces trois couleurs. Ceux qui les tiſſent ont de petits métiers fort ſimples, avec leſquels ils ne peuvent donner à leur toile que cinq à ſix pouces de largeur. On cout ces bandes enſemble, ſelon l'uſage qu'on veut en faire. Il eſt rare qu'ils coupent leur toile.

Les Femmes s'entortillent une pagne autour du corps, un peu au-deſſus de la ceinture, & font rentrer le bout qui ſe trouve deſſus, entre l'étoffe & la peau. Cette pagne qui leur va juſqu'au gras de la jambe, leur ſert de jupes & de bas. Elles en mettent une autre ſur l'épaule, aux jours de cérémonie, & en rejettent un bout ſur la tête; enſorte qu'elles ſont habillées & deshabillées en un clin d'œil. Les Hommes ſe paſſent de même une pagne ſur les épaules. On porte pour chauſſure, un mince morceau de cuir, qui a la forme des ſandales de nos Religieux Capucins. La tête reſte preſque toujours nue.

Les préſens qui flatent davantage les Femmes du Prince, ſont des mouchoirs à fond rouge. On obtient beaucoup de choſes d'elles, avec de tels cadeaux.

Les Femmes & les Filles du peuple n'ont pour vêtement qu'une ceinture qui, des reins, leur paſſe entre les cuiſſes. Le reſte du corps eſt nud, excepté quand les vents du nord-eſt ſoufflent. Alors le froid, auquel elles ſont fort ſenſibles, les oblige de ſe couvrir d'une

pagne : quelques-unes se servent d'une seconde pagne, qui leur couvre la tête, & descend sur les épaules. Rien n'est plus plaisant que cet ajustement, auquel elles ajoutent des *menilles* ou bracelets, avec une autre ceinture d'une grosseur prodigieuse de verroteries de toute espèce, des colliers de la même façon, des pendans d'oreilles d'or. Quand elles sont jeunes, elles ne manquent pas de marquer & de faire sentir les formes heureuses de leur sein, en le dessinant avec plusieurs rangs de perles blanches ; mais à leur troisième enfant, l'amour-propre devroit leur donner un tout autre conseil. Elles ont un très-grand soin de frotter leurs cheveux avec de l'huile de palme ; ce qui leur fait contracter une odeur insupportable.

Le commun des Nègres de la côte du Sénégal, au pays de Jolofs, s'habille ordinairement avec une pagne bleue, ou rayée de blanc, qu'on jette sur les épaules, sans la nouer, comme un manteau à l'Espagnol. Quelques-uns la nouent tantôt sur une épaule, tantôt au milieu de l'estomach. Ils portent toujours au col, un collier de cuir, garni de gris-gris de la même matière. Ils s'en font aussi des bracelets pour le bras gauche, & de même en cuir. Les plus riches les ont en argent. Quand ils vont en guerre, ils se chargent de gris-gris le plus qu'ils peuvent : c'est ainsi qu'autrefois nos pieux Chevaliers portoient toujours sur eux quelques Reliques, ou des Croix consacrées. Pour culotte, ils ont une espèce de caleçon de toile de coton, mais qui n'est pas coupée comme les nôtres, ni cousues ; car ils ne

connoiſſent point l'uſage de l'aiguille. Ils portent auſſi une bandoulière mince de cuir, au bout de laquelle pend une poche, ſorte de gibeciére, mais plus plate & moins volumineuſe. Ils y ſerrent leur pipe, leur tabac, &c. La cheville du pied eſt garnie d'un rang ou deux de perles de verre. La ſagaye, eſpèce de hallebarde, eſt leur arme favorite.

Un de nos Correſpondans en Guinée, à la côte du Sénégal, nous a fait paſſer les détails ſuivans, au ſujet des Jongleurs de ce pays, que les Naturels appellent *Guiriots*. Ils forment une famille abſolument diſtincte du reſte de la Nation, & ne s'allient qu'entr'eux. Les autres Nègres croiroient ſe deshonorer, que de contracter avec eux. Enſorte que leurs ayeux & biſayeux ont été Guiriots; leurs enfans & petits-enfants ſeront encore Guiriots. Cette diſtinction diffamante les ſuit juſqu'au tombeau; leurs funérailles & leurs ſépultures n'ont rien de commun avec les uſages reçus. La différence de leurs habitudes a donné à leur phyſionomie un air étranger, qui frappe au premier examen; en général, leur viſage eſt plus ouvert, plus gai que le reſte de leurs compatriotes.

Quand ils ſe mettent à jouer ou à danſer, Hommes & Femmes font alors un grand cercle autour d'eux; on les accompagne de battemens de mains & de chants monotones, mais toujours en meſure. L'accord parfait qui règne entre ces chants, ces battemens & ces danſes, & la progreſſion régulière qu'on y obſerve, font une impreſſion de plaiſir égale à celle qu'on éprouve à la vue des Ballets, au bruit des Chœurs de l'Opéra. Ce-

pendant leur ſyſtême de danſe n'eſt pas le nôtre, aſſurément. Ce ne ſont pas des à plombs, des jarrêts tendus & des bras en équilibre. Tout au contraire : le couple de Danſeurs, qui paſſe tour-à-tour au centre du cercle, pour y exécuter une danſe *à parte*, affecte des mouvemens rapides de reins, de jarrêts, de bras & de tête, avec une telle ſoupleſſe, une telle juſteſſe, qu'on ne peut ſe défendre de l'expreſſion qui en réſulte & du plaiſir qu'elle produit, malgré toute prévention. L'une des trois Figures de Guiriots que nous donnons ici ſur un deſſin fait d'après nature, tient, touche & bat un tambour fabriqué avec un tronc d'arbre, creuſé d'un ſeul côté, & recouvert d'une peau tendue.

Le ſecond Muſicien accroupi, touche du *Balafo*. C'eſt un inſtrument compoſé de 16 règles de bois dur, larges d'un pouce, épaiſſes de quatre à cinq lignes : les plus longues ont 18 pouces ; les plus courtes, ſept à huit. Elles ſont rangées ſur un petit chaſſis d'un pied ou environ de hauteur, ſur les bords duquel elles ſont arrêtées avec des courroies d'un cuir fort mince, qui environnent des petites baguettes ; on les met entre les règles, afin de les tenir éloignées l'une de l'autre & dans des diſtances égales : on attache ſous les règles, des calebaſſes d'arbres, creuſées, rondes, d'inègales groſſeurs, c'eſt-à-dire, qu'on place les plus groſſes ſous les plus longues, & ainſi du reſte en diminuant. Cet inſtrument de muſique a quelque rapport à nos Orgues ; il rend un ſon agréable & diverſifié, ſelon les tons qu'on lui fait produire en touchant les règles avec deux baguettes, preſque ſemblables à celles de timbales ; on en garnit le bout

de cuir, afin que le ſon devienne plus doux.

Les Nègres ſe font auſſi, avec des roſeaux, des flûtes, eſpèce de petits flageolets, dont ils jouent mieux qu'avec nos flûtes d'Europe.

Le Danſeur repréſenté ici eſt dans une poſture telle que par les tremblemens de ſes mains, de ſes jambes, & de tout ſon corps, tous les grelots de ſon habit de danſe, ſont agités à la fois. Puis par d'autres mouvemens plus violens, il fait rendre à ſa garniture de grelots, d'autres ſons; mais il obſerve d'être toujours en meſure avec les voix qu'il accompagne, & auſſi avec le bruit des deux inſtrumens & les battemens de mains du cercle nombreux qui l'environne. Outre ces Chœurs, on exécute auſſi des monologues, dans leſquels le Coryphée célèbre les louanges des Chefs, préſens à ce Concert National; & les aſſiſtans font chorus. Ces Guiriots ſont ſouvent Improviſateurs, & compoſent en impromptu, les paroles & la muſique.

Notre Coryphée-Danſeur a ſur la tête, une perruque fabriquée avec de petits tuyaux de bois enfilés l'un au bout de l'autre, & aſſujettis tous à un centre unique: le tout, pour imiter les cheveux. La copie en eſt un peu groſſière, quoiqu'ils choiſiſſent pour cela les branches les plus menues poſſibles. Notre Guiriot porte une chemiſe taillée en forme de chaſuble, quant aux bras & à la poitrine. Le caleçon eſt découpé & garni à la ceinture, d'une infinité de grelots de différens volumes; on en attache quantité encore ſur les découpures parmi des plumes d'oiſeaux, de petites lames de métal & des coquilles. Aux jarrêts & aux chevilles, on

pose aussi de grosses touffes de grelots, ainsi qu'aux poignets & aux bras.

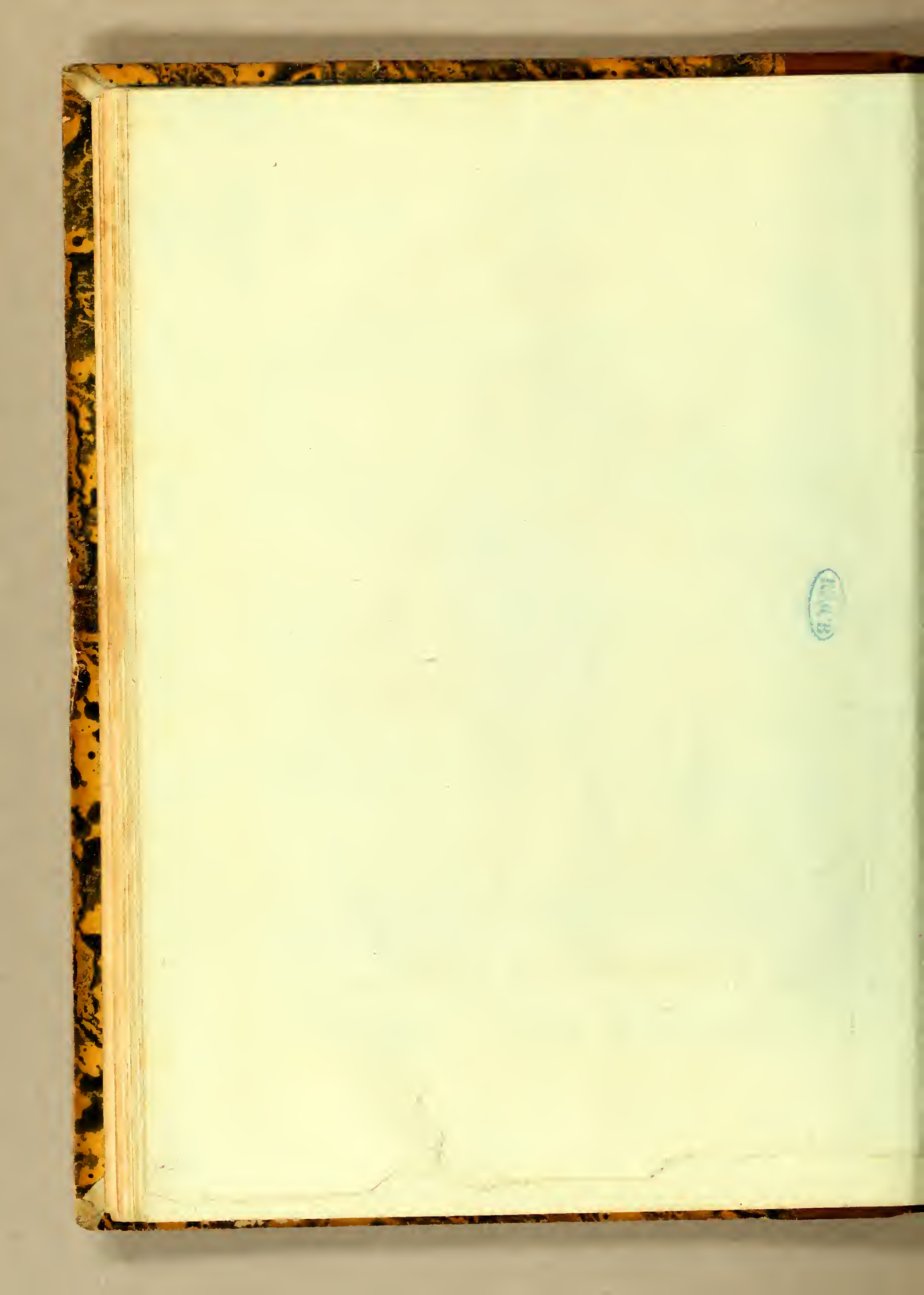
Ces Guiriots ou Virtuoses ambulans, gagnent leur vie à ce métier. Les Nègres qu'ils ont fait danser, leur apportent des nourritures, des boissons, des perles, de la toile, &c. Ils observent de ne jouer qu'autant qu'on leur donne. Mais ils chaument rarement; car la danse est une passion pour les Nègres des deux sexes. Au renouvellement & au plein de la Lune, ils dansent entr'eux presque toute la nuit. Ils ont un mot mystérieux, qu'ils écrivent en caractères Arabes, & qu'ils prononcent à-peu-près ainsi : *Ouacki*, *ouacki*, *ouack* ; lequel veut dire : *étrangle-le*, *étrangle-le*, *étrangle-le*. Ce mot, qui leur rappelle apparamment quelqu'évènement mémorable de leur Histoire, les excite tellement à la danse, qu'après un *crescèndo*, gradué avec art, ils en viennent à un degré de fureur si expressive, qu'un étranger, témoin de cette scène, ne peut s'empêcher d'en craindre le dénouement. Ils ne terminent ce Ballet effrayant, que quand ils se trouvent épuisés & hors d'haleine.

Les Hommes ont une danse militaire qui leur est spécialement consacrée, & qu'ils n'exécutent que quand ils sont échauffés par le vin de palmier. Elle consiste à courir en cadence les uns sur les autres, en espadonnant avec des bâtons, & le plus souvent avec des sabres nuds; ce qui occasionne quelquefois des blessures assez considérables.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de la côte du Senegal.

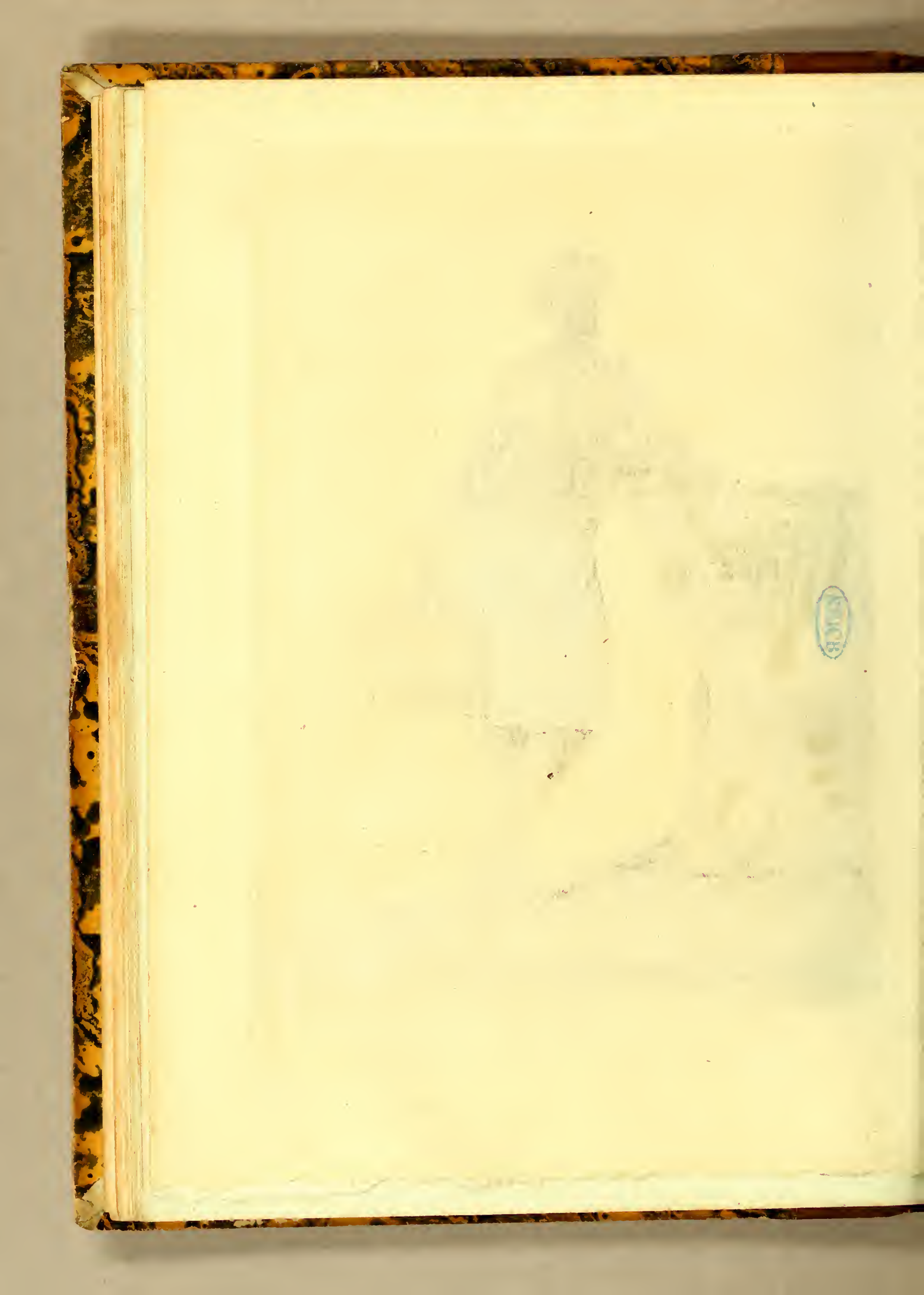


Negre de la Côte du Sénégal.



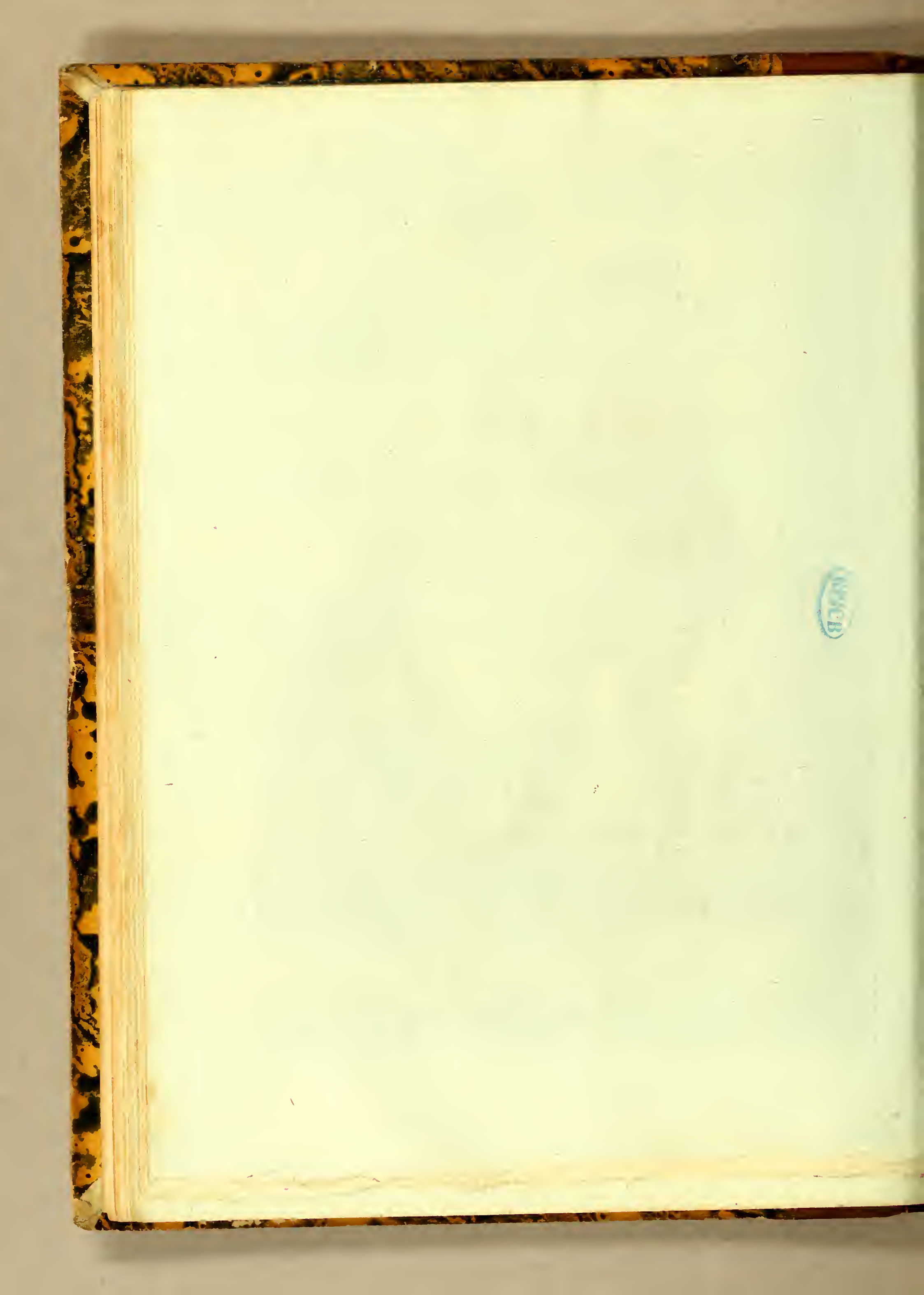


Negresse de la Côte du Sénégal.





Guiriot ou Jongleur de Guinée et de Sénégal.





MŒURS
ET COUTUMES
DES CARAÏBES
DE SURINAM.

LA Colonie hollandoiſe de Surinam, qui occupe les bords de la rivière de ce nom, fait partie de la Guiane, étendue de pays compriſe entre les embouchures du fleuve des Amazones & de celui de l'Orinoque, ſur les Côtes de l'Amérique méridionale. L'heureux Veſpuce, au nom de l'Eſpagne, y aborda le premier l'an 1499, & paſſa outre. Un ſiècle après les Anglois y tentèrent un établiſſement; puis, les François. Depuis 1676, ce continent, défriché d'abord par quelques habitans courageux de la Zéelande, proſpère & fleurit, graces aux peines & aux ſoins des Etats généraux de la Hollande, habile à fonder des Colonies & à les conſerver. Il en coûta cher aux Fondateurs. Les premiers poſſeſſeurs du pays ne ſe laiſſèrent point dépouiller, ſans défendre opiniâtrement leur droit de propriété. Il fallut toute la patience, toute la prudence batave pour concilier tant d'intérêts oppoſés. Encore aujourd'hui ce n'eſt qu'avec

les plus grands ménagemens qu'on peut ſe maintenir au milieu des naturels du pays, plus jaloux encore de leur indépendance que de tout le reſte. Loin de ſouffrir des maîtres étrangers, ils n'en reconnoiſſent même point entre eux, & ne compoſent que des communautés libres où ils ne s'engagent qu'autant qu'ils le veulent bien. Ils vivent ſéparés en bourgades compoſées chacune d'un certain nombre de familles réunies sous l'œil d'un Chef. Ce *Grandman* (c'eſt ainſi qu'ils l'appellent dans leur idiôme) eſt plutôt un Capitaine ſous les ordres duquel ils marchent à l'ennemi. L'expédition finie, il conſerve ſon grade, mais il n'a plus d'occaſion de l'exercer. Chaque père de famille préſide à l'intérieur de ſa maiſon, & ses enfans ne ſavent obéir qu'à lui. Cette forme de gouvernement, la plus naturelle de toutes, ſeroit auſſi la plus douce, ſi les Caraïbes y tenoient par raiſon autant que par inſtinct. Mais l'ignorance barbare dans laquelle ils végètent, les empêche de tirer parti d'une ſituation ſi convenable à l'homme. Heureux, s'ils ſavoient combien ils peuvent l'être ! D'un autre côté, ſi nous leur voulons du bien, devons-nous leur ſouhaiter plus de lumières : quel uſage en avons-nous fait ? Plus éclairés, en ſommes-nous devenus meilleurs ? Plus avancés que nous, les Caraïbes, s'ils n'ont pas ſu trouver le bonheur, ont gardé du moins leur liberté. Toujours errans dans les bois ou ſur le rivage de la mer, leurs demeures ſont ambulantes comme eux. La conſtruction de leurs maiſons, qu'ils nomment *carbets*, ne demande pas beaucoup de

matériaux, de temps, ni de main-d'œuvre. Qu'on se représente quelques chevrons posés sur des fourches enfoncées en terre, & revêtus de feuillages ou de roseaux serrés les uns contre les autres. Autour de leurs habitations, ils plantent quelque peu de manioc, de la cassave & du maïs, pour leur entretien journalier. Ils se nourrissent principalement de chasse & de pêche; ils sont si adroits, qu'à ce dernier exercice, ils se servent aussi souvent & plus fructueusement de la flèche que de la ligne. Leurs provisions faites, ils viennent se coucher mollement au fond de leurs hamacs tendus près du feu, pour peu qu'il fasse froid, & laissent à leurs femmes le soin du reste. Chargées de la cuisine, ce n'est pas là leur besogne la plus difficile. Elle consiste à boucanner ou à rôtir la chair du gibier & du poisson. Souvent aussi ils mangent leurs viandes tout simplement bouillies à l'eau, sans autre assaisonnement qu'un peu de sel & beaucoup de poivre ou de piment. Ils abandonnent sagement aux Européens l'usage des épiceries, dont le pays abonde. Ils boivent plus qu'ils ne mangent. Un de leurs grands plaisirs est de s'enivrer à plusieurs reprises, avec une liqueur factice composée du jus fermenté de leurs patates & autres fruits aigris à dessein. Cette boisson, fort agréable d'ailleurs, est assez forte pour porter des fumées au cerveau de ceux qui en prennent outre mesure. Elle s'apprête dans des pots de terre grasse, mêlangée de cendre, que les femmes pétrissent & font cuire au four. Elles savent même donner à leur vaisselle un vernis

très-beau. Ces uſtenſiles de cuiſine ſont plus ſolides que nos batteries de cuivre. On trouve auſſi chez eux des urnes d'une prodigieuſe capacité ; l'eau de pluie dont on uſe habituellement s'y purifie & s'y conſerve à un degré de fraîcheur qui avoiſine celui de la glace. Les femmes Caraïbes ſont ſur-tout adroites à faire de petits ouvrages en roſeaux plus ou moins groſſiers; entr'autres choſes des *pagales*, eſpèce de manne ou coffre propre à ſerrer leurs hardes & leurs *branles* ou hamacs. On peut les fermer au cadenas : leurs corbeilles, de diverſes formes & de toute grandeur, ſont bien plus délicatement travaillées que ce qui ſort des mains de nos plus habiles Vanniers.

Les Caraïbes ont une Religion conforme à leurs mœurs. Les objets de leur culte ne ſont point métaphyſiques. Le ſoleil, la lune, les étoiles, les animaux utiles ou nuiſibles, tout ce qui frappe les ſens, tout ce qui parle aux yeux du corps, obtient d'eux un hommage toujours motivé par la crainte ou l'eſpoir. Le Chriſtianiſme eſt loin encore d'être à leur portée. Jamais on n'a pu leur faire adopter une croyance qui contrarieroit leurs habitudes chéries, ſans les en dédommager. L'Evangile, pour être prêché avec fruit, ne doit pas être accompagné de violence, ni précédé de raiſonnemens abſtraits. On convertira l'Univers entier avec de bons traitemens, & la ſimplicité des Apôtres.

La déclaration d'amour d'un Caraïbe n'eſt pas raffinée, mais elle en vaut bien d'autres. La fille, aux pieds de

laquelle il dépofe le gibier & le poiffon qu'il a pris dans la journée, devient prefqu'auffi-tôt fa femme, fi elle accepte fa chaffe & fa pêche. Dès ce foir là même elle apprête le fouper de fon prétendant, le lui apporte même dans fon carbet, & fe retire. Le lendemain elle y revient pour fixer le jour des noces. Le matin de cette belle journée, le prétendu fe préfente devant fa future chez elle, lui dit : c'eft vous que je choifis pour ma femme; & l'emmène en même-temps. On époufe affez ordinairement fa coufine ou fa nièce. Mais ce double lien n'en donne pas plus de droits aux femmes. Une obéiffance paffive eft leur lot. Les malheureufes ne font que les efclaves de leurs maris. Ceux mêmes qui confervent encore de l'amour pour leurs moitiés après quelque temps de cohabitation, ne les difpenfent pas pour cela des devoirs refpectueux envers leur perfonne. Les Caraïbes de Surinam craindroient de donner atteinte à leur liberté, la première de leurs idoles, s'ils traitoient d'égal à égal avec les femmes qu'ils croient inférieures aux hommes. Ils fe méfient de l'afcendant du fexe le plus foible fur le cœur du fexe le plus fort, & font intimement perfuadés qu'un Peuple eft à demi efclave, quand il eft galant. La feule marque de confidération qu'ils accordent à leurs compagnes, c'eft de leur apporter, au retour de leurs expéditions, la chevelure de leurs ennemis vaincus, afin qu'elles s'en faffent une parure qui devient pour eux leur trophée de gloire.

Le plus doux traitement auquel doivent s'attendre

ces infortunées, eſt d'être répudiées au premier caprice de leurs maris; & c'eſt ſouvent une grace qu'ils leur accordent. Car ils ont le droit même de les tuer, ſans qu'on ait celui de réclamer contre la cruauté de leurs procédés.

Une coutume bien bizarre & particulière aux Caraïbes, eſt celle-ci : quand une femme accouche, le moment d'après celui de la délivrance, elle ſe tranſporte à la rivière avec ſon enfant, & ils s'y lavent tous deux. Le père de l'enfant, ſans perdre de temps, ſe couche auſſitôt dans ſon hamac, & s'y repoſe pendant un mois ou ſix ſemaines des fatigues qu'il eſt cenſé avoir eues à la naiſſance de ſon fils. Il reçoit les viſites que par-tout ailleurs on fait à l'accouchée; on le complimente ſur le nouvel être qu'il a mis de plus dans la nature : on lui dit qu'on prend beaucoup de part aux peines qu'il a dû ſouffrir à créer un homme. Pendant ce cérémonial qu'on aura peine à croire, la nouvelle accouchée fait le ménage comme de coutume; & c'eſt ainſi qu'on abuſe de la grande facilité que les femmes ont à faire leurs couches. L'enfant, allaité pendant huit ou dix mois, ne connoît ni langes, ni berceau; au ſortir des entrailles maternelles, poſé nud à terre, il s'y roule & s'y traîne comme il peut. En voyage, il ſe crampone de ſon mieux ſur le dos de ſa mère, ſans être retenu par aucun lien. Avec le lait, on lui fait eſſayer de tout ce qu'on mange devant lui. Cette première éducation, dont le récit ſeul attendriroit de pitié nos tendres Européennes, procure à ceux qui en

ſont l'objet, le tempérament le plus vigoureux, & le développement de leurs membres dans toute leur perfection. On ne voit pas de jeunes Caraïbes valétudinaires ou contrefaits. Dans un âge plus avancé, on inculque aux enfans une ſorte d'idolâtrie pour leur père. Un deſpote d'Aſie, dans ſon palais, n'eſt pas obéi plus ponctuellement & avec plus de révérence qu'un chef de maiſon Caraïbe. Et ces devoirs, tous de rigueur, ſont obſervés avec autant de zèle que d'exactitude. La mère & les enfans ne mangent que quand la table du père eſt ſervie. Celui-ci prend ſes repas tout ſeul, accroupi à terre, dans le plus grand ſilence, & à l'heure de ſon appétit ſur lequel tout le reſte du ménage règle ſes beſoins.

Ce genre de vie qui ne ſera pas du goût de tous ceux qui en liront le détail, mène juſqu'à la caducité, ſans laiſſer le loiſir d'être malade. Beaucoup de ces Sauvages ont été ſurpris par la mort, avant de connoître les infirmités. Un vieillard décrépit monte dans ſon hamac pour n'en plus ſortir, & attend ſa fin comme on voit venir le ſoir d'une longue journée d'été qu'on trouve encore trop courte. S'il y a eu quelques nuages, ils n'ont été que paſſagers. Les Caraïbes, étrangers à la médecine, prennent intérieurement quelques huiles, & poſſèdent un baume très-efficace pour les plaies, ſeul cas où la douleur ait priſe ſur eux. Entouré de ſa famille attentive à ſes moindres volontés, obéi & reſpecté juſqu'à ſon dernier moment, comme le génie protecteur de la mai-

ſon, un Caraïbe, en expirant, eſt certain qu'il ſera encore un objet de ſoins & de vénération après ſa mort, comme il l'a été pendant ſa vie. Et en effet, ſes proches & ſes voiſins de la communauté dont il étoit membre bénévole, ſuppléent par leurs larmes & leurs cris au peu d'appareil de ſes obſèques. On lave le cadavre, on l'impreigne d'une certaine huile; puis rapprochant les coudes des genoux, la tête ſur les deux mains, on l'enſevelit d'un ſac de toile neuve, & on l'enterre dans le carbet où il a vécu, & qu'on lui cède tout-à-fait.

Ce n'eſt pas ici le lieu de parler du régime civil & politique de la Colonie Hollandoiſe de Surinam. Nous ferons ſeulement remarquer que les planteurs établis ſur cette Côte, n'ayant pu ſoumettre à leur joug avide les naturels du pays, encore moins les aſſujettir aux travaux de leurs ſucreries, ſont obligés de faire venir à grands frais des eſclaves de la Guinée : croiroit-on que d'autres encore que des planteurs ont pris à tâche de *calmer les ſcrupules* que des *Philoſophes modernes d'une morale reſſerrée* ont inſpirés au ſujet de l'odieuſe *traite des Nègres* (1).

Preſque tous les Caraïbes vont nuds, ſans autre choſe

(1) Voyez la *Deſcription de la Colonie de Surinam*, aſſez bien faite d'ailleurs, *par Phil. Firmin*, *Docteur en Médecine*, *Amſterdam*, *1764*, *2 vol. in-8°*. Dans le Chapitre XI du tome premier, conſacré à juſtifier le commerce des eſclaves noirs d'Afrique, l'Auteur oſe s'appuyer de deux paſſages de la Genèſe & de l'Exode. C'eſt ainſi qu'on abuſe des choſes les plus ſaintes.

pour

pour se dérober aux yeux, qu'un petit morceau de toile passé entre les jambes. En temps de guerre, ils se font faire par leurs femmes plusieurs raies noires sur le corps, avec le suc ou le jus de *genippas*, lesquelles ne peuvent être emportées par quelque chose que ce soit; mais elles s'effacent d'elles-mêmes vers le huit ou neuvième jour. Ils sont d'une couleur de canelle tirant sur le rouge. Ils ont les cheveux noirs comme du geais, longs, épais, & qui ne se blanchissent que dans un âge fort avancé. Ils ont les yeux noirs, bien fendus & très-perçans. Leurs dents sont parfaitement blanches & rangées; ils les conservent jusqu'au temps de la décrépitude. La nature ne leur a donné que peu ou point de barbe; & ils craignent tant d'en avoir, qu'à peine leur croît-il un poil, soit au visage ou ailleurs, qu'ils prennent un grand soin de l'arracher par principe de propreté. Leurs femmes les frottent tous les jours avec du *rocou* détrempé avec de l'huile de *palma-christi*; ce qui les fait ressembler à des écrevisses cuites. Ce baume, disent-ils, conserve la peau, l'empêche de se crevasser, & l'endurcit au point d'être insensible aux piquures des *cousins*.

Les femmes Indiennes de Surinam sont à-peu-près de la taille des hommes. Les traits de leur visage sont bien proportionnés. Il ne leur manque que la couleur des Européennes pour leur disputer la pomme de Pâris. Elles sont moins délicates qu'elles ne le paroissent. Elles se peignent le corps, à l'exemple des hommes, & sont extrêmement propres. Elles cachent ce qu'il est de leur

intérêt de ne pas laiſſer voir avec une *camiſa*, morceau de toile de coton ouvragé, & brodé avec de petits grains de *raſſade*, ou petites perles de verre, de diverſes couleurs. Ce voile, garni par le bas d'une frange de raſſade auſſi, a environ trois pouces de hauteur, afin de lui donner une certaine peſanteur qui empêche le vent de le ſoulever.

Chaque canton de cette peuplade Caraïbe ſe diſtingue par une manière particulière de ſe parer, ou plutôt de ſe défigurer; car il n'y en a pas une qui ne leur donne un air de maſcarade. Il y en a qui ſe font des bonnets & d'autres ajuſtemens avec les plus belles plumes des oiſeaux du continent : les femmes ſur-tout ont de gros colliers de raſſade de différentes couleurs, & portent aux poignets & au-deſſus des coudes, des bracelets de la même matière, à ſix ou ſept rangs. Pour chauſſures, elles ont à mi-jambe des brodequins de coton qui leur deſcendent juſqu'à la cheville du pied. C'eſt plutôt une torture qu'un ornement pour elles, & leurs enfans qui en portent auſſi. Car elles les ſerrent d'une force extraordinaire, afin d'avoir, diſent-elles, la jambe bien faite. Les hommes portent une grande ceinture autour des reins, dans laquelle ils font tenir un grand couteau ſans gaine. Leurs armes conſiſtent en arcs, flèches, & maſſues ou boutons. Le fuſil ne leur eſt pas étranger. Quelquefois ils ſe ſervent de ſarbacanes longues de neuf à dix pieds. Ils font uſage trop ſouvent de flèches empoiſonnées. Quand ils partent pour un combat, ils ſe parent de plumes rouges

de perroquets, dont ils ſe font des couronnes & des ceintures. Pour leurs danſes guerrières, ils n'ont point d'autres inſtrumens que des flûtes & des grelots, ou noyaux creuſés d'un fruit du pays.

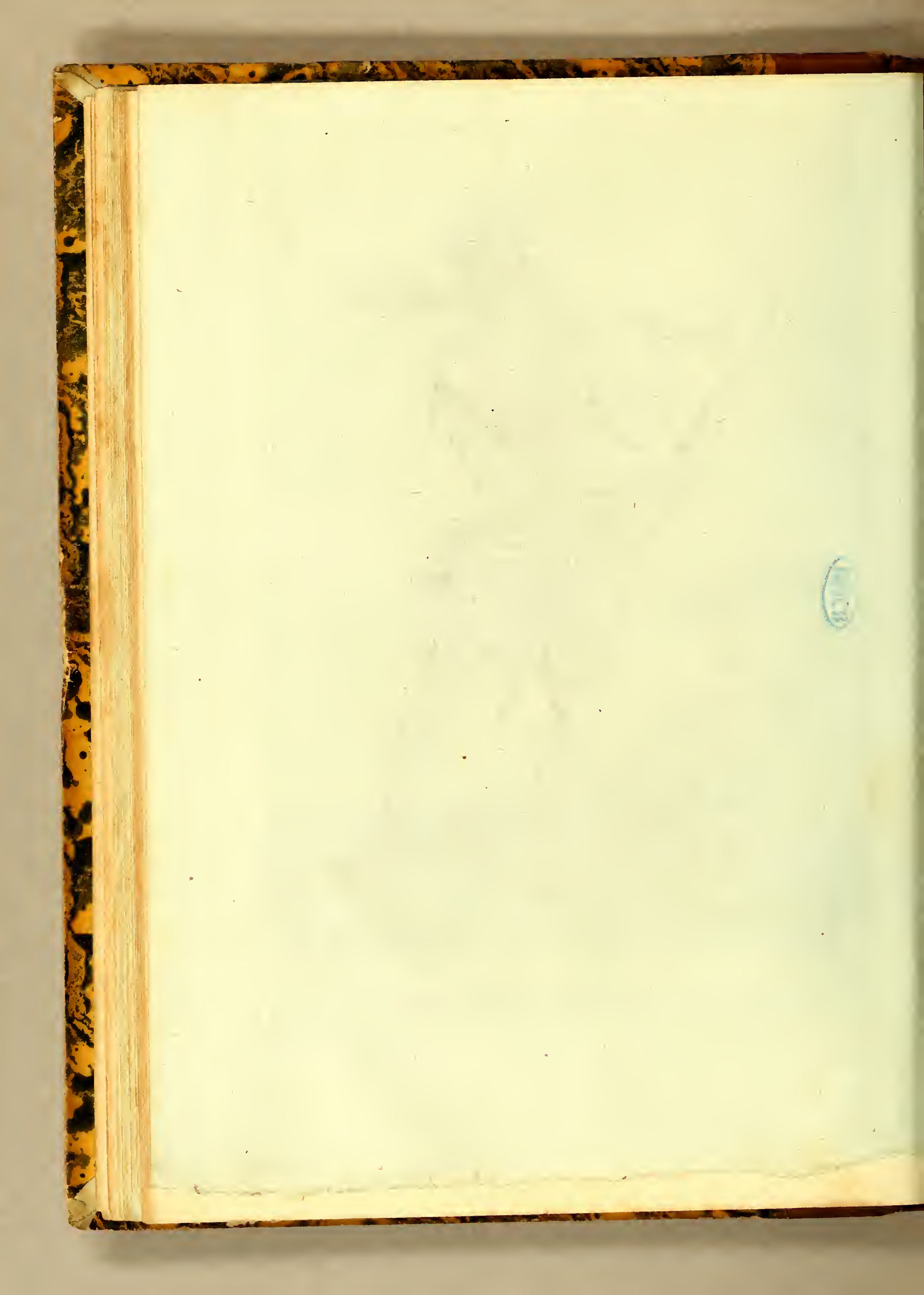
Ils ont une ſorte d'arithmétique dont les calculs ſont marqués par des nœuds faits à une longue ficelle.

Fin des Mœurs & Coutumes des Caraïbes de Surinam.



Desrais del. *Mixelle sculp.*

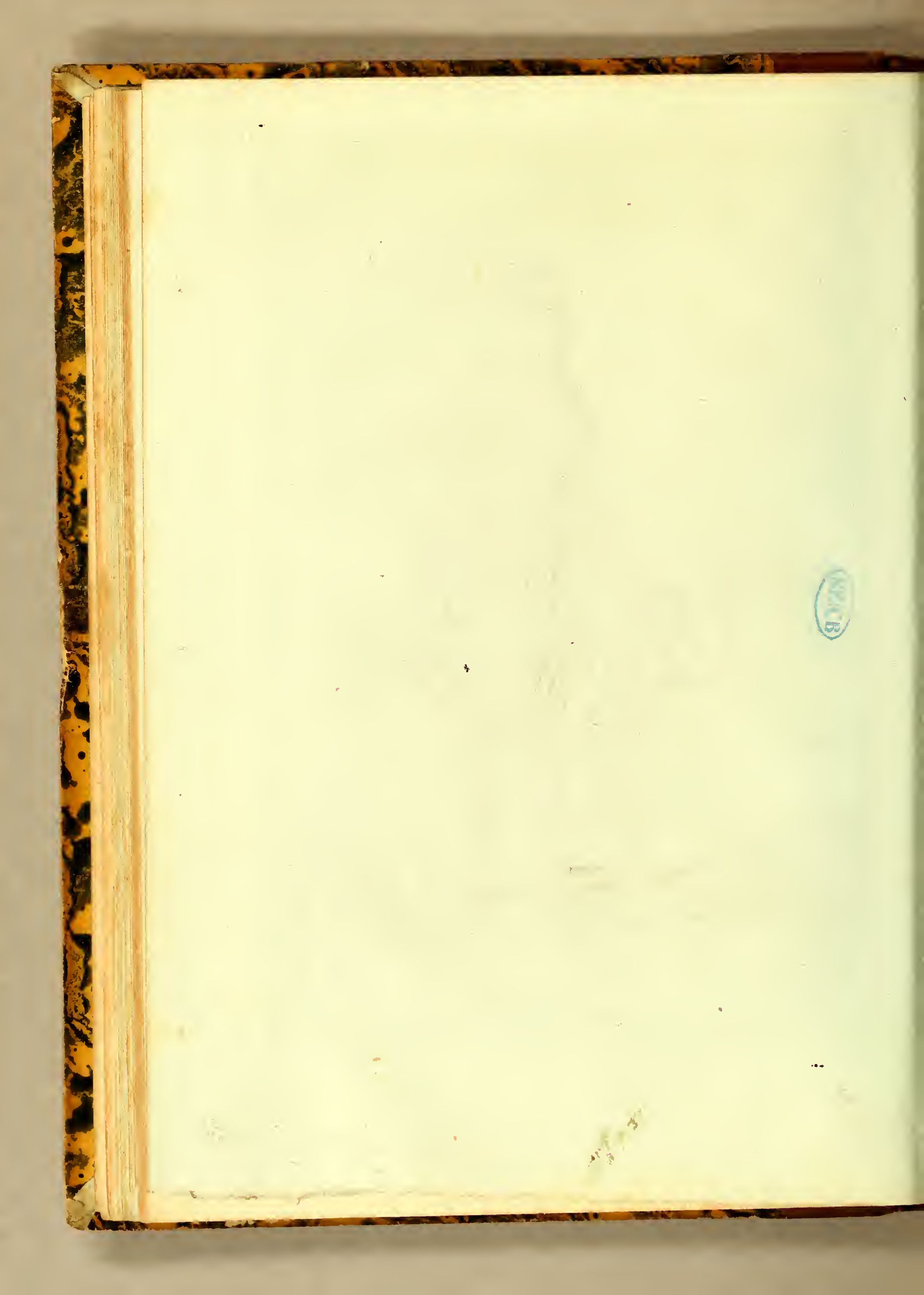
homme Caraïbe de Surinam.





Desrais del. *Mixelle sculp.*

femme Caraibe de Surinam.





ADDITION
AUX MŒURS ET COUTUMES
DES INSULAIRES
D'O-TAHITI.

LES derniers voyages du célèbre & malheureux Cook nous ont apporté de nouvelles lumières sur l'Isle d'O-Tahiti; mais les descriptions ultérieures des habitans contrastent quelquefois avec le portrait qu'on nous en avoit tracé d'abord. L'arrivée des Européens a fait révolution dans l'*Archipel de la société;* les mœurs y ont reçu une atteinte presqu'aussi funeste que la santé (1). En voulant les servir, nous avons multiplié leurs besoins; & nous sommes obligés de convenir que ces Insulaires vivoient plus heureux avant de nous connoître. Qu'avoit-on à desirer sur un sol où six arbres à pain (2) peuvent suffire sans culture à l'entretien de toute une famille? Graces à nos bons offices, devenus indigens au sein des richesses spontanées que leur prodigue la Nature, en chatouillant leurs desirs à la vue de nos arts, nous les avons tirés de la douce incurie dans laquelle ils végétoient en paix. Au moment où l'on a découvert cette peuplade, elle fut trouvée tenant assez bien le

(1) Ils doivent aux Européens la connoissance de la sœur aînée de la petite vérole.

(2) Le fruit s'appelle dans l'Isle : *mahec.*

milieu entre les excés de la vie ſauvage & les abus de la civiliſation. Il ne lui manquoit que d'avoir la conſcience de ſon état, & d'obſerver par jugement ce en quoi elle ne paroiſſoit ſuivre que l'inſtinct. Mais ce trait de lumière, pour n'être point nuiſible, exigeoit un concours de circonſtances difficiles à raſſembler & à ſaiſir. Ce n'eſt pas pendant des relâches plus ou moins longues d'un équipage de vaiſſeau parmi eux, ce n'eſt pas par des échanges de commerce dont nous tirons le principal avantage, qu'on parviendra à étudier la nature humaine dans un pays où elle ſe montre à nud, & à la rectifier. On pourroit tenter parmi eux l'établiſſement d'une petite aſſociation choiſie d'hommes inſtruits & bien intentionnés, leſquels ſe réſolvant à perdre de vue leur patrie, deviendroient les Légiſlateurs des Iſles de la ſociété, plus par la perſévérance de leurs bons exemples, que par la force des armes ou du diſcours. A l'époque où nous viſitâmes ces Inſulaires, ils avoient déjà, d'eux-mêmes, rendu plus rares les ſacrifices humains. De quel dégré de perfectibilité n'eſt pas ſuſceptible une peuplade pacifique, & pour laquelle la Nature a fait tant d'avances?

La prononciation de leur langue doit être très-douce, à cauſe de la répétition fréquente de la même voyelle dans la plupart des mots; par exemple : *Watooteere* (Dieu d'O-Tahiti, auquel les Inſulaires ont ſubſtitué *oraa*, Dieu de *Bolabola*;) *Tooboöaï*, Dieu de l'Iſle Mataia, &c.

Ils ſont ordinairement ſix repas par jour. Ils mangent à deux, cinq & onze heures du matin; à deux, cinq &

huit heures du soir, ils mangent encore. Les femmes & les enfans tiennent table à part. Comme ailleurs, la classe inférieure des habitans, celle qui travaille le plus, se nourrit beaucoup plus mal que l'autre.

Les jeunes gens de qualité forment entr'eux, sous le nom d'*erroes*, des espèces de *clubs* ambulans dont le seul plaisir des sens bruts est l'ame. Ils y admettent les plus jolies femmes qu'ils rencontrent sans peine dans la visite qu'ils font des différens cantons de chaque Isle où ils voyagent. Ces femmes sont en commun; on ne leur permet pas d'être mères; & l'on étouffe le peu d'enfans qui naissent de ces liaisons vagues. Toutes ces horreurs se passent en public & demeurent impunies.

Ils ont beaucoup de Prêtres & par conséquent beaucoup de Dieux; & ils en changent à volonté, selon la mode. Une Isle mécontente de son Dieu adopte celui de sa voisine; volages en fait de religion comme en amour, ils n'en sont que plus dévots à la Divinité en vogue. Le rit qu'ils observent a cela de bon, qu'il est gai du moins. Leurs Hymnes ressemblent à des chansons.

Le Roi jouit presque des honneurs divins. Son nom est sacré. A sa rencontre, le Peuple, des deux sexes, met bas ses vêtemens jusqu'à la ceinture. Dans les environs du lieu où il fait sa résidence actuelle, on dresse un poteau (1) qu'on garnit d'une pièce d'étoffe, ou

(1) Ce poteau rappelle la perche coëffée d'un bonnet que Gisler, Gouverneur en Suisse pour l'Empereur Albert I. vouloit qu'on saluât dans la place d'Altorf. Voyez notre article de Guillaume Tell, nº. 1. *des actions célèbres des*

qu'on couvre d'un diadême de plumes; & ce poteau couronné exige les mêmes ſalutations que la perſonne du Monarque. Un Roi qui ſeroit pénétré des devoirs de ſon état, auroit ici une belle occaſion de les bien exercer; mais auſſi, un deſpote peut faire à-peu-près tout ce qu'il veut; & quand on peut tout ce qu'on veut, il eſt rare qu'on ne veuille que ce qu'on doit. Par une loi conſtitutionnelle & trop ſingulière pour n'être pas rapportée, le Roi ceſſe de l'être du moment qu'il eſt père. Il n'eſt plus que le tuteur de ſon enfant & le régent du Royaume.

On appelle *Toutous* ceux de la claſſe des Valets ou Eſclaves.

Pour l'intelligence de l'une des deux figures ci-jointes, dont le bizarre accoutrement méritoit d'être deſſiné parmi nos coſtumes, afin de piquer & ſatisfaire la curioſité de nos Lecteurs, nous tranſcrivons ici le paſſage du IIIe Voyage de Cook, qui y a rapport :

Nous achevions de dîner, lorſqu'O-Too (Roi d'O-Tahiti) arriva. Il me demanda ſi mon ventre étoit plein? Je lui répondis que oui, & il me dit, dans ce cas, venez avec moi. Je le ſuivis chez ſon père, où je trouvai différentes perſonnes qui habilloient deux jeunes filles d'une quantité prodigieuſe de belles étoffes arrangées d'une façon ſingulière. Une extrêmité des pièces, qui étoient en grand nombre, ſe trouvoit relevée parde ſſus la tête des jeunes filles, tandis que le reſte envi-

Grands Hommes de toutes les Nations, Ouvrage orné de gravures & écrit en ſtyle lapidaire. in-4°. chez Cailleau, Libraire-Imprimeur, rue Galande, à Paris.

ronnoit le corps, à commencer de deſſous les aiſſelles; l'autre extrêmité tomboit en plis juſqu'à terre, & reſſembloit à un jupon de femme porté ſur un large panier: pluſieurs pièces enveloppoient le bord extérieur de ce panier, & groſſiſſoient l'attirail. Les étoffes occupoient l'eſpace de cinq ou ſix verges de circuit, & ces pauvres filles étoient accablées ſous un ſi énorme poids; elles avoient, en outre, deux *taamas* (deux pièces de corps), qui leur ſervoient de parure, & qui donnoient un air pittoreſque à leur accoutrement. On les conduiſit, dans cet équipage, à bord de mon vaiſſeau; la pirogue, qui les amena, étoit chargée de pluſieurs cochons, & d'une quantité aſſez conſidérable de fruits, dont le père d'O-Too vouloit me faire préſent, ainſi que des étoffes. On donne le nom d'*atea* aux perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, habillées de cette manière; mais je crois que cette mode bizarre a ſeulement lieu, quand ils veulent offrir à quelqu'un des préſens conſidérables d'étoffes; du moins je ne l'ai jamais vu que dans cette occaſion: c'étoit la première fois qu'on nous préſentoit ainſi des étoffes; mais nous en reçûmes encore d'autres, étalées également ſur le corps des naturels qui nous les apportèrent.

Le coſtume funèbre eſt encore plus bizarre. Composé des productions les plus rares de l'Iſle & de la mer, il eſt travaillé avec un ſoin & une adreſſe extrêmes, & doit être parmi eux d'un prix conſidérable. Cette parure de deuil conſiſte en une planche légère d'une forme demi-circulaire, d'environ deux pieds de long ſur quatre à cinq pouces de large. Cette planche eſt garnie de cinq coquilles de nacre de perles choiſies,

attachées à des cordons de bourre de cocos, paſſés dans les bords des coquilles & dans pluſieurs trous dont le bois eſt percé : une autre coquille de la même eſpèce, mais plus grande, feſtonnée de plumes de pigeons gris-bleu, eſt placée à chaque extrêmité de cette planche, dont le bord concave eſt tourné en haut. Au milieu de la partie concave, il y a deux coquilles qui forment enſemble un cercle d'environ ſix pouces de diametre, & au ſommet de ces coquilles, il y a un très-grand morceau de nacre de perles oblong, s'élargiſſant un peu vers l'extrêmité ſupérieure, & de neuf à dix pouces de hauteur. De longues plumes blanches de la queue des oiſeaux du Tropique, forment autour un cercle rayonnant. Du bord convexe de la planche, pend un tiſſu de petits morceaux de nacre de perles qui, par l'étendue & la forme, reſſemble à un tablier; on y compte dix ou quinze rangs de pièces d'environ un pouce & demi de long ſur un dixième de pouce de largeur : chacune eſt trouée aux deux extrêmités, afin de pouvoir ſe poſer ſur d'autres rangs. Les rangées ſont parfaitement droites, & paralèlles entr'elles; les ſupérieures coupées & extrêmement courtes, à cauſe du demi-cercle de la planche; les inférieures ſont auſſi communément plus étroites, & aux extrêmités de chacune eſt ſuſpendu un cordon orné de coquillages, & quelquefois de grains de verre d'Europe. Du haut de la planche flotte un gland ou une queue ronde de plumes vertes & jaunes ſur chaque côté du tablier, ce qui eſt la partie la plus brillante du vêtement. Toute cette parure tient à une groſſe corde attachée autour de la tête du pleureur. L'ajuſtement tombe

perpendiculairement devant lui. Le tablier cache ſa poitrine & ſon eſtomac; la planche couvre ſon col & ſes épaules, & les deux premières coquilles maſquent le viſage. Une de ces coquilles eſt percée d'un petit trou, à travers lequel celui qui le porte regarde pour ſe conduire. La coquille ſupérieure & les longues plumes dont elle eſt entourée, s'étendent à au moins deux pieds au-delà de la hauteur naturelle de l'homme; le reſte de l'habit n'eſt pas moins remarquable. Le pleureur met d'abord le vêtement ordinaire du pays, c'eſt-à-dire, une natte, ou une pièce d'étoffe trouée au milieu; il place deſſus une ſeconde pièce de la même eſpèce, mais dont la partie de devant qui retombe preſque juſqu'aux pieds, eſt garnie de boutons de coques de noix de coco. Une corde d'étoffe brune & blanche attache ce vêtement autour de la ceinture. Un large manteau de réſeau entouré de grandes plumes bleuâtres couvre tout le dos, & un turban d'étoffes brunes & jaunes, retenues par de petites cordes brunes & blanches, eſt placé ſur la tête. Un ample chaperon de rayures d'étoffes parallèles & alternativement brunes, jaunes & blanches, deſcend du turban ſur le col & ſur les épaules, afin qu'on ne voie de la figure humaine que le moins poſſible. Ordinairement le plus proche parent du mort porte cet habillement bizarre. Il tient dans une main deux grandes coquilles perlières, avec leſquelles il produit un ſon continu, & dans l'autre un bâton armé de dents de *goulu*, dont il frappe tous les naturels qui s'approchent par hazard de lui. On n'a jamais pu découvrir quelle a été l'origine de cette ſingulière coutume; mais il ſemble

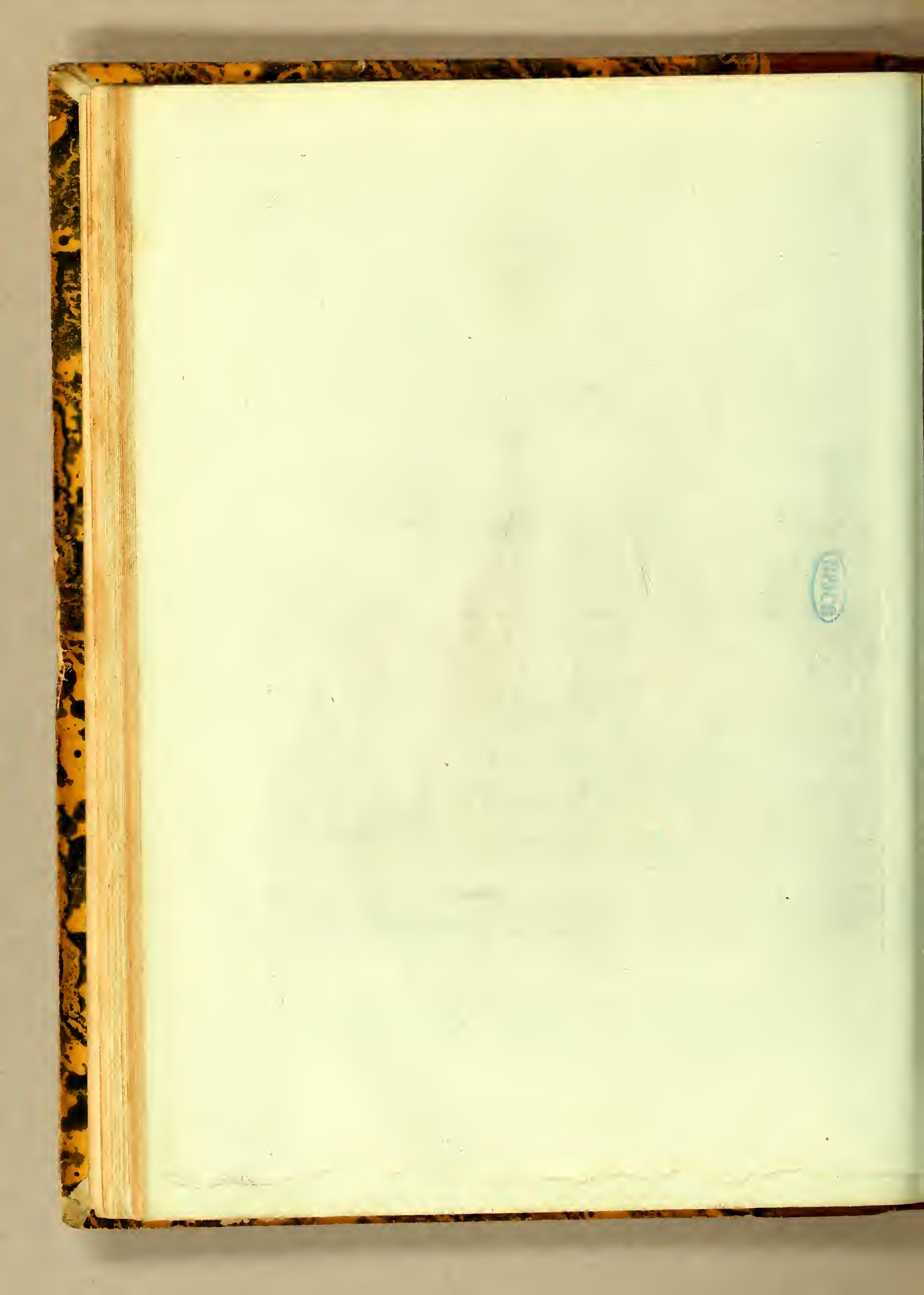
qu'elle eſt deſtinée à inſpirer de l'horreur. Par l'analogie que ce vêtement extraordinaire avec la forme effrayante que les femmes attribuent aux eſprits & aux fantômes, on eſt tenté de croire qu'il y a quelque ſuperſtition cachée ſous cet uſage funéraire.

Mais un coſtume de la plus élégante ſimplicité eſt celui des O-Tahitiennes, quand elles ſe propoſent de danſer. Leur coëffure qui reſſemble beaucoup pour la forme au mortier de nos premiers Magiſtrats, eſt compoſée de pluſieurs bandes de nattes poſées & couſues l'une pardeſſus l'autre, & parſemées de fleurs. Deux groſſes houppes de plumes de diverſes couleurs indiquent, plutôt qu'elles ne cachent, les contours des deux hémiſphères de leur ſein. Un corſet flexible & ſans manches, paroît ſervir moins à les habiller qu'à marquer la ſoupleſſe de leur taille. La jupe eſt une draperie très-ample qui retombe juſques ſur les pieds en faiſant beaucoup de plis, & qui traîne derrière elle avec nobleſſe. Deux morceaux d'étoffes pliſſées & roides attachés au bas du dos vers les hanches, forment comme deux aîles qui doivent produire beaucoup d'effet lors de la danſe; ainſi que pluſieurs queues de plumes, rondes, & ſuſpendues à la ceinture tout autour ſur le jupon.

Fin de l'Addition aux Mœurs & Coutumes des Inſulaires d'O-Tahiti.

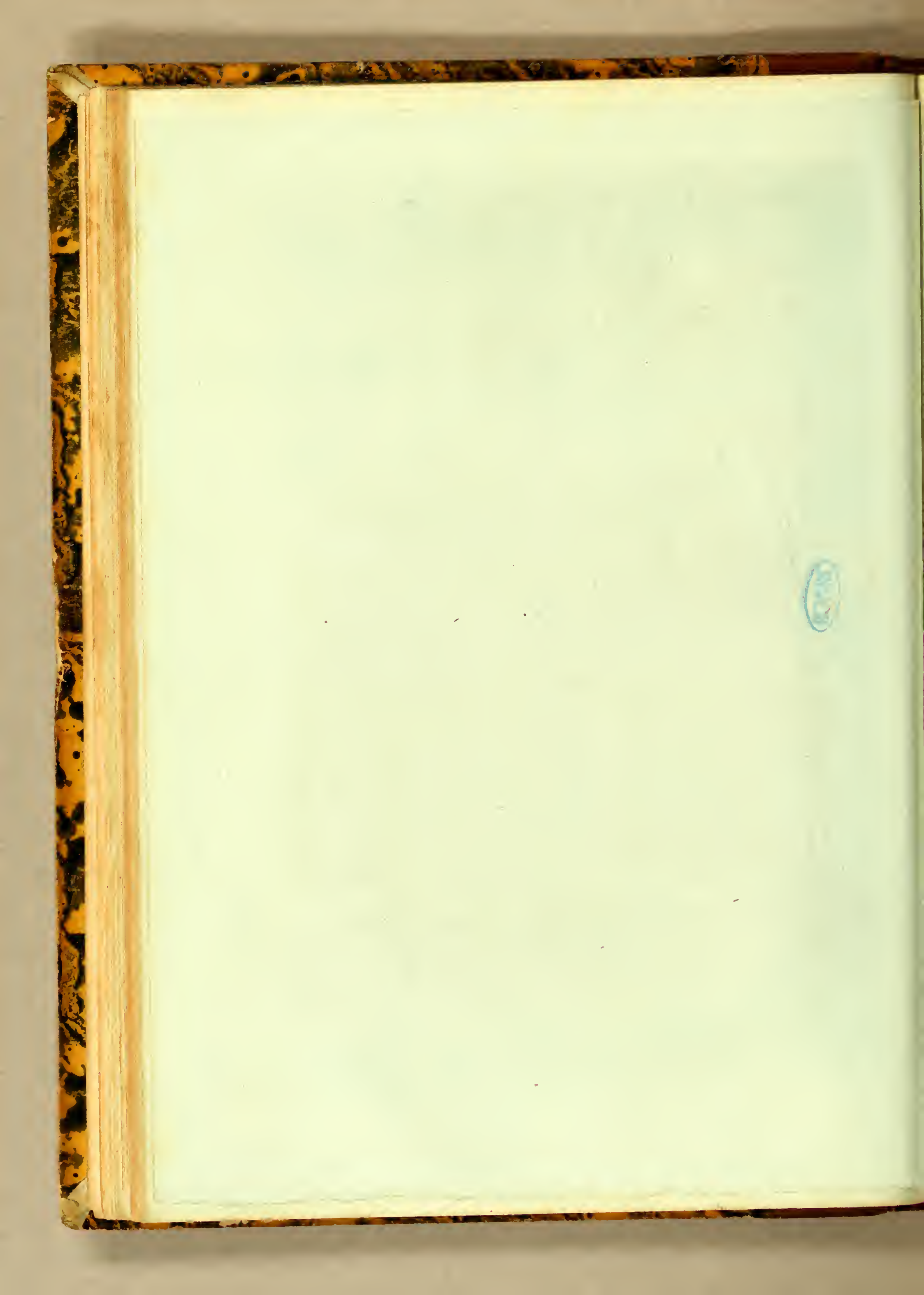


Danseuse de l'Isle O-tahiti.





Otaiti portant des présent au Roi.



NOTICE
SUR LA VILLE DE ROME.

Fuimus Troës.
VIRGILIUS.

Les Arts ont conſervé à la Ville de Rome, ſon titre de Capitale du Monde, qu'elle avoit acquis par les armes. Il y auroit long-temps qu'on ne parleroit plus d'elle que pour la confondre avec tant d'autres Cités qui ont brillé pendant quelques années, ſi elle n'avoit imprimé à ſes monumens, un caractère de grandeur & de force qui les a fait reſpecter des ſiècles accumulés ſur leurs débris. Mais hélas! les Statues & les Colonnes atteſtent ſeules l'exiſtence d'une grande Nation. On ne rencontre plus que des Italiens dans Rome. Le poignard de la Liberté eſt remplacé par les ſtylets de la jalouſie; & l'éloquence patriotique de *Ciceron*, par le babil importun des *Ciceroni*. On pourroit pouſſer loin ce parallèle: nous en laiſſons le plaiſir à nos Lecteurs *ſagaces*; il eſt certains ſujets qu'il ne faut qu'indiquer. En dire plus, ſeroit indiſcrétion.

Rome ſe diviſe en quatorze Quartiers. Dans celui *di Monte*, ſe trouve une Baſilique de St. Jean-de-Latran. Là, on rencontre la belle Statue de notre Henri IV. Si ce bon Roi, jadis excommunié par le Saint Siège, revenoit au monde, il ne pourroit s'empêcher de ſourire, en ſe voyant ainſi placé dans le giron de l'Egliſe. Là auſſi, Sixte V & Clément XII, ont obtenu de ſuperbes tombeaux, & le méritoient

davantage que Clément VIII & Paul V. Là encore, la Rotonde du Dieu Faune fert d'Eglife à St. Etienne; Ste. Agathe, Martyre & Vierge, a une Chapelle contigue au Temple de la chafte Pallas; & l'Autel du Dieu Mars eft confacré à Ste. Martine. Dans ce Quartier, les Catholiques vont baifer le chef de St. Pierre, & celui de St. Paul: les Artiftes, de leur côté, vont mefurer à l'Académie de St. Luc, le Crane de Raphaël.

Ceux qui aiment les rapprochemens, obferveront entr'autres chofes, dans le Quartier *di Trevi*, que le Couvent des Carmes Déchauffés & le Monaftère des Religieufes de Ste. Helene, fe trouvent voifins du *Campus Sceleratus*, Place deftinée jadis au fupplice des Veftales.

Ils remarqueront dans le Quartier *di Colonna*, que non loin des Jardins de Lucullus, eft une Capucinière; & que l'Eglife de Ste. Marie *de Aquiro*, eft bâtie fur les ruines du Temple de la Nymphe Juturne, métamorphofée en Fontaine, où Junon tous les ans, recouvroit fa virginité.

Ils noteront dans le Quartier *di Campo Marzo*, que les Minimes François ont pour perfpective, les Statues de Cléopatre & de Sénéque; & que St. Roch a un Oratoire à côté du Maufolée d'Augufte.

Dans *la Rione di Ponte*, avec les ruines du Temple d'Apollon, on en a conftruit un à St. Apollinaire; & St. Blaife y reçoit de l'encens fur un Autel de Neptune.

La *Rione di Parione* offre le Colifée des Romains, métamorphofé en Palais de la Chancelerie Apoftolique; & les débris du Théâtre de Pompée, fervant de matériaux au Palais *Pio*.

Dans le Quartier de St. Eustache, on a fait une Eglise, dédiée au Sauveur, d'un petit Temple, jadis consacré à la Piété.

Mais la métamorphose la plus complette & la plus heureuse, est celle qu'on fit subir dans la *Rione della Pigna* au Panthéon d'Agrippa, devenu aujourd'hui la Basilique de tous les Saints. Une dévotion bien étendue a remplacé dans un autre Temple ancien, la Statue d'Hercule, par l'Image du courageux Martyr St. Luce.

Plus loin on a renversé Jupiter *Fulgurator*, du haut du Capitole, pour mettre en son lieu & place, l'effigie de Ste. Marie, dite *de Ara Cœli*.

Dans le voisinage du Temple de la Concorde, s'élève une jolie Eglise à Notre-Dame de Consolation. Et l'Autel du bon Janus, érigé par Numa, est aujourd'hui le Sanctuaire Ste. Catherine, dite des Cordiers.

La *Regione di Ripa*, présente presqu'à chaque pas, des contrastes non moins frappans. Le fameux Temple d'Esculape sert de fondemens à l'Eglise de St. Barthelemy. Ste. Marie l'Egyptienne se voit honorer parmi les ruines d'un ancien Temple, où l'on adoroit la Fortune Virile. Une autre Ste. Marie *in Cosmedin*, occupe l'Autel de la Pudicité. Et Notre-Dame du Soleil reçoit un culte à l'endroit précisément où brûloit le feu sacré de (1) Vesta.

(1) Voyez l'article de cette Divinité, dans nos Tableaux de la Fable *in*-16. *Fig.*, chez Pavard, à Paris.

Consultez aussi dans le même Ouvrage, le Chapitre qui concerne *Rome*.

St. Sabas, qui toute ſa vie eut une vocation ſi décidée pour le célibat, ſeroit bien étonné, s'il rencontroit dans l'Egliſe qu'on lui a dédiée à Rome, un Bas-relief antique repréſentant une noce.

C'eſt dans cette même Region que l'Autel de Notre-Dame des Palmes avoiſine le tombeau de la Sœur des Horaces; & que l'Egliſe de St. Urbain ſe trouve accollée d'un Autel de Bacchus & de la Fontaine d'Egerie, la Nymphe bien aimée de Numa, &c. &c.

Tous ces contraſtes plus ou moins motivés, peignent l'eſprit & le caractère des générations modernes qui ont ſuccédé aux Romains. Les Habitans de la région Tranſtevère, ſont les ſeuls qui prétendent avoir conſervé quelque choſe de leurs prédéceſſeurs. Ils ſont preſque tous Jardiniers, & ont une fierté proportionnée à leur organiſation, plus robuſte que celle du reſte de leurs compatriotes, avec leſquels ils rougiroient d'être confondus.

Le ſéjour de Rome ne convient qu'à un Artiſte; c'eſt la Ville la plus curieuſe du Monde; mais il ne faut qu'y paſſer. Elle n'intéreſſe que par les ſouvenirs qu'elle rappelle. La pompe des Cérémonies religieuſes couvre mal ſa nudité politique, ſi l'on peut s'exprimer ainſi. Rome reſſemble à ces Femmes ſurannées, & qui ont tenu jadis un état brillant. Elles veulent encore afficher de grands airs; mais la foibleſſe de leurs moyens les trahit, & perce à travers leur parure empruntée.

Rome n'eſt plus dans Rome . . . . . .

Fin de la Notice ſur la Ville de Rome.



Homme des Environ de Rome





Femme des Environ de Rome



magnifiques préfens qu'elle fit paffer à Ferney, donna à Voltaire l'idée d'une plaifanterie. Nous ne pouvons nous refufer au plaifir de la raconter avec toute la naïveté du fujet. Après avoir pris quelques leçons de Madame Denis fa nièce, Voltaire envoya à Catherine, en retour de fon cadeau, le commencement d'une paire de bas de foie blancs, tricotés de fa main, & accompagnés d'une agréable Epitre, en vers galans, dans laquelle le Poëte mandoit à l'Impératrice, qu'ayant reçu d'elle un ouvrage d'Homme, travaillé par une Femme, il prioit S. M. d'accepter un ouvrage de Femme, forti des mains d'un Homme.

Nous tenons ce menu-fait d'un Artifte qui, féjournant dans le Château de Ferney, à cette époque, eut le plaifir de contempler *Voltaire tricotant.*

Fin de la Notice hiftorique fur la Ruffie.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LA RUSSIE.

La Russie est l'Empire le plus vaste & l'un des moins peuplés du Globe. Rome, au plus haut point de sa gloire, ne comptoit pas autant de Provinces. Alexandre ne parcourut jamais une étendue de pays aussi immense. Un tiers de l'Asie est tributaire du Cabinet de Petersbourg.

Si la liste nombreuse des Peuples inscrits sur les Registres de la Chancellerie Russe, est imposante; elle ne soutient pas son importance, après un examen réfléchi. Plus des trois quarts de ces possessions ne sont que des Déserts, où de chétives Peuplades errent en liberté, & n'entendent parler qu'une fois l'an d'un Maître; à peine en sçavent-elles le nom; & elles changeroient de Souverain, sans s'en appercevoir.

Heureuses de n'être point nées plus près du Trône qui les range parmi ses Sujets; elles subiroient la destinée des Paysans Russes, lesquels attachés à la glèbe où ils n'ont pas demandé à naître, vivent Serfs d'un Suzerain; la mort seule peut les affranchir. Semblables aux troupeaux qu'ils engraissent, on les donne en présent, en échange; on se les passe de main en main, comme les

fruits du ſol : leur exiſtence eſt toute paſſive. Et ce n'eſt pas dans les Forêts voiſines de la Chine, qu'un tel régime politique ſe ſoutient depuis des ſiécles ; l'Europe éclairée offre encore aujourd'hui ce ſpectacle révoltant, cet humiliant tableau, dans toute ſa partie Septentrionale.

Une telle Conſtitution n'avoit pas lieu chez les premiers Ruſſes. Scythes d'origine, ils conſervèrent aſſez long-temps le caractère indépendant de cette Race antique. Ils éliſoient eux-mêmes leurs Chefs. Quelquefois ils allèrent en chercher un chez leurs voiſins. C'eſt ainſi que Durick, Suédois de Nation, fut élu leur Prince au 9e ſiécle. Au 11e, notre Roi Henri I prit pour Femme, la Fille d'un Souverain Ruſſe. Au 13e ſiécle, la Ruſſie fut impoſée par un deſcendant du Tartare Gengis, & paya ce tribut pendant 200 ans. Elle ſecoua le joug à la fin du 15e ſiécle, & devint une Puiſſance formidable ſous Iwan IV, dit *le Sévère*, pour ne pas dire l'*Inhumain*. Mais en dégageant l'Empire, des entraves étrangeres, le *Souverain Maître* (1) ou *Conſervateur*, réduiſit en ſervitude ſes propres Sujets, leſquels ne s'en reſſentent encore que trop de nos jours. Enfin, Pierre I ne voulant pas régner ſur une Peuplade barbare, métamorphoſa les Ruſſes ; il n'en fit pas des hommes ; mais il eut à cœur de polir leurs fers, & de leur donner un certain éclat. Il eût peut-être donné plus de conſiſtance à ſon Trône

(1) Significations du mot *Tzar*, qu'on donne à Iwan IV.

& à ſa Nation, ſi, au lieu d'étendre une domination déjà beaucoup trop vaſte, il eût ſçu ſe preſcrire lui-même des limites. Quant à l'état actuel de la Ruſſie, les Contemporains diſcrets en laiſſeront porter un jugement à leurs Neveux.

Le Dénombrement complet des Habitans de toutes les Ruſſies, ſe monte à peine à vingt millions d'Hommes; & à peine en compteroit-on un million dignes de figurer parmi les Peuples policés de l'Europe. Les autres végètent, comme autrefois nos dévanciers dans les Gaules, du temps des Druides.

Le Catholiciſme Grec eſt la Religion dominante. Ce rit eſt chargé de toutes les pratiques ſuperſtitieuſes; compagnes inſéparables d'une croyance ſur parole, & d'une ignorance native & paſſée en Loi. A travers leurs pieux uſages, plus ou moins éloignés de l'eſprit de l'Evangile, il en eſt un qui porte avec lui ſa récommandation; ils penſent que la voix humaine eſt le ſeul inſtrument digne de glorifier Dieu.

Les Prêtres portent la barbe, les cheveux & les habits longs. Ils ſe couvrent la tête d'un bonnet noir: le haut s'élève en pointe, le bas deſcend ſur le dos. Le Clergé Ruſſe jouit du travail de près d'un million de payſans attachés à ſon ſervice. Ces payſans ne ſe raſent point la barbe.

Jadis, les Ruſſes n'étoient qu'agricoles, chaſſeurs ou pâtres. Aujourd'hui ils ſont devenus d'aſſez habiles Fabricans d'étoffes. Ils ſçavent mettre en œuvre la ſoie & la laine, & la toile de tapiſſeries, Ils font d'aſſez beaux

velours. Ils tirent leurs ſoies, principalement de la Chine ; de la Perſe & de l'Italie ; leurs laines, de la Turquie & de quelques Provinces de l'Empire. On y teint la première de ces productions ; une trentaine de Manufactures les emploient, & occupent près de 3000 Oouvriers. La laine ne ſert qu'à des draps groſſiers pour les Domeſtiques & les Soldats.

Les Ruſſes exportent diverſes pelleteries recherchées ; des cuirs rouges & noirs, connus ſous le nom de *rouſſi*, qu'ils apprêtent mieux qu'aucune Nation d'Europe ; ſur-tout à Pleskow, à Jaroſlow & à Caſtrom. On leur paſſe en échange des étoffes de laine, de ſoie, des indiennes & toiles de coton, toiles fines, &c. Le Commerce intérieur eſt aſſez conſidérable : on traite avec la Chine, par Caravanes. On lui porte des peaux ; elle donne des peaux de tigres & de panthères, des toiles de coton, des étoffes de ſoie, &c. La Perſe envoie de la ſoie crue ou travaillée. La Bukarie fournit des peaux d'agneaux friſées, des étoffes de coton du pays, des Indes. Preſque tous les Peuples d'Aſie, tributaires du Sceptre Impérial, s'acquittent avec leurs pelleteries. Le Commerce des toiles rapporte des ſommes conſidérables.

La Ruſſie eſt diviſée en Gouvernemens, dont le nombre n'eſt pas encore bien déterminé. La Livonie & l'Eſtonie ſont deux principales Provinces de l'Empire. Elles produiſent du lin & du chanvre ; mais le ſol ſeroit ſuſceptible d'un bien plus grand rapport. Le deſpotiſme Seigneurial y rend l'induſtrie ſtagnante. On n'eſt pas

ménager de ses peines, quand on est certain d'en recueillir les fruits. Mais on n'ensemence pas volontiers un champ, qu'un autre a le droit de récolter. La Noblesse en ce pays, est tout, & ne fait rien. Tout le poids de la vie retombe sur les Vassaux. Ceux-ci n'ayant point de propriété, pas même celle de leur personne, ne travaillent qu'autant qu'il faut pour subvenir à leur existence précaire. Rendus à eux-mêmes, ce seroit toute autre chose.

Riga, Ville principale de cette contrée, est presque le seul endroit où il y ait quelqu'activité & quelqu'aisance. Reval fait aussi du Commerce. La Ville de Narwa a beaucoup perdu.

On auroit une haute idée de l'Empire de Russie, si on en jugeoit d'après S. Pétersbourg, sa Capitale, située dans l'Ingrie. Cette belle Ville doit sa fondation à Pierre I. Le luxe qui y règne annonce une civilisation de plusieurs siécles; & au commencement de celui-ci, on ne voyoit encore que quelques cabanes de Pêcheurs dans l'Isle de Bazile. On fabrique à Pétersbourg, des tapisseries, des bas de soie, des chapeaux, &c. Son Commerce est très-étendu. Ses environs sont ornés de plusieurs Châteaux. Le Palais de Pétersbourg est si magnifique, qu'on ne craint pas de le mettre en parallèle avec Versailles.

Nowogorod est le Chef-lieu d'une Province de ce nom. Cette Ville, très-ancienne, a joui pendant quatre siécles consécutifs, du privilège, (devroit-ce en être un?) du privilége si naturel, & devenu si précieux,

de ſe gouverner elle-même, d'après ſes propres Loix. Les Citoyens aſſemblés ſe nommoient un Magiſtrat Suprême, & ſe réſervoient le droit de revenir ſur leur choix, quand & tant qu'ils le jugeoient à propos. Nowogorod ne fut floriſſante qu'alors qu'elle fut libre. Cette Conſtitution indépendante lui avoit procuré une conſiſtance telle, qu'elle donna lieu à ce proverbe : *Qui pourroit réſiſter à Dieu & à la Ville de Nowogorod* Hélas! la grande Nowogorod ne réſiſta cependant pas aux armes d'un Souverain Ruſſe, jaloux de ſa ſplendeur, qu'elle ne devoit qu'à elle ſeule. Elle n'a conſervé de ſon état primitif, que ſa vaſte enceinte, devenue déſerte.

Dans cette Province, on ne trouve rien d'un peu remarquable, que la petite Ville de Walday (1), voiſine du Lac Waldaeskoe, & d'une Iſle, où exiſte encore un Couvent bâti par le Patriarche Nicon, Prêtre intolérant, qui fut condamné dans un Synode de Prélats, aſſemblés en 1668. Le Lac de Walday communique avec la Mſta. Le Bourg eſt peuplé de priſonniers Polonois & Finlandois.

La Province de Pleskow a donné ſon nom à ſa Ville principale, qui étoit encore une Republique au commencement du 16e ſiécle. Elle eſt beaucoup déchue, en perdant ſa liberté. On y fait encore un aſſez bon Commerce de cuirs de Ruſſie, de chanvre & de lin. Depuis que Pétersbourg eſt quelque choſe, Archangel

(1) Voyez la Figure ci-jointe.

n'eſt

n'est presque plus rien. On y trouve du moins la tolérance religieuse, établie & passée en Loi, quoique cette Ville doive son nom & peut-être son existence à un Monastère consacré à l'Ange Michel. Son divin Patron n'a rien fait pour elle.

Wologda est plus considérable. On y fait un plus grand Commerce. Cette Ville envoie des cuirs de Roussi, des toiles de lin teintes ou glacées, à Pétersbourg; des soies de cochons, à Archangel. Elle transporte aux frontières de la Chine, des toiles, des cuirs du Wadmel, du petit-gris, des galons d'or & d'argent, des peaux de chiens marins, &c. des peaux de castors du Canada, du velours, des étoffes de laine, de soie, &c. Les Chinois donnent en échange, du damas, des satins, de la soie torse, &c.

La Ville de Moscow l'emporte sur toutes les autres Places de Commerce de la Russie, peut-être sans en excepter Pétersbourg, qui lui a enlevé le titre de Capitale.

En 1759, il y avoit dans la Ville dite Jaroslaw, plus de cinquante Manufactures de cuirs de Roussi, trois de soyeries, chacune de cent métiers, une de draps de 900 métiers. La grande Fabrique de Zatrapesnow, établie par Pierre I, est dans son voisinage. On y compte 200 métiers & 600 Ouvriers. On y met en œuvre la laine, la soie, le chanvre, le lin, le papier, &c. On y teint aussi les étoffes.

Les François, plus que tout autre Peuple de l'Europe, ont influé sur la civilisation rapide de la

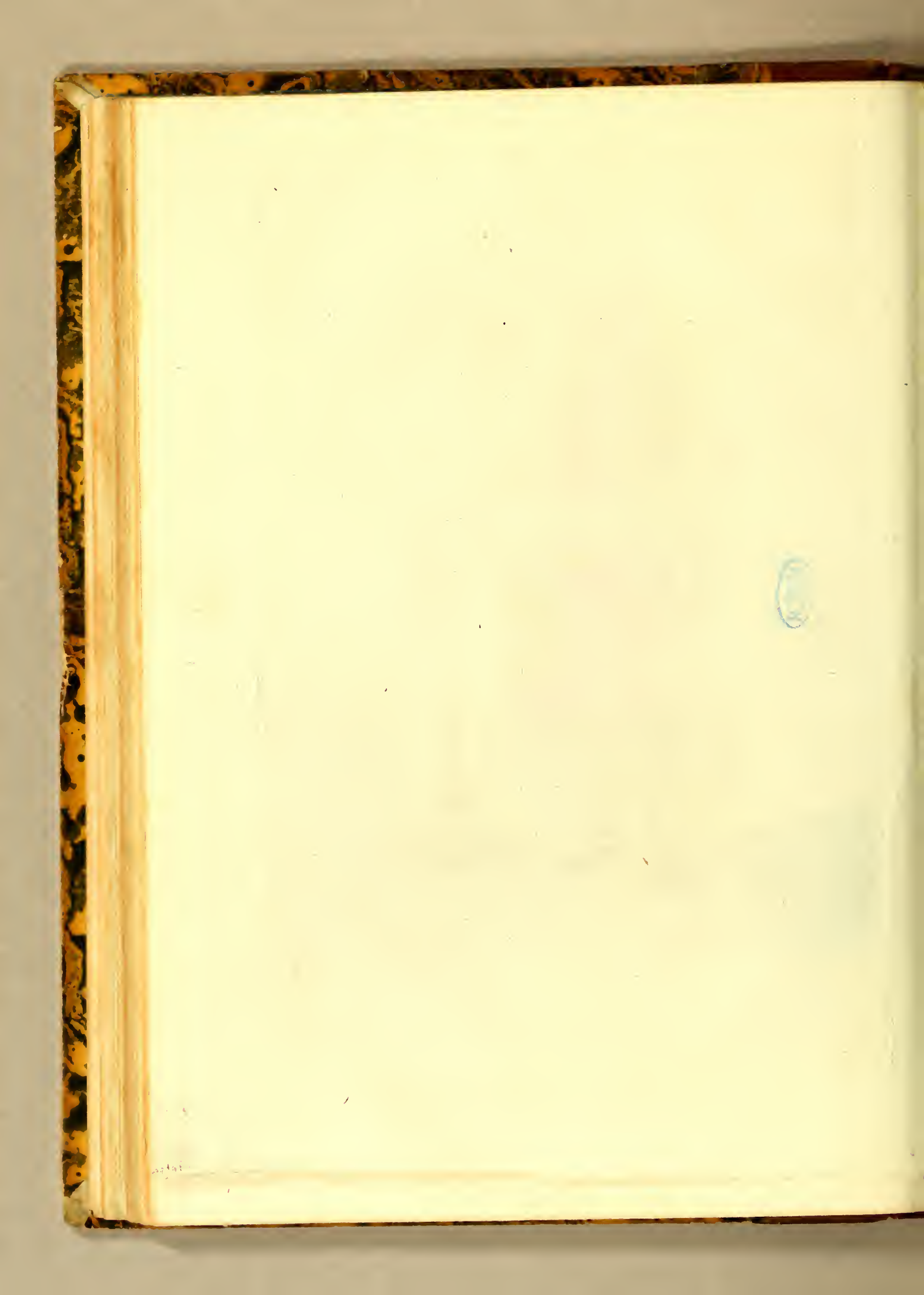
Russie. C'est la France qui inspira aux Russes, le goût des Lettres & des Arts. Jamais aussi nos Ecrivains célèbres n'ont reçu plus d'accueil que de Catherine II. Cette Souveraine a été, pour ainsi dire, audevant des Voltaire, Diderot, d'Alembert, &c. MM. de Buffon, Marmontel, &c. Qu'on nous permette, à ce sujet, de terminer cette Notice un peu sèche, par une petite anecdote très-peu connue, & que nous n'avons encore publiée que dans notre Essai d'un Eloge historique de Voltaire, formant la onzième livraison de la Galerie (1) Universelle des Hommes qui se sont illustrés dans les Lettres.

En même temps que Voltaire recevoit l'encens grossier, mais pur, des Villageois du Mont-Jura, une Impératrice, célèbre par son amour pour les Lettres & les Arts, lui rendoit hommage avec toute la munificence de son rang. Des fourrures, des pierreries, le Portrait de Catherine IIe, avec une lettre écrite de sa main, & un vase d'ivoire, ouvrage de ses doigts industrieux, sont envoyés de Pétersbourg au vieillard de Ferney; mais ce qui dut le flatter plus encore, la Législatrice de ses Peuples nombreux, soumettoit le Code nouveau qu'elle leur préparoit, à l'examen du Philosophe. . . . . La boëte d'ivoire, tournée par l'Impératrice elle-même, & qui se trouva parmi les

(1) Cet Ouvrage *in*-4°., avec approbation & privilége du Roi, & orné de Portraits, a pour *Editeur* le sieur la Platiere.

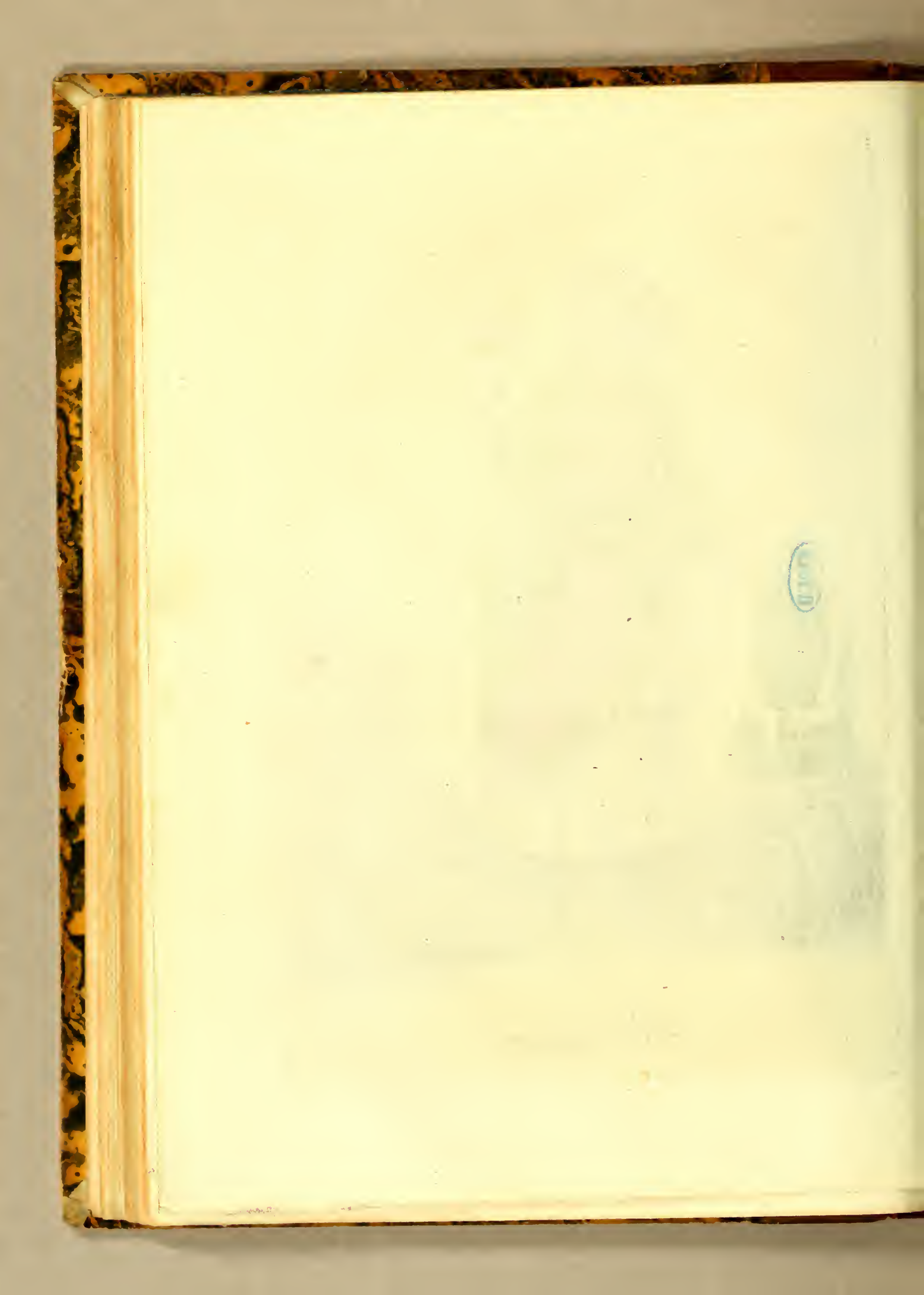


Russien





Russienne



NOTICE
HISTORIQUE
SUR LA SILESIE PRUSSIENNE.

LA Silesie est devenue Province Prussienne par droit de conquête. (1) Ce titre est le premier & le meilleur de tous ; puisqu'il exclut ou annulle tous les autres. On a raison, quand on peut avoir tort impunément. Cet axiome en politique, pourroit bien n'être pas tout-à-fait avoué par la saine morale. . . . .

. . . . Trop heureux encore, quand il ne perd rien au changement de ses Maîtres : la Silésie s'est trouvée dans ce cas ; & elle en est redevable en grande partie, au systême de tolérantisme adopté par son nouveau Souverain, & mis en pratique avec succès dans tous ses Etats. Aujourd'hui, Catholiques & Protestans, Calvinistes & Grecs, Moraves & Juifs, même les Déïstes, tous les individus jouissent en Silesie, de la liberté de leur conscience. S'il peut y avoir des

(1) Consultez à ce sujet, un petit Ouvrage, portant pour titre : *Chronique de Frédéric, Roi de Prusse, touchant la Guerre qu'il a faite contre Thérèse, Reine de Hongrie, aux pays de Silesie. . . . traduit de l'Allemand de Kemuel Saddi, Juif de la Cour de Manheim. A Dusseldorp, 1745*, in-8°. 70 *pag.* Cette Chronique est écrite dans le style des anciens Historiens Hébreux.

lieux qui se trouvent mal de cette diversité de Communions, ce n'est pas le pays soumis au *Code-Fréderic.* La Population, l'Agriculture, le Commerce & l'abondance se sont accrus d'une manière sensible. Les Hommes ne sont pas assez forts pour porter deux jougs à la fois; & ils se disent fortunés, quand, privés du droit de se gouverner eux-mêmes, on leur laisse du moins le choix de leur culte. Il est peut-être des exceptions. Mais nous n'entendons parler ici que des Silesiens.

Leurs premiers ancêtres, connus dans l'Histoire sous le nom de *Quades* & de *Ligiens*, Peuples demi-Barbares, qui se nourrissoient par goût, de la chair de cheval & de renard, furent subjugués par les Polonois, & conséquemment convertis au Christianisme. Puis ils passèrent sous la dépendance des Rois de Bohême & de Hongrie.

Le sol y est bon par lui-même, & n'attend que des bras pour produire presque de tout. On y a peut-être trop multiplié les Manufactures. Les plus utiles & les plus étendues sont celles des fils & des toiles unies ou damassées. On y fabrique des toiles peintes à l'eau & à l'huile, des basins, des futaines, du linon rayé, uni ou à fleurs, des dentelles, & des étoffes de laine, de coton & de fil, des draps durables & assez fins, qui portent le nom de la contrée qui s'en occupe, des bas, des chapeaux de laine, des serges, raz, droguets, bouracans, panne sur laine, &c. ce pays entretient aussi de belles courroyeries.

La Silesie Prussienne se divise en Haute & Basse.

Breslau en eſt la Capitale. Elle eſt grande & belle : entr'autres Foires, il s'en tient deux deſtinées au Commerce de laine ; on y vend beaucoup de toiles fines faites dans le pays.

A Dyhrenfurt, Bourg ſur l'Oder, les Juifs ont une belle Imprimerie. Il n'en ſort pas des chefs-d'œuvre.

On fabrique de beaux draps fins à *Brieg*, Chef-lieu du cercle de ce nom, & l'une des plus grandes Villes de la Sileſie.

L'infortuné Jean Hus qui eut, dit-on, les opinions d'un fou, & qui mourut comme un ſage, donna ſon nom à Huſſinetz, Village de la Principauté de Brieg, bâti par de pauvres Huſſites Bohemiens, qui en achetèrent le ſol des deniers qu'ils avoient ramaſſés en mendiant. Eux ſeuls ont le droit d'habiter ce petit Bourg ; ils y vivent tranquilles, & ont des Mœurs, en mémoire de leur Chef, qui en montra beaucoup dans tout le cours de ſa vie pratique. Si ſa théorie fut irrégulière, que ne ſe bornoit-on à brûler ſes Livres ! Conſumé par les flammes, hors des murs de la Ville de Conſtance, pendant la tenue du Concile, les cendres de Jean furent toutes jettées dans les eaux du Rhin, pour empêcher les Sectateurs de cette victime de l'intolérance religieuſe, d'en faire des reliques. Cette précaution fut vaine. Les Huſſites ſe mirent à racler la terre noircie par le feu du bûcher, l'emportèrent à Prague, où ils la vénèrent encore. Les Proteſtans d'Huſſinetz en poſsèdent quelque peu, & montrent

leur trésor sacré d'une manière touchante, aux Voyageurs de confiance.

Près du Mont des Géans, dans la Principauté de Jauer, aux portes de Hirschberg, les Poëtes de cette petite Ville ont élevé un Parnasse qui n'est guère plus célèbre que l'Imprimerie Juive de Dyhrenfurt. On parle davantage, & on tire plus de profit des Manufactures en lin, en soie & demi-soie, établies dans les montagnes voisines.

Les arcades qui règnent sous chaque maison à Jauer, rendent cette petite Capitale commode pour ceux qui la fréquentent. On y voyage du moins à l'abri. Nos grandes Cités, siège du luxe, n'ont pas cet avantage.

A Primkenau, dans la Principauté de Glogau, on forge du fer, & l'on fabrique du papier, deux matières qui ont rendu bien de bons & de mauvais services à la société civile.

A Neysse, Ville forte & la première de la Principauté de ce nom, est un Chapitre de Rose-Croix, dont le Chef a titre de Prince.

Dans la Principauté de Munsterberg, à Henricheu, est une Abbaye de Cîteaux, dont l'Abbé porte la Mitre, & prend le titre de Prince : un Secrétaire du Duc Henri le Barbu, a fait cette Fondation en 1222. Il n'y a qu'en Allemagne qu'on trouve de ces sortes d'établissemens. Que fera donc un Souverain, si ses Serviteurs ou Officiers ont le droit de créer des Princes ?

Wartha est une petite Ville non murée ; mais elle est ceinte de hautes montagnes, où l'on vient fréquem-

ment en pélerinage. Les lieux élevés ont toujours inſpiré quelques ſentimens religieux.

A Skodny, Village de la Haute Sileſie, ſur la petite riviere de Malpana, ſe fondent beaucoup de bombes; on y fabrique auſſi des ſocs de charrue. Les métaux innocens ſe prêtent à tout ce que la main de l'Homme en veut faire, & deviennent à ſon gré, utiles ou nuiſibles.

Ratibor, petite Ville ſur l'Oder, renferme un Monaſtère de Filles conſacrées au St. Eſprit, & qui font vœu d'humilité. L'Abbeſſe prend le titre de Princeſſe.

A Glatz, Ville principale du Comté de ce nom, ſur la Neyſſe, le Peuple vit dans l'aiſance: ſeroit-ce parce qu'il ne dépend que de ſes Magiſtrats élus par lui?

Reinerz ne regrette pas le Château de Hummel, qui a donné le nom que porte le diſtrict où ſe trouve cette petite Ville: elle en eſt bien dédommagée par ſes Manufactures où ſe fabriquent de la panne très-eſtimée, & de beaux draps.

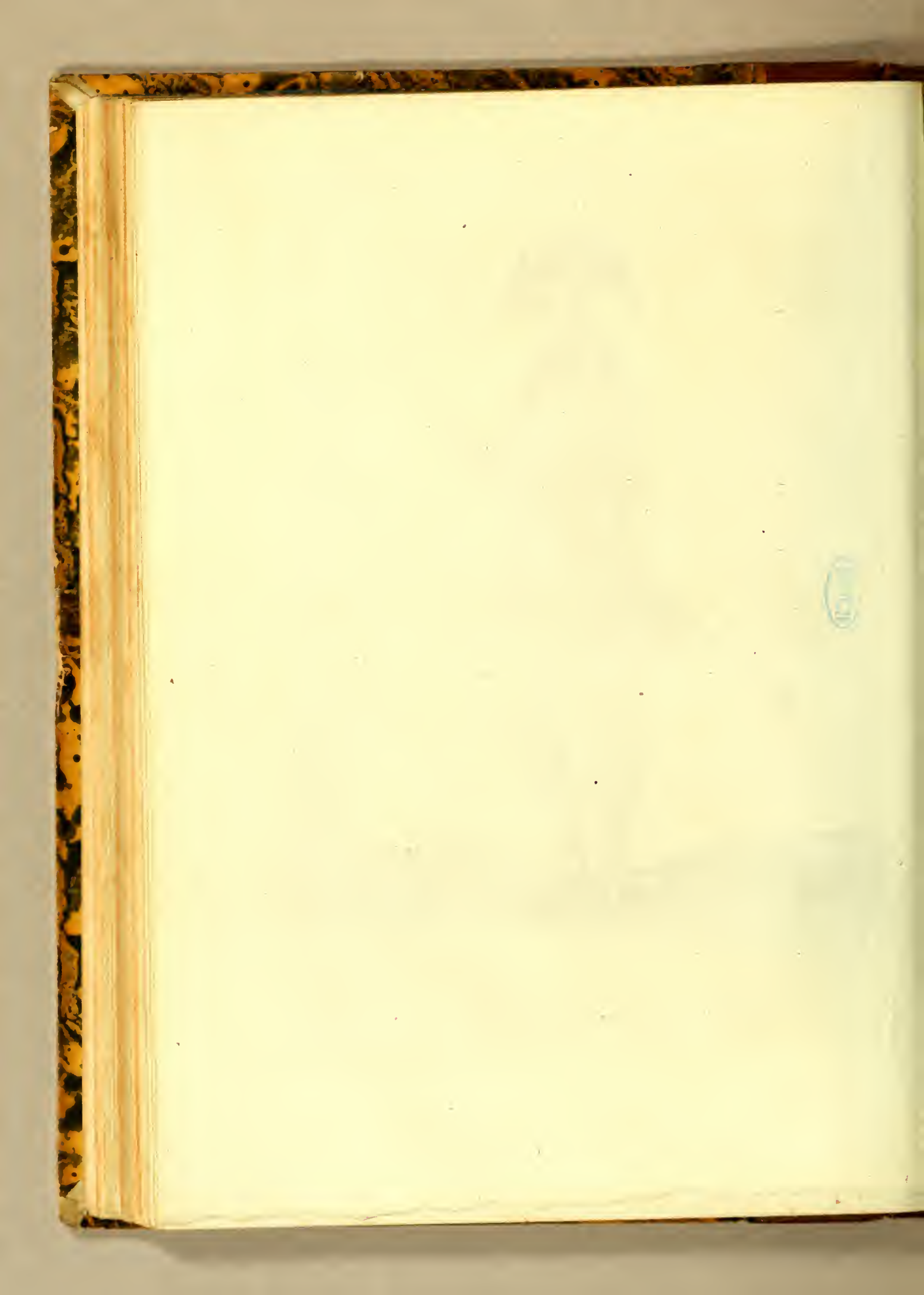
Une Image miraculeuſe, motif d'un pélerinage célèbre, diſpenſe du travail les Habitans d'Albendorf, Village ſitué ſur la montagne de Heuſcheum. La ſuperſtition eſt toujours d'un aſſez bon rapport, pour négliger toute autre branche d'induſtrie.

Quant au Coſtume du pays, voyez les deux Planches ci-jointes.

Fin de la Notice Hiſtorique ſur la Siléſie Pruſſienne.

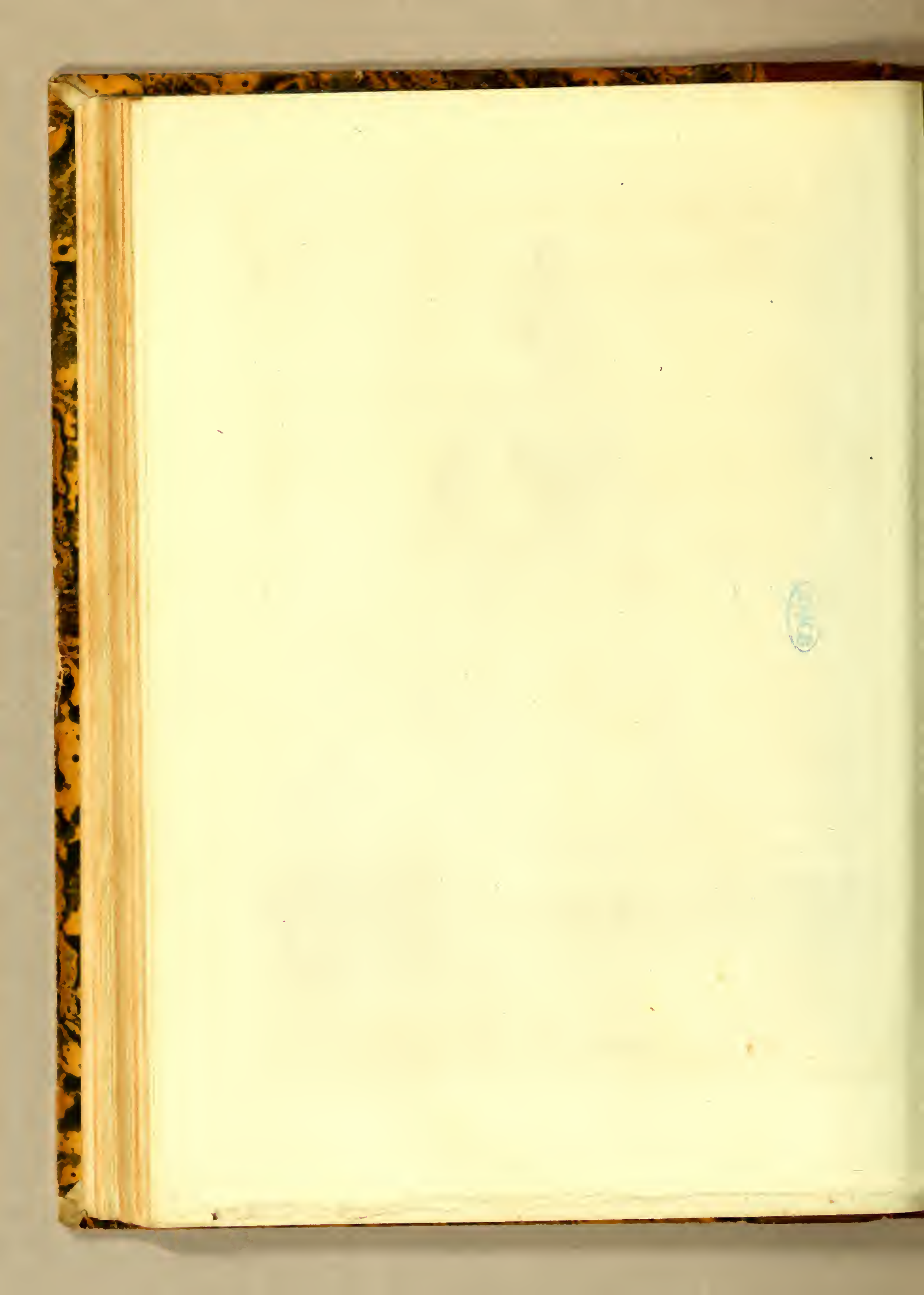


Prussien de Silésie.





Prussienne de Silésie.



NOTICE

HISTORIQUE

SUR LE CANTON ET LA VILLE DE SOLEURE.

TREIZE lieues de long, 4 à 9 de large, peuplées de 50 mille Habitans au plus, conſtituent le Canton de Soleure, limité par ceux de Berne & de Baſle. Son Domaine comprend une partie du Mont-Jura. Deux Villes, quatre Bourgs & pluſieurs Villages forment l'enſemble de toutes ſes richeſſes politiques. Mais le ſol eſt d'une fertilité extrême : & ce n'eſt pas ici que la terre manque aux Hommes ; ce ſont plutôt les Hommes qui manquent à la terre. Le Service Militaire enlève à l'Agriculture les ſujets dont elle a beſoin. Une Nation qui ne ſe croit née que pour la Guerre, dédaigne la vie agricole. Trafiquer de ſon ſang lui paroît plus noble que vendre ſes denrées. De paiſibles Républicains deſcendent de leurs montagnes, déſertent leurs plaines fécondes pour ſe mêler dans les querelles des Rois, & s'offrent à qui les paye. Tout cela, ce ſemble, n'eſt guère dans la Nature. Encore, ſi l'Helvétien ne laiſſoit ſortir de ſon pays que l'excédent de ſa population ! .... Mais l'amour de la gloire & du gain fait calculer autrement ; & tout, juſqu'aux Traités d'Alliance, a été mis à prix. Enſorte que l'un des Peuples

qui pourroient faire le plus d'honneur à l'eſpèce humaine, ſemble n'exiſter que pour fournir des Soldats aux Souverains en état de les ſtipendier.

Le territoire de Soleure faiſoit jadis partie du pays des *Saliens*, petite Peuplade iſſue des Francs, eſpèce de milice indépendante, dans le genre des Coſaques actuels. Toujours en guerre contre les Romains, elle vint à bout de les chaſſer de la Gaule; & à leur joug, ſubſtitua la Loi *Salique*, dont encore aujourd'hui on parle abuſivement. Le nom de *Soleure*, *Salodurum*, n'eſt pas la ſeule trace de ces Saliens; on prétend les retrouver auſſi dans le nom de *Salſach*, que portoit naguères un Village voiſin de Soleure. Une vieille Inſcription latine, trouvée dans cette Ville, eſt encore plus déciſive. Elle eſt conçue à-peu-près en ces termes:

Deæ (1) Eponæ maximæ,
Opilius reſtio
Miles
Leg. XXII. Antonianæ
Primigeniæ, Piæ, Felicis,
Immunis Cuſtos
Curat Salens.
Vico *Salodorens*. . . . . . .
&c.

Les petits Etats ſe conſolent du temps préſent par le ſouvenir du temps paſſé, & vantent beaucoup ce qu'ils

(1) Epone ou Hippone, Divinité des Chevaux & des Palfreniers.

ont été, pour se dédommager du peu qu'ils sont : cet orgueil national, presqu'universel, est bien excusable. Laissons donc Soleure se dire la Sœur du Trêve & de Damas, Villes bâties, selon de vieilles chroniques, par les premiers enfans de Noë, ou tout au moins, quant & quant Babylone. On a beau jeu de reculer ainsi son origine jusqu'à une époque dont il n'existe aucun monument; car, si l'on n'a pas de preuves pour justifier cette assertion, on n'en a pas davantage pour la contredire.

D'autres Antiquaires Etymologistes ont prétendu que Soleure s'est jadis appellée *Soloturn*, la Tour du Soleil; & pour garant, montroient une Tour antique, placée au centre de la Ville.

Sans remonter au Déluge, & sans l'intervention du Soleil, nous accorderons à cette Cité une existence assez vetuste encore pour s'en glorifier. On peut croire avec assez de vraisemblance, que Soleure fut l'une des douze Villes brûlées par les Suisses eux-mêmes, lors de leur départ pour la Gaule, au temps de Jules-César. Dans la suite, devenue Colonie Romaine, elle fut désignée sous le nom de *Castrum Solodurense*. Sur le déclin de l'Empire, elle fut détruite à plusieurs reprises par les Allemands, les Huns & les Francons. Par ceux-ci, dit une chronique, elle fut rebâtie. » Du temps des » Empereurs d'Allemagne, Soleure a toujours été au » nombre des Villes impériales. . . . . Les Ducs de » Suaube estoient Prévosts ou Gouverneurs de ceste » Ville . . . . . . Ceux de Soleure firent anciennement » une Alliance avec les Bernois; je ne say pas bonne-

» ment en quelle année ; mais depuis ce temps-là, les
» deux Villes se portèrent bonne & loyale amitié, &
» presqu'en toutes les Guerres qu'eurent les Bernois, ceux
» de Soleure les ont secourus avec heureux succès......
» Depuis, parmi les haines & envies de la Maison
» d'Autriche contre les Suisses, ceux de Soleurre, après
» les Guerres de Bourgogne furent reçus, après les
» Frybourgeois au nombre des Cantons «.

Cette Ville dut un de ses établissemens à la Reine Berthe, qui y fonda l'Eglise de S. Urse, environ l'an 937. Le Collège des Chanoines est redevable de ses accroissemens à Vertrade, femme de Pepin.

Le Gouvernement de Soleure est une aristocratie, modelée sur celle de Fribourg; & elle a pour culte le Catholicisme. L'Ambassadeur de France y réside. Plusieurs Rois & Empereurs y ont jadis séjourné. On y a tenu plusieurs fois des Etats; & plus d'un Traité sont datés de cette Ville.

Voici un échantillon de son Histoire, extrait de ses Annales, écrites en toute franchise.

« Sur les desbats esmeus entre Louis de Bavière, &
» Frédéric d'Austriche, qui feroit Empereur, ceux de
» Soleurre suyvirent le parti de Louys, à cause de quoy
» le Pape les excommunia : puis ils furent assiégez par
» le Duc d'Austriche. Mais ceux de Berne leur envoye-
» rent 400 Hommes pour Garnison. Outre plus, ils
» eurent guerre contre le Comte (1) de Kibourg, qui

(1) Ce Comté, après diverses révolutions, fut acheté

» gagna une Bataille ſur eux, par la trahiſon d'un de » leurs citoyens. Finalement en l'an 1351, ils firent » Alliance perpétuelle avec les Bernois, & demeurerent, » tousjours bons amis des autres Cantons. Tellement » qu'après la guerre d'Auſtriche, en laquelle Léopol fut » tué, ils firent Paix & Alliance avec la Maiſon d'Auſ- » triche, à meſme condition que les autres Cantons, » avec leſquels ils ſont joints en Lettres & Contrats de » l'Alliance, & d'un commun avis établirent & jugerent » enſemble les Ordonnances Militaires. Dans la Guerre » contre le Duc de Bourgogne, ils remporterent teſmoi- » gnage de vaillance & prouesse, au jugement de tous.

En 1632, il ſurvint une petite rixe entre Soleure & Berne, qui penſa devenir ſerieuſe. Les onze Cantons aſſemblés en Diette, & l'intervention du Duc de Rohan, Ambaſſadeur de France, remirent le calme; & la mort de quelques coupables termina ce différend en 1633.

Une des principales propriétés du Canton de Soleure, c'eſt la Baronnie de Falkenſtein, dont il fit l'acquiſition au commencement du quinzième ſiècle. Elle eſt ſituée entre deux ſommets du Mont-Jura. Ce fut dans le Château de Falkenſtein, que les Habitans de Baſle, en 1370, prirent Jean (1), Comte de Thyerſtein & le

par le Canton de Zurich. C'eſt aujourd'hui le Bailliage le plus étendu de la Suiſſe. Ce pays abonde ſur-tout en cériſes qui ſert de baſe au Keyſerwaſer, liqueur forte, dont on fait trop d'uſage.

(1) Ce Comté n'eſt plus aujourd'hui qu'un Bailliage, que le Canton de Soleure poſsède en toute propriété, depuis 1519.

Comte (1) de Nidow. Thomas de Falkenſtein vendit à Soleure, en 1458, la Seigneurie de Yoſghen, qui eſt ajourd'hui un Bailliage compoſé de 7 Paroiſſes.

Il faut diſtinguer la Baronnie de Falkenſtein, d'un Comté de ce nom, ſitué entre la Lorraine & l'Alſace, & devenu Fief de l'Empire, par la réſerve qui en a été faite dans le Traité de ceſſion de la Lorraine, en 1735. L'Empereur Joſeph II, lors de ſon Voyage à Paris, en 1777, n'y prit que le titre modeſte de Comte de Falkenſtein.

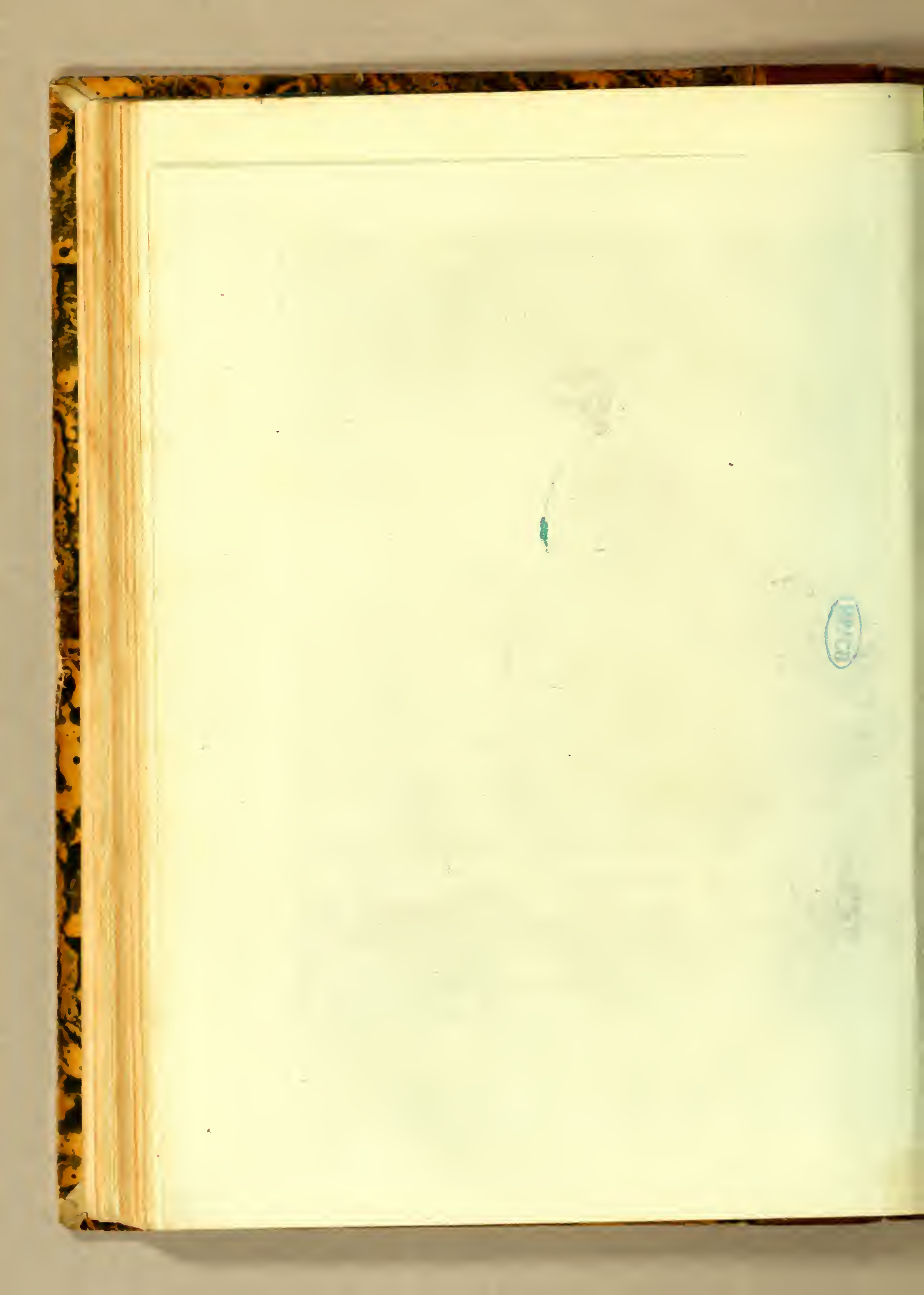
Le Coſtume des Habitans du Canton de Soleure n'eſt pas élégant ; ce n'eſt pas là qu'on s'habille pour ſe parer. Les Femmes portent les jupons très cours, &c. Voyez la Figure.

(1) Démembrement du Comté de Neufchâtel que Soleure & Berne enlevèrent aux Ducs d'Autriche en 1388.

Fin de la Notice hiſtorique ſur le Canton & la Ville de Soleure.



Paysanne des environs de Soleure.



MŒURS
ET COUTUMES
DES HABITANS
DES ISLES SANDWICH.

C'EST ainsi que le Capitaine (1) Cook désigne un groupe d'Isles qu'il découvrit dans les Mers du Sud, & sur lesquelles il termina, par une catastrophe déplorable, ses glorieuses expéditions. Ce Navigateur prudent & intrépide, qui a étendu le domaine de la Géographie Maritime de près d'un quart, n'a peut-être, dans tout le cours de ses Voyages, négligé qu'une fois les loix de la modération, & ce moment de vivacité lui couta la vie. Il reçut la mort des mains de ceux qui, la veille encore, lui rendoient les honneurs divins; mais il faut avouer que ses bienfaiteurs méritoient de sa part plus d'indulgence qu'il ne leur en accorda dans cette fatale circonstance. Cook savoit bien qu'il traitoit avec des enfans de la Nature, étrangers aux convenances (2)

(1) Jacques Cook, né en Octobre 1728, près de Whytby, dans le Comté d'Yorck, mourut le 14 Février 1779, à Owhyhée, la plus considérable des Isles Sandwich.

(2) Un vol commis par un Insulaire, fut la cause première de ce fâcheux évènement.

fociales. Mais *fon caractère difpofé à l'emportement & à la colère* (1), lui attirèrent peut-être le coup funefte qui nous a ravi ce grand Homme, maîtrifé d'ailleurs par les circonftances.

Owhyhée, la plus confidérable des Ifles connues de l'Archipel Sandwich, préfente des fites tout-à-fait difparates ; mais les parties montagneufes & couvertes de verdure, ne font pas à beaucoup près, auffi fréquentées que les diftricts fauvages & défigurés par des traces de volcans ; les Naturels, manquant de Troupeaux, affluent aux endroits commodes pour la Pêche.

L'Ifle Mowée eft très-pittorefque à voir. Les collines, qui s'élèvent en forme de pics, font couvertes de Cocotiers & d'arbres à pain ; on pourroit y trouver un bon mouillage.

Morotoi produit des ignames, donne de l'eau douce, & offre plufieurs bayes bien abritées.

Ranai abonde en racines, & fur-tout en tarrow, & eft fort peuplée.

Si Wohahoo n'eft point la plus grande des Ifles Sandwich, elle en eft fans contredit, la plus belle, la plus digne d'être habitée.

Atooi eft fur-tout recommandable par l'induftrie des Infulaires, qui cultivent avec beaucoup plus de foins que par-tout ailleurs. Les citrouilles y pullulent, & font d'un volume confidérable. L'écorce façonnée fert de batterie de cuifine.

(1) Propres expreffions, aveux échappés à fes compatriotes, continuateurs de fes Voyages.

En général, le climat de cet Archipel eſt tempéré.

On n'y rencontre que quatre ſortes de quadrupèdes: des chiens, des cochons, des rats & de petits lézards; on fait une grande conſommation des ſeconds : outre l'uſage de la table, le cochon fait preſque toujours les honneurs du culte religieux. Il n'eſt ſi petite cérémonie où l'on n'en immole pluſieurs. Mais le défaut de gibier, & par conſéquent de chaſſe, n'a point fourni de motifs pour étudier les mœurs ſociales du chien, & pour en tirer tous les ſervices dont eſt ſuſceptible cet animal, qui ſemble né pour l'Homme civiliſé. On le laiſſe végéter ſans gloire avec les porcs, qui ſe trouvent en quantité ſur ces Iſles, & il en ſubit le traitement. On le mange, quand il eſt gras.

Il y a peu d'eſpèces d'oiſeaux, mais beaucoup d'individus. On y voit la poule d'eau, des pluviers, des chouettes & quelques corbeaux.

Tout porte à croire que les Inſulaires de Sandwich, ſont de la famille de ceux de la nouvelle Zélande, d'Othai-ti, &c. L'identité du langage, la reſſemblance des traits, l'analogie des coutumes ne font qu'une ſeule nation de toutes ces Peuplades iſolées, & ſemées ſur toute l'étendue de la Mer auſtrale. Mais il nous faudra entreprendre plus d'un voyage & plus d'un établiſſement dans ces contrées récemment découvertes, avant de pouvoir ſaiſir la chaîne non interrompue de toutes ces émigrations ſi éloignées les unes des autres. Le champ ouvert au conjectures eſt immenſe ; nous y laiſſerons errer les ſpéculatifs. Ne pouvant embraſſer

l'ensemble de cette grande révolution du globe, contentons-nous de quelques détails, & fachons-en tirer parti.

L'organifation phyfique & morale des Infulaires Sandwich, inférieure à celle des autres Habitans de la Mer du Sud, eft encore affez douée de qualités aimables, pour qu'ils n'ayent pas à s'en plaindre. Leur taille, au-deffous de la moyenne, eft bien prife. Beaucoup d'entr'eux contractent la vilaine habitude de loucher. Proportion gardée, la Population eft de moitié moindre que celle de nos contrées d'Europe.

Ils paroiffent d'un commerce auffi paifible entr'eux qu'avec les étrangers. Les premiers devoirs de la Nature font obfervés par eux d'une manière édifiante pour nous. Nos mères de familles les plus dignes de ce nom augufte & touchant, fe verroient, non fans étonnement, égalées, & peut-être même furpaffées dans les foins domeftiques, par les Femmes de ces Sauvages. C'eft que la tendreffe maternelle ne s'apprend pas, & eft antérieure à toutes nos inftitutions économiques : on pourroit dire, au contraire, qu'elle s'affoiblit à mefure que la fociété civile fe polit ; car enfin, une mère ne peut à la fois briller dans un cercle, & veiller à fon ménage. L'intérieur des cabanes aux Ifles Sandwich, offre à chaque heure du jour, les tableaux de famille les plus touchans. Cette conduite des femmes de ce pays eft d'autant plus louable, qu'elles ne font point foutenues, dédommagées dans leurs occupations domeftiques, par des égards, des attentions, & cette

efpèce

eſpèce de culte qu'un ſexe chez nous, ſemble décerner à l'autre. Une Fille, une Epouſe n'a pas le droit de manger à la table de ſon Père ou de ſon Mari. Les meilleurs alimens ne ſont point pour elles; elles n'en ont que le rebut ou les reſtes.

Les Navigateurs qui touchèrent aux Iſles Sandwich, vantent beaucoup l'accueil fraternel qu'ils reçurent des Habitans. La crainte n'étoit pas le principe qui les faiſoit agir ainſi. Les bons offices que les Naturels prodiguèrent aux étrangers, étoient dus tout-entiers à leur bon caractère. L'idée même de notre ſupériorité n'influa que juſqu'à un certain point ſur la bonne réception qu'on nous fit. La bonté de leur cœur les rendoit au moins nos égaux du côté des ſentimens généreux; & leur induſtrie ſuffiſante pour le petit nombre de leurs beſoins, les maintint dans une noble indépendance, qu'ils ſçurent défendre avec courage, quand l'occaſion s'en préſenta.

La ſuperſtition leur conſeille encore les ſacrifices humains pour le ſuccès de leurs armes; mais ils ont renoncé à l'horrible uſage de ſe repaître de la chair palpitante de leur ennemi vaincu. Ils ſe contentent d'en porter les oſſemens comme en triomphe, ou de les faire entrer dans la fabrication de quelques inſtrumens domeſtiques.

Ils laiſſent croître leur barbe; le Roi ſeul la coupe, & les Grands n'en portent que ſur la lèvre ſupérieure. Ils ſe raſent chaque côté de la tête juſqu'aux oreilles, laiſſant une ligne large de la moitié de la main, qui ſe prolonge du haut du front juſqu'au col. Quand les

cheveux ſont épais & bouclés, cette ligne reſſemble à la crête des anciens caſques. La Coquette ſurannée, le petit-Maître qui griſonne *incognito*, apprendra avec quelque plaiſir, que ces Inſulaires ſe parent d'une quantité conſidérable de faux cheveux, qui flottent ſur leurs épaules en longs annneaux. Quelques-uns en forment une ſeule touffe arrondie, qu'ils nouent ſur le ſommet de la tête, & qui eſt à-peu-près de la groſſeur de la tête elle-même. D'autres en font cinq ou ſix touffes ſéparées. D'autres enfin ſe pavanent avec une multitude de queues fort longues, & chacune de l'épaiſſeur du doigt. Leur pommade eſt une argille griſe, mêlée de coquilles réduites en poudre, qu'ils conſervent en boules, & qu'ils machent, juſqu'à ce qu'elle devienne une pâte molle, quand ils veulent s'en ſervir. Ce coſmetique entretient le luſtre de leur chevelure, & la rend quelquefois d'un jaune pâle.

Les Hommes & les Femmes portent des colliers, qui ne ſont autre choſe que des cordelettes de petits coquillages tachetés. A Atooi les deux ſexes ſe parent, en ſe couvrant le haut de la poitrine avec des faiſceaux d'une petite corde noire, pareille à nos cordons de chapeaux. Il y a ſouvent plus de cent cordes dans ces paquets; au milieu, ils placent un morceau de bois ou de pierre, long de deux pouces, & un hameçon large & poli, dont la pointe eſt tournée en avant. Quelques-uns ſuſpendent à leur col, des guirlandes de fleurs sèches de mauve de l'Inde. Ils ont un ornement particulier, qui a la forme du pied d'une coupe, d'environ deux pouces de long, & d'un demi-pouce de

large : il eſt de bois, de pierre, ou d'ivoire, & très-bien poli ; ils le ſuſpendent à leur col avec de jolis fils de cheveux treſſés, composés quelquefois de plus de cent mêches. Il y en a qui ſuſpendent en place ſur leur poitrine, une petite figure humaine en os, par fois en oſſement humain.

Les deux ſexes font uſage du chaſſe-mouche ; eſpèce d'éventail, dont les plus communs ſont de fibres de noix de cocos, flottants & attachés à un manche uni & poli. Ils y employent auſſi les plumes de la queue du coq & de l'oiſeau du tropique. Mais les plus précieux ſont ceux qui ont un manche tiré de l'os du bras ou de la jambe d'un ennemi tué dans les batailles. Ces Inſulaires les conſervent avec beaucoup de ſoin ; & ils ſe les tranſmettent de père en fils, comme des trophées d'un prix ineſtimable. Comme on voit, ces Inſulaires demi-barbares, ont quelqu'idée de la gloire Militaire. Les Grecs & les Romains, ſur leurs Chars de triomphe, étoient moins expreſſifs qu'eux.

Ils ont l'habitude de ſe piqueter (*tatouer*) le corps, ainſi que les autres Inſulaires de la Mer du Sud. Mais on ne trouve des viſages piquetés qu'à la nouvelle Zélande & aux Sandwich : les Zélandois tracent ſur leur viſage, des volutes ſpirales, agréables à l'œil ; les autres, des lignes droites qui ſe coupent à angles droits. Les mains & les bras des Femmes ſont auſſi *tatoués*, d'après un joli deſſin. Mais un uſage ſingulier, dont il n'eſt pas aiſé de deviner le motif, c'eſt qu'elles ſe *tatouent* encore les pointes de la langue. Les dernières claſſes du

Peuple ont une marque piquetée, qui annonce leur vaſſalité à l'égard des divers Chefs dont elles dépendent. C'eſt ainſi que chez nous, les moutons & les valets portent ſur leur front & ſur leurs habits, le chiffre & la livrée du Fermier & du Maître auxquels ils appartiennent.

Une ſeule pièce d'une étoffe épaiſſe, d'environ dix à douze pouces de largeur, qu'ils paſſent entre les cuiſſes, qu'ils nouent autour des reins, & qu'ils appellent *maro*, forme pour le général, l'habit des Hommes. C'eſt le vêtement journalier des Inſulaires de tous les rangs. La grandeur de leurs nattes, dont quelques-unes ſont très-belles, varie ; elles ont communément cinq pieds de long ſur quatre de large. Ils les jettent ſur leurs épaules, & ils les ramènent en avant ; mais ils s'en ſervent peu, ſi ce n'eſt en tems de guerre. Epaiſſes & lourdes, elles ſont capables d'amortir le coup d'une pierre ou d'une arme émouſſée. Ils ont les pieds nuds, excepté lorſqu'ils doivent marcher ſur des pierres brûlées. Ils portent alors une eſpèce de ſandales de fibres de noix de cocos treſſées.

Outre cet habillement, il y en a un particulier aux Chefs, dont ils ſe revêtent les jours d'appareil. Il eſt compoſé d'un manteau de plumes, & d'un caſque ſi magnifiques, qu'on n'en trouve peut-être pas de plus brillans chez aucun Peuple du Monde. Ils ſeroient réputés élégans, même dans les pays où l'on s'occupe le plus de la parure. Les premiers ont à-peu-près la grandeur & la forme des manteaux courts que portent les Hommes en Eſpagne, & les Femmes en Angleterre ;

ils descendent jusqu'au milieu du dos, & ils sont attachés sur le devant d'une manière peu serrée. Le fond est un réseau, sur lequel on a placé de très-belles plumes rouges & jaunes, si près les unes des autres, que la surface ressemble au velours le plus épais, le plus moëlleux & le plus lustré. Les dessins en sont très-différens; quelques-uns offrent des espaces triangulaires rouges & jaunes; d'autres une espèce de croissant: plusieurs entièrement rouges, ont une large bordure jaune; & à une certaine distance, on les eût pris pour un manteau d'écarlate, galonné en or. Les couleurs éclatantes des plumes dans ceux qui sont encore neufs, n'ajoutent pas peu à leur beauté. Les Naturels y mettent un grand prix. Dans leur Commerce d'échange, ils ne voulurent d'abord en troquer que contre un fusil. Les manteaux de la première qualité sont rares. La longueur est proportionnée au rang de celui qui les porte: quelques-uns vont jusqu'aux reins, & d'autres traînent par terre. Car l'étiquette est aussi gravement observée chez les Sauvages, qne dans nos Cours de l'Europe; on ne badine pas sur le cérémonial. Les Chefs subalternes ont un manteau court, qui ressemble aux premiers; il est tissu de longues plumes de la queue du coq, de l'oiseau du tropique & de la frégate. Il est garni aussi d'une large bordure de petites plumes rouges & jaunes, & d'un collet de la même matière. Il y en a dont les plumes sont toutes blanches, avec des bordures bigarrées de diverses couleurs.

Le bonnet ou casque est orné sur le milieu d'une crête quelquefois de la largeur de la main: il serre la tête de près,

& il a des trous pour laiſſer paſſer les oreilles. C'eſt un chaſſis de baguettes d'oſier, couvert d'un réſeau, dans lequel on a tiſſu des plumes de même que ſur les manteaux ; mais le tiſſu en eſt plus ſerré, & les couleurs s'y trouvent moins variées. La plus grande partie eſt rouge, & ils préſentent ſur les côtés, quelques rayures noires, jaunes ou vertes, qui ſuivent la courbure de la crête. Il eſt vraiſemblable que le bonnet & le manteau forment un ajuſtement complet. La coëffe d'oſier de ce caſque eſt aſſez forte pour amortir le coup d'un inſtrument de guerre quelconque ; & ſans doute qu'on le deſtine à cet uſage.

Ce Coſtume Militaire reſſemble tellement au manteau & au caſque portés autrefois par les Eſpagnols, & s'écarte ſi fort de la forme générale des vêtemens en uſage chez toutes les Peuplades de la tribu répandue ſur les terres de la Mer du Sud, qu'il n'eſt pas hors de toute vraiſemblance qu'un vaiſſeau Flibuſtier ou Eſpagnol ait fait jadis naufrage aux environs des Iſles Sandwich. C'eſt ainſi (pour le dire en paſſant), que la deſcription détaillée du Coſtume d'une Nation, peut conduire aux réſultats les plus importans, les plus inattendus, & éclarcir pluſieurs points obſcurs de ſon Hiſtoire.

Le vêtement commun des Femmes reſſemble beaucoup à celui des Hommes. Elles enveloppent leurs reins d'une pièce d'étoffe qui tombe juſqu'au milieu des cuiſſes ; quelquefois pendant les fraîches ſoirées, elles jettent ſur leurs épaules de telles étoffes, ſelon l'uſage des O-Tahitiennes. Le *pau* eſt un autre habit qu'on voit

souvent aux jeunes filles ; c'est une pièce de l'étoffe la plus légère & la plus fine, qui fait plusieurs tours sur les reins, & qui tombe jusqu'à la jambe ; de manière que cela ressemble exactement à un jupon très-court. Leurs cheveux sont coupés par derrière & ébouriffés sur le devant de la tête, comme ceux des O-Taitiens & des Insulaires de la nouvelle Zélande. Elles diffèrent à cet égard, des Femmes des Isles des Amis, qui laissent croître leur chevelure dans toute sa longueur. Quelques-unes arrangent leurs cheveux d'une manière singulière ; relevés par derrière, ramenés sur le front, & ensuite repliés sur eux-mêmes, ils forment une espèce de petit bonnet ou calotte.

Outre les colliers de coquillages, les Femmes en ont d'autres dont la matière est une baye rouge, dure & luisante. Elles ont d'ailleurs, des couronnes de fleurs sèches de la mauve d'Inde, & un autre joli ornement, appellé *éraie*, qu'elles placent communément autour de leul col, & qui est quelquefois attaché comme une guirlande à leurs cheveux ; il y en a qui en portent deux à la fois, le premier au col, & le second sur la tête. C'est une espèce de *palatine*, de l'épaisseur d'un doigt, composée de petites plumes, tressées de si près les unes des autres, qu'elles offrent une surface aussi douce que celle du plus beau velours : en général, le fond est rouge, semé alternativement de cercles jaunes & noirs. Leurs bracelets sont très-variés. Ceux des Femmes d'Atooi sont composés d'écailles & de morceaux d'un bois noir, incrusté d'ivoire, & garnis d'une corde qui les serre sur le poignet. D'autres sont de dents de cochon,

diſpoſées parallèlement, dont la partie concave eſt en devant, & dont les pointes ſont coupées; ceux-ci s'attachent de la même manière que les premiers. Quelques-uns ne ſont autre choſe que de larges défenſes de ſanglier. Quelques Femmes de la même Iſle, en guiſe de bagues, portent aux doigts de petites figures de bois ou d'ivoire, joliment faites, & repréſentant une tortue. La tortue eſt peut-être chez ces Peuples, l'emblême des vertus domeſtiques, comme chez nous, le chien l'eſt de la fidélité conjugale. On remarque de plus, un ornement de coquillages, diſpoſés ſur un fort réſeau en pluſieurs lignes. Ces coquillages ſe frappent les uns contre les autres, quand on les remue; les Hommes & les Femmes qui veulent danſer, les attachent autour du bras, de la cheville du pied ou au-deſſous de genou. Ils remplacent quelquefois ces coquillages par des dents de chien, & par une baie dure & rouge, qui reſſemble à celle du houx. Pour ne point quitter Atooi ſans parler d'une pièce de Coſtume, qui y eſt particulière aux Hommes; ils ornent leurs cheveux de plumes d'oiſeaux, qui environnent de petits bâtons, bien polis, de deux pieds de longueur, garnis communément d'*oora*, à l'extrêmité inférieure; ils y placent encore la queue d'un chien blanc, montée ſur une baguette. On voit ſouvent auſſi leur tête couverte d'une eſpèce d'ornement, d'un pouce ou deux d'épaiſſeur, chargé de plumes rouges ou jaunes, variées d'une manière curieuſe, & attachées par derrière. Un grand nombre d'Inſulaires porte ſur le bras, au-deſſus du coude, un ouvrage en coquilles, monté ſur un réſeau.

Les

La Suitte Dans La treizième Livraison, Liée
La Suitte de la 29e Livraison, et de tschutsky
Tout Entière, 8e 8e

Les Naturels des Isles de Sandwich n'ont point les oreilles percées, & ne songent jamais à y passer des ornemens, contre l'usage universel des autres Insulaires de la Mer australe. Les enfans sont absolument nuds. Les habits de deuil consistent en étoffes noires. Les Femmes portent en outre, sur leurs épaules nues, de larges feuilles vertes, découpées d'une manière curieuse.

Ne passons point sous silence un autre ornement, si toutefois c'en est un, assez difficile à décrire exactement, sans le secours d'une planche gravée. C'est une espèce de masque tirée d'une grosse gourde, qui a des ouvertures pour les yeux & pour le nez. Le dessus est chargé de petites baguettes vertes qui, de loin, ressemblent à de jolies plumes ondoyantes; & des bandes ét oites d'étoffe, qu'on prendroit pour de la barbe, pendent de la partie inférieure. Les Insulaires s'en couvrent le visage dans leurs jeux & pantomimes dramatiques. Les Danseurs s'accompagnent eux-mêmes avec un instrument assez grossier; c'est une espèce de cône renversé, un peu creusé depuis sa base jusqu'à un pied de hauteur, & composé de plantes communes & fortes, qui ressemblent au jonc : la partie supérieure & les bords sont ornés de belles plumes rouges; une écorce de citrouille, plus grosse que le poing, est attachée à la pointe ou à la partie inférieure; on y met quelque chose qui fait du bruit; mais le son n'en est pas plus mélodieux que celui qu'un enfant tire de son grelot. Les Danseurs le tiennent par la pointe, & ils le secouent, ou plutôt ils le font mouvoir avec vivacité d'un endroit à l'autre, de différens côtés, en avant & en

arrière ; & ils ſe frappent en même temps la poitrine avec l'autre main.

Dans leurs cérémonies religieuſes, pluſieurs d'entr'eux ſemblent faire l'office de Hérauts, & précédent le Prince, ou la perſonne qu'ils veulent honorer, en portant des baguettes garnies de poils de chien à l'une des extrêmités. C'eſt ainſi qu'ils reçurent le Capitaine Cook, en ſe proſternant devant lui, la face contre terre.

D'après tous ces détails curieux ſans doute, on voit que ce n'eſt pas l'induſtrie, l'imagination & le goût qui manquent à ces Inſulaires. A quelle perfection n'arriveroient-ils pas, s'ils avoient des outils & d'autres matières. Nos modes ſont plus finies, plus variées, mieux conçues ; mais à leur place, aurions-nous ſçu tirer un parti plus avantageux du peu de reſſources qu'ils ont. Tous leurs ouvrages de méchanique ont de la grace, & ſuppoſent beaucoup d'adreſſe. Leur principale Manufacture, eſt celle de leurs étoffes, qu'ils tirent du *Morus Papyrifera*. Dans l'application des couleurs ſur ce tiſſu, les Inſulaires d'Atooi dévelopent une ſupériorité & une fécondité de génie qui étonneroient nos plus habiles Ouvriers. En voyant un certain nombre de pièces de ces étoffes peintes, on croiroit qu'ils ont pris leurs modèles dans nos magaſins les mieux fournis en jolies toiles des Indes, de la Chine & de l'Europe. Ils ont auſſi le ſecret d'une certaine toile cirée ou verniſſée. Leurs nattes ſont de feuilles de *pandanus*, & offrent auſſi les deſſins les plus agréables, nuancés avec art, des plus vives couleurs ; & cependant ils n'ont pour pinceau, qu'une baguette de bambou. Les Femmes ſont chargées de

toutes ces fabriques, & elles y mettent toute la délicateſſe, apanage ordinaire de leur ſexe. Elles s'obſtinèrent long-temps à croire que nos feuilles de papier couvertes d'écritures, n'étoient que des pièces d'étoffe peintes à notre manière. Un fait qui ſurprendra de leur part, c'eſt qu'ayant témoigné la curioſité la plus avide à la vue de divers ouvrages qu'elles n'oſoient toucher; elles firent à peine attention aux petits miroirs qu'on mit ſous leurs yeux. D'après leur eſprit inventif, on fut étonné de ce qu'elles n'avoient pas encore imaginé d'inſtrumens propres à peigner leurs cheveux.

Leurs maiſons, ou plutôt leurs cabanes, n'ont point couté beaucoup d'efforts de génie; mais elles ſont commodes & propres. Nos édifices, chef-d'œuvres d'Architecture pour la décoration extérieure, ne réuniſſent pas toujours ces deux qualités, ſi néceſſaires à la vie privée. Ils ne ſe ſont point aviſés de s'entaſſer les uns près les autres ſur un ſeul point du ſol, & de ſe mettre à l'abri d'une triſte muraille. Ils ont trouvé plus à propos de ſe diſtribuer par petites bourgades, de cent maiſons au moins, & de deux cens au plus, grouppées dans un deſordre pittoreſque, & communiquant de l'une à l'autre par de petits ſentiers irréguliers; ce qui rompt l'uniformité des alignemens, dont on n'eſt pas encore tout-à-fait revenu dans d'autres contrées. Ils éclairent pendant la nuit, l'intérieur de leurs maiſons, en brûlant des noix huileuſes, enfilées à une baguette; & c'eſt ce qui leur tient lieu de chandelles.

L'apprêt de leur commeſtible, tant en ſubſtances ani-

males que végétales, eſt ſupérieur à tous les raffinemens de nos Cuiſiniers à prétention ; chez nous, on ne feroit pas toujours tenté de faire honneur aux mets, ſi on avoit aſſiſté à leur compoſition. Aux Iſles Sandwich, la boiſſon de l'*ava* (1) exceptée, tout ce qui concerne la table, eſt d'une propreté, d'une ſimplicité & d'une ſalubrité que nous aurions peine à croire, ſans la confiance due à nos garans. Les Femmes & le Peuple ſont condamnés à ne ſe nourrir habituellement que de légumes. On ne put accoutumer aucun Inſulaire à l'uſage du vin & des liqueurs fortes, ſi eſtimées de la plûpart des autres ſauvages. Un travail aiſé, divers exercices de corps & la danſe rempliſſent les intervalles des repas au ſommeil. On obſervera que les deux ſexes excellent dans l'art de nager, & ils s'en trouvent bien. Leur exemple ſera-t-il encore long-temps perdu (2) pour nous ?

Toute cette Peuplade répandue ſur le territoire de l'Archipel Sandwich, paroît former trois claſſes : les Grands ou Chefs, les Propriétaires ou les Riches, & les Serviteurs ou Eſclaves. La première claſſe exerce une autorité abſolue ſur les deux autres ; & la différence des coſtumes ne peint déjà que trop à l'œil, cette Hiérar-

(1) Eſpèce de Poivre enivrant.

(2) On a dépoſé le long de nos Ports, dans des Corps-de-Garde, des Boëtes Fumigatoires à l'uſage des Noyés. Des Ecoles de Natation encouragées par le Gouvernement, ne feroient pas moins néceſſaires. S'il eſt bon de réparer le mal, il n'eſt pas moins bon de le prévenir.

chie politique, qu'on retrouve avec des teintes plus ou moins prononcées dans toutes les parties habitées du globe. D'où on pourroit conclure que l'inégalité des conditions s'est emparée des Hommes, prèsqu'à leur sortie des mains de la Nature; ensorte qu'il sembleroit que les Hommes ne doivent pas plus se flatter de vivre égaux dans l'état sauvage, que sous les loix de la civilisation. Que devient donc cette liberté qui tient si fort à cœur ? N'est-elle qu'une belle chimère? Non ! Mais son règne ne doit dater que de l'an premier du règne de la raison.

Les premiers ou Chefs de chaque districts, se nomment *Erees.* On appelle *Towtows* , les gens du Peuple, ou la trop nombreuse tribu de ceux qui ne possédant rien, servent pour vivre. La prostration est le salut d'étiquette des inférieurs envers leurs supérieurs. On se fait assez souvent justice soi-même ; & la loi du plus fort est la mesure des châtimens. Cependant la subordination , assez bien établie sur des conventions traditionnelles , jointe au caractére peu remuant des Insulaires, rend assez rares chez eux , ces crises causées par les excès opposés du Despotisme & de l'Anarchie.

Ces Insulaires ont un culte bien marqué , & d'autant mieux observé, qu'ils entretiennent avec le plus grand soin une espèce de Séminaire de Prêtres; Collège sacré, récommandable par des mœurs régulières, par le plus parfait désintéressement , & aussi par beaucoup de modération; ce qui fait qu'ils sont fort considérés de la Nation : on se précipite ventre à terre à leur rencontre, comme à celle du Souverain. Ils ont été d'une grande ressource aux Navigateurs qui ont relâché à l'Archipel

Sandwich, & qu'ils édifièrent. On n'a pas cru convenable de leur interdire le mariage; & ils peuvent transmettre leur dignité à leurs enfans. La Religion admet des idoles & des sacrifices d'hommes. La mort d'un *Eree* coute la vie à plusieurs *Towtows*. Les Chefs se font suivre au tombeau par leurs esclaves. On dérobe pourtant aux victimes, la connoissanee & le moment du trépas, en expédiant d'un coup de massue, & sans les prévenir, ceux d'entre le Peuple qu'on a choisi pour accompagner le Prince défunt. Les Temples sont des espèces de cimetières ou grandes places découvertes, fermées par une muraille sèche de pierres entassées; on les appelle *Morais*. Des simulacres grossiers, à face humaine, président dans ce lieu. On les couvre de lambeaux d'étoffe; à leurs pieds, on dépose les offrandes de plumes, de fruits ou de cochons & de chiens rôtis. C'est en leur présence qu'on dépèce le corps des ennemis vaincus, & palpitans encore, sous le scalpel des vainqueurs, qui en emportent chacun un morceau. Les crânes sont conservés au *Morais*. On leur adresse des cantiques au son du tambour. Les cérémonies religieuses sont longues & multipliées. On s'en acquitte avec beaucoup de ferveur. On ne commence point de repas, sans entonner une prière, qu'on répète en chœur. Les corbeaux passent pour des oiseaux sacrés. On n'ose y toucher, ainsi qu'aux choses sur lesquelles les Prêtres ou les Chefs ont jetté un interdit (*Taboo*). Parmi leurs idoles, il s'en trouve dont la configuration se rapproche des Priapes de la vénérable antiquité. Cette découverte dans des Isles de la Mer du Sud, confirme sans replique,

l'univerſalité de ce culte dont l'origine, (comme nous l'avons dit (1) ailleurs), n'eſt due peut-être qu'à un excès de reconnoiſſance pour les bienfaits de la Nature.

Ils appellent l'Etre ſuprême, le grand *Eatooa* ; & ils confondent l'Ame humaine avec le ſouffle de l'Homme.

Ils enterrent leurs morts, ainſi que leurs victimes ſacrifiées, dans leur *Morais*. Enſorte que leurs Temples ne ſont que des charniers, plus ou moins dégoutans, & dans leſquels on ne pourroit pas s'arrêter, s'ils étoient couverts. Le cérémonial funèbre eſt chargé de details, en raiſon du rang de ceux qu'on inhume.

La nature de cet Ouvrage ne comportant que des apperçus ; pour terminer celui-ci, il nous reſte un problême à propoſer : la découverte des Iſles Sandwich, a-t-elle procuré, procurera-t-elle aſſez d'avantages pour compenſer les inconvéniens dont elle a été accompagnée ? Si elle étoit encore à faire, devroit-on déſirer qu'elle le fut, au prix qu'il en a déjà couté de part & d'autre. Le premier Marin du ſiècle y a trouvé le plus cruel trépas, au milieu de ſa carrière, ſi digne d'une autre fin : & qui ſait ſi cette Peuplade amie, dont on a troublé le repos & corrompu (2) le ſang pur juſqu'alors, n'aura pas dans la ſuite, de nouveaux motifs pour mau-

(1) Voyez nos explications des *Antiquités d'Herculanum*, ſur-tout la fin du Tom. VII, *in*-4°. *fig.*

(2) Malgré toutes ſes précautions, le Capitaine Cook ne put préſerver les Iſles Sandwich de la contagion vénérienne que quelques-uns de ſes Matelots communiquèrent aux Femmes du pays.

dire le jour où les Européens mirent le pied dans leurs Isles.

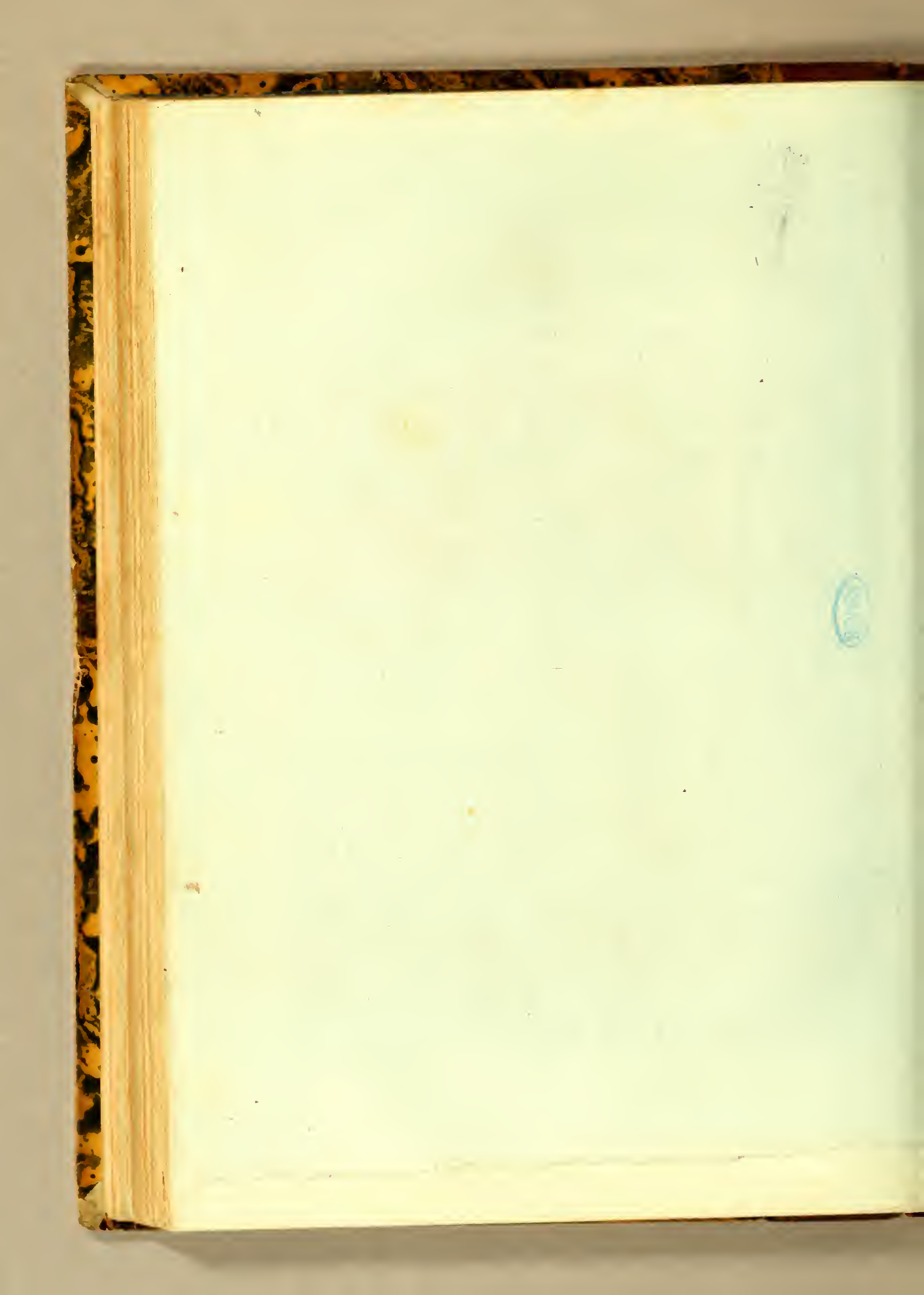
Choix de quelques mots de leur idiome.

Oui	*Ai.*
Non	*Aorre*, ou *Aoe.*
La Tête	*Epoo.*
L'œil	*Matta.*
Larmes de joie	*Erawha.*
Le bout du Sein	*Heoo.*
Un Frère	*Tovanna.*
Une Femme	*W aheine*, ou *Maheine.*
Venez ici	*Tommomy.*
Moi	*Matou.*
Bon	*My, Ty.*
Un cochon	*Booa.*
Noms de deux hommes du Pays	*Otae, Touroona.*
Un Homme	*Tanata.*
La Mort	*Matte.*
Un Prêtre	*Tahouna.*
Une Isle	*Motoo.*
Père	*Modooa, Tanne.*
Mère	*Modooa, W aheine.*
Le Soleil	*Hai, Raa.*
La Lune	*Marama.*
Une Chanson	*Heoreeorée.*
Donne-moi	*Homy.*
Un Pou	*Ootoo.*

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans des Isles de Sandwich.

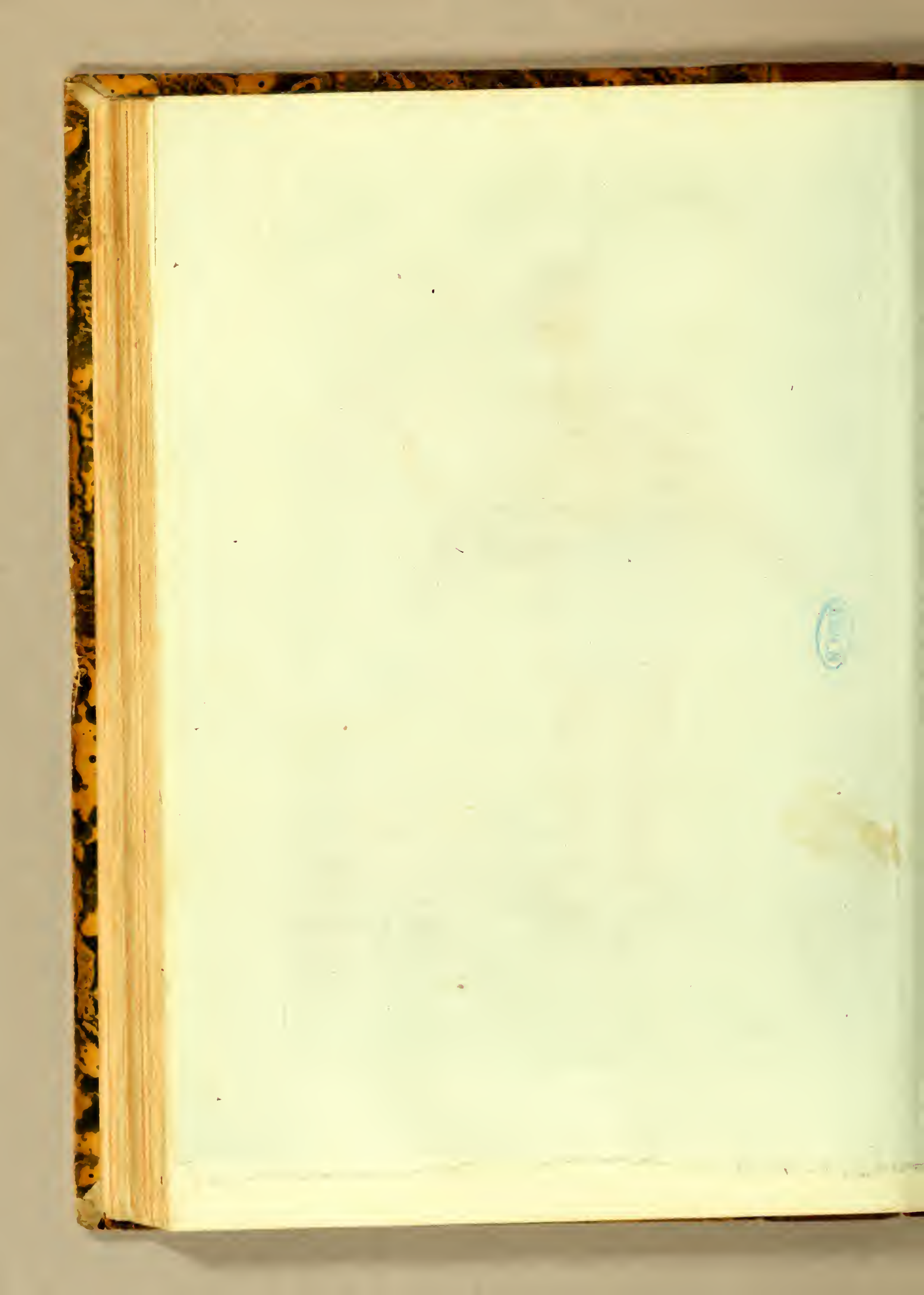


Insulaire des Isles Sandwich.



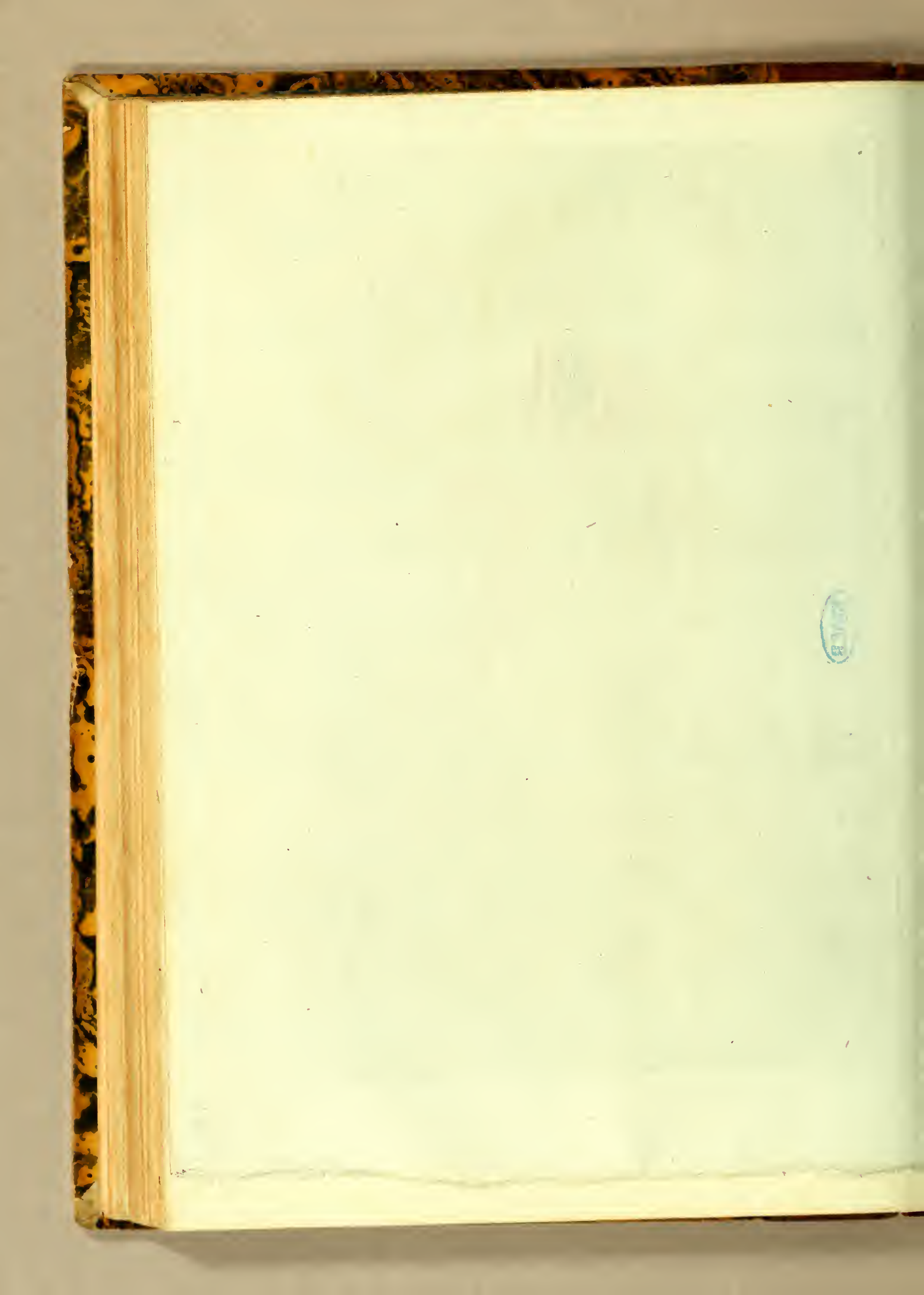


Femme des Isles Sandwich.





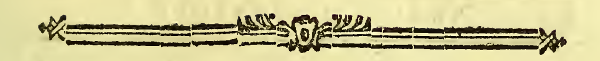
Danseur des Isles Sandwich.





Pirogue Sandwich.





NOTICE

HISTORIQUE

SUR L'ISLE DE SCIO.

L'*Hiſtoire comparée* eſt une étude toujours piquante, mais qui ſouvent afflige & cauſe des regrets. Le temps amène des changemens aux choſes anciennes qui ne ſont pas ſouventesfois à l'avantage & à la gloire des modernes. Les *Sciotes* du rit grec, qui ſe chamaillent ſans ceſſe avec ceux du rit latin, ne reſſemblent guère à ces Inſulaires de la *Libre-Chio*, qui faiſoient ſortir de leur Port cent vaiſſeaux armés contre Darius; & ſur leſquels Memnon, à la tête d'une flotte de trois cents voiles Perſes, ne put obtenir la Victoire que par trahiſon. Cette Iſle, dont le ſecours fut néceſſaire même aux Romains, & qui mérita d'être comptée au nombre de leurs alliés, a ſubi dans la ſuite une deſtinée bien autre. Priſe par les Vénitiens ſur les Empereurs Grecs, elle devint la propriété d'un riche particulier qui l'acheta. Puis elle ſe laiſſa donner en préſent aux Génois, qui la cédèrent par un contrat de vente à l'une des maiſons nobles de leur République. Il ne manquoit plus à Scio que de tomber entre les mains des Sultans; & c'eſt ce qui lui arriva en 1566. Enſorte que la Patrie prétendue d'Homère n'eſt plus aujourd'hui que l'*Iſle au maſtic*, & ne

ſert qu'à fournir aux femmes du Serrail une drogue propre à parfumer leur haleine, & à gâter leurs dents.

La diſette abſolue de grains a fait négliger la conquête de cette Iſle par les puiſſances de l'Europe; mais il eſt probable que ſi les Inſulaires étoient rendus à eux-mêmes, la terre ne refuſeroit rien à leurs mains devenues libres. Pour peu que les naturels vouluſſent fortifier leur Patrie, ils pourroient en faire une place imprenable. L'induſtrie ſupplée à la fécondité. L'amour du travail change les pierres en pain; & comme dit le proverbe, tant vaut l'homme, tant vaut la terre. L'Iſle eſt riche & peuplée, parce qu'elle n'eſt pas habitée ſeulement par les naturels du pays. On y rencontre quantité de familles Génoiſes & Turques. La langue grecque ne s'eſt conſervée que dans les campagnes; on parle Italien à la Ville. On compte deux Evêques, trois Couvens de Filles & huit d'Hommes. Les Religieuſes ne ſont pas cloîtrées, & n'en vivent pas plus mal. Les diſſenſions journalières qui règnent entre les Schiſmatiques & les Catholiques, ſont peut-être dues en grande partie à l'inégalité de fortune. Le Clergé grec eſt auſſi à ſon aiſe que l'eſt peu le Clergé latin; & les riches ſont en bien plus grand nombre que les pauvres. Il n'en faut pas tant pour détruire à jamais la paix entre les hommes. La Porte nomme un Cadi tous les ſept à huit mois, lequel eſt chargé de lever les impôts, & de juger en dernier reſſort les procès, dont il s'applique les amendes. Il a inſpection ſur des *Vicardi*, eſpèce de Baillis qui ne reſtent en place qu'un an, & qui ſont quelquefois les

Curés même des Villages. Les revenus publics proviennent des douanes, de la capitation & d'une petite taille ſur les terres. Le Gouverneur retire quatre cents bourſes (quarante mille livres ſterling), & n'en paie que trois cents au Cadi. Malheur au Peuple quand ces deux Chefs s'entendent & ſe ſoutiennent. Le Cadi eſt toujours de l'avis du Gouverneur, avec qui il partage la dépouille des malheureux qui portent des plaintes vaines à l'un contre l'autre.

Les Sciotes ſont d'une âpreté pour le gain proportionnée au faſte qu'ils affichent. Le produit d'un mois de travail ſuffit à peine à la dépenſe d'un ſeul jour de fête. Ils connoiſſent ſi bien toutes les rubriques du commerce, qu'ils mettent en défaut l'aſtuce Juive. Auſſi les Hébraïſans ſont-ils rares parmi eux.

Les gens les moins aiſés ont des jardins hors de la Ville, d'autant moins coûteux, d'autant plus pittoreſques, que l'art y laiſſe tout faire à la nature. Les ciſeaux de la ſymmétrie monotone n'en approchent jamais. Les arbres y croiſſent en liberté, ſans être contraints de faire prendre à leur feuillage telle ou telle forme. On s'y promène à l'ombre parfumée des orangers & des citronniers; le grenadier y eſt dans toute ſa beauté. Les légumes y ont un ſuc qu'on veut en vain leur faire prendre ailleurs. La chair du melon s'y trouve exquiſe. Les habitans de Scio ont peu de monumens qui puiſſent atteſter la perfection des arts, cultivés par leurs ancêtres; mais l'ami de la ſimplicité champêtre eſt plus ſatisfait en parcourant les jardins Sciots, qu'il ne

l'eût été à la vue de ces fameux jardins que Sémiramis, dit-on, entretenoit à grands frais sur le comble de ses Palais orgueilleux & des épaisses murailles de Babylone. Mais doit-on tout-à-fait savoir gré aux Insulaires de Scio de leur goût pour les beautés de la nature sans apprêt. L'agrément de leurs vergers, dû en partie au peu de soins qu'ils leur donnent, n'est peut-être que le résultat de leur esprit mercantile, qui entièrement livré aux spéculations lucratives, leur fait négliger les détails de la vie domestique. A quelque distance de Scio un grand rocher s'avance dans la mer, & sur son esplanade offre aux Voyageurs fatigués un banc de pierre circulaire. Il n'en a pas fallu davantage aux Insulaires pour appuyer leur prétention à compter Homère au nombre de leurs Compatriotes. Ils disent en conséquence aux étrangers bénévoles que sur ce rocher Homère prenoit des leçons de la Nature & en donnoit à ses Contemporains. Hélas! rien de moins vraisemblable que l'*école d'Homère*, dans tous les sens dont cette expression est susceptible. Dans les arts d'imitation, tels que la Peinture & la Statuaire, on rencontre par fois des copies que les connoisseurs les plus exercés ont pris pour leurs originaux. Mais Homère n'a point fait de disciples qui ait porté à son égard l'illusion à ce point. Homère n'a confié son cachet à personne. A Scio on montre aussi la vigne d'Homère, quartier de terre qui, dit-on, lui appartenoit. Il y a un siècle & demi, il existoit une famille appellée *Homéride*, qui se faisoit descendre d'Homère en ligne directe, mais qui n'avoit de commun avec lui que la ressemblance du

du nom, quoiqu'à ſon exemple tous les parens de cette maiſon ſe fiſſent un devoir de cultiver les Muſes : aucun d'eux apparemment n'avoit hérité du génie du Père de la Poéſie épique; car ils n'ont rien pu ſauver de l'oubli.

R. Pockocke va nous aider à deſſiner le coſtume & les mœurs privées de Scio. L'habillement des hommes eſt le même que celui des Candiots. Les jeunes gens du bel air portent à la campagne des braies, des bas & des ſouliers; les femmes ont des jupes qui ne leur viennent qu'aux genoux ; elles ſont toutes habillées de blanc, ſans excepter leurs chauſſures; hormis pourtant le corſet qui eſt de damas, ou de quelqu'autre étoffe de couleur, mais ſans manche. Leur coëffure conſiſte en un mouchoir de mouſſeline empeſée, en forme de toque, qu'on appelle *capash*, & qui avance plus du côté droit que du gauche.

Scio (dit un autre Voyageur plus ancien) eſt la ſeule Iſle du Levant où l'on ne s'habille point *à la longue*. Les habitans ont conſervé la mode Franque, depuis qu'ils ſe donnèrent aux Turcs, & ils portent encore des cheveux longs, des chapeaux larges de bord, ſans être retrouſſés & ayant un peu la forme d'un pain de ſucre. Leurs pourpoints ſont à manches ouvertes & larges, mais ſerrées ſur le poignet. Leurs chauſſes, ouvertes par en-bas, laiſſent voir le caleçon de deſſous. Dans les campagnes on fait encore uſage de ſouliers pointus par le bout, & ayant de grandes oreilles ouvertes.

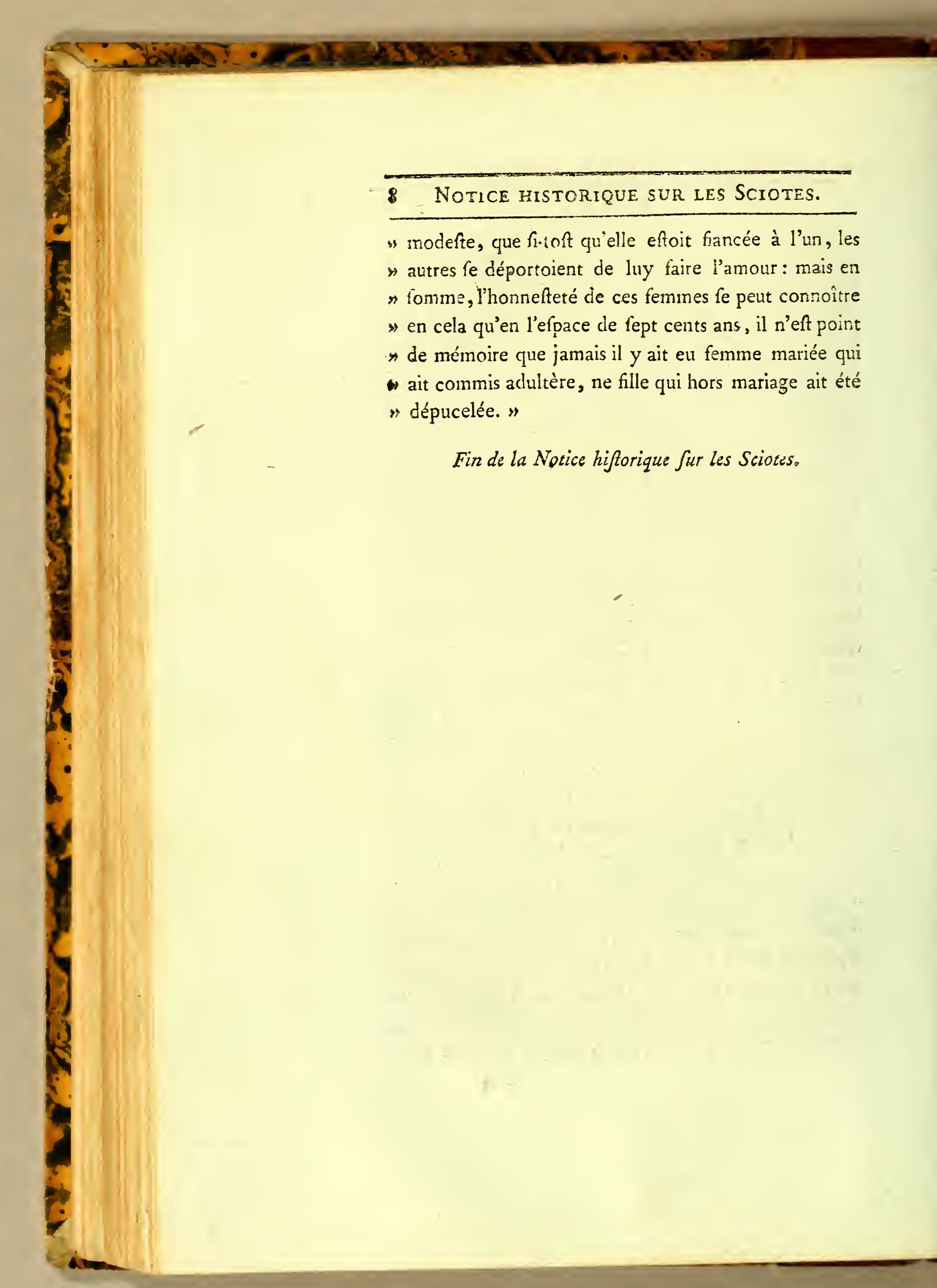
Les femmes portent une petite camiſole lacée par-

devant, & une autre pardeſſus qui ne tombe qu'à la moitié de la cuiſſe. Les manches, peu longues, ſe retrouſſent au-deſſous du pli du bras, & aſſez haut pour qu'elles puiſſent porter des gants de ſoie. Leur cotte ou jupe a plus de trente aunes d'étoffe; étant extrêmement pliſſée tout autour, excepté ſur le devant; ces plis ſont rangés & couſus avec une aiguille, de ſorte que l'un ne paſſe pas l'autre. Elle eſt ſi peu longue, qu'on leur voit aiſément toute la moitié de la jambe; auſſi ont-elles ſoin d'avoir toujours de beaux bas bien tirés. Depuis quelque temps les femmes Sciotes ont eu le bon eſprit d'alonger un peu leurs jupes; mais elles n'ont pas renoncé à une mode que Thevenot leur reproche avec quelque raiſon. Ce Voyageur remarque d'abord que les Sciotes ſont généralement parlant auſſi jolies que les Sciots ſont laids : mais il ne ſauroit ſouffrir, aimables comme elles ſont, qu'elles ſe laiſſent hâler la gorge par le peu de ſoin qu'elles en prennent. Elles étalent leur ſein, autant qu'on peut le faire, ſans renoncer entièrement à la pudeur, & cela, depuis le matin juſqu'au ſoir, en été comme en hyver, dans les rues comme à la maiſon. Un paſſage élégant tiré d'un Voyage très-moderne, achevera de deſſiner les femmes de Scio. Elles ſont gaies, vives & piquantes : à cet agrément elles joindroient l'avantage réel de la beauté, ſi elles ne ſe défiguroient pas par l'habillement le plus déraiſonnable & en même-temps le plus incommode. On eſt déſolé de voir cet acharnement à perdre tous les avantages que leur a donnés la Nature, tandis que les Grecques de

Smyrne & celles de quelques Isles de l'Archipel, plus éclairées sur leurs intérêts, savent encore ajouter à leurs charmes l'attrait de l'extérieur le plus voluptueux. Les habitantes de Scio sont toutes comme ces femmes auxquelles une toilette étudiée sied moins que leur simple négligé. Elles forment un spectacle charmant, lorsque assises en foule sur les portes de leurs maisons, elles travaillent en chantant. Leur gaieté naturelle & le desir de vendre leurs ouvrages, les rendent familières avec les étrangers qu'elles appellent à l'envi, comme nos Marchandes du Palais, & qu'elles viennent prendre par la main pour les forcer d'entrer chez elles. On pourroit les soupçonner d'abord de pousser peut-être un peu trop loin leur affabilité; mais on auroit tort. Nulle part les femmes ne sont si libres & si sages.

A côté de ce portrait aimable des Sciotes, on nous saura gré sans doute de placer celui que nous en a laissé le bon Plutarque, & qu'Amiot a rendu plus touchant encore par la simplicité de ses couleurs :

« La coutume étoit des filles de Cio, qu'elles alloient » ensemble ès Temples publiques, là où elles demeu- » roient tout le long du jour, & leurs amoureux qui » les poursuivoient en mariage, les regardoient jouer & » baller ensemble, & le soir elles alloient ès maisons les » unes des autres par ordre; là où elles servoient ès » pères & mères & aux frères les unes des autres, jus- » qu'à leur laver les pieds. Or advenoit-il que bien sou- » vent plusieurs des jeunes hommes aymoient une mesme » fille, mais leur amour étoit si bon, si honnête & si



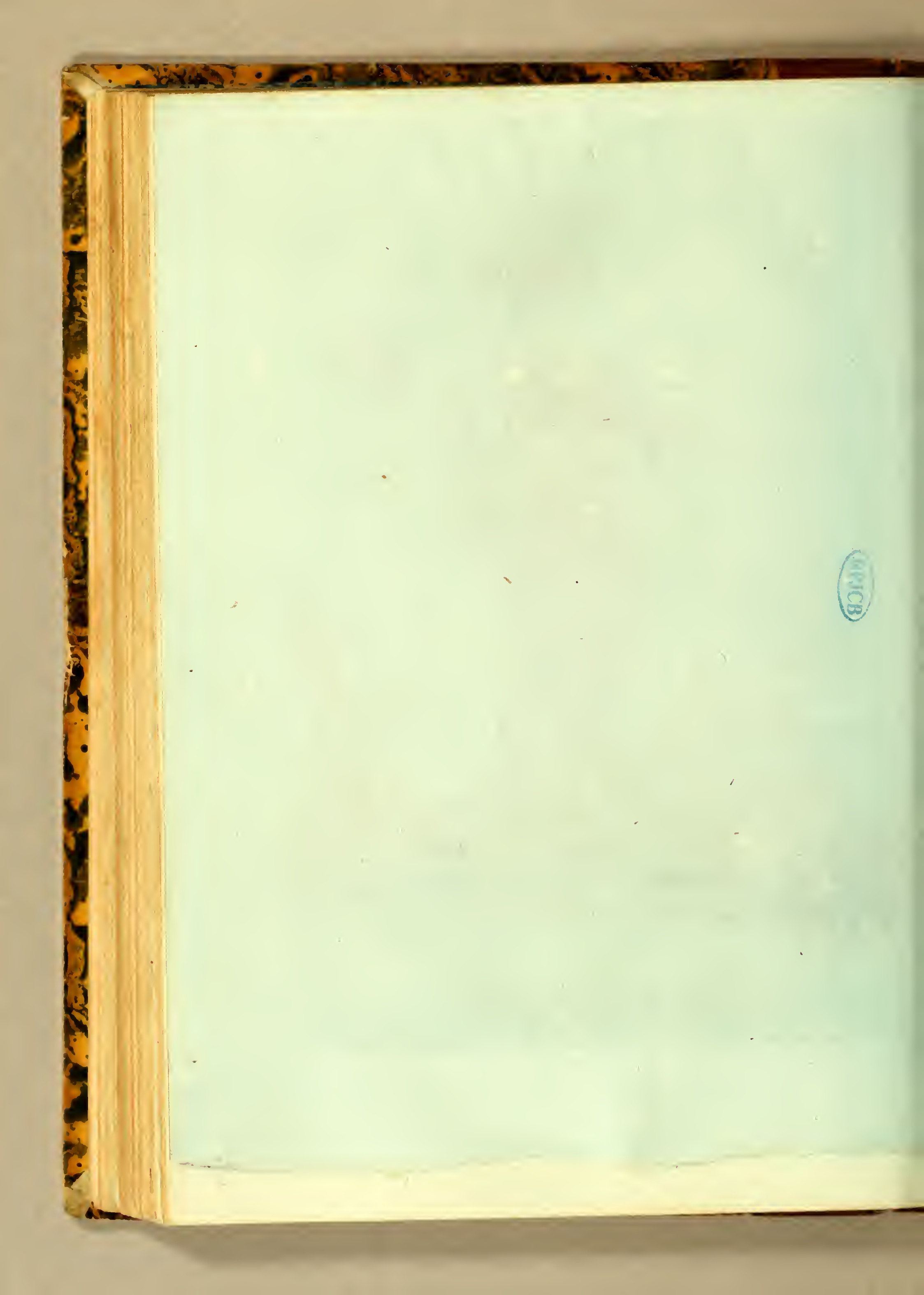
» modeſte, que ſi-toſt qu'elle eſtoit fiancée à l'un, les » autres ſe déportoient de luy faire l'amour : mais en » ſomme, l'honneſteté de ces femmes ſe peut connoître » en cela qu'en l'eſpace de ſept cents ans, il n'eſt point » de mémoire que jamais il y ait eu femme mariée qui » ait commis adultère, ne fille qui hors mariage ait été » dépucelée. »

Fin de la Notice hiſtorique ſur les Sciotes.



Desrais del. Mixelle sculp.

Habitant de l'Isle de Scio.



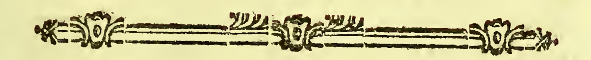


Desrais del.

Mixelle sculp.

Femme de l'Isle de Scio.





NOTICE HISTORIQUE *SUR L'ISLE* DE SIPHANTO.

Les mœurs d'un Peuple ſe conſervent plus ou moins long-temps, ſelon la topographie du pays qu'il habite. La Nation de l'Europe qui a le moins perdu de ſon caractère primordial, c'eſt la Suiſſe : graces aux montagnes qui l'iſolent au milieu de ſes voiſins dégénérés, l'heureuſe Helvétie eſt encore aujourd'hui, à quelques exceptions près, ce qu'elle étoit lors de la conquête des Gaules par Céſar. Les Inſulaires de Siphanto rappellent auſſi ſous des traits plus reſſemblans encore, la phyſionomie des anciens Grecs, leurs premiers ancêtres : & ils en ſont redevables à l'abord difficile de leur ſol, tellement gardé par les eaux de la mer, qu'on ne peut en approcher la plus petite flotte. L'Iſle n'eſt acceſſible qu'aux étrangers peu nombreux qui tentent d'y relâcher avec des intentions paiſibles.

La Nature ſemble même les aimer comme des enfans

de prédilection ; elle les comble de ſes dons ; tranquilles pour le dehors, ſi elle a permis que l'intérieur de leur patrie éprouvât quelques cataſtrophes phyſiques, elle n'a voulu que les corriger en mère tendre. Et en effet, depuis l'inondation que la Fable raconte être arrivée à Siphnos, & que l'Hiſtoire Naturelle confirme, les Syphantes ſe ſont beaucoup amendés, & n'ont gardé de leurs prédéceſſeurs que les coutumes innocentes & louables. Jadis les Syphniens étoient avares, & avoient tous les vices d'un Peuple riche en mines d'or & d'argent. On les montroit au doigt pour la licence de leur conduite ; & leur nom étoit une injure grave. Comme tous les gens nés dans l'opulence, les beſoins d'autrui les touchoient peu ; & ils ne venoient jamais au ſecours de leurs voiſins manquant de finances, & incapables par conſéquent de ſoutenir la guerre & de ſe défendre. Cet égoïſme inhumain indigna les Samiens, qui réſolurent de prendre à main armée ce qu'ils avoient inutilement demandé à emprunter ; enſorte qu'au lieu de prêter dix Talens, les Syphniens furent contraints d'en donner cent. Les Siphantes ſont devenus meilleurs & plus heureux, depuis qu'ils ont, pour ainſi dire, fermé leurs mines pour s'attacher à des tréſors plus réels. Leur ſol eſt l'un des points de la terre les plus abondans en productions de toute eſpèce & de première qualité. Ceux qui le cultivent devroient s'en contenter, & ne point aller demander hors de chez eux le ſuperflu dont ils peuvent ſi bien ſe paſſer, pourvus, comme ils le ſont,

d'un néceſſaire qui ne leur laiſſe rien à deſirer. Soumis à une taxe trop ſouvent arbitraire que leur impoſe le Croiſſant, & libres d'ailleurs, ils ont l'avantage inappréciable de vivre ſelon leur génie, & ils en profitent. Le Voyageur pénétré de reſpect pour tout ce qui porte le cachet antique, n'eſt pas peu ſatisfait en abordant à Siphanto, d'y voir réaliſé en partie ce que l'Hiſtoire lui a tranſmis ſur les habitans de la Grèce, & ce qu'il étoit tenté de mettre au rang des fables, quand il s'aviſoit de le confronter avec le tableau de nos Gouvernemens actuels. Encore à préſent, à Siphante, le Peuple ſe rend tous les jours à la place publique; attentif aux événemens qui ſe paſſent autour de lui, il balance les intérêts reſpectifs de chaque état. Le dernier des Citoyens eſt initié aux myſtères de la politique, & ſe regarde comme partie intéreſſée, dans le ſyſtême général des choſes. L'étranger qui les viſite eſt auſſi-tôt interrogé par eux. Une curioſité indiſcrète & vaine ſur le perſonnel du Voyageur, ne fait pas le ſujet de leurs demandes; ils reſpectent trop les droits de l'homme & les devoirs de l'hoſpitalité. Mais leurs queſtions ne tariſſent pas ſur les nouvelles importantes, ſur les révolutions qui modifient les différentes maſſes d'hommes jettés ſur le globe. Les jeunes gens ne ſe permettent aucunes réflexions, qu'après avoir médité celles des vieillards. Une mode récente dans les ajuſtemens, l'Empyrique ou l'Acteur nouveau, ou le Virtuoſe du jour, ne les occupent point & ne leur feroient pas prendre le change, ſi

quelqu'ambitieux s'élevoit au milieu d'eux pour aggraver le poids de leurs chaînes.

Leur premier desir satisfait, ils sont tout-entiers à l'étranger qui les visite. Ils l'accueillent, & le fêtent à l'envi. Ils se disputent l'honneur de le recevoir dans leurs foyers paisibles. Pour peu qu'il montre de goût pour les monumens, ils s'empressent de les lui indiquer & de lui servir de guide. Ils ont conservé peu de vestiges de leur ancien éclat. On rencontre encore quelques tombeaux qu'ils laissent dégrader par le temps : ces objets touchans leur rappelleroient trop vivement ce qu'ils furent, & leur feroient sentir d'une manière trop cruelle ce qu'ils sont. On cherche en vain aussi les restes d'un Temple que leurs pères avoient consacré au Dieu Pan, divinité des Bergers innocens & des Philosophes matérialistes ; les premiers ne savoient trop marquer leur reconnoissance au gardien de leurs troupeaux ; les seconds, par condescendance pour les usages reçus, croyoient pouvoir fléchir le genou, sans rougir, devant une statue, l'emblême de la Nature déifiée, digne en effet des hommages & sur-tout des études du Sage.

Les mœurs des habitans de Siphanto ne sont point décriées comme l'étoient celles des Insulaires de Siphnos. Les femmes mettent plus de pudeur dans leur costume ; les Dames même, quand elles sont à la campagne, pour n'être pas connues, se couvrent le visage avec des bandes de linges qu'elles roulent si adroitement, qu'on ne voit

que

que leur bouche, leur nez & le blanc de leurs yeux. Certainement ce masque ne leur donne pas un air coquet; elles ressemblent plutôt à des momies ambulantes. Aussi sont-elles plus soigneuses d'éviter les étrangers que celles de Milo & de l'Argentiere n'ont d'empressement à les accueillir.

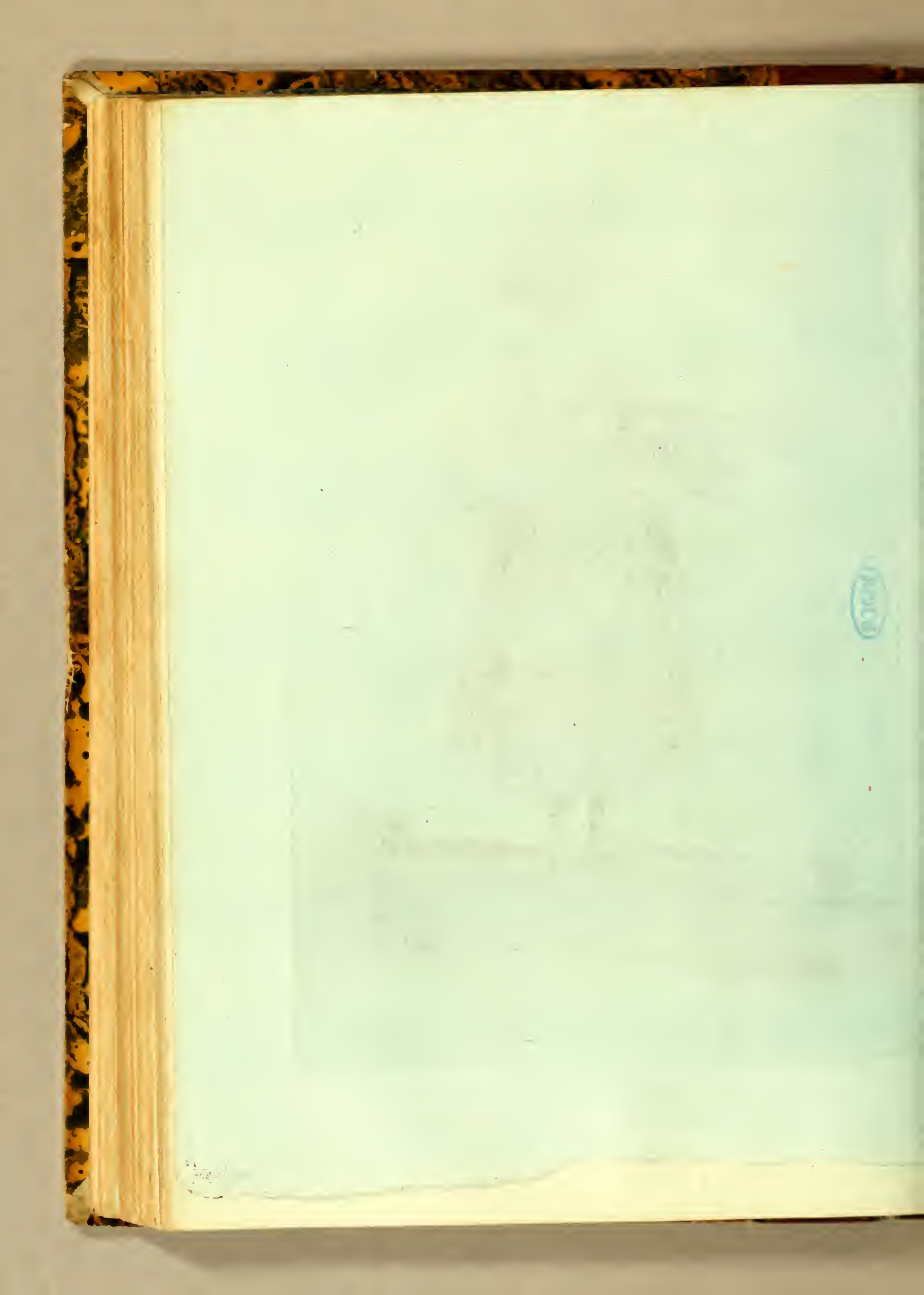
L'habillement des femmes de Siphanto (dit un Voyageur moderne que nous nous faisons un devoir de consulter, & de qui nous voudrions toujours pouvoir emprunter la plume élégante & facile) est moins désagréable que celui des femmes de l'Argentiere & de Milo. Il se rapproche même un peu du véritable habit grec. Les cheveux sont ordinairement nattés avec des bandes de laine, & forment des rouleaux qui se relèvent sur la tête. Les Siphantines sont en général grandes, jolies & d'une taille légère.

Les hamacs sont fort en usage pour les enfans à Siphanto, ainsi que dans plusieurs Isles de l'Archipel. Mais les lits ne sont nulle part aussi élevés, aussi vastes & aussi incommodes.

Fin de la Notice historique sur Siphanto.



Femme de l'Isle de Siphanto.





MŒURS

ET COUTUMES

DES DEVINS OU SCHAMANS

DES DEUX SEXES,

Répandus parmi les Nations ſeptentrionales de l'Aſie.



Nil credo Auguribus, qui aures verbis devitant
Alienas, ſuas ut auro locupletent domos.

Ex fragmentis Aſtyanactis attii.

Augures! loin de moi! loin, tous ces Charlatans
Qui vendent à prix d'or des mots vuides de ſens.

ROME, même au ſiècle d'Auguſte, avoit ſes Augures : les peuplades demi-ſauvages de l'Aſie boréale ont leurs Devins, & ceux-ci ne le cèdent point à leurs prédéceſſeurs. Seulement, leurs moyens ſont accommodés au génie groſſier des hommes qu'ils ont à tromper. La Religion ou plutôt les pratiques ſuperſtitieuſes des Schamans datent de la plus haute époque; ſi toutefois on peut en aſſigner à une croyance abſurde & contra-

dictoire, embraſſée ſelon les circonſtances par des hordes vagabondes à la merci du premier impoſteur qui trouve ſon intérêt à leur propoſer ſes viſions pour des articles de foi. Et aſſurément, il ne faut pas beaucoup de logique pour convaincre des Finnois, des Tatars, des Samoyèdes, des Oſtyaks, des Sibiriaks, des Yakoutes, des Toungouſes, des Kamtſchadales, &c.

Ce qui doit ſurprendre, c'eſt que les femmes qui jouent un ſi triſte rôle chez ces Nations barbares, objet du mépris des hommes qui croient compromettre leur dignité toutes les fois qu'ils daignent s'approcher de leurs compagnes, les femmes cependant peuvent aſpirer au rang de Devinereſſes ou de Schamanes, & y trouvent des croyans & des dupes.

Ces eſpèces de Prêtres ne ſont pas les premiers de la Nation. Gens du commun, ils ne ſe font conſidérer que par une étude profonde des dogmes, & ſur-tout du cérémonial de leur ſecte, & détournent les regards ſur eux par un coſtume plus ou moins bizarre. Ils connoiſſent aſſez le cœur humain (qui eſt le même par-tout), pour ſavoir qu'on n'obtient tout de l'eſprit qu'après avoir parlé aux yeux. En conſéquence, ils ſe *caricaturent* à l'envi l'un de l'autre. Plus ils s'éloignent des habitudes ordinaires de la vie privée, plus on les croit proches de la Divinité, dont ils ſe diſent impudemment les interpretes. Preſque tous portent des habits longs à la manière des Orientaux. Ces vêtemens, pour la plupart de peau tannée, ſont chargés de quantité d'idoles de fer laminé, de grelots, de clochettes, d'anneaux, & de mille autres

clincailleries, de griffes d'aigles, de peaux de ſerpens empaillés, de bandes étroites de pelleteries, &c. Les bas, qui ſont auſſi de peau, tiennent lieu de bottes. Les bonnets, qui ont tantôt la forme des caſques Romains, tantôt celle des capuches de nos Moines mendians, ſont garnis de plumes de hibou, & des ſerpens empaillés pendent tout autour. Un Prêtre, ainſi accoutré, lorſqu'il ſe met en marche, fait entendre avec toute cette ferraille un bruit ſourd qui produit ſon effet dans les lieux ſombres, ſur-tout quand, près d'un grand feu allumé pour le ſacrifice, ils font mille geſtes plus chargés les uns que les autres. Ces Prêtres ne vivent pas toujours de l'Autel. Ils éprouvent des jours de diſette qui les obligent à recourir au travail des mains, ou à l'adreſſe de leurs bras; la chaſſe & la pêche deviennent alors leurs reſſources dernières.

La principale pièce de leur coſtume eſt un tambour dont la peau couverte de figures hiéroglyphiques, fait donner à l'inſtrument l'épithete de magique. Au ſon de ce tambour redoutable, on évoque les mânes & on chaſſe les eſprits.

La doctrine des Schamans eſt aſſez verſatile. Chacun d'eux la modifie ſelon les événemens ou la portée de ſon intelligence. Cependant on reconnoît aſſez généralement un Dieu univerſel, mais on lui donne des formes ſi giganteſques, qu'il ne ſauroit communiquer avec les hommes. Ils paroiſſent ſi peu de choſe à ſes yeux, qu'il ſoupçonne à peine leur exiſtence, & ne ſauroit faire attention à ce qui leur arrive. On le place

ſi loin de nous, que nous ne ſaurions en être entendus, puiſqu'il ne nous appérçoit preſque pas. Donc (concluent-ils) c'eſt perdre ſon temps, ſes peines & ſon offrande, que de lui adreſſer des prières. Comment aimer celui qui ne daigne pas s'occuper de nous, & pourquoi craindre celui qui ne prend pas ſeulement garde à nous? Les Kamtſchadales (1) vont plus loin encore, & profeſſent, pour ainſi dire, l'impiété. Si Dieu exiſte (diſent-ils), les imperfections de la Nature atteſtent en lui une intelligence bornée; & les maux qu'on y ſouffre, un pouvoir limité. C'eſt ici le cas de remarquer combien les extrêmes ſe rapprochent. N'avons-nous pas vu chez les anciens & chez les modernes, des Philoſophes (dont on ne ſauroit trop déplorer les écarts de l'eſprit) en venir après de longs raiſonnemens aux mêmes réſultats blaſphématoires où les Kamtſchadales furent conduits par un inſtinct groſſier? D'autres peuplades de ces contrées s'en rapportent au témoignage de leurs ſens, & ne voyant rien de plus beau au monde que le Soleil, ils le déifient, ou tout au moins en font

(1) Cette doctrine ſi peu édifiante & qu'on a peine à croire poſſible, a été remarquée par des Obſervateurs dignes de foi, envoyés par la Ruſſie pour faire la deſcription des Peuples ſoumis à cet Empire. Voyez la Diſſertation ſur le Schamaniſme, qui termine la Collection des deſcriptions de ces différentes Nations, imprimée à S. Pétersbourg en 1777, in-4°. Figures.

la réſidence ou l'emblême d'un Dieu. Les Teleoutes ſe peignent Dieu ſous les traits d'un vieillard à longue barbe blanche, & cette erreur leur ſert du moins à quelque choſe; la vieilleſſe parmi eux en devient plus ſacrée. Heureux les Peuples chez qui la ſuperſtition tourne au profit des mœurs. Les Tatars-Altayens revêtiſſent leur Divinité d'un uniforme de dragon; c'eſt dire aſſez que cette peuplade eſt guerrière.

Si le culte de l'Être-Suprême eſt négligé ou méconnu, celui des Dieux ſubalternes eſt l'objet de tous leurs ſoins; & comme il y a du bien & du mal ſur la terre, on leur ſuppoſe un bon ou un mauvais génie, ſelon l'occurrence. Tous les objets matériels & même les êtres purement idéaux leur ſont autant de Divinités, qui rentrent ſouvent les unes dans les autres. Mais les Schamans qui trouvent leur intérêt dans cette confuſion, n'auroient garde de porter au ſein des ténèbres le flambeau de la ſaine critique, quand bien même il ſeroit paſſé dans leurs mains avides. Les Toungouſes ont un Dieu pour la ſanté, un autre pour les voyageurs, pour les enfans, pour les femmes & pour les beſtiaux.

Immédiatement après leur Dieu univerſel, ces Païens ont cru être très-conſéquens que de placer un *Maître-Satan* (*Schaïtan*), qu'ils craignent beaucoup plus qu'ils n'aiment l'autre; par la raiſon qu'on eſt bien plus preſſé d'appaiſer celui qui peut nous faire du mal, que de bénir celui qui nous fait du bien.

Ils ſont un peu plus raiſonnables dans le culte qu'ils conſacrent à leurs demi-Dieux, c'eſt-à-dire, aux mânes

de leurs ancêtres qui ont bien mérité de la poſtérité par des ſervices rendus à leur Patrie. Mais quels ſont les bienfaits de leurs Schamans, pour partager les honneurs divins avec leurs Héros? Du reſte, leurs grands Dieux ainſi que ceux qui ne le ſont qu'à demi, ne s'offrent toujours à eux que ſous la propre figure de l'homme. Ils en ont ſeulement exagéré les proportions. Chez tous les Peuples ignorans ou mal inſtruits, Dieu n'eſt qu'un perſonnage coloſſal à face humaine, & qui a les bras longs.

Ils croient le monde éternel. La mort, ſelon eux, n'eſt point la ceſſation de l'exiſtence, mais une ſuite, modifiée différemment. Ils ne diſent point que l'homme eſt compoſé de *corps & d'ame*, mais de *corps & de vie.* Peut-être n'eſt-ce que la même idée. Mais cette théorie aſſez ſage eſt offuſquée de quantité de menues pratiques qui captivent toute leur attention, & que leurs Prêtres, qui n'auroient rien à faire auprès d'eux ſans cela, ont grand ſoin d'entretenir; auſſi ſe croient-ils environnés de revenans, obſédés d'enchantemens, & ſelon qu'une peuplade eſt contente ou mécontente en ce monde, elle ſe peint l'autre vie ſous des couleurs plus ou moins triſtes. Les malheureux eſpèrent un Paradis; les heureux craignent un Enfer; enſorte que tout eſt à-peu-près compenſé. Jaloux de conſerver ſon aſcendant ſur ſes compatriotes, même après le trépas, un Prêtre Schaman, à l'article de la mort, ordinairement affiche le courage, & pour ſe diſtinguer, ordonne que ſon corps ſoit brûlé, afin que rien de mortel ne reſtant de lui, on croie plus

facilement à ſon admiſſion parmi les Dieux, dont il a été le repréſentant & l'interprete.

On remarquera que toutes ces Hordes païennes ont des petites idoles, eſpèce de poupées habillées abſolument comme leurs Schamans. Enſorte que le coſtume porte les Peuples à confondre le Prêtre avec la Divinité. Quelquefois un rocher remarquable par ſa configuration pittoreſque, leur ſert de ſimulacre & attire leurs hommages; moins abſurdes en cela, que du moins ils n'adorent pas leur propre ouvrage. Eh! quel objet dans la Nature après le Soleil doit en impoſer davantage à l'homme, que ces maſſes jettées ſur la ſurface du globe, & que n'a pu entamer la lime du temps? L'Obſervateur le plus en garde contre l'illuſion des ſens, ne peut s'empêcher d'être frappé à la vue de ces rocs menaçans qui paroiſſant toucher au Ciel & ſe ſoutenir de leur propre poids, impriment au loin un caractère de grandeur & de force. Au pied de ces monts dont le ſommet intact n'a jamais été franchi, que l'homme eſt petit & religieux! Le ſentiment de ſa foibleſſe l'occupe tout entier; la Nature, du haut de ſon Tribunal inacceſſible, ſemble l'accabler de tout le poids de ſa majeſté ſévère: pour peu que l'infortune pèſe ſur le cœur de celui qui gravit ſilencieuſement le bas de la montagne eſcarpée, il ſe laiſſe emporter par la crainte ou l'eſpoir; ſon imagination s'exalte par degrés, & lui fait voir ſur le pic un Dieu irrité qu'il ne ſauroit trop tôt fléchir; ou bien un Dieu conſolateur qui lui promet

après la mort un lieu de repos au-delà de ces monts couronnés de nuages.

D'autres peuplades placées dans un canton moins ſauvage, adorent l'Idole-Mouton; c'eſt la dépouille de ce paiſible quadrupède remplie de paille & ſurmontée d'une tête d'homme groſſièrement figurée en bois. Quelques-uns ont leur Idole-Loup faite de la même manière. Mais le ſentiment qui conſacre l'une & l'autre effigie n'eſt pas le même : ceux-là ſont guidés par la reconnoiſſance, ceux-ci par l'appréhenſion du dégât. Ces Idoles ſe reſſentent de la bonne ou de la mauvaiſe humeur de leurs adorateurs; ſelon qu'ils ſont contens d'elles ou non, on les fouette, ou on les encenſe avec de la fumée de graiſſe.

On vaque aux cérémonies du culte, ou dans l'aſſemblée de toute la Nation, ou au ſein de ſa famille; & l'on célèbre des ſacrifices tantôt en raſe campagne, dans un lieu conſacré ou découvert; tantôt ſous des abris de ſapins, en préſence du Soleil, ou la nuit devant un grand feu allumé au clair de la Lune. Les offrandes & les victimes ſont priſes indiſtinctement parmi les productions du triple règne de la Nature; végétaux, animaux ou minéraux, la facilité de ſe procurer tel ou tel objet, en détermine le choix. C'eſt dans ces ſolemnités que les Prêtres Schamans jouent leurs rôles, qui conſiſtent en contorſions & en grimaces, en libations, en ablutions; le tout ſe termine par un repas où l'on mange les reſtes des Dieux. On récite quelques Prières, eſpèce de

de Litanies composées des noms de toutes les Divinités de la Nation, que le célébrant invoque l'un après l'autre, & auquel tous les assistans répondent par des vœux.

Au lieu de tous ces sacrifices qui leur coûtent tant d'animaux utiles, que ne se contentent-ils de faire bénir leurs chevaux, leurs rennes, leurs chiens, leurs grands troupeaux & leur menu bétail; comme c'est la coutume chez la plupart d'entr'eux? On les oblige à passer à travers la fumée, qui est censée avoir la vertu de les purifier. On trouve dans nos campagnes quelque trace de ces pratiques superstitieuses, dont l'origine est due peut-être aux moyens curatifs qu'emploient les Médecins vétérinaires pour préserver les bestiaux d'une contagion. Car jadis les premiers Législateurs se servoient du culte religieux pour donner une sanction à des usages salutaires dont le vulgaire auroit fait peu de cas, & qu'il eût laissé tomber en désuétude sans cet innocent artifice. Moïse en offre plus d'un exemple dans son Code sacré.

En général, toutes ces Hordes septentrionales de l'Asie sont nées avec un esprit dévotieux. Tout dans la Nature devient pour eux un motif pour prier. Leurs Prières sont brèves, mais fréquentes; & ils sont plus de bonne foi en les récitant, que leurs Prêtres Schamans qui leur en donnent l'exemple, & qui leur en font une loi. Ont-ils une montagne à franchir? ils s'arrêtent au bas, & les yeux fixés sur le sommet, ils s'écrient à haute voix & avec onction:

PRIERE D'UN SAUVAGE ASIATIQUE,

A la vue d'une montagne.

« Dieu de cette montagne ! ouvres-moi paſſage. Fais-
» moi trouver le ſentier le plus court & le moins péril-
» leux. Ne permets pas qu'un quartier de rocher cédant
» ſous mon poids, m'entraîne dans ſa chûte au fond de
» quelque précipice. Ne me cache pas plus long-temps
» la vue de la terre où je ſuis né, de la cabane où j'ai
» ouvert l'œil aux feux du Soleil. Ne ſépare pas plus
» long-temps un mari de ſa femme, un fils de ſon père,
» un père de ſes enfans. »

Un Voyageur ſe voit-il arrêté dans ſa courſe par une rivière ? avant de la traverſer à la nage ou autrement, il s'arrête ſur la rive, ſe baiſſe pour prendre dans le creux de ſa main quelques gouttes d'eau, & dit en les renverſant par forme de libations :

PRIERE D'UN SAUVAGE SCHAMANISTE,

A la rencontre d'un fleuve.

« Dieu de ce fleuve ! ſoutiens-moi à travers ſes flots ;
» indique-m'en l'endroit guéable, pour le traverſer plus
» vîte & ſans riſque : le motif de mon voyage eſt pur,

» Je vais visiter un ami. Il m'attend, & nous comptons » chacun de notre côté & avec impatience les momens » qui nous séparent. Quelle nuit cruelle il passeroit, » s'il ne me voyoit pas arriver au temps promis. Hâte » la réunion de deux corps qui n'ont qu'une même » vie (1).

On ne sauroit que gémir en voyant une grande parcelle de l'Asie livrée au charlatanisme des Schamans. Les peuplades de cette vaste contrée mériteroient un genre de vie plus régulier que celui qu'ils mènent. C'est aux Européens à entreprendre leur cure, & à leur faire embrasser un régime politique plus convenable au nom d'homme que ces demi-Sauvages dégradent par leurs pratiques absurdes. Sans chercher à heurter de front des préjugés d'autant plus difficiles à détruire, qu'on les croit sacrés, peut-être suffiroit-il dn séjour d'une Colonie de gens bien intentionnés. Les Prêtres Schamans feront un obstacle lent à lever. Leur intérêt est fondé sur l'ignorance de leurs compatriotes; ils ne peuvent régner que dans les ténèbres, & ils frémiront en voyant la lumière. De bons traitemens & de bons exemples feront des prodiges moins rapides, mais plus forts que la lyre d'Orphée, ou la verge du Despotisme.

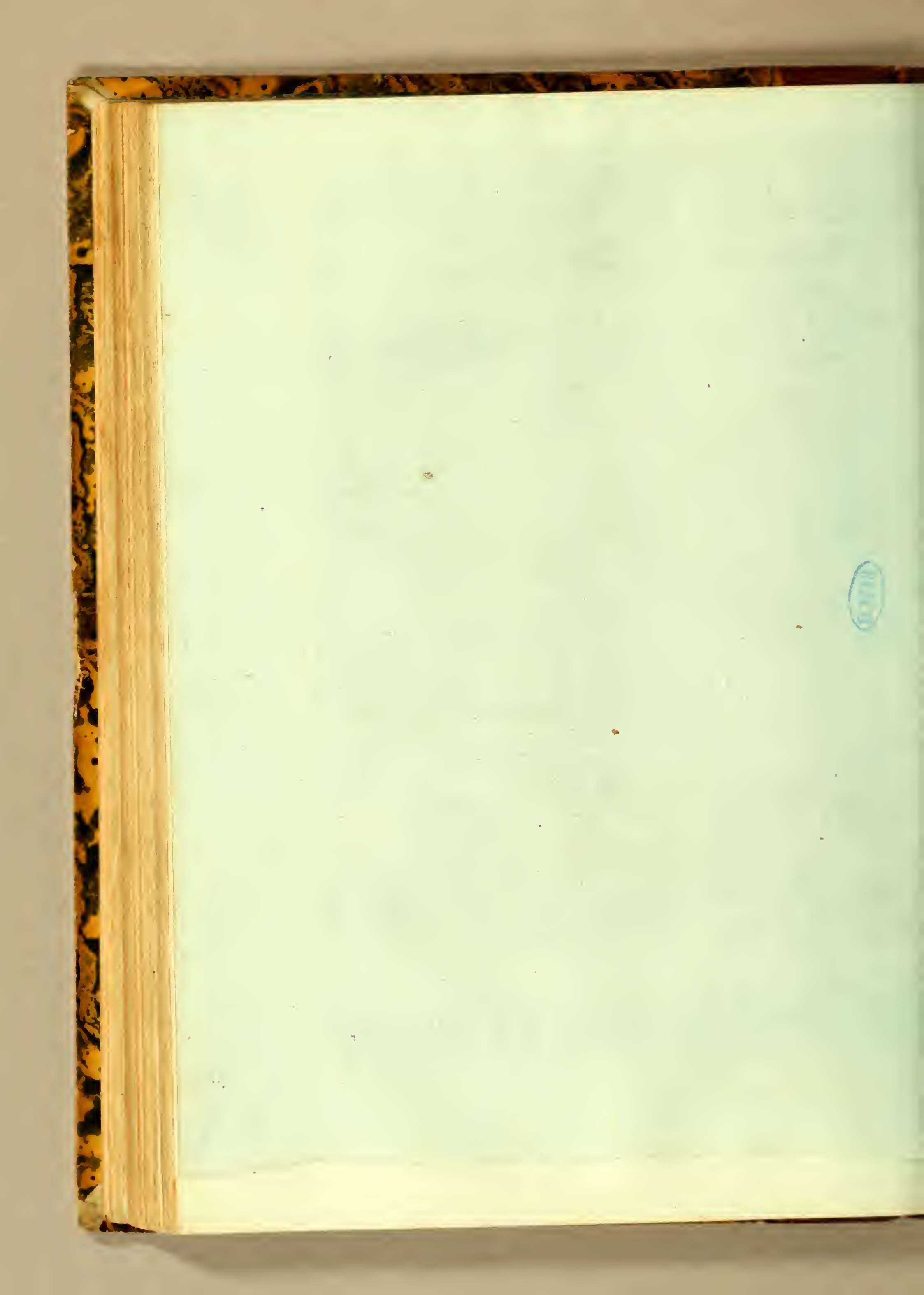
(1) Nous avons dit plus haut que chez ces Sauvages VIE & AME étoient synonymes.

Les voyages qui se succèdent dans cette partie du Nord enhumaniseront les habitans; & c'est ainsi que les Européens répareront en Asie les maux qu'ils ont faits à l'Amérique.

Fin des Mœurs & Coutumes des Schamans.

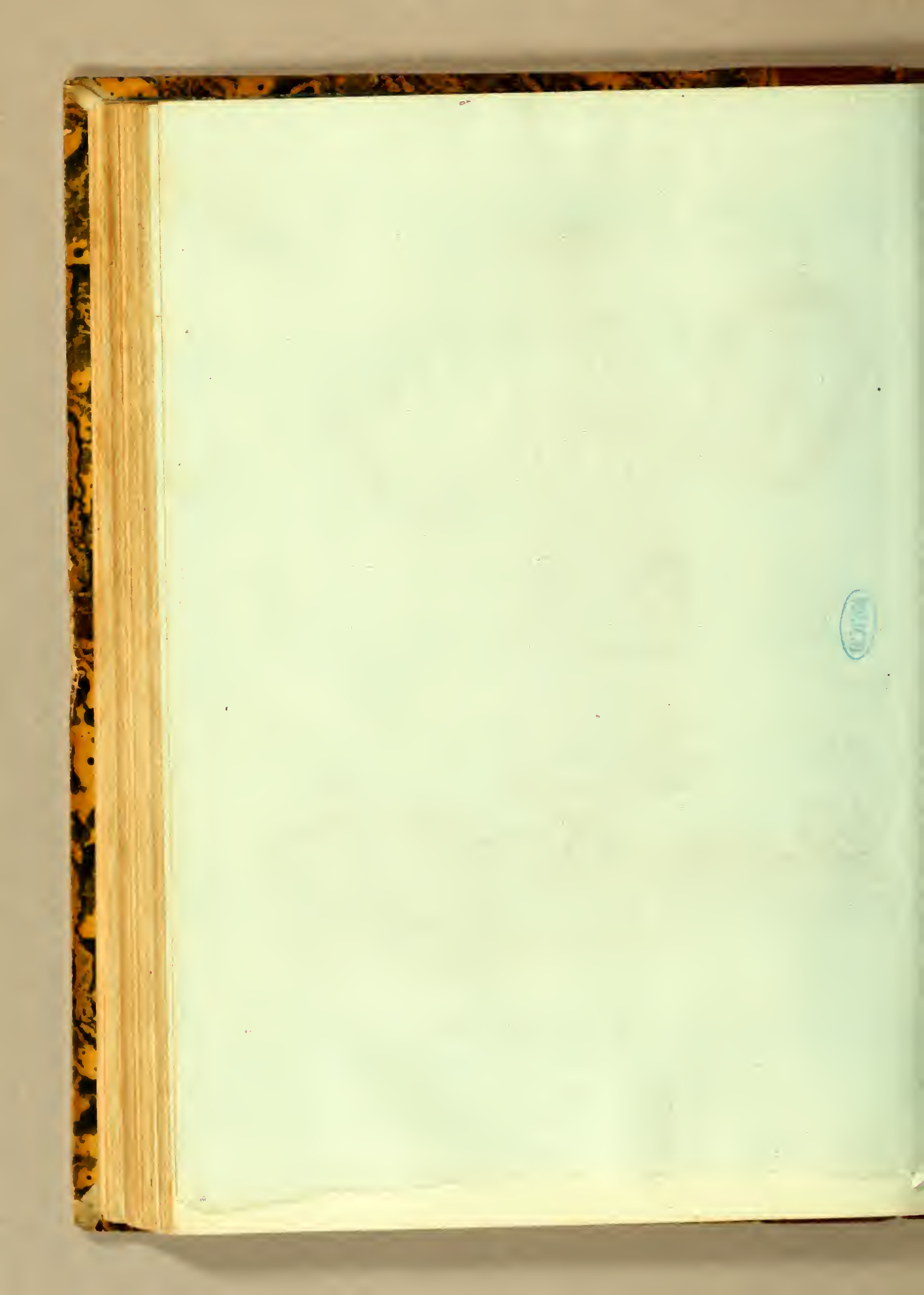


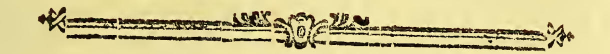
Devineresse du district de Krasnojarsk.





Devineresse de krasnojarsk.





MŒURS
ET COUTUMES
DES HABITANS
DE LA SICILE.

S'IL eſt un lieu, plus qu'aucun autre favorable à la Liberté, c'eſt la Sicile. Il ſemble que la nature l'ait détachée du continent, pour offrir un aſyle aux hommes fatigués du deſpotiſme : l'étendue de cette Iſle & ſa forme ne néceſſitent pas des moyens de défenſe extraordinaires ; & ſa poſition lui procure une communication facile avec tout le globe, dont elle occupe, pour ainſi dire, le centre. Ses avantages intérieurs ſont ſans nombre. Elle pourroit être en même-temps le grenier & la pépinière des Peuples voiſins. L'ennemi formidable qu'elle porte en ſon ſein devroit inſpirer aux ſpectateurs de ce terrible phénomène une énergie, une audace peu commune ; il ſemble que les menaces & les entrepriſes de la tyrannie devroient être ſans effets ſur des hommes accoutumés à lutter ſans ceſſe contre le plus fougueux des élémens. Par quelle fatalité la Sicile n'a-t-elle eu que des éclairs de bonheur & de gloire ? Tour-à-tour combattue & ſubjuguée par les Grecs, les Carthaginois & les Romains, rivaux dignes d'elle, & déchirée au-

dedans par les Phalaris & les Denys, fléaux plus terribles que l'Etna, dans la ſuite elle ſubit encore le joug des Wandales, des Goths & des Sarraſins. Deux Princes Normands l'enlèvent enfin aux Barbares, & l'érigent en ſouveraineté, mais toutefois en la rendant vaſſalle du S. Siège, dont on ſollicita des graces. Jouet des événemens politiques, elle eſt reſtée aujourd'hui au rang des plus importantes poſſeſſions de la Maiſon d'Eſpagne. La Sicile a-t elle gagné à tous ces coups d'état? Le ſpectacle de miſère & de vanité qu'elle étale aux yeux de l'étranger curieux, ne prouve que trop qu'elle n'a conſervé que ſes hautes prétentions; mais a-t-elle donc perdu à jamais les reſſources néceſſaires pour ſoutenir ſon antique dignité? Le ſol n'eſt pas changé, & les granges ſeroient toujours pleines de grains, renouvellés chaque année, ſi le Laboureur pouvoit diſpoſer librement de ſa moiſſon. Les Temples ſeuls & les autres monumens publics ont été uſés par l'âge, ou renverſés par les révolutions phyſiques; mais les femmes fécondes comme dans les beaux jours de Syracuſe, ne donnent plus naiſſance à des enfans capables de devenir des Héros patriotes. La Liberté ſeule pourroit rendre à cette Iſle ſon ancienne fortune; & les Etats-Unis de l'Amérique ont eu peut-être à vaincre plus d'obſtacles pour ſe rendre indépendans.

Les Siciliens le ſont déjà, quant aux productions les plus utiles à l'exiſtence. Si la nature, conſidérée ſur le cratère de l'Etna, ſemble une marâtre en fureur contre ſes enfans; les Naturaliſtes ne voient dans le mont Gibel qu'un foyer toujours actif qui hâte les progrès de la

végétation; c'eſt une ſource féconde & en même-temps inépuiſable qui prévient les ſoins de la culture & qui même en diſpenſe. La Sicile n'a rien à demander au continent; & le ſuperflu de ſes richeſſes pourroit lui procurer, par échange, de quoi ſatisfaire aux caprices de ſes habitans; heureux s'ils ſecouoient les entraves qui reſſerrent leur commerce & en obſtruent tous les débouchés. Plus heureux s'ils ſavoient ſe préſerver de la contagion du luxe; ſi, reſaiſiſſant mieux l'eſprit de leurs ancêtres, ils faiſoient une diſtinction entre un vain appareil & la véritable grandeur d'un Etat, laquelle conſiſte dans la population, l'aiſance & l'amour des beaux-Arts ſubordonné au patriotiſme.

Palerme, Capitale de toute la Sicile, & réſidence du Vice-Roi, forme un dixième des Inſulaires; c'eſt ainſi que le Tout eſt ſacrifié à la partie. Les frais ſeuls de la fête de Sainte-Roſalie tireroient de la miſère le reſte des habitans qui languiſſent ſur les décombres des monumens de leurs prédéceſſurs. Les grands, il eſt vrai, perdroient la ſeule occaſion peut-être dans l'année de repréſenter. Croiroit-on qu'ils ſont près de quatre cents familles titrées jouiſſant du droit odieux de vie & de mort ſur les autres individus de la Nation? Un tiers de l'Iſle appartient au Clergé; & les revenus de la Couronne ſe montent, dit-on, aux environs de cinq millions. Les nobles Siciliens accueillent les étrangers avec diſtinction; mais l'amour-propre, bien plus que l'eſprit hoſpitalier des anciens, les fait agir ainſi. On aime à étaler un élégant mobilier, un buffet riche & plein de goût, des équipages brillans

& nombreux. Si le voyageur trouve toutes les commodités de la vie, toutes les recherches du luxe dans les deux ou trois premières Villes du Royaume, il faut qu'il en rabatte ſur les grands chemins. Il eſt obligé de ſe faire eſcorter, & de ſe livrer à la merci d'une poignée de brigands, pour en éviter d'autres. Les Barons, qui ſont ſi fiers d'avoir des vaſſaux, leur devroient au moins protection & ſûreté. Bien au contraire, ils ſe montrent ſi négligens à la pourſuite des bandits, ſi indulgens quant à leur punition, qu'on pourroit les ſoupçonner d'être comme d'intelligence avec eux.

Le Gouvernement féodal ayant encore lieu en Sicile, malgré les efforts du Souverain pour l'en extirper, les procès s'y multiplient ſans fin, & font vivre quantité de gens de loi aux dépens du ſerf, qui a preſque toujours tort envers ſon Seigneur.

C'eſt parmi le Peuple, & ſur-tout dans la moyenne claſſe des habitans de la Sicile, qu'il faut chercher la véritable phyſionomie des premiers Inſulaires. Mais on ne la retrouveroit pas au ſein des Villes & sur le territoire circonvoiſin. Il faut gravir le mont Etna, & s'arrêter à cette ceinture de forêts qui en occupe la région du milieu, pour apprécier les Siciliens, & pour en faire un rapport qui leur ſoit favorable. C'eſt-là qu'ils ſe montrent encore reſſemblans aux portraits que nous en a laiſſés Théocrite. On remarque encore parmi eux ces mœurs innocentes que ce Poëte des Bergers peignit avec des couleurs ſi aimables. Les montagnards de l'Etna ſont dignes des beaux payſages dont ils ſont en poſſeſſion.

Un peu plus d'aiſance, & ils n'auroient preſque pas dégénéré; ils offrent dans leur jeuneſſe le beau ſang & les traits réguliers qui diſtinguoient leurs ancêtres, & dont on eſt redevable à l'air pur qu'on reſpire ſur leur ſol aimé de la nature. Mais la main de la ſervitude, en s'appeſantiſſant ſur eux, ne tarde pas à flétrir avant leur terme les roſes du printemps de la vie. L'inquiſition & le fiſc pénètrent juſqu'au ſein de ces forêts. Cependant preſqu'étrangers au reſte de leurs compatriotes corrompus; s'ils ſont miſérables, ils ne ſont pas dépravés, & la contagion de l'exemple n'eſt point parvenue juſqu'à leur cœur. Ils ne ſont viſités qu'en paſſant, & par très-peu de monde. Et l'on ſait que les hommes raſſemblés en petits pelotons ſe conſervent plus long-temps intacts que quand ils s'entaſſent en foule les uns ſur les autres; ſemblables aux fruits de la terre qui ne ſe gâtent que par le contact. Peu de ces montagnards ſe laiſſent entraîner dans les Villes pour groſſir la tourbe inſolente des valets & des paraſites qui aſſiègent le Palais des Grands & forment leur cortège, dans leur maiſon de plaiſance; vrai fléau de la bonne compagnie; frelons pareſſeux qui conſument le miel le plus doux de la ruche, & qui ne ſont qu'incommoder par leur bourdonnement importun. Les nobles, qui ſouffrent par ton ces flots de bas complaiſans, réuniſſent autour d'eux, par goût, un nombre aſſez conſidérable de gens à talens, tels que des Muſiciens, des Artiſtes, même des Poëtes improviſateurs, en faveur deſquels ils s'abandonnent à une familiarité qui contraſte parfaitement avec l'air de hauteur qu'ils affec-

tent ordinairement quand ils daignent parler à leurs vasſaux qui les nourriſſent. Cependant le choix de ces virtuoſes ne juſtifie pas toujours leur condeſcendance dont on abuſe. Si les Grands ſavoient mieux faire les Mécènes, il ſe trouveroit moins de ces hommes ſans ſexe comme ſans mœurs & ſans caractère, dont la voix efféminée chatouille l'oreille, ſans cauſer aucune émotion à l'ame; êtres avilis qui fourmillent à Palerme, plus peut-être que dans aucune des principales Villes d'Italie.

La Sicile a toujours été favorable à la poëſie. Eh! comment n'être pas Poëte, dans une région où la nature s'eſt plu à raſſembler les contraſtes les plus pittoreſques, où la terre prodigue ſans qu'on la ſollicite, laiſſe tant de momens de loiſirs à ceux qui la cultivent comme en ſe jouant? Peut-on reſter froid en la préſence de ce volcan qui toujours brûle, & qui fournit des tableaux tels que l'imagination dans toute ſon effervescence, dans tous ſes écarts, ne ſauroit en inventer. Quelle impreſſion profonde ne doit pas laiſſer dans l'eſprit le grand ſpectacle dont on eſt accablé, quand, parvenu au ſommet de l'Etna, à travers les bois riants & la neige amoncelée, on jette en tremblant la vue ſur un précipice de feu, auſſi vieux peut-être que le globe; & quand, fatigué de cette ſcène d'effroi, on étend ſes regards ſur l'horizon qu'on ne peut embraſſer qu'en idée, & dans lequel cependant, des yeux exercés pourroient, lors d'un temps calme, découvrir trois mondes à la fois? Cependant, comme ſi on pouvoit ſe familiariſer avec des objets ſi merveilleux, les Muſes Siciliennes ne ſe ſont pas emparées d'un ſujet qui auroit dû les provoquer, & qui

prête tant aux grandes images : si toutefois on n'est pas redevable aux Sœurs d'Apollon de la Mythologie ingénieuse fondée sur l'organisation de l'Etna. Théocrite aima mieux chanter le doux charme des campagnes, que les belles horreurs de ce mont enflammé. C. Severus seul a entrepris un Poëme uniquement consacré à peindre ce volcan. Mais le flambeau de sa verve pâlit devant les feux dévorans de ce grand phénomène. Les Poëtes modernes de la Sicile, tout-à-fait livrés à la galanterie, font des vers qu'on ne retient pas plus long-temps qu'ils n'ont été à les composer : jusqu'aux gens de qualité, tout le monde se mêle d'improviser. Mais la belle littérature & les hautes sciences sont languissantes dans cette Isle, comme tout le reste, malgré les Académies de tout genre qu'on y établit journellement. Les grandes découvertes & la restauration des Arts n'ont jamais été l'ouvrage d'une Société de Coryphées réunis à cet effet. Le génie veut marcher seul, sans guide & sans lisières ; mais il aime à prendre pour compagne la liberté ; & le sort de l'une entraîne nécessairement celui de l'autre. Le Sicilien se souvient encore d'avoir été libre ; & il a conservé de son ancienne indépendance un esprit d'inquiétude & d'agitation qu'on peut remarquer dans tout ce qu'il fait ou ce qu'il dit. Mais il n'est plus capable de persévérance en rien, parce que depuis long-temps il n'est plus le maître de ses résolutions. Il a contracté aussi avec le temps une défiance & une dissimulation dont les circonstances lui ont fait souvent une loi. Comme il n'est plus question de République en Sicile, l'Insulaire a renoncé aux vertus répu-

blicaines. Il donne tout à l'extérieur, & ne ſait plus apprécier le charme d'une belle ſimplicité. Il n'eſt plus cependant auſſi jaloux ni auſſi égoïſte qu'on l'a vu il y a quelque temps. Mais à l'amour patriotique il a ſubſtitué l'amour-propre. Les Villes de la Sicile qui ſe portent envie l'une à l'autre dans l'intérieur, paroiſſent ſe ſoucier peu d'en impoſer au dehors par une véritable conſiſtance. Il eſt pourtant des cas où chaque Citoyen ſe rappelleroit bien vîte qu'il fait partie du tout; & les Vêpres (1) Siciliennes ne l'ont que trop prouvé aux François. Quoi qu'il en ſoit, la Sicile n'a point cette activité dont le volcan qui lui ronge les entrailles, lui donne de ſi terribles exemples. Ce manque d'induſtrie & ce défaut d'émulation (non pas, en fait de modes) a empêché les Sciences d'y ſuivre la révolution commune à toute l'Europe. Le Sicilien de nos jours eſt ce qu'on étoit il y a deux ſiècles en France & en Angleterre. L'Agriculture, le premier des Arts, & le père nourricier de tous les autres, ne répond en aucune manière à toutes les avances que lui fait un ſol vigoureux & infatigable. Mais comme par la conſtitution actuelle la terre en Sicile n'eſt féconde que pour le Clergé & la Nobleſſe, l'habitant de la campagne ſe ſent peu diſpoſé à ne travailler qu'au profit de ſes maîtres toujours ingrats & ſouvent dangereux. Enſorte qu'on ne doit pas être étonné de rencontrer dans le plus beau pays du monde, quan-

(1) Ce maſſacre arriva, comme on ſait, à Meſſine, qui vient d'en être aſſez punie.

tité

tité d'hommes exténués de beſoin, qui ſe traînant parmi les ruines des anciennes cités, où leurs pères vivoient libres & heureux, excitent tout à la fois la pitié & l'indignation du voyageur ſenſible. Hélas! il eſt paſſé ce temps fortuné pendant lequel, chaque maître (1) de maiſon placé ſur le ſeuil de ſa porte appelloit le paſſant & l'invitoit à lui donner la préférence ſur ſes voiſins. Aujourd'hui le Sicilien mendie avec baſſeſſe les ſecours qu'il offroit jadis ſi généreuſement.

Il n'y a preſqu'à Palerme où les Siciliens ſoient en état de bien recevoir l'étranger; & il faut avouer qu'ils lui font admirablement bien les honneurs de leur Iſle. Quand on a pu oublier le ſpectacle de miſère qui déshonore les champs fertiles qu'on a eu à traverſer, il y a peu de Villes en Europe plus agréable que Palerme pour y ſéjourner. On ne la quitte pas ſans regretter les *Converſazioni* (eſpèce de *Club*), & ſur-tout la promenade du *Marino*. C'eſt un lieu de rendez-vous ſur le bord de la mer, où les jolies femmes en négligé ſe raſſemblent au clair de la lune, & ſe mêlent ſans étiquette aux jeunes cavaliers. Tous autres flambeaux que celui de la nuit y ſeroient de trop; on les laiſſe à la porte de la Ville. Arrivé au *Marino*, pendant les belles nuits d'été, on y paſſe dans les ténèbres & en toute liberté, deux

(1) Gelias, Citoyen d'Agrigente (aujourd'hui Gergenti), accorda en un ſeul jour l'hoſpitalité à cinq cents cavaliers qu'il habilla tous.

heures entières dont on entend ſonner trop vîte le dernier quart. C'eſt-là qu'on lie des parties où règne l'harmonie, ſans qu'on ait beſoin des accords mélodieux d'un orcheſtre choiſi placé au centre de la promenade. Souvent même, pour éviter toute contrainte, pendant ces Saturnales de l'amour, les femmes y prennent des maſques. Les maris, devenus depuis naguère moins difficiles qu'en Italie, paſſeroient pour ridicules, s'ils interdiſoient à leurs moitiés le plaiſir du Marino. La chronique ſcandaleuſe de l'Iſle (car il y a des chroniqueurs cauſtiques en tout pays), prétend que ſi la Sicile n'a pas encore tout-à-fait perdu de ſes avantages du côté de la population, elle en eſt principalement redevable aux courſes nocturnes du Marino, dans une contrée déjà ſi favorable à la végétation en tout genre.

Les Dames Siciliennes ſe marient pour l'ordinaire entre treize & quatorze ans ; & ſouvent avant leur trentième année, elles voient leur deuxième génération. Peu d'entr'elles meurent avant la ſixième. Mieux organiſées apparemment que par-tout ailleurs, la groſſeſſe eſt le temps de leur vie où elles jouiſſent de la meilleure ſanté. Leurs couches ne ſont jamais laborieuſes. Elles ont peut-être obligation de ces privilèges au climat qu'elles habitent ; & c'eſt aux Naturaliſtes à nous en donner les raiſons phyſiques.

Quantité d'uſages ſuperſtitieux & ridicules obſervés en Sicile de temps immémorial, diſparoiſſent de jour en jour, & ne ſe retrouvent plus que dans les montagnes. C'eſt-là qu'on a encore la bonhommie de faire avaler aux nouveaux mariés une grande cuillerée de

miel, efpèce d'engagement qu'ils contractent de mettre beaucoup de douceur dans le ménage. On fait auffi pleuvoir fur eux plufieurs poignées de bled, emblême de la fécondité qu'on leur fouhaite. Ce vœu refte rarement fans effet; il eft affez ordinaire de voir des femmes mères de quarante enfans, & quelquefois de plus encore. Les jeunes mariés ne touchent à aucun des plats du feftin des noces. On voudroit par cette cérémonie leur donner une leçon de patience dont la plupart ne profitent guère. Le repas fini, le père de l'époufée préfente à l'époufeur un gros os qu'il lui dit de ronger, en ajoutant : *Ce ne fera pas le plus difficile que tu auras à digérer.* Les femmes, témoins de ce cérémonial affez embarraffant pour elles, rient fous cape & fe promettent bien de prendre au mot le propos injurieux qu'on ne craint pas de tenir fur leur compte. Par une bizarrerie qui n'eft pas particulière à la Sicile, on évite de fe marier pendant le mois de Mai, c'eft-à-dire dans le moment de l'année le plus agréable, dans la faifon des fleurs & de l'amour. Seroit-ce pour économifer les plaifirs de l'hymen ?

Les Siciliennes font affez agréables de figure, & d'une fociété très-enjouée. Elles aiment fincérement, mais avec violence. Les coups de main dont elles étoient jadis le fujet ne font plus auffi fréquens. Elles jouiffent d'une liberté affez grande; & dans les affemblées publiques les jeunes filles peuvent impunément jouer leur rôle avec les jennes gens; on s'eft apperçu qu'il en réfultoit bien moins d'inconvéniens, qu'en tenant les deux fexes toujours féparés. Les femmes ont de très-

beaux cheveux; & elles entendent parfaitement l'art de ſe coëffer avec goût. Leur teint eſt aſſez frais pour un climat auſſi méridional. Elles ont l'air vif, le regard ſpirituel, la démarche aiſée, le port noble & le pied petit. Elles ſont d'une prévenance & d'une honnêteté peu communes.

Le Peuple fait uſage d'un habillement tout particulier, qui peut ſembler d'abord diamétralement oppoſé à la température du pays. Car les hommes portent des bonnets de couleur, & jamais des chapeaux : ce qui eſt très-incommode dans la grande chaleur. Ils ſe couvrent d'ailleurs d'une multitude de capes ou capottes qui ont toutes un capuchon ſemblable à ceux de nos Capucins. On voit des hommes voyageant à cheval mettre juſqu'à quatre de ces capottes, l'une ſur l'autre, & en ôter ou en remettre une partie, ſelon le temps qu'il fait. Mais comme dans un pays où le ſoleil eſt ſi ardent, dans une Iſle où les vents varient & paſſent ſi bruſquement du chaud au froid *& vice verſâ*, il eſt très aiſé d'être ſaiſi tout-à-coup & de gagner une pleuréſie (1); le ſoin que prennent les Inſulaires de s'en garantir en ſe couvrant beaucoup, eſt fondé en raiſon. Les femmes de la campagne ont conſervé quelque choſe du coſtume grec, comme elles en ont le profil, dans le voile qui leur entoure la tête, & dans la large ceinture dont elles ſe ceignent. Dans les Villes, elles portent, ſuivant l'uſage eſpagnol, des grandes failles noires. La Nobleſſe de Palerme tâche

(1) Maladie très-ordinaire effectivement en Sicile.

d'imiter les modes françoiſes, comme tout le reſte de l'Europe.

A table les Siciliens ne ſont pas dans l'uſage de boire à la ſanté des Dames, & de trinquer avec leurs amis.

Une femme un peu comme il faut ne ſort jamais de chez elle à pied : excepté pourtant le Jeudi-Saint, jour conſacré à la viſite des Egliſes; à cauſe de la foule, on a ſagement défendu aux carroſſes de ſe montrer dans les rues de Palerme remplies de monde de tous états : à peine les ſépulchres, ou *paradis* ſont ouverts à la dévotion des Fidèles, que toutes les femmes, les Dames, ainſi que les griſettes, un flambeau à la main, mais cachées dans de grandes mantes ſouvent très-favorables aux intrigues de cœur, courent dans tous les carrefours ſans ordre, & ſous le bon plaiſir des maris & des parens qui ſe prêtent d'autant plus volontiers à cet uſage, qu'il a lieu en public. La plupart des hommes ne vont au *Marino* qu'en robes de chambre ; & les Dames en ſimples déshabillés blancs.

Les filles ne font point du tout difficulté de ſe baigner toutes nues; au ſortir du bain, à la manière des Grecques antiques, elles jouent aſſez long-temps enſemble; & à l'exemple des chaſtes Lacédémoniennes, elles s'exercent à la lutte : nous aimons à croire qu'elles ſont alors couvertes du voile de l'innocence, ou du moins qu'elles ont pris leur précaution pour n'être point ſurpriſes par quelque moderne Actéon.

Remarquons, en finiſſant, pour completter l'Hiſtoire du coſtume dans la Sicile, qu'autrefois à Syracuſe (aujourd'hui *Saragoſa*), on défendit aux femmes les robes

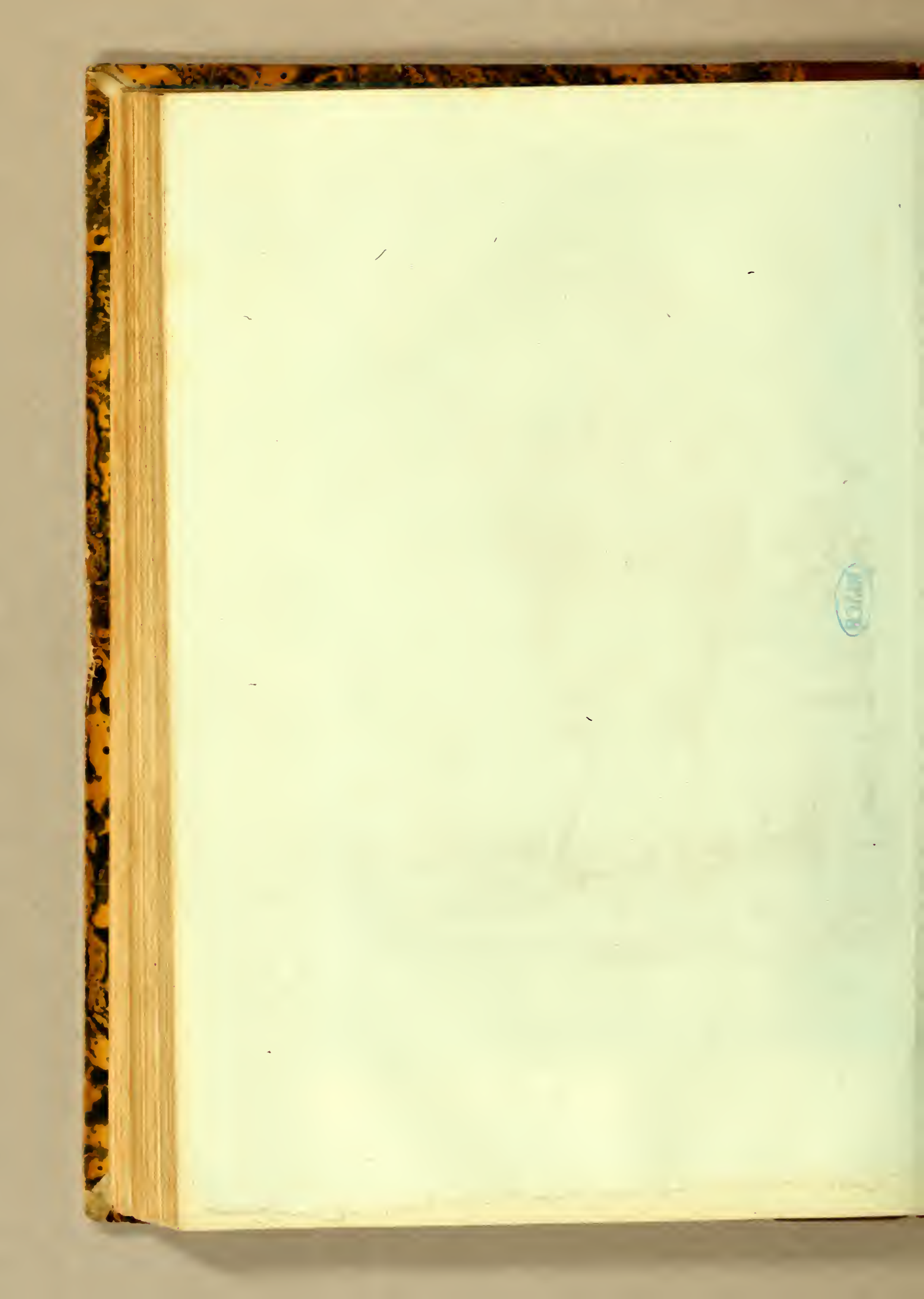
mêlêes de pourpre, ſous peine de paſſer pour courtiſanes publiques ; on interdit auſſi aux hommes de ſemblables habits, à moins qu'ils ne vouluſſent être pris pour ſuborneurs. On ne dit pas ſi cette loi ſomptuaire eut ſon effet ; mais ce ſeroit peut-être inutilement qu'on la renouvelleroit de nos jours.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de la Sicile.



Desrais del. Mixelle sculp.

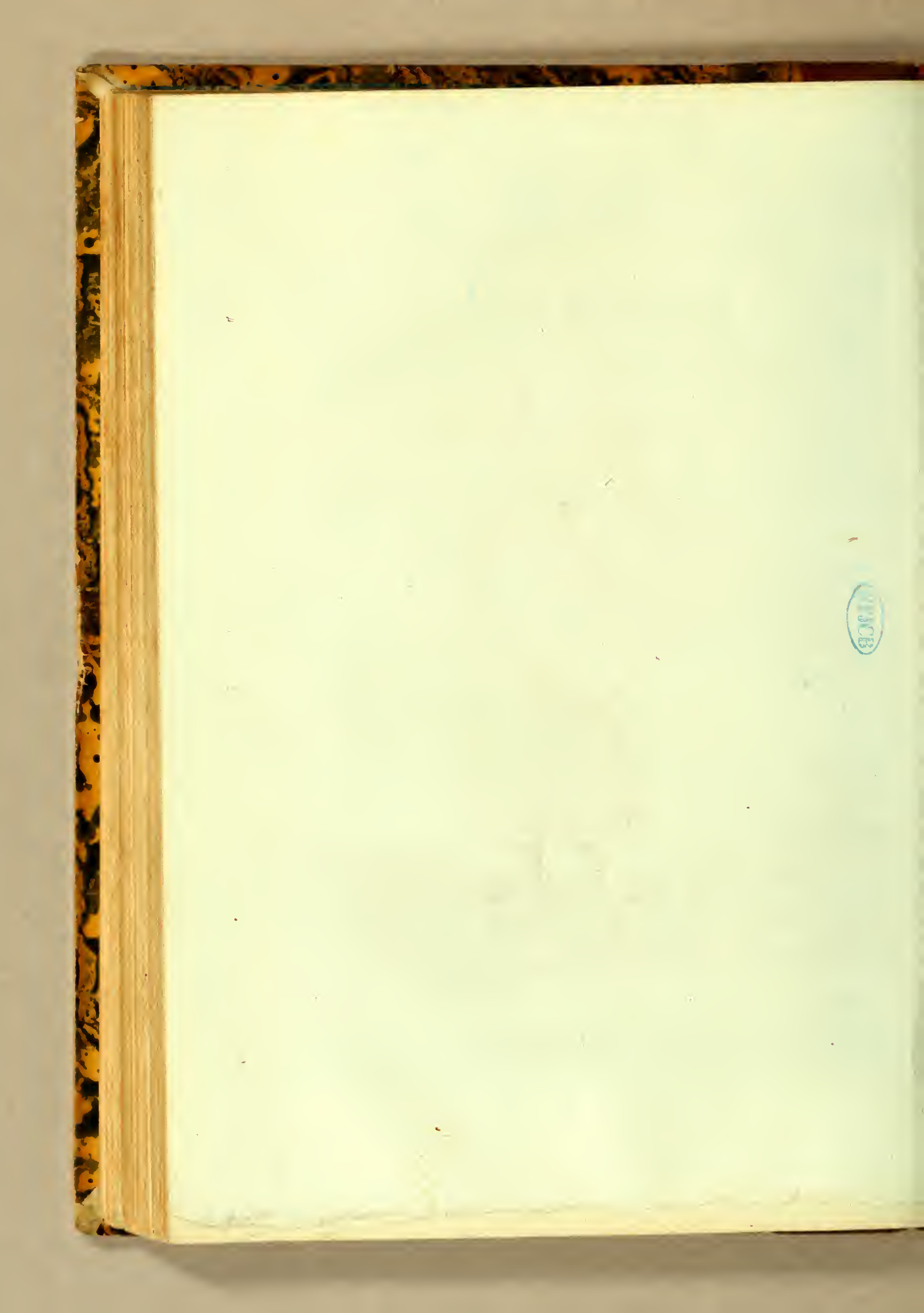
Homme Sicilien.





Desrais del. Mixelle sculp.

femme Sicilienne.





MŒURS ET COUTUMES *DES HABITANS* DE LA STIRIE.

LA Stirie, aujourd'hui Province Allemande, joua autrefois un grand rôle dans l'Hiſtoire, ſous les noms de Pannonie & de Norique: ſucceſſivement conquiſe par Philippe, Roi de Macédoine, aſſujettie de nouveau par Alexandre, ſoumiſe enſuite à Ptolemée-le-Foudroyant, envahie par les Gaulois, ſous la conduite de Brennus; elle reçut enfin le joug des Romains; Céſar, Auguſte & Tibere lui firent payer tribut. Mais les Goths, les Sueves, les Herules & les Huns l'enlevèrent à l'Empire, lors de ſa décadence. Elle reconnut enſuite la Souveraineté des Ducs de Bavière. En 1030, l'Empereur Conrad II en fit un Marquiſat, lequel devint Duché ſous Frédéric I. Elle conſentit enfin de paſſer dans la Maiſon d'Autriche ſous Léopold. Cet accord eut lieu en 1186. Elle fut un moment à la merci d'un Roi de Hongrie, qui ſe la laiſſa prendre par un Roi de Bohême. L'Empereur Rodolphe la fit rentrer dans les Etats héréditaires de ſa Maiſon, & la confia à ſon fils Albert.

Grande de 32 lieues de long ſur 20 de large, au Levant

la Stirie touche à la Hongrie, à la Carniole au Midi, à la Carinthie au Couchant, & au Sud elle avoiſine l'Autriche. On la diviſe en haute & baſſe.

L'Induſtrie des Stiriens fait toute leur richeſſe ; elle fertiliſe les monts ſourcilleux & arides dont le haut pays eſt hériſſé. La main de l'homme ſupplée à celle de la nature, qui n'a preſque rien fait pour cette contrée. L'inégalité du terrein y rend la charrue impraticable. Les habitans laborieux y tranſportent dans des paniers l'engrais & la houe néceſſaires à la culture du froment, qui n'y réuſſit pas beaucoup, & du lin qui les en dédommage. La partie du ſol abſolument ſauvage & rebelle à l'Agriculture n'eſt pas tout-à-fait perdue ; on y recueille la grande lavande dont elle eſt couverte en abondance, & qu'on fait entrer utilement dans le commerce. Enſorte que l'habitant de la haute Stirie, doué d'une ſanté robuſte, vit content au ſein de ſes montagnes & de ſa famille & eſt peu tenté d'en ſortir. Philoſophe ſans le ſçavoir, riche en bornant ſes déſirs, il conſent à paſſer dans ſa cabane quatre mois de l'année, enſeveli ſous la neige. L'ennui, ce poiſon lent des grandes villes, lui eſt inconnu. Ses devoirs domeſtiques ſont pour lui des plaiſirs qui abrègent la longue ſaiſon des frimats ; doublement heureux, puiſqu'il ne doit qu'à lui ſon bonheur. Il ne ſoupçonne pas un monde meilleur que celui qu'il habite ; la montagne où il eſt né, où il mourra, eſt pour lui tout l'Univers : il ne ſe plaint pas de la nature ; il ne lui reproche pas de lui avoir fait un don fatal, en plaçant ſon exiſtence parmi des rochers arides & triſtes, qu'il a ſçu convertir en jardins fertiles & rians. Comme les Stiriens s'amuſent de l'étonnement du Voyageur qui, en graviſſant leurs rocs, craignoit de n'y rencontrer aucune trace humaine ! A peine en a-t-il franchi quelques-uns, qu'il ſe trouve agréa-

blement ſurpris à la vue des vergers qui s'offrent à lui de toutes parts ſur ſa route. Là il ſe repoſe les yeux ſur des gazons frais, & reſpire un air pur & chargé du parfum des plantes aromatiques qu'on y cultive. Plus loin, des troupeaux bien nourris y couvrent de petites plaines, ou ſe baignent dans de petits lacs d'eau vive & poiſſonneuſe. Point de terreins en friche. Ceux qui ſe refuſent aux travaux champêtres font jaillir des ſources minérales, ou bien ouvrent leur ſein pour y en retirer du plomb, du cuivre, du fer & même de l'argent. On y trouve auſſi des mines de ſel, non-loin de deux rivières d'eau douce. L'une qu'on appelle la Murz, & qui va ſe perdre dans la Drave; l'autre eſt l'Eros, qui paye tribut au Danube.

Les Stiriens, ainſi que tous les Habitans des montagnes, ſont ſujets à l'incommodité du *Goëtre* (1). On ſçait que c'eſt une tumeur mobile qui ſe place au-devant de la gorge, ſans y changer la couleur de la peau. On eſt aſſez d'accord d'attribuer cette maladie aux neiges fondues & aux ſources froides qui ſervent de boiſſon aux montagnards. Les Goëtres des Stiriens ſont très-gros, peut-être auſſi parce qu'ils font beaucoup d'uſage de graiſſe, qu'ils mêlent à tous leurs alimens. Croiroit-on que, dans les Alpes & dans les Pyrénées, les femmes ſont venues à bout de faire de leurs Goëtres un ſujet de coquetterie. C'eſt bien ici le cas de dire: *Où la vanité va-t-elle ſe nicher?* Elles diſputent entr'elles de beauté, ſuivant la diſpoſition plus ou moins régulière du Goëtre qu'elles portent au col, & qui, quelquefois, pend juſque ſur leur ſein. Au reſte, ce ſeroit leur rendre un mauvais ſervice que

---

(1) *Goëtre* ou *Gouetre*, mot corrompu du Latin *guttur*, *gorge*.

de leur montrer tout le ridicule de cette prétention.

La basse-Stirie doit, sans doute, cette dénomination aux plaines qu'on y rencontre plus fréquemment, & qui sont arrosées par la Mur, la Save & la Drave. Elle a quelques montagnes remarquables. Les forêts nourrissent en quantité des chevreuils & des chamois. Le Voyageur y desireroit moins de loups & d'ours. Le loir est le mêts le plus exquis des Stiriens; le fruit du hêtre dont il se repaît, le rend délicat & lui donne un bon fumet. On fait usage de sa peau. Sur les côteaux de la basse-Stirie, on recueille d'excellens vins. Les champs sont clos par des treillages chargés de seps de vignes; ce qui vaut bien nos haies stériles. Les pois, les fêves & le froment s'y récoltent avec abondance. Mais le Paysan ne mange que du pain de maïs; ce grain étant le seul sur lequel on ne lève point la dixme.

Dans les deux Stiries on parle un Allemand grossier & dur; quelques cantons font usage de la Langue des Venedes (1).

Les Luthériens faisoient autrefois la partie dominante des habitans de la Stirie. Mais aujourd'hui le culte Romain est la Religion du pays, confiée à un Evêque qui réside à Sekau. Il est Prince de l'Empire, & suffragant de l'Archevêque de Salzbourg, qui le regarde comme son Vicaire. Les Jésuites ont été chargés, pendant long-temps, de l'éducation du peuple. L'Administration Civile est composée d'une Cour Supérieure, qu'on appelle *Gubernium*, & dont le siège est à Gratz, Capitale de la Stirie.

Outre cela il y a quelques Dignités ou Charges

---

(1) Peuple originairement Sarmate; il fit une émigration dans la Germanie, entre le cinquième & le sixième siècles.

héréditaires, dont la vanité Allemande peut ſe montrer encore jalouſe ; mais qui n'apportent aucun revenu à ceux qu'elles décorent ; cent muids de ſel ſont tous les honoraires du Grand-Maître. Le Duché de Stirie donne, pour l'entretien du militaire d'Autriche, la ſomme d'environ 4,375,400 liv. La garniſon, en temps de paix, eſt de deux Régimens d'Infanterie.

Les deux Stiries contiennent vingt-ſix villes, deux cens bourgs ou villages, cinq cens châteaux, dont la plûpart occupent la pointe des hauts rochers.

Gratz, Græcium, eſt comme la Capitale de cette contrée. Le négoce s'y fait, en grande partie, ſur les métaux, & le produit paſſe 3,000,000 liv. par année. On y a établi une Chambre de Commerce. L'intérieur de la ville nourrit huit Couvens, & le fauxbourg en entretient quatre ; ſans compter l'Evêché, les Egliſes & les Chapelles particulières. Auſſi, quoiqu'il y ait une Univerſité, les Sciences, les Arts & la Philoſophie n'y ſont pas encore naturaliſés. Deux Foires lui donnent un moment d'exiſtence, par le concours des Hongrois, des Grecs, des Turcs, des Juifs, des Polonois & des Ruſſes.

L'Evêque de Stirie réſide à Seckau ; c'eſt un château conſtruit ſur un mont. Sa tour a été élevée aux dépens de pluſieurs monumens antiques ; les pierres ſont couvertes d'inſcriptions mutilées. Nos deſcendans nous rendront ſans doute la pareille ; nous l'aurons plus mérité, & nous y perdrons moins peut-être que nos pères.

Nous ne nous arrêterons pas aux autres endroits, qui ne ſont remarquables que par des Communautés Religieuſes qu'on rencontre juſque dans les plus petits Bourgs. Les Bernardins, les Chanoines-Auguſtins, les Dames Pécheresſes

y ont des Maiſons. L'Ordre Teutonique y a auſſi des Commanderies.

La ville de Rakersbourg, ſiſe dans une iſle de la rivière de la Mur, fait un commerce conſidérable avec la Hongrie & la Croatie. Les côteaux donnent d'excellens vins. Elle entretient un Couvent de Capucins.

Sernitz ſeroit un Bourg de nulle importance, ſans une image de la Vierge qui attire quantité de Pélerins. Le Proteſtant n'y voit qu'un objet de ſuperſtition. L'homme impartial applaudit à cet accord de la Religion & de la Politique qui ſe donnent la main pour le bonheur de la ſociété.

Cilli, jadis Celia, eſt le Chef-lieu du canton des Venedes. Non loin de cette ville eſt une voie Romaine, & quelques monumens enfouis.

Rein eſt une ville petite & pauvre; ſeroit-ce parce qu'elle appartient aux Chartreux?

A Geyrach il y avoit une Chartreuſe: on a eu le bon eſprit de la convertir en Hoſpice pour des Orphelins.

La Haute Stirie compte moins de villes, parmi leſquelles on diſtingue à peine Judenbourg & Seoben, toutes deux grevées de deux Couvens. Il y en a auſſi deux à Bruck, ſur la Mur, petite Cité qu'habitent des Stiriens à grands Goëtres.

A Eiſenaertz, Bourg riche & bien bâti, il y a un Bureau d'Inſpection générale ſur le Commerce du fer & de l'acier qui a lieu en Autriche & dans la Stirie. Tous les Ouvrages fabriqués en ce pays ſont très-eſtimés. Croiroit-on qu'une Peuplade pacifique, qui nous retrace quelque choſe des mœurs Paſtorales, ſoit préciſément la même qui fournit des meilleures armes une partie de l'Allemagne?

Enfin Weyer eſt renommé par le Couvent d'Admont.

L'Abbé jouit des honneurs de la Mitre, auxquels on a jugé à propos d'y joindre un droit d'exemption. En 1762, Marie-Thérèse enrichit l'Autel de 300 marcs d'argent. Une image de la Vierge valut, aux Bénédictins qui desservent cette Eglise, la protection de l'Impératrice, &, par suite, la vénération de l'Autriche & de la Hongrie.

Le Costume des Stiriens ci-joint est celui de la bourgeoise & de la classe inférieure. Les personnes riches ou de haut rang, ont adopté, comme par-tout ailleurs, le Costume François.

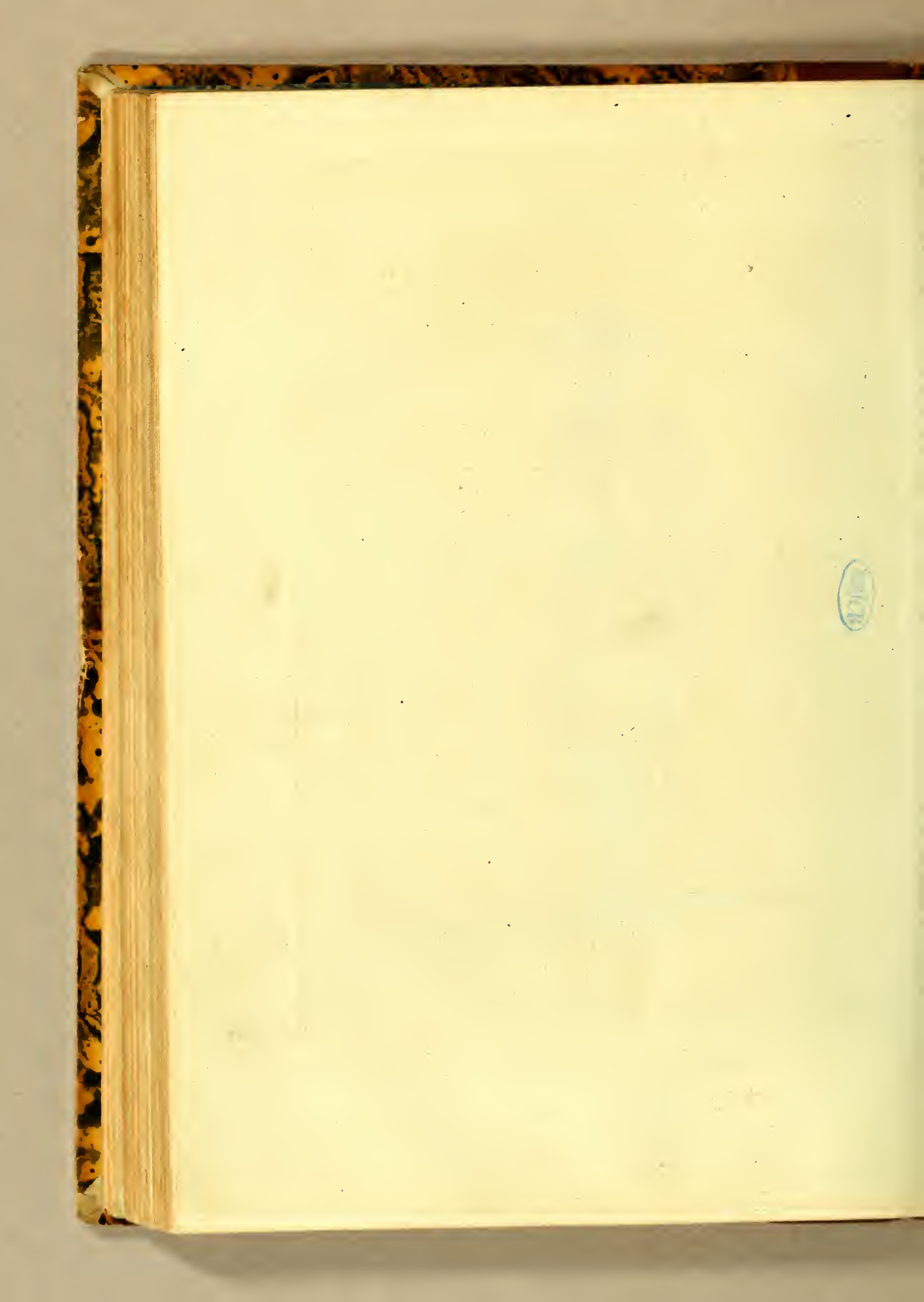
Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de la Stirie.



J. G. de S. Sauveur inv. et direx.

Desrais del. Mixelle sculp.

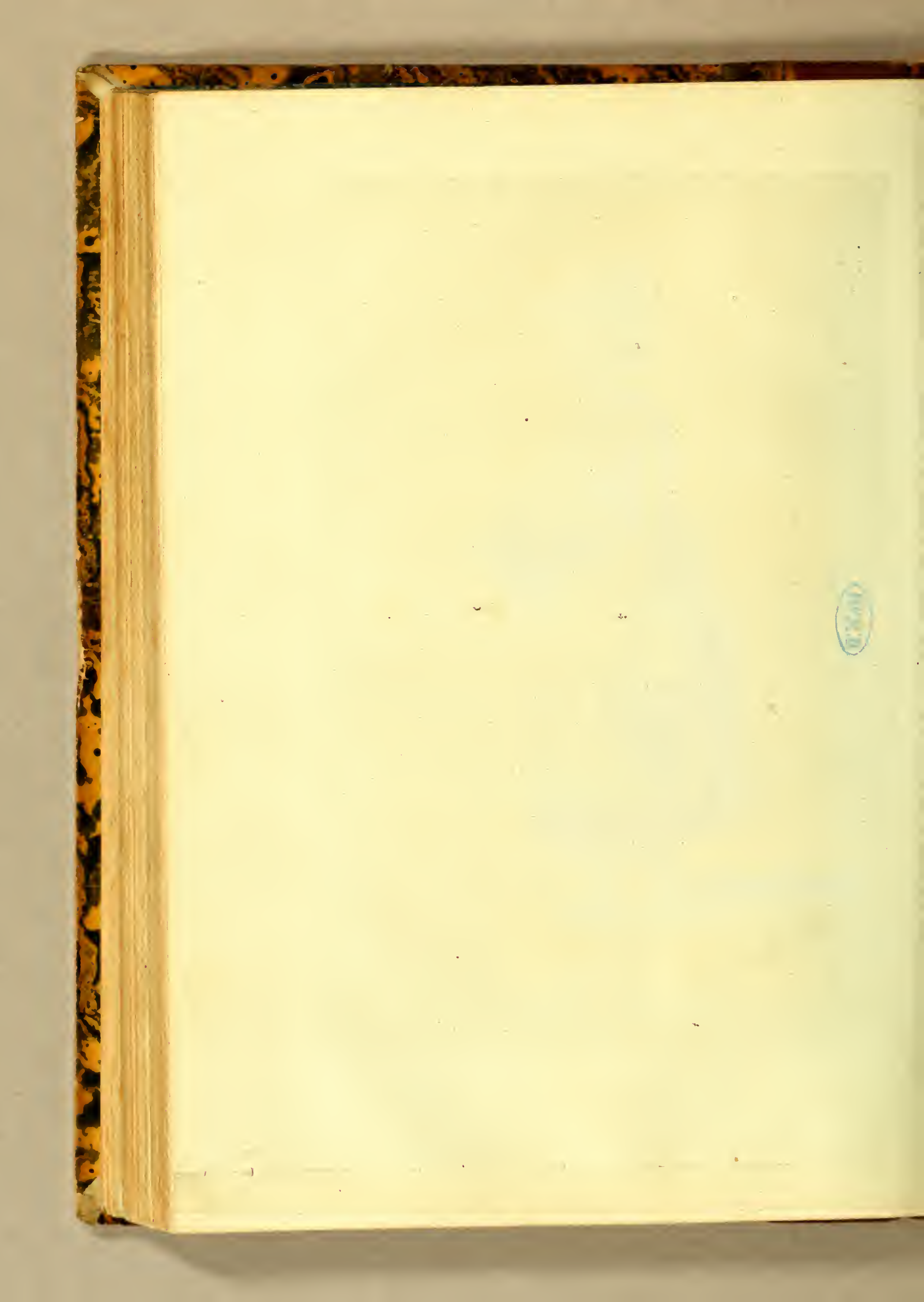
Habitant de Styrie.





. G. de S. Sauveur inv. et direxit. Desrais del. Mixelle sculp.

Femme de Stirie.





MŒURS ET COUTUMES DES SAMOYEDS.

LES Samoyeds forment moins un peuple qu'un amas de familles isolées & se croisant difficilement. S'ils étoient moins errans, & s'ils avoient des mœurs plus douces, ils nous retraceroient parfaitement la vie Patriarchale de nos premiers ancêtres. Ne connoissant que les liens du sang, on n'a pas encore pu leur faire contracter de pactes socials. Ils sont trop jaloux des usages de leurs pères, pour espérer d'en faire des Citoyens soumis à une constitution politique. L'attachement à leurs familles n'est pas propre à allumer en eux l'amour pour une Patrie. Et pourquoi les tireroit-on de cet état mitoyen entre la nature & la civilisation ? Si quelque puissance voisine entreprend de les mettre au niveau du reste de leurs semblables, du moins que ce ne soit pas pour leur faire regretter leur état primitif. Ceux d'entr'eux qui se sont laissés un peu apprivoiser, n'y ont pas encore gagné ; du sein des villes on les a vu tourner les yeux vers leurs cabanes enfumées. Deux députés de cette Nation vers le Czar, Pierre I, s'en retournèrent fort ennuyés de leur séjour à Moscou ; & en s'en allant, ils plaignirent sincèrement leur Souverain d'habiter un autre pays que le leur. D'après cela, s'il est des hommes malheureux sur la terre, il faut les envoyer prendre une leçon de bonheur chez les Samoyeds.

Une exiſtence errante & ſolitaire laiſſe peu de monumens ; & ſans quelques chanſons domeſtiques, cette peuplade ſeroit abſolument nulle pour l'Hiſtoire. Un Obſervateur Philoſophe qui pénétreroit dans ces déſerts froids & ſauvages, & qui en ſuivroit pour ainſi dire les habitans à la piſte, pourroit tirer parti des foibles traces qu'ils laiſſent après eux ſur leur paſſage, & nous fournir quelques Mémoires importans & curieux. Mais l'intérêt calcule autrement. La connoiſſance & l'amélioration des hommes ne l'occupent guère ; il leur préfère une ſpéculation lucrative ſur les productions du pays. On ne s'eſt pas encore informé de l'Hiſtoire des Samoyeds, mais bien de la qualité des fourrures qu'on peut tirer d'eux. Les Couronnes limitrophes ſe bornant au tribut que ces hordes demi-ſauvages veulent bien leur payer, n'ont pas porté leurs vûes plus loin. Doit-on en féliciter les Samoyeds ? Ils doivent peut-être leur tranquillité à leur indigence ; s'ils avoient eu l'or du Pérou, ils n'auroient que trop figuré dans les annales du monde ; & leur nom, comme celui des Mexicains, y auroit été inſcrit plus d'une fois en caractères de ſang.

Samoyèdzi eſt le nom Ruſſe de ces peuples mal-connus, & c'eſt une injure ; il ſignifie des gens qui ſe mangent les uns les autres, des Crudiphages. Ils s'appellent autrement entr'eux, & ſe déſignent ſous la dénomination *Ninetz*, *hommes*, & *Ghoſowo*, *mâles*. Les Samoyeds ſe diſtinguent en Européens & en Aſiatiques ; ils habitent, ou plutôt ils fréquentent une étendue de pays, depuis le 65 juſqu'au 75 dégré de latitude ſeptentrionale ; c'eſt-à-dire la partie la plus froide & la plus ſtérile de tout le globe terreſtre.

Plus nombreux que les Oſtyaks, leurs voiſins, ils ſe partagent entr'eux en branches ou races ; & chaque race eſt

divisée par familles. Comme ces races communiquent peu, & se mêlent difficilement, il en est résulté une langue composée de plusieurs dialectes différens. Voltaire prétend qu'il n'y a aucun terme dans leur idiome pour exprimer le vice & la vertu. Il ajoûte que le sentiment seul les dirige. C'est plutôt l'instinct.

Ils sont d'une taille moyenne, rarement au-dessus de cinq pieds & au-dessous de quatre. Ce ne sont pas de beaux hommes; & si l'on nioit l'influence du climat sur l'existence morale d'un peuple, on seroit obligé de l'accorder du moins sur sa constitution physique. Le règne animal y est aussi contraint, aussi peu avancé que le règne végétal. Les arbres y sont plutôt de foibles brossailles; & les hommes n'y paroissent qu'ébauchés : ils ont à peine de la barbe; leurs cheveux noirs ressemblent à des soies; & ils s'épilent le reste du corps où ils apperçoivent des traces foibles & rares d'un tempérament robuste. Les femmes, plus petites que les hommes, ont la taille plus fine & les traits plus délicats. Mais la beauté est une fleur qui leur est interdite. Les roses sont trop tendres pour s'épanouir sous la neige. Une jolie Samoyede seroit un écart de la nature; & la nature en fait bien rarement. Elles ont peu de gorge & leur sein est applati. Des Voyageurs disent que leur mammelon est d'un noir d'ébene. Nous remarquerons, pour les Amateurs, qu'elles ont de très petits pieds. Nubiles de très-bonne heure, on voit des mères de onze ans. Mais pour être précoces, elles n'en sont pas fécondes davantage, & cessent de l'être à trente ans.

Moins voisins des Russes que les Ostyaks, les Samoyeds n'en ont conservé que plus de liberté. Quoiqu'ils montrent beaucoup d'indifférence, ou si l'on veut d'apathie, ils sont doués, ou plutôt affligés, sur-tout les femmes, d'une irritabilité de nerfs

furprenante. On remarque cette incommodité chez tous les peuples du Nord. Ce phénomène peut être attribué au climat & auffi à l'éducation fuperftitieufe qu'ils reçoivent. On berce l'imagination des enfans de fantômes qui frappent leur cerveau, dans un âge où tout s'y imprime facilement; & leurs fibres en confervent la vibration que le moindre objet inattendu fuffit pour mettre en jeu.

Pierre-le-Grand leur a abandonné la répartition du tribut qu'ils payent à l'Empire de Ruffie d'affez bon gré & comme par habitude. Le peu d'importance de cette impofition en fait la garantie. Elle ne confifte qu'en quelques pelleteries; & en effet, que demander à une peuplade qui n'a rien, & qui ne peut que gagner à changer de Patrie, fi on leur faifoit quelque violence. D'ailleurs, ils ne fçavent ce que c'eft qu'une couronne: fi leur nom eft enregiftré dans les archives de la Chancellerie Ruffe; ils feroient fort embarraffés de dire à quelle puiffance ils font foumis. Ils ne reconnoiffent entr'eux ni Prince, ni Maître, ni Juge. Le plus ancien père de famille commande à fa race, & exerce une forte d'autorité. Heureux, s'ils ne réfervoient pas une partie des hommages qu'ils leur rendent, pour des Prêtres-Magiciens en qui ils ont une confiance peu méritée.

Chez un peuple Nomade, fans lettres, fans inftruction quelconque, les conventions ne peuvent fe faire par écrit. Les Samoyeds, ainfi que les Oftyaks, ont imaginé une forme de contrats qu'ils ne peuvent éluder, *fans qu'il ne leur en cuife*, comme dit le peuple; ils fe font aux mains des brûlures, qui leur fervent de fignatures. Les parens d'une même famille, ou d'une même race, conviennent auffi de plufieurs caractères, qu'ils tracent fur leurs mains en même-temps que fur la neige & dans le fable pour fe reconnoître, au

besoin, & pour se rallier dans leurs courses & dans leurs chasses.

Leurs barraques d'hyver sont à demi enfoncées dans la terre, & ne consistent qu'en plusieurs perches attachées par le bout & couvertes de la dépouille des Rennes. Les Rennes sauvages leur fournissent la nourriture la plus ordinaire & la matière de leurs habillemens, de leurs lits, &c. La chasse est leur principale occupation; d'autant plus qu'elle est pour eux de première nécessité. Aussi ils y mettent en usage toutes leurs facultés intellectuelles. Rien de plus ingénieux que les pièges qu'ils dressent au gibier. Rien de plus adroit qu'un Samoyed qui chasse ou qui pêche. Les femmes laborieuses, comme chez les Ostyaks, s'adonnent aux mêmes travaux domestiques.

Leur comestible n'est rien moins que raffiné, & la propreté ne préside pas à leur cuisine. Ils ne connoissent, ni le pain, ni le sel; & ils ne se nourrissent pas, à l'exemple de leurs voisins, du lait de leur Renne. Ils s'interdisent sans doute cette ressource, pour multiplier & faire profiter leurs Rennes, qu'ils n'ont pas en grande quantité. Ils se repaissent de la chair crue ou cuite à l'eau de presque tous les quadrupèdes. Les oiseaux & les poissons tombent aussi sous leurs dents, sans beaucoup de choix. Le cadavre d'une baleine, quand la mer en fait échouer sur leur côte, est pour eux un présent du Ciel; c'est un mets délicat que les Dieux leur envoient pour les nourrir pendant long-tems & en grand nombre. Tous ces différents mets s'apprêtent & se mangent dans la même marmite, qu'on ne prend pas même le soin de laver après le repas.

Plus les Samoyeds sont riches, plus ils ont de

femmes. Ils les achetent depuis cinq jusqu'à vingt Rennes (1) la pièce. Mais les garçons pauvres sont condamnés au célibat ou au rebut de leurs camarades; & il faut avoir le courage d'Hercule pour se charger du rebut d'un Samoyed. Quand le marché est convenu & acquitté , la fiancée , garottée sur un traîneau, est menée dans la barraque du Prétendu. Arrivée au lit nuptial , il est d'usage que l'Epousée fasse ou feigne la plus belle résistance. Si Vénus même a besoin de ces petites agaceries, une Samoyede ne sçauroit s'en passer. Les mêmes usages, dans cette circonstance, ont lieu chez les Samoyeds , comme chez les Ostyaks. La virginité est un fruit qu'on a la prétention de cueillir dans sa fleur. On y tient d'autant plus que rien n'en dédommage.

Les mères accouchent sans douleur ; une délivrance laborieuse donneroit des soupçons au mari. La pauvre malheureuse seroit abandonnée sans pitié sur le lit de douleur ; & sa famille seroit condamnée à une amende & à des réparations.

Les filles, assez souvent, restent sans nom. Cette négligence vient du mépris que les hommes , en ce pays, témoignent aux femmes , qu'ils regardent comme le sexe impur. Cette idée superstitieuse rend la destinée des femmes précaire & tout-à-fait digne de pitié. Il est vrai que ce préjugé n'est que trop justifié par le peu de soin qui règne dans leur toilette; parmi leurs Divinités, que n'ont-elles placé Vénus sortant du bain. Une femme propre n'est jamais laide.

---

(1) Un Renne est estimé ordinairement 15 à 20 florins la pièce. Ensorte que le prix de la plus belle Samoyede ne monte pas à plus de 500 liv.

Le dégoût qu'elles inspirent par ce défaut capital, a tellement repoussé les hommes, que leur dédain est devenu un acte de Religion, qui influe sur tous les détails du ménage. Un mari croiroit être souillé, s'il mangeoit avec sa femme. La pauvre malheureuse, retirée à l'écart, dans un coin de la barraque, se nourrit des restes de la table dont elle a apprêté les mets. Pendant ses infirmités lunaires, c'est bien pis. Elle est traitée, comme la primitive Eglise traitoit les excommuniés. Elle n'est admise au cercle qu'après s'être purifiée, en se parfumant avec une fumigation faite pardessus des poils brûlans de Renne. Mais la condition d'une Samoyede est tout-à-fait déplorable, quand le tems de la fécondité est passée. Elles n'ont plus de ménagemens à espérer. Heureuses, quand une vieillesse précoce les rendant tout-à-fait inutiles engage les hommes à les noyer, par un sentiment de pitié barbare. La répugnance des filles pour le mariage n'est que trop motivée par cette triste perspective qu'elles ont devant les yeux.

Les funérailles ne sont pas recherchées dans ce pays. On habille le mort de ses habits de fêtes, on le coëffe d'une marmite, & on le sort de sa cabane. Souvent la terre marâtre refuse un tombeau au défunt. Le froid l'a tellement endurcie & resserrée, qu'il faut suspendre l'enterrement jusqu'au retour de l'été. Le cadavre est déposé en attendant sous un monceau de neige ; & il arrive souvent qu'il est dévoré par les bêtes carnacières, & qu'il n'en reste plus que les os. On jette auprès de lui dans la fosse, un arc & des flèches, pour qu'il puisse chasser dans l'autre monde. Un Prêtre Magicien supplie les mânes du défunt de ne pas revenir pour effrayer les vivans ; puis on immole un Renne

dont on mange les débris ſur le lieu même du ſacrifice ; mais on ſe garde bien de prononcer le nom du mort. Quand on parle de lui, on ſe ſert de périphraſes pour éviter cet inconvénient; ce qui contribue à le faire oublier bien vîte. Du moins les Samoyeds ont-ils trouvé le moyen de ſe ſouſtraire à l'ennui des Oraiſons funèbres.

Les Samoyeds ſont *Payens Schamans*; s'ils pouvoient ſe rendre raiſon de leur croyance & de leur culte, ils ſe reconnoîtroient Manichéens ; ils ont pour Idoles des poupées informes de bois ou de pierre,ſans doute pour ne pas oublier tout-à-fait leurs Divinités, ſur le compte deſquelles ils ſont d'une parfaite indifférence. Ils s'en rapportent à leurs *Tadibs*;c'eſt le nom de leurs Prêtres. Ils les chargent de quelques pratiques ſuperſtitieuſes;& ſes devoirs une fois remplis,les inquiétudes, attachées à l'idée d'une vie à venir, ne troublent pas leur état préſent. La félicité ſtupide dont ils jouiſſent en ce monde les rend étrangers à leur ſort futur. Il n'y a que ceux qui ſont tourmentés en cette vie qui ſoupirent après le repos d'une ſeconde exiſtence. Le Samoyed, enſéveli ſous les neiges, dans ſa hutte, pendant huit ou neuf mois de l'année, contracte une heureuſe inſenſibilité, qui ſeule pouvoit lui faire ſupporter le fardeau de la vie. Cette apathie, voiſine d'un ſommeil léthargique, a fait croire aux anciens Géographes, que les hommes des contrées ſeptentrionales dormoient ſix mois de l'année ; de même qu'on a imaginé que l'air, dans cette région hyperborée, étoit rempli de plumes blanches, par alluſion aux floccons de neige qui tombent en ſi grande abondance & ſi long-tems.

Le Coſtume des Samoyeds ne diffère pas beaucoup de celui des Oſtyaks. Leurs habillemens ont à-peu-près la

même forme. Des peaux de renards, de rennes, de chiens blancs à longs poils ou de ventre de loup, en font les matières en hyver. Leurs hauts-de-chausses sont courts & étroits. Les habits amples se croisent sur la poitrine, & sont assujettis sur le corps avec une ceinture de cuir. Ils sont garnis de fourrures ou de peaux de canards; les poils ou les plumes toujours tournés en dehors. La peau de poisson très-bien tannée par les femmes, sert d'habit d'été. On les brode; on les garnit de franges.

L'habillement des femmes les confond souvent avec les hommes, tant elles en diffèrent peu par le Costume. Cependant il est plus élégant & mieux travaillé; il est ordinairement chargé de broderies, de franges, de bandes de drap, ornées de clincaillerie. Elles portent aussi des hauts-de-chausse qui tiennent au bas, & souvent ne sont qu'une seule pièce de vêtement. Les femmes mariées séparent leurs cheveux en deux tresses, qu'elles font passer par-dessus leurs épaules, pour les faire descendre sur le sein. Les filles à marier sont distinguées par trois tresses qu'elles laissent descendre le long de leur dos. Celles-ci sont ordinairement plus parées que les premières & se négligent un peu moins.

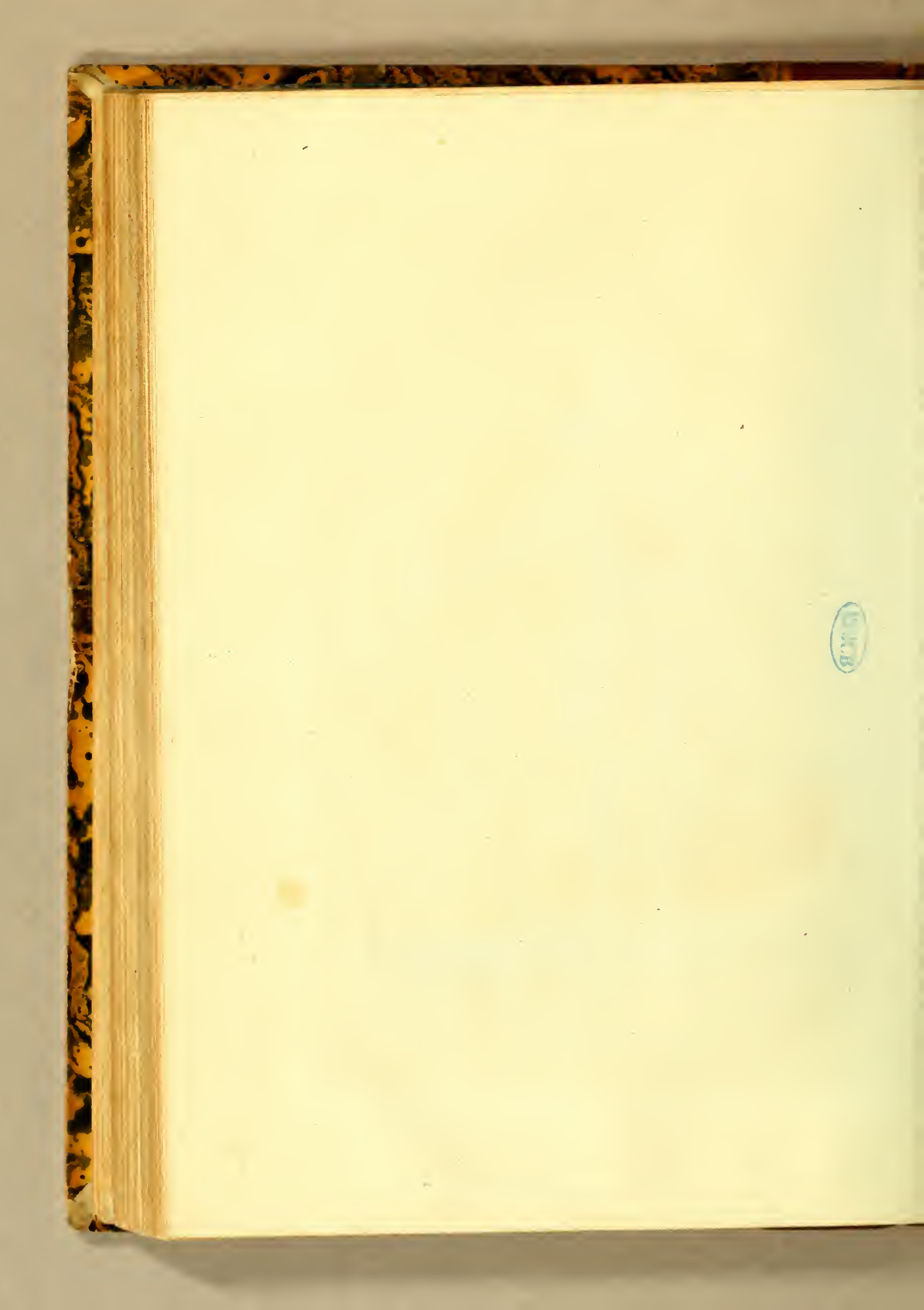
Des Missionnaires, touchés de l'aveuglement des nations demi-barbares, se sont courageusement transportés vers elles pour leur porter les lumières de la Foi. L'état d'abrutissement & de peine où sont réduites les femmes Samoyedes devroit aussi intéresser pour elles quelques Européennes bien intentionnées, & leur inspirer le projet généreux d'une mission qui auroit son mérite. Et pourquoi quelques Françoises, dans le cours de leurs voyages, dédaigneroient-elles de visiter les malheureuses Samoyedes, de séjourner même sous

leur cabane pour y enſeigner les loix de la propreté, & les reſſources d'une parure mieux entendue. On a tenté vainement de policer ces peuples errans & groſſiers. Cette révolution eſt peut-être réſervée au génie des femmes. Une Pariſienne, avec ſon miroir, pourroit faire, chez les Samoyedes, ce qu'Orphée avec ſa lyre, fit pour les habitans farouches de la Thrace.

Fin des Mœurs & Coutumes des Samoyeds.



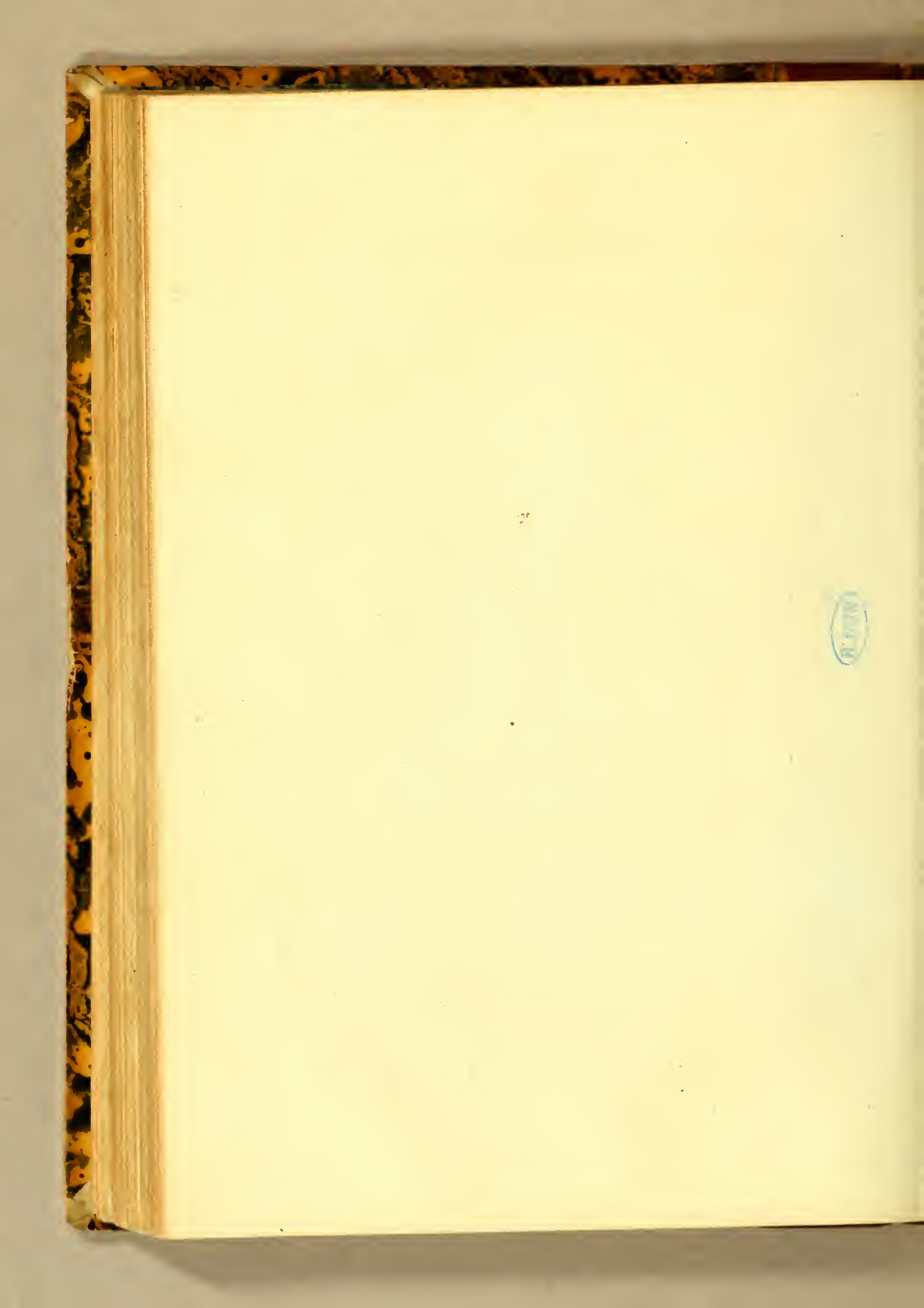
homme Samojede.





J. G. de S. Sauveur inv. & direx. Desrais del. Mixelle sculp.

Femme Samojede en Habit d'Eté.



NOTICE
SUR LES MŒURS ET COUTUMES
DU THIBET.

LE Thibet eſt le pays le plus élevé de la Terre, & ſes Habitans ſont les plus ſuperſtitieux de tous les Hommes. Ces deux circonſtances devroient, ce ſemble, s'exclure dans le même ſujet, ſi l'influence du climat ſur les facultés intellectuelles, étoit auſſi certaine que des Philoſophes l'ont ſuppoſée.

L'Egypte, la Grèce & Rome étoient idolâtres; c'eſt-à-dire, rendoient un culte à des Images terreſtres, figurant les Divinités du Ciel. Les Muſulmans, les Parſis & les Chinois brûlent de l'encens aux mânes de leurs Prophêtes ou Envoyés de Dieu. Mais les Thibetains adorent un Homme en perſonne, non pas comme le repréſentant de la Divinité; c'eſt Dieu lui-même qu'ils croient voir, & auquel ils adreſſent leurs jeûnes & leurs Prières, des Sacrifices & des Offrandes, ſous la mitre & les habits fourrés du Grand Lama. Ils ſont perſuadés que cet Homme-Dieu perpétue depuis un temps immémorial l'exiſtence de leur Fondateur; lequel vint à bout non ſeulement de ſe faire paſſer pour un Dieu, pendant ſon vivant, mais encore de garder ce rang dans la perſonne du Chef des Prêtres

inſtitués par lui pour faire durer l'impoſture : & ce preſtige Sacerdotal eut un tel ſuccès, qu'encore aujourd'hui l'Empereur de la Chine lui-même, dont le Thibet eſt tributaire, va ſe proſterner aux pieds du divin Pontife de cette contrée. Enſorte que cette vaſte étendue de l'Aſie, & la Chine elle-même, reconnoiſſent le Gouvernement Théocratique.

Tout concourt à entretenir l'illuſion ſur l'eſprit & les ſens d'une Nation facile à tromper. Le Grand Lama habite un Palais, ou plutôt un Temple élevé ſur le ſommet d'une haute montagne, voiſine de Lahaſſa, Capitale du Grand Thibet. Cet Edifice, d'une Architecture impoſante & ſévère, eſt composé de ſept ordres de bâtimens élevés les uns ſur les autres. L'Homme-Dieu, qui réſide au dernier des ſept, ſemble avoir établi ſa demeure dans les nues. Cette maiſon ſainte n'a point de dégrés pour y atteindre ; on ne peut y communiquer que par une chaîne de fer, en forme d'échelle. L'intérieur eſt éclairé par des ouvertures pratiquées aux voûtes.

Preſqu'inviſible ſous d'amples draperies, le Grand Lama ne donne que de rares Audiences. Il ne daigne pas proférer une parole. Aſſis ou plutôt couché ſur de moëlleux couſſins, il reçoit avec la même indifférence, les Rois & leurs Sujets, & ne répond à leurs profondes adorations, qu'en poſant la main ſur leur tête. Ce geſte purifie de tous les crimes. On accourt de tous les coins de l'Aſie pour le voir face à face ; & tout le monde n'obtient pas cette félicité.

Le Grand Lama meurt comme le reſte des Hommes ; mais on ne publie jamais cet évènement, & on n'en eſt inſtruit que quand les Prêtres lui ont ſubſtitué l'un d'entr'eux. Alors c'eſt un article de foi, que cette Divinité humaine a changé d'enveloppe & a quitté un corps décrépit pour en habiter un autre moins caſſé. Cette mutation ne porte point atteinte à l'immortalité du perſonnage.

Un Miniſtre eſt chargé de l'adminiſtration des affaires temporelles du Thibet, au nom du Grand Lama, qui ne s'en mêle aucunement, & qui reſte comme priſonnier dans ſon Temple. Il faut croire que les honneurs divins qui lui ſont prodigués, le dédommagent aſſez des plaiſirs de la vie, dont il eſt obligé de ſe ſevrer pour jouer dignement ſon rôle.

Pour arriver juſqu'à lui, il faut franchir pluſieurs enceintes, eſpèce de cloîtres, qui occupent le reſte de la montagne ſainte, & dont les Moines jouiſſent d'une conſidération proportionnée à la diſtance plus ou moins grande où ils ſe trouvent de la demeure ſacrée de leur ſupérieur.

Le culte que tous les Peuples du Thibet rendent à ce Pontife ſuprême, paroît encore dans toute ſa ferveur, quoiqu'il date de loin. Le principe ſur lequel il eſt fondé, devoit lui aſſûrer une longue durée. En perçant la nuit des temps, on peut conjecturer que la montagne honorée de la réſidence de l'Homme-Dieu fut d'abord le point de ce vaſte canton de l'Aſie, habité immédiatement après quelque cataſtrophe arrivée dans cette

partie du globe, telle qu'une inondation. Une Famille refugiée au sommet, s'y multiplia considérablement. Un des Chefs les plus anciens, se distingua des autres par un Code qu'il crut devoir dicter à ses Enfans, devenus top nombreux pour vivre sans Loix positives. Ils s'en trouvèrent si bien, que leur reconnoissance dégénéra en culte. Pour donner une consistance & une sanction à ses plans Politico-Religieux, le Législateur profita des heureuses dispositions où l'on se trouvoit à son égard, & se fit déclarer immortel. Une vieillesse prolongée au de-là du terme ordinaire de la vie, motiva sans doute d'abord l'illusion, & la fit durer. On prit l'habitude d'aller lui rendre hommage à de certaines époques; on se fit un besoin de le consulter : & l'on vit s'établir comme d'elle-même une Religion (1) Patriarchale dont il reste encore plusieurs vestiges, à travers les accessoires qu'on lui donna avec le temps, & selon les circonstances. Malheur aux Prêtres du Thibet, si nos Missionnaires, & sur-tout les Anglois, auxquels nous devons la découverte de cette Contrée, viennent à les observer de près, & trouvent leur intérêt à détruire le Talisman.

L'Inde, la Tartarie & la Chine servent de limites au Thibet, où se trouve la source des plus grands Fleuves de l'Asie. Cette région, fort étendue & assez mal connue jusqu'à présent, est composée de quatre à cinq

(1) Il y a grande apparence que la Chine doit au Thibet, le culte qu'elle professe

grandes Souverainetés ou Peuplades, dont le petit Thibet eſt la moins conſidérable. Le Royaume de Boutan eſt un pays montagneux, pittoreſque & difficile à parcourir. Le Gange, ſi révéré, y prend naiſſance. Les Habitans ne ſont encore qu'à demi civiliſés. Toutes leurs richeſſes conſiſtent en laines.

Le ſol du grand Thibet, ou Royaume de Laſſa, eſt âpre comme ſa température. Le tein des Habitans eſt plus vif que celui de leurs voiſins de Boutan; mais leur complexion eſt moins forte : ils paroiſſent auſſi beaucoup moins ſauvages. Les Payſans y ſont habillés d'étoffes groſſières de laine qu'ils fabriquent eux-mêmes, & doublées d'étoffes communes. Les gens du haut parage font leurs tuniques d'étoffes Européennes ou de ſoie de la Chine, qu'ils doublent des fourrures les plus précieuſes de la Sybérie. Un chapeau conique couvre leur tête ; & à leurs pieds, ſont des bottes légères. Quelques-uns ſont couverts de fourrures en tout temps, & de la tête aux pieds. L'uſage de la toile y eſt inconnu. L'habillement des Lamas reſſemble, dit-on, beaucoup à celui des Apôtres. Les Prêtres portent auſſi des eſpèces de chapelets; eux exceptés, tout le monde ſe pare avec des pendans d'oreilles.

Excepté à Lahaſſa, la première Ville, ou la ſeule digne de ce nom, & dans laquelle ſe fait un grand Commerce avec la Chine & la Ruſſie; dans les autres Bourgades, on s'occupe d'agriculture. Une des branches aſſez conſidérable du Négoce au Thibet, conſiſte en

queues de vache, quadrupède qui différe, sur-tout en cela, de nos vaches d'Europe. Cette queue est longue, large & garnie de poils, formant une espèce de houppe, mais beaucoup plus fins & plus lustrés que ceux de jument. Ces queues se vendent fort cher, montées sur un manche d'argent; on s'en sert comme de *chasse-mouche* dans l'Inde ou en Perse: un homme de quelque distinction, chez lui ou hors de sa maison, est toujours accompagné de deux Esclaves munis de chasse-mouches, à ses côtés.

La laine est le plus grand objet de Commerce. On en fabrique le *shaul*, ouvrage en laine le plus fin de l'Univers; depuis long-temps il est très-recherché dans l'Orient; & aujourd'hui, il est fort connu en Europe. Les *shauls* viennent de Kashmir; & on les manufacture avec la dépouille d'un mouton de Thibet, de petite espèce, mais dont la queue est fort large. Aucune laine ne surpasse cette toison en finesse & en longueur.

Il existe au Thibet un usage qui nous paroîtra bien étrange, mais que justifient les heureux effets qui en résultent. Il n'est pas rare d'y voir les Frères d'une même Famille, ne posséder qu'une seule Femme à eux tous. Le prix qu'on attache aux liens du sang, a fait imaginer cette coutume, la désunion des Frères étant souvent l'ouvrage des Belles-Sœurs, rarement d'accord entre elles. On assure que la paix & l'harmonie règnent au sein des Familles ainsi constituées.

Les funérailles au Thibet, s'écartent encore des usages presqu'universellement reçus. On porte le cadavre

ſur le ſommet glacé d'une montagne voiſine, & on l'y laiſſe expoſé à l'air & à la voracité des oiſeaux de proie ou des bêtes fauves. Quelque bon Thibetain, pour trouver grace un jour devant ſon Dieu, établit ſa demeure dans les environs, & ſe conſacre à rendre les derniers devoirs aux morts, en raſſemblant leurs oſſemens épars, & en tâchant de completter les différentes pièces du ſquelette, qu'ils mettent à l'abri, ſous un petit monument de pierres. Il exiſte donc encore de bonnes ames de la trempe de celle du bon Tobie. De tels hommes valent bien ces *Lamas* orgueilleux, leſquels mépriſent le Peuple qui les nourrit, & ſe rient ſous leurs manteaux, des pratiques ſuperſtitieuſes qu'ils prêchent à la Nation, pour leur profit; car il eſt bon de ſçavoir qu'au Thibet, l'ordre de Lamas eſt la plus riche & la plus puiſſante des claſſes de l'Etat.

Topa (1) eſt la ſeule Ville du pays des *Si Fans*. Cette Peuplade n'eſt pas opulente; mais ſes Mœurs ſimples la diſpenſe de l'être. Le Chef eſt toujours le plus ancien de la plus ancienne des Familles. Ses ſujets lui accordent la dixme de leurs biens, pour fournir à l'entretien de ſa Cour. Les Si-Fans élèvent beaucoup de troupeaux. Ils ſont habillés comme les Eluths, Peuple ſoumis au Grand Thibet. Les Femmes partagent leur

(1) Il ne faut pas confondre ce nom avec celui de *Tipa*, titre d'honneur que porte le premier Miniſtre du Grand Lama; lequel porte l'habit Sacerdotal, ſans être ſoumis à la règle des Moines Thibetains.

chevelure en treſſes, ornées de petits miroirs, & flottantes ſur les épaules.

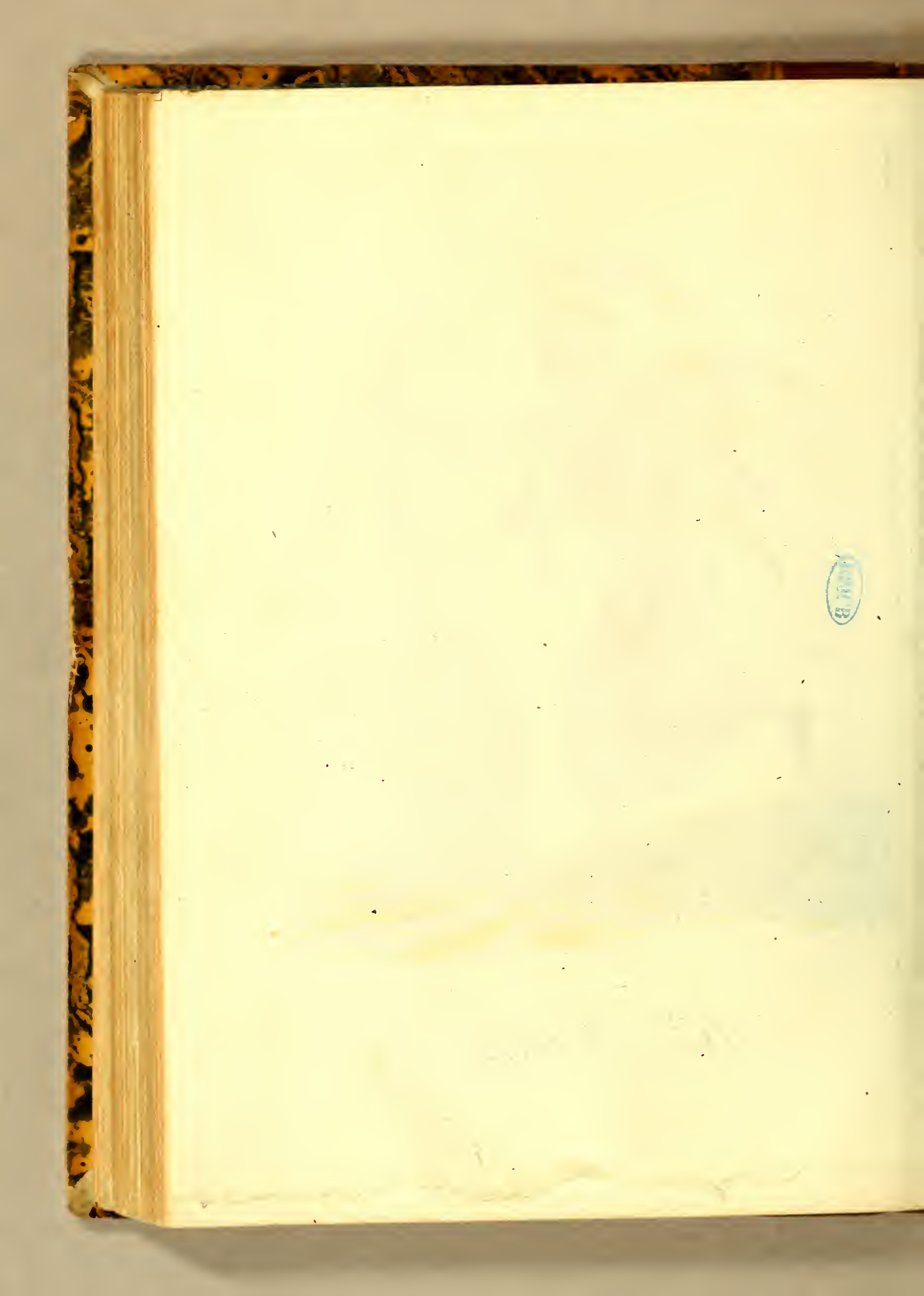
La Chine les tient dans une ſo.te de dépendance; mais ce n'eſt pas avec la force qu'on obtient le tribut qu'ils ſe ſont engagés à payer volontairement. Ils ont des montagnes innacceſſibles par les neiges qui les couvrent toute l'année; c'eſt là qu'ils ſe refugient, à la première menace qu'on leur fait; & là, ils braveroient l'Univers entier armé contr'eux. Ils y ſeront libres, tant qu'ils le voudront bien.

On pourroit en dire autant des Taykis, au pays de Khokhonor.

Fin de la Notice ſur les Mœurs & Coutumes du Thibet.

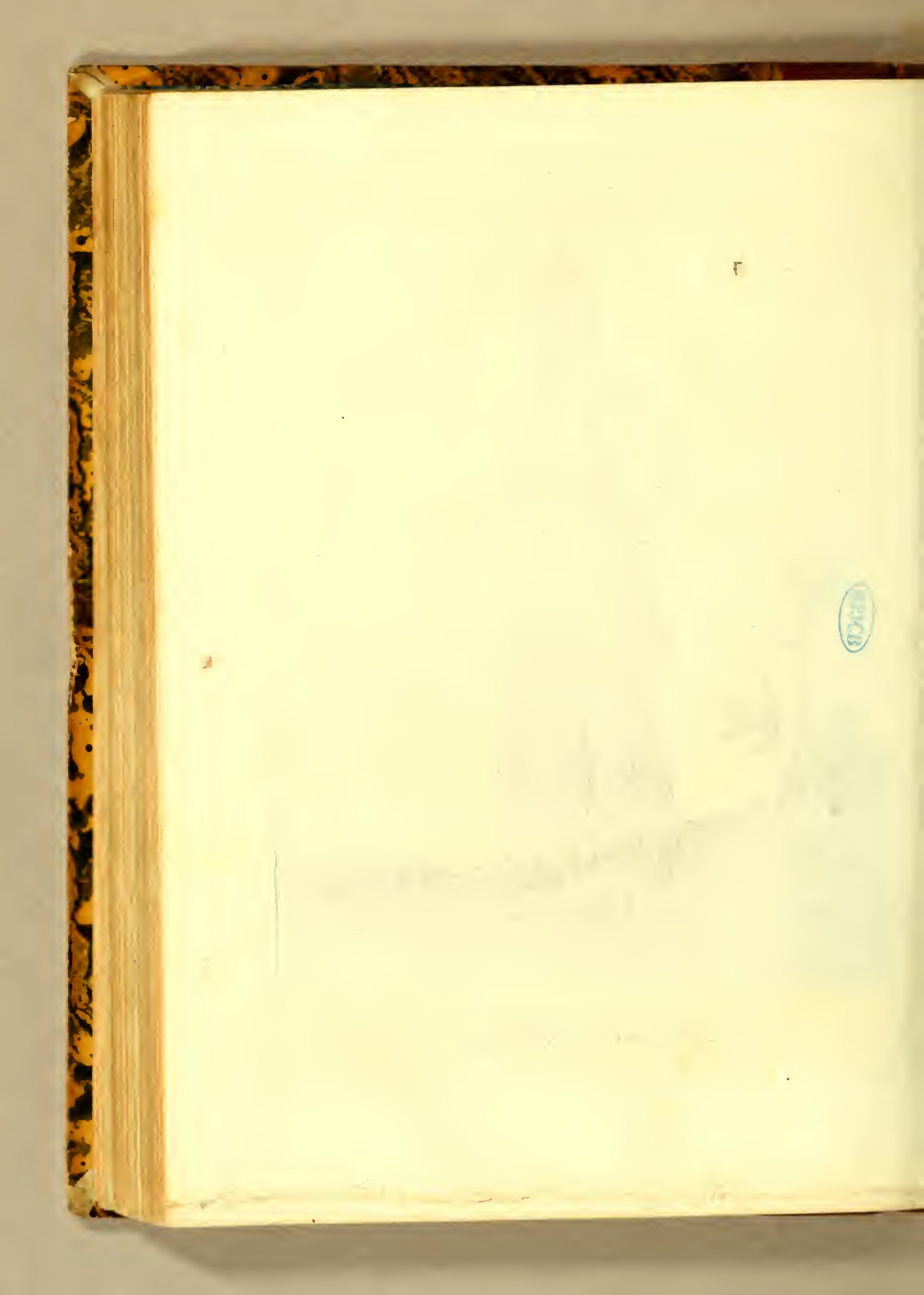


Homme du thibet.





Femme du Thibet



NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES TURCS.

L'Empire Ottoman eſt l'un des plus vaſtes Etats du Monde connu ; pourquoi faut-il ajouter, & l'un des plus deſpotiques. Comment ſe fait-il que plus les aſſociations d'Hommes ſont nombreuſes, moins elles ſe trouvent libres ? L'inverſe, ce ſemble, devroit avoir lieu. La ſuperſtition, il eſt vrai, eſt le principal nœud qui lie tant bien que mal, toutes les parties du coloſſe politique ſoumis au Croiſſant. Le Coran a tout fait dans le principe, & maintient tout encore. Mais le fanatiſme religieux qui, dans les mains de Mahomet, fut l'inſtrument de la ſervitude, n'auroit-il pas pu devenir tout auſſi bien l'inſtrument de la Liberté ? Et ſi le Légiſlateur des Arabes en avoit le choix, il eſt digne de toute l'exécration attachée à ſon nom, pour n'avoir pas ſaiſi l'occaſion que lui offroit ſon génie, de rendre aux Hommes leur dignité première.

Mais pour nous renfermer dans les bornes que nous preſcrit la nature de cet Ouvrage, contentons-nous de quelques tableaux iſolés, choiſis parmi la multiplicité d'objets que nous aurions à traiter. Comment en effet, décrire avec méthode un édifice immenſe qui n'a point

de plan, & qui ſe ſoutient à peine ſur ſes baſes vicieuſes ?

On remarquera en premier lieu, que les Turcs paroiſſent avoir perdu de vue l'étymologie du nom qu'ils portent, *Turcæ* ; lequel ſignifie, au ſentiment des anciens Lexicographes, *Agriculteurs par excellence.* En général, les terres de la domination des Ottomans ſont naturellement fertiles. Mais le ſol eſt mal cultivé là où le droit de propriété reçoit des atteintes journalières.

Les Langues peignent les Nations qui s'en ſervent. Le genre féminin ſembloit en effet, devoir être exclu d'un idiome parlé par un Peuple qui regarde les Femmes ſi au-deſſous des Hommes.

Et en effet, les Femmes dans ce pays, ſont élevées en conſéquence. On en prend ſoin comme d'un fragile inſtrument de plaiſir ; & ſi la ſociété civile conſiſte en un échange continuel d'égards & de bons procédés entre les deux Sexes, il n'exiſte point de ſociété en Turquie. On s'y marie ſans ſe voir, on jouit ſans s'aimer ; les ſens ſont épuiſés déjà, & l'on ne ſait pas encore ſi l'on a un cœur.

Les rangs inférieurs ſont plus heureux, en ce que l'obſervation de l'Etiquette Orientale, contrariée par la néceſſité, les laiſſe davantage à la Nature. Guidé par les yeux, le véritable amour du moins peut faire un choix ; & les frais qu'entraîne l'entretien d'un Harem interdiſant ce luxe aux individus d'entre le Peuple, les Femmes de cette claſſe ne partagent pas avec pluſieurs rivales, la tendreſſe de leurs maris, &

jouissent de toutes les douceurs d'un ménage paisible. D'où l'on pourroit conclure que presque par-tout, en lui supposant un peu moins de misère, un peu plus d'éducation, le sort du Peuple est encore de beaucoup préférable aux destins brillans de ceux qui l'oppriment, qui le dédaignent, & pourtant ne peuvent s'empêcher de lui porter envie.

Il y a en Turquie, plusieurs sortes de Mariages : ceux que l'on fait à vie, sauf le droit de répudiation ; & ceux qui n'ont lieu que pour un temps, limité par l'acte civil qu'on en dresse. D'où l'on voit que les Hommes, égoïstes ici plus encore qu'ailleurs, n'ont eu égard qu'à eux seuls, & se sont ménagés une porte ouverte, pour quitter la partie aussi-tôt que l'ennui s'empareroit d'eux. La destinée des Femmes y est donc absolument passive & précaire : & telles sont les mœurs que nécessite le despotisme. De rang en rang, & d'un sexe à l'autre, on se dédommage de la tyrannie qu'on souffre d'un côté, en faisant soi-même le tyran d'un autre côté ; c'est un cercle vicieux dont le climat provoque encore les révolutions aussi funestes qu'avilissantes pour l'espèce humaine.

La Guerre vient mettre le comble à ces désordres, & leur sert d'aliment. Le foible devenu la propriété du fort, l'intérêt spécule sur la débauche ; & la jeunesse Circassienne ne cesse d'être prisonnière des Tartares, que pour se voir esclave chez les Turcs. Et comment les droits d'homme à homme, seroient-ils respectés dans une contrée où le père vend ceux que la Nature

lui a donné pour ses enfans, dans un pays où l'amour maternel ne tient pas contre de l'or ?

Les Femmes esclaves & même les autres, reçoivent une éducation conforme au rôle qu'on leur destine. La musique, & sur-tout la danse, sont les deux talens qu'elles possèdent par excellence. Les Maîtres, à l'usage desquels elles sont consacrées, ont encore plus besoin de dèsirer que de jouir. Il faut des liqueurs fortes à un palais blasé. Le sel du plaisir devient bientôt fade pour qui a le sentiment émoussé. Deux amans délicats sont heureux long-temps avant, long-temps après le moment du bonheur. Un Musulman dans son Harem, n'a peut-être jamais connu l'amour & ses ressources. Semblables au Géant Antée, il faut qu'il touche la terre pour reprendre de nouvelles forces. Il faut que les autres sens concourent à lui faire retrouver celui du plaisir. Les tableaux lascifs qui font fuir la chaste volupté, peuvent seuls allumer le flambeau du désir dans les yeux de la débauche.

Ce qui achéve de dégrader le sexe en Turquie ; c'est l'existence habituelle qu'il mène dans les Harems. Les Femmes réduites à leur société seule, se corrompent vîte. C'est une loi de la Nature ; les deux Sexes ne valent que par leur mélange. Ils ne sont distincts l'un de l'autre que pour se rapprocher : malheur à eux, s'ils s'obstinent à demeurer étrangers l'un à l'autre ; l'ambition, la rivalité, la jalousie, l'ennui, l'inaction physique & toutes ses suites, sont autant de germes impurs ;

qui portent la corruption dans l'enceinte étroite où végète un groupe de jeunes beautés nées ſous un climat ardent ; victimes réduites à ſe conſumer lentement au feu des paſſions qui leur ont été données pour les vivifier.

Le deſpotiſme a lieu de s'applaudir : il a ſu plier à ſon joug le plus tyrannique de tous les ſentimens du cœur. L'Amour qui ſe vante de n'avoir point de maître, n'eſt qu'un vil eſclave, en Turquie, ſur l'un des points de la terre où il devroit avoir le plus d'aſcendant & les plus douces influences.

La Liberté ne voit pas non plus ſans ſoupirer, la poſition de Conſtantinople. C'eſt là, de préférence, qu'elle eût déſiré pouvoir déployer ſon étendard, qui ſerviroit comme de ralliment à l'Aſie & à l'Europe. L'aſpect de la Capitale de l'Empire du Croiſſant, donne une idée du caractère de ceux qui l'habitent. L'abord de cette Ville a quelque choſe d'impoſant & de noble. Mais quand on vient à parcourir l'intérieur, le retréciſſement des rues qui obſtruent la lumière du Ciel, indique déjà la demeure de la ſervitude. La famine, la peſte & les incendies ravagent aſſez ſouvent Conſtantinople, mais ſans beaucoup décourager les Habitans ; les coups d'autorité arbitraire leur ont appris qu'il eſt des fléaux plus à redouter & plus difficiles encore à réparer que le feu, les épidémies & la diſette.

Une Nation eſclave & trop foible pour ſecouer ſa chaîne, doit chercher à s'étourdir ſur ſes peines, & à ſe dédom-

mager des maux réels, par des plaiſirs imaginaires. L'Opium procure aux Turcs cette reſſource dernière. La douce ivreſſe qu'il leur cauſe pour le moment, les aveugle ſur les ſuites déplorables de ce poiſon lent, qui leur rendroit un plus grand ſervice, s'il pouvoit abréger leurs jours. Les Moines Muſulmans ont fait à ce ſujet, une ſage réforme, en donnant au vin la préférence ſur l'opium.

S'il eſt vrai qu'on ne puiſſe ſe préſerver d'un excès que par un autre excès, le Voyageur déſireroit que les Santons & les Derviches fuſſent toujours ivres. Du moins alors, ils n'auroient pas la force d'exiger des paſſans ſur une route écartée, des contributions arbitraires, ſous le titre d'aumone, & au nom du Prophête.

Ces inſectes de la ſuperſtition, qui pullulent dans la pouſſière de l'ignorance, diſparoîtroient ſans doute, aux premiers rayons de l'inſtruction publique, dirigée par le Gouvernement. Mais l'aurore de la raiſon préſageroit le déclin & l'extinction du pouvoir abſolu ; & ce n'eſt pas pendant la léthargie de la ſervitude, qu'on peut eſpérer une telle révolution.

Il ne faut pas croire pourtant, que la Loi ſerve de texte à la tyrannie. Elle la condamne formellement ; & les fauteurs du deſpotiſme, dans certaines occaſions d'éclat, affectent de lui rendre hommage. C'eſt un ſacrifice qu'ils font à l'opinion publique. Mais le Peuple paye cher ce ſacrifice. D'ailleurs, le Coran, par exemple, eſt tout à la fois le Code Religieux, Politique & Civil des Turcs. Quelle vaſte carrière il donne aux

Commentaires des Muphti & des Docteurs qui l'expliquent ſous les yeux du Prince. Peut-ôn s'étonner trop que des Nations entières regardent comme deſcendues du Ciel, de pareilles rapſodies, telles que celles du Coran ? Que contient en effet, le 114 Chapitre que Mahomet fit écrire pour les Arabes ? Ce Livre qui ſert de Code univerſel à une multitude d'Hommes, n'a ni plan, ni liaiſon, ni but déterminé. Malgré l'élégance de la traduction (1) moderne, le Coran eſt très-fatiguant à lire. On n'y trouve pas l'intérêt & la variété de la Bible qu'il copie en tant d'endroits. On y rencontre de temps à autre, quelques grands traits. L'original Arabe peut avoir le mérite du ſtyle & de l'expreſſion. Le Coran peut bien être un Livre claſſique pour les Orientaux. Mais un être raiſonnable, qui s'attache plus aux choſes qu'aux mots, peut-il avouer ſans rougir, un ramas de préceptes incohérens, lieux-communs de morale. L'Hiſtoire de l'Auteur reconcilie un peu avec lui & ſon Livre. Il ne ſe montra pas un ſeul inſtant au-deſſous du rôle qu'il entreprit de jouer. Le cours de ſa vie eſt pleine d'actions vigoureuſes, de réſolutions, de génie, & la fin y répondit parfaitement. Il vécut & mourut en Héros.

L'un des plus beaux Chapitres du Coran eſt le 31e. Il ſemble que l'Auteur ait voulu juſtifier ſon titre, & lutter a vecle ſage Lockman, dont il porte le nom. Mais qu'il lui

(1) Elle eſt de M. Savary.

lui eſt inférieur ! Cependant Lokman, avec ſes belles paraboles (1), ne fit pas même Secte ; & Mahomet fonda un Culte & un Empire. Quel dommage qu'il n'ait pas réparé ſur la fin de ſa miſſion guerrière, les fourberies & les actes de violence qui en ſoutinrent l'éclat ! une fois maître des eſprits, quel dommage qu'il n'ait pas fait taire en lui l'ambition, pour écouter l'humanité & l'amour de l'ordre ! Quel dommage, qu'il n'ait uſé de ſon aſcendant vainqueur, que pour ſubſtituer le fanatiſme & l'eſclavage à l'idolâtrie ! Il eût pu ramener l'Aſie & l'Afrique à la ſimplicité des Mœurs paſtorales. Il ſe diſoit le repréſentant d'Abraham dans le Temple de la Mecque : que ne faiſoit-il revivre le ſiècle Patriarchal ! Mais l'eſprit de Mahomet n'étoit qu'entreprenant & guerrier. Plus pacifique, il n'eût rien fait. Tout ſon talent étoit dans la force. Que conclure de cette digreſſion ? Le bonheur des Hommes ne dépend pas

(1) On entend parler ici des Apologues ou Contes Indiens de Lokman, que les Grecs s'approprièrent, ſous le titre de *Fables d'Eſope*. Un Molla ou Homme de Loi, traduiſit Lokman, du Perſan en Turc, ſous le règne du Sultan Seuleiman, Prince contemporain de François premier. Il aimoit les Lettres, & il dédommagea le Traducteur du mauvais accueil qu'il avoit reçu à ce ſujet, de la part du Grand-Viſir, ennemi de la vérité. Ce Livre, dit M. Cardonne, depuis environ l'an 1540, eſt regardé par les Sçavans de l'Empire Ottoman, comme le modèle de la plus parfaite éloquence dont la Langue Turque puiſſe être ſuſceptible.

V. la Vie de Lokman, par M. Prévot d'Exmes.

du génie d'un ſeul d'entr'eux. L'inſtruction publique doit être le moyen lent, mais ſûr, de faire révolution, c'eſt-à dire, de les ramener à la Loi primitive. Périſſent donc tous ces grands Hommes, fléau des autres Hommes qui les admirent. Béni ſoit le ſage ſenſible & pacifique, qui ne profite de la connoiſſance qu'il a du cœur humain & des loix de la Nature, que pour éclairer ſes frères par ſes écrits, & les guider par ſes exemples. Un tel ſage ne marche point à pas de Géant, dans le chemin du crime & de la Renommée; il ne brille pas comme un météore ſanglant. C'eſt un génie bienfaiſant, qui attend tout du temps & de l'éducation. Nous nous ſommes un peu appeſantis ſur le Coran, parce que c'eſt, à bien dire, le ſeul Livre des Turcs. Toutes leurs études ſe bornent là. Quand ils ont lu ce Livre, & qu'ils peuvent en réciter à propos quelques verſets, ils ſe croient aſſez ſçavans, & mépriſent toute autre ſcience. La Bibliothèque, fondée n'aguères à Conſtantinople, reſte par conſéquent déſerte, & l'Imprimerie, oiſive. En effet, ces deux Etabliſſemens ſeront parfaitement inutiles chez cette Nation, tant qu'elle s'obſtinera à ne lire que dans un ſeul Livre. Une copie de ce Livre ſuffit à toute une famille. D'ailleurs, l'Imprimerie qui ſubſiſte encore, eſt dans le Palais du Souverain, & entretenue à ſes frais; & cette circonſtance raſſure le Gouvernement ſur les ſuites bonnes ou mauvaiſes, de la liberté de la preſſe.

Les Ecoles publiques, qui ſervent d'acceſſoires aux Moſquées, que chaque Sultan ſe fait un devoir de

bâtir, pourroient répandre l'instruction, si on y apprenoit autre chose que les prières d'usage.

Les bons Musulmans devenus riches sans l'aveu de leur conscience, pour se laver des souillures que fait contracter le maniment de beaucoup d'or, construisent sur les grands chemins, des Fontaines publiques, consacrées par une légende tirée du Coran. Le Voyageur sensible, s'y désaltère à regret; l'eau qu'il boit a peut-êtrecouté du sang.

Les Turcs passent pour être hospitaliers envers les animaux. Mais on n'a pu leur en faire honneur que d'après des exemples particuliers, qui ne prouvent rien. Il se trouve ailleurs aussi de vieux fols des deux sexes, qui prodiguent à des chiens & à des chats, les soins les plus assidus, les vivres les plus abondans, refusés à l'indigent infirme, doublement malheureux à la vue de cette odieuse prédilection. Dans les hautes classes de la société, le singe qui amuse, la perruche babillarde, l'épagneul capricieux, l'angola au long poil sont choyés par une Maîtresse de maison, & s'emparent tellement de toute sa sensibilité, qu'il ne lui en reste plus pour l'humanité souffrante. Les Turcs sont à-peu-près de même. Le Ramazan ou leur Carême, les excite cependant à être charitables; mais ce temps de jeûne & d'expiation, quand il est expiré, semble leur donner le droit de ne se rien refuser, & d'oser tout sur le plus foible. Et c'est ainsi qu'un excès d'abstinence & de dévotion motive chez eux & justifie un excès d'ivresse & d'intempérance en tout genre.

Pour terminer cette esquisse rapide, & sans doute trop incomplette, nous rapporterons quelques Proverbes Turcs, bien propres à caractériser cette Nation.

Avec la patience, le verjus devient confiture. Un despote a beau jeu sur un Peuple qui pense ainsi. Si l'on demandoit comment il peut se faire qu'un seul homme soit le maître absolu de plusieurs millions de ses semblables; si la tyrannie étoit une énigme; ce Proverbe en donneroit le mot : en effet, le despotisme d'un Prince a pour base & pour mesure, la patience de ses Sujets.

Mais voici le revers de la Médaille dans cet autre Proverbe.

Les tyrans ne font pas longue vie.

Il n'y a point de feu en enfer.

Dit-on encore populairement en Turquie :

Chacun porte son feu avec soi dès ce monde.

Un Proverbe Turc, qui mériteroit d'être retenu & mis en pratique chez toutes les Nations, est celui-ci :

Donne plutôt la tête que ton secret.

Copions le Costume Turc, d'après plusieurs dessins pris sur les lieux :

Les Femmes en Turquie sont vêtues presque comme les Hommes, à la réserve de la tête, sur laquelle elles portent diverses coeffures, suivant la diversité des pays soumis au Croissant. Mais les Hommes ont par-tout le Turban; ou bien le *Callac*, bonnet fourré de peau, rebordé tout-au-tour, & fendu par devant.

Le juste-au-corps des Femmes est le même que celui

des Hommes, ainſi que la veſte de deſſous, fendue de haut en bas, comme une ſoutane; ainſi qu'une chemiſe par-deſſus le caleçon qui deſcend juſque ſur les talons. Les deux Sexes portent auſſi la même eſpèce de chauſſure; enſorte qu'il n'y a que la tête qui les diſtingue, ſans parler des colliers & de bracelets.

Il n'y a preſque point de différence non plus, entre l'habit des riches & celui des gens du commun. Les premiers ne ſe diſtinguent que par leurs bagues & autres bijoux.

Le même habit peut aller à toutes tailles : auſſi ne prend-on pas ordinairement la meſure. Si le haut-de-chauſſe eſt trop long & qu'il aille juſqu'à terre, on le relève par en bas, en redoublant l'extrêmité d'autant qu'il eſt néceſſaire. S'il eſt trop large, on le reſſerre avec une aiguillette qui paſſe dans la ceinture de ce haut-de-chauſſes, & on le fait ainſi refroncer tout au tour & autant que l'on veut, comme on feroit une bourſe. S'il eſt trop étroit, on y pratique des fentes par derrière & aux côtés qui, à meſure qu'elles s'ouvrent, forment la figure d'une *S*. Il en va de même du juſte-au-corps. Il n'y a que la robe ou ſoutane qui doit être plus ou moins courte, ſelon la grandeur ou la petiteſſe du corps. Si bien que le métier de Tailleur, en Turquie, pourroit s'apprendre dans l'eſpace de deux mois.

Les Turcs ne portent ſous leur grande ſoutane, que de la toile, c'eſt-à-dire, une camiſole, un caleçon, & la chemiſe, qui ſouvent ſert de veſte & de chemiſe

tout enſemble, tant aux Hommes qu'aux Femmes, puiſqu'ils la paſſent par-deſſus les caleçons. Les Femmes élégantes, & qui donnent le ton, brodent ſur cette chemiſe, quantité de jolis deſſins ou des fleurs d'or & de ſoie.

Les Femmes vont nuds pieds dans les maiſons ; ce qui ne leur eſt pas bien difficile, d'autant qu'elles ne marchent que ſur des tapis ou des nattes, les pauvres comme les plus opulentes. Quand elles ſortent de leurs appartemens, elles chauſſent des ſocques de bois, plus hautes que celles de nos Religieux Franciſcains, fideles à leur Règle. Ce n'eſt que quand elles vont dehors, en viſites ou pour affaires, qu'elles ſe revêtent de bas ou chauſſes, pour l'ordinaire de velours ou de drap rouge, & mettent à leurs pieds, des ſandales jaunes, montées ſur deux traverſes de bois, élevées de 5 à 6 pouces. Les pantoufles des Hommes ſont de maroquin jaune.

Le Coſtume, en Turquie, n'eſt point ſujet aux caprices des modes ; ſi l'on s'y permet quelques variations, elles ſont ſi peu conſidérables, qu'à peine s'en apperçoit-on. Point de plumes, point de rubans. Aucun de ces petits acceſſoires, de ces agrémens légers qu'imagine le goût, & que le luxe paye ſi cher.

Ils ne font point uſage de gants. Ils ſe ſervent néanmoins quelquefois dans les Caravannes, durant les froids, de mitaines de peau d'agneau, fort groſſièrement travaillées, ou bien de laine tiſſue à l'aiguille.

Les Femmes ne font point paroître leurs habits dans les rues, d'autant qu'elles ſe paſſent par-deſſus, une

grande juppe de toile blanche, comme une ſoutane, qui les couvre de la tête aux pieds. Les Femmes Juives & Chrétiennes, ont un grand voile qui leur deſcend un peu plus bas que les genoux; enſorte que leurs beaux habits de couleur & de brocard, ſe laiſſent voir par le bas; ce qui ne cauſe pas peu de jalouſie & de dépit aux Muſulmanes entièrement couvertes.

Les Turcs ne permettent pas aux Chrétiens & aux Juifs, de porter le Turban blanc; & ceux-ci n'oſeroient le faire, ſans expoſer leur foi ou leur vie. On leur permet encore moins de porter la couleur verte, livrée caractériſtique qui diſtingue les Muſulmans des autres Nations.

Le *Chal* eſt une étoffe de laine fine, fabriquée en Perſe & aux Indes. Les Turcs s'en ſervent pour s'envelopper la tête, lorſqu'ils ſortent, ſoit pour ſe préſerver du froid (1), ou pour n'être point reconnus; ils ont auſſi des manteaux qui les en garantiſſent. Leurs habits de deſſous ſont toujours croiſés & fixés par une ceinture qui retient tout ce qu'ils placent ſous ces revers, entre la doublure deſquels il y a des poches ménagées pour les montres, l'argent & autres effets qu'ils ſoignent plus particulièrement.

Les Turcs ne connoiſſent point les habits de deuil.

Les Femmes *comme il faut*, ſe ſervent à leur toilette de deux drogues dont elles font grand cas, & connues ſous les noms de *ſurmé* & *ſulimé*.

---

(1) Voyez la Figure.

Le Surmé, connu dans toute l'Aſie, eſt une poudre noire impalpable , & tellement volatile , qu'elle s'attache, en forme de *velouté* , ſur un fil de laiton fixé au bouchon du flacon qui la contient. L'art de s'en ſervir conſiſte à tirer ce fil de laiton, auquel le bouchon ſert de manche, ſans qu'il touche les bords du flacon , ce qui le dégarniroit de la poudre noire dont il s'agit. On applique l'extrêmité de cette aiguille dans le coin intérieur de l'œil, en y appuyant les deux paupières, & enſuite on la retire doucement vers la tempe, afin de laiſſer en dedans des cils, deux raies noires ; ce qui, aux regards des Turcs , embellit deux beaux yeux.

Qui le croiroit ; les Hommes & même les vieillards, diſputent aux Femmes cette coquetterie. L'uſage du ſurmé eſt preſque général. Il eſt moins commun parmi le peuple que dans la claſſe opulente ; mais le peuple porte auſſi ſa livrée , & ſe diſtingue par un genre de parure tout particulier. Il ſe couvre les bras & les jambes, quelquefois la poitrine, de ſignes deſſinés par des piquûres , leſquels frottés avant d'être cicatriſés avec quelque couleur , retiennent celle qu'on y fait pénétrer. La couleur bleue qui reſulte de la poudre à canon , eſt la plus ordinaire. La galanterie a auſſi ſa part dans ce genre de parure. Les Turcs amoureux, après s'être déchiqueté la peau du (1) bras en préſence de leurs Maîtreſſes, ſoit pour les attendrir, ſoit pour leur prouver

(1) Voyez la Figure.

la violence de leur amour, finissent par s'imprimer sur plusieurs parties de leur corps, le chiffre de leurs Amantes, enlacé avec le leur.

Le *sulimé* est une espèce de fard, qui blanchit la peau, & la rend luisante. On s'en sert beaucoup dans le bain. Les Femmes Turques n'y sont jamais exactement nues. La pudeur s'y est réservée un morceau d'étoffe soie & coton, connu sous le nom de *pestemal*.

Les Turcs ont plusieurs sortes d'aulnes, qu'ils appellent du nom générique *pic*. Notre aune marchande équivaut à un pic trois quarts de pic, d'usage pour les draps. L'*indasé* est une autre sorte de pic qui mesure d'autres étoffes.

L'étendard de Mahomet, bannière sainte qui sert d'oriflame aux Turcs, est un drapeau d'étoffe de soie verte.

Les jeunes gens portent la moustache, & ne laissent croître leur barbe que pour prendre un état.

Mustapha III, successeur du Sultan Osman, à son avènement au Trône du Croissant, voulant réformer les abus dans les dépenses de son Harem, y fixa l'entretien de ses Femmes. L'article de l'habillement fut porté dans le tarif, à la somme d'environ 250 liv. de notre monnoie, par an. On s'attendroit à un plus grand luxe.

On remarquera que les lits à la Turque, les robes & toutes les nouveautés auxquelles on donne ce nom, ne sont pas plus connus en Turquie que la race des chiens que nous nommons chiens Turcs.

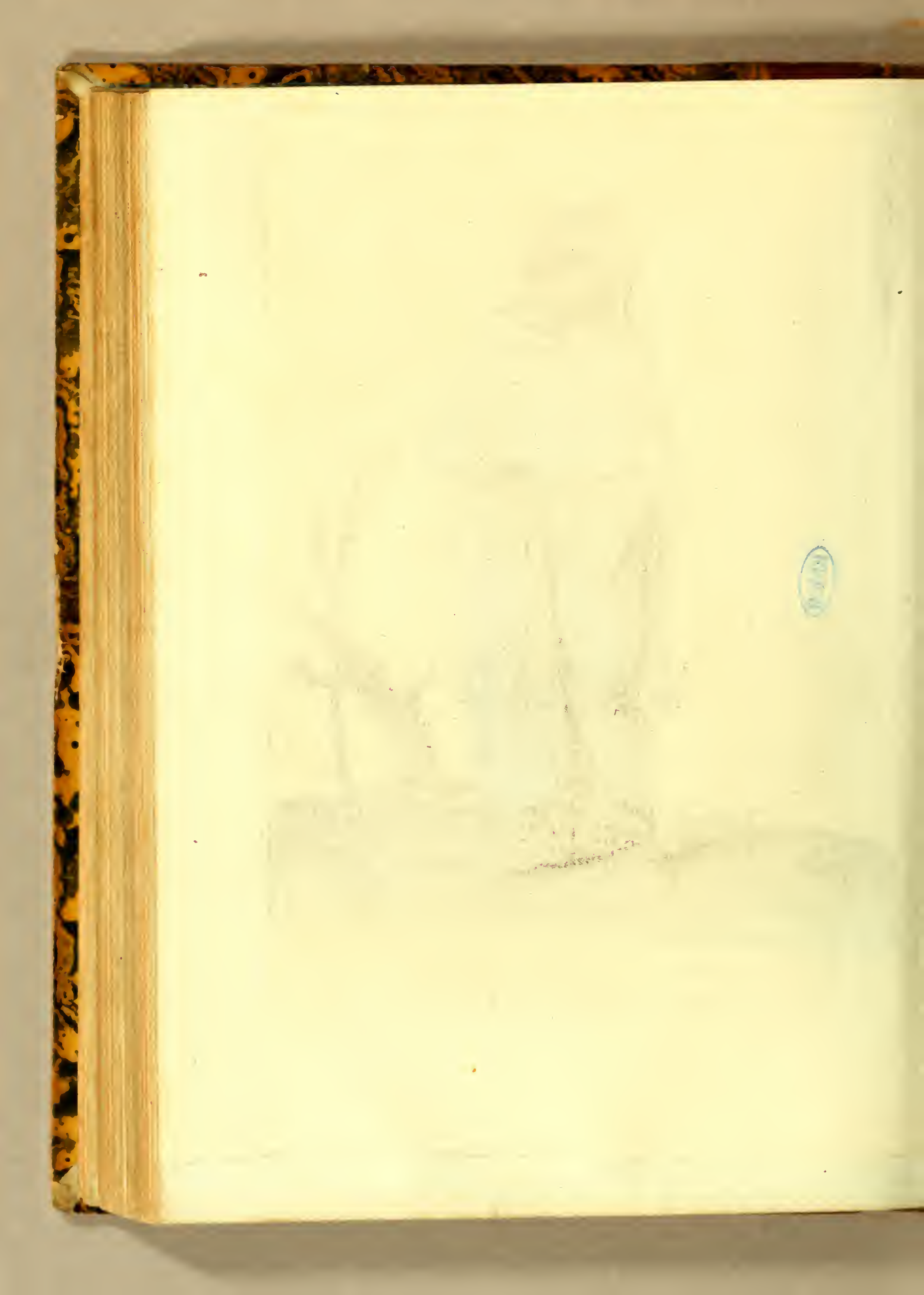
Il y a beaucoup de Juifs épars dans toute l'étendue de l'Empire Ottoman. Ils y ſont ce qu'ils ſont par-tout ailleurs ; patiens & à l'épreuve de tout, l'amour du gain eſt leur ſeule paſſion. Leurs Compagnes font le mêtier de Courtière. (1) Elles portent aux jeunes Femmes enfermées dans les Harems, des marchandiſes en pierreries, étoffes, coſmetiques, &c. ; mais elles ſont bien & duement viſitées par les Eunuques, qui ne leur font aucune grace. Il faut qu'elles ſoient bien connues, pour être admiſes en la préſence des Princeſſes du ſang Ottoman. En un mot, ces Femmes Juives reſſemblent aſſez à nos Revendeuſes à la Toilette ; elles en connoiſſent toutes les allures, &c.

(1) Voyez la Figure.

Fin de la Notice hiſtorique ſur les Turcs.

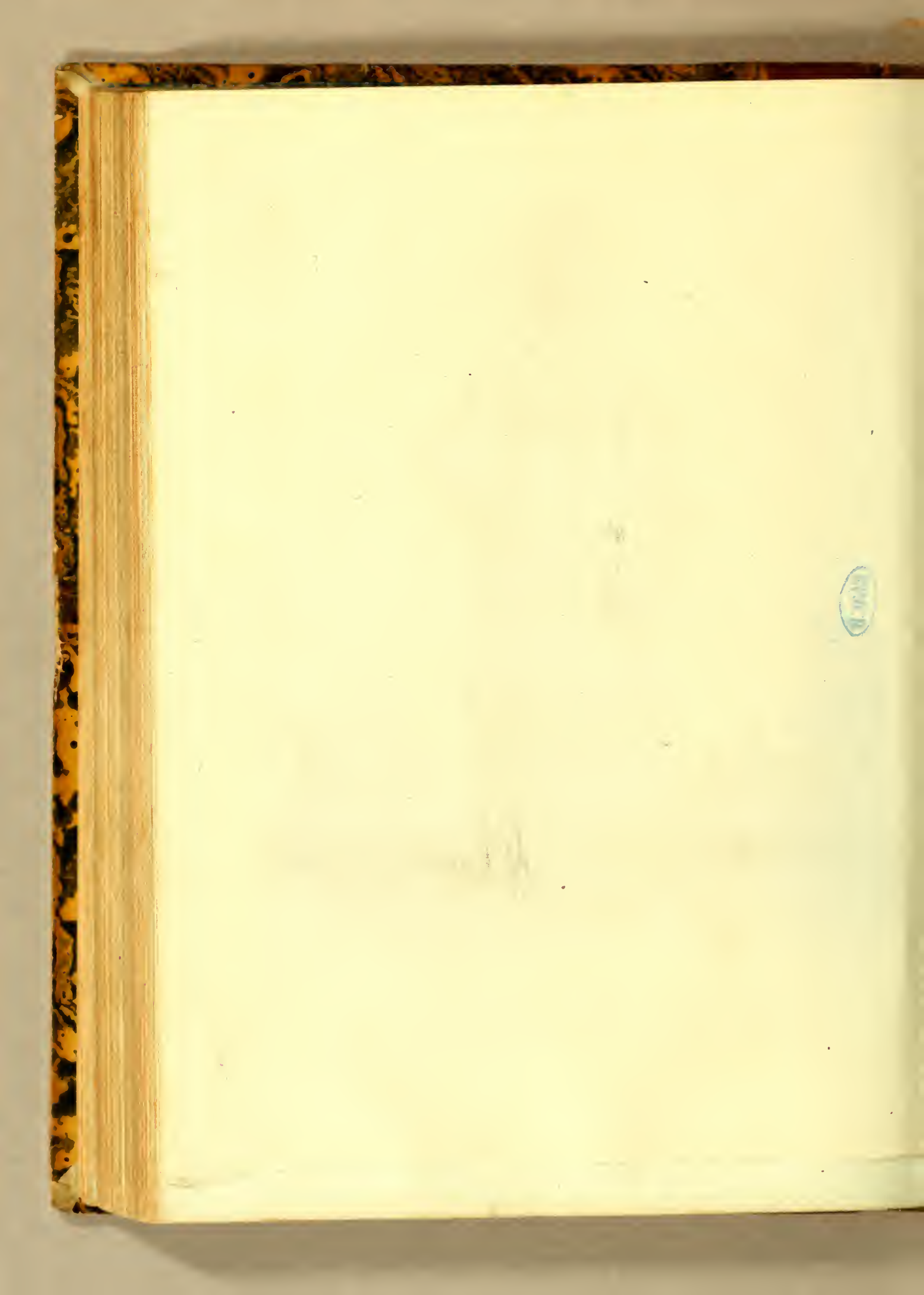


Turc en habit d'hiver.



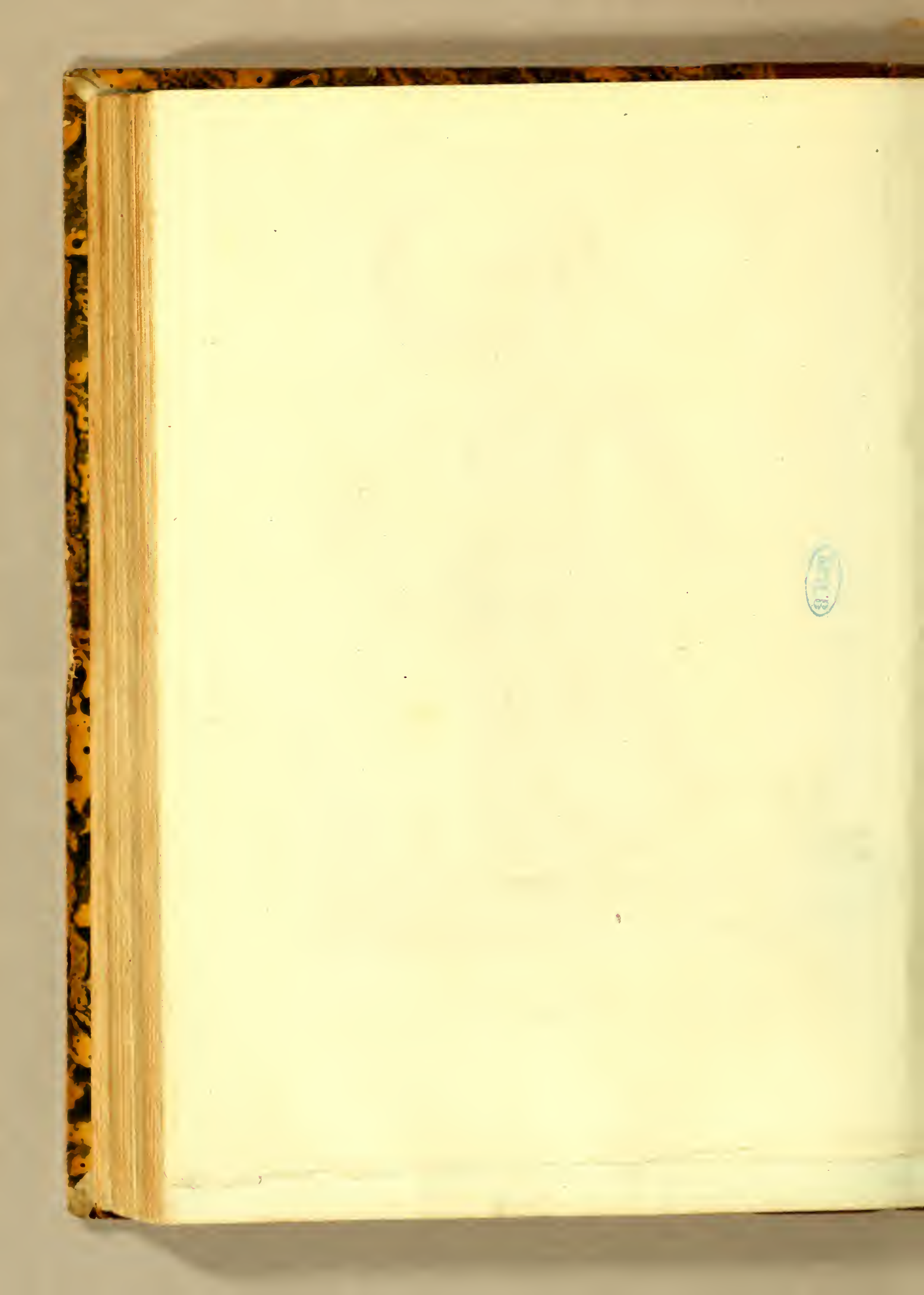


femme Turc allant par les rues.



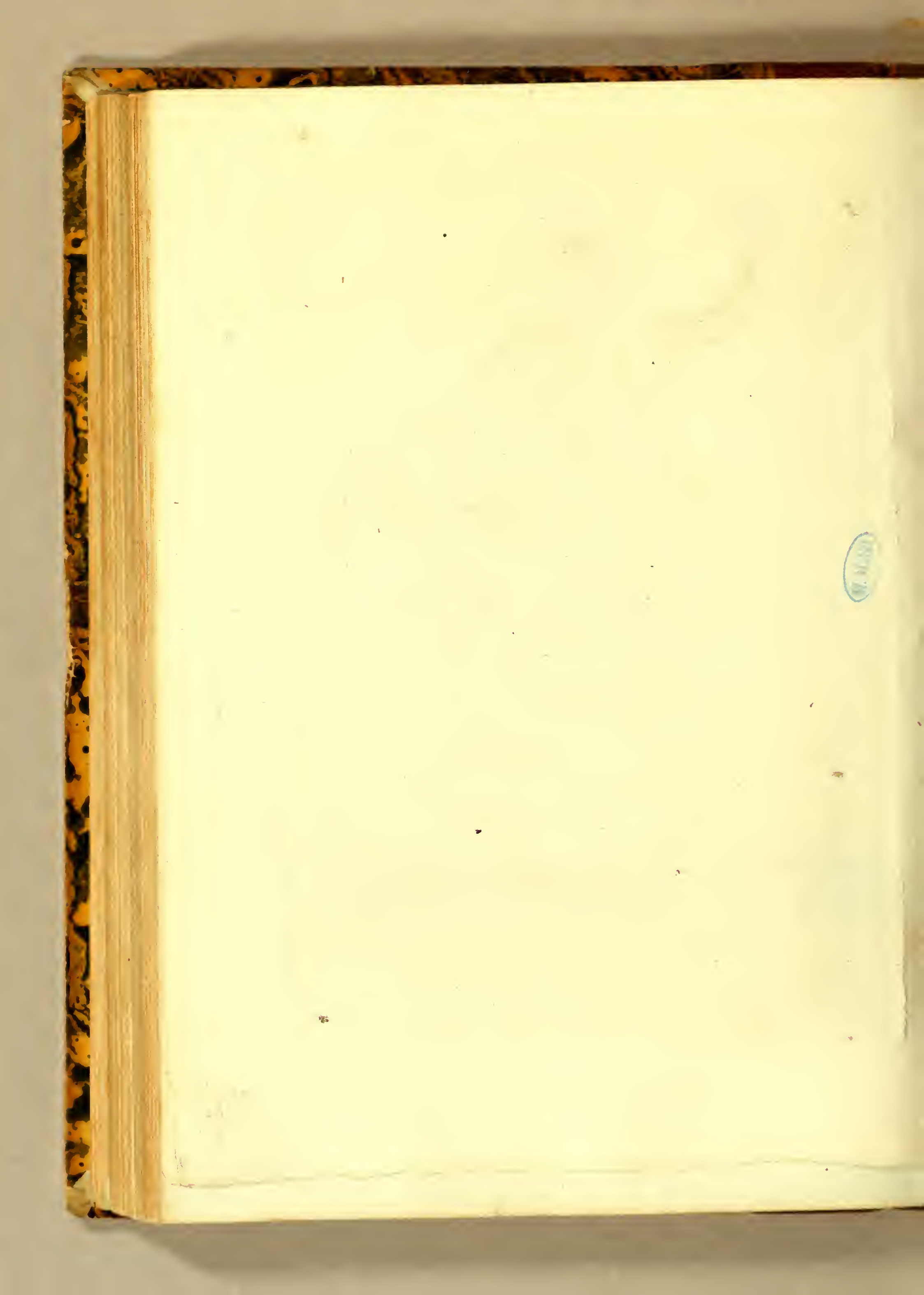


Tchingui ou Danseur Turc.



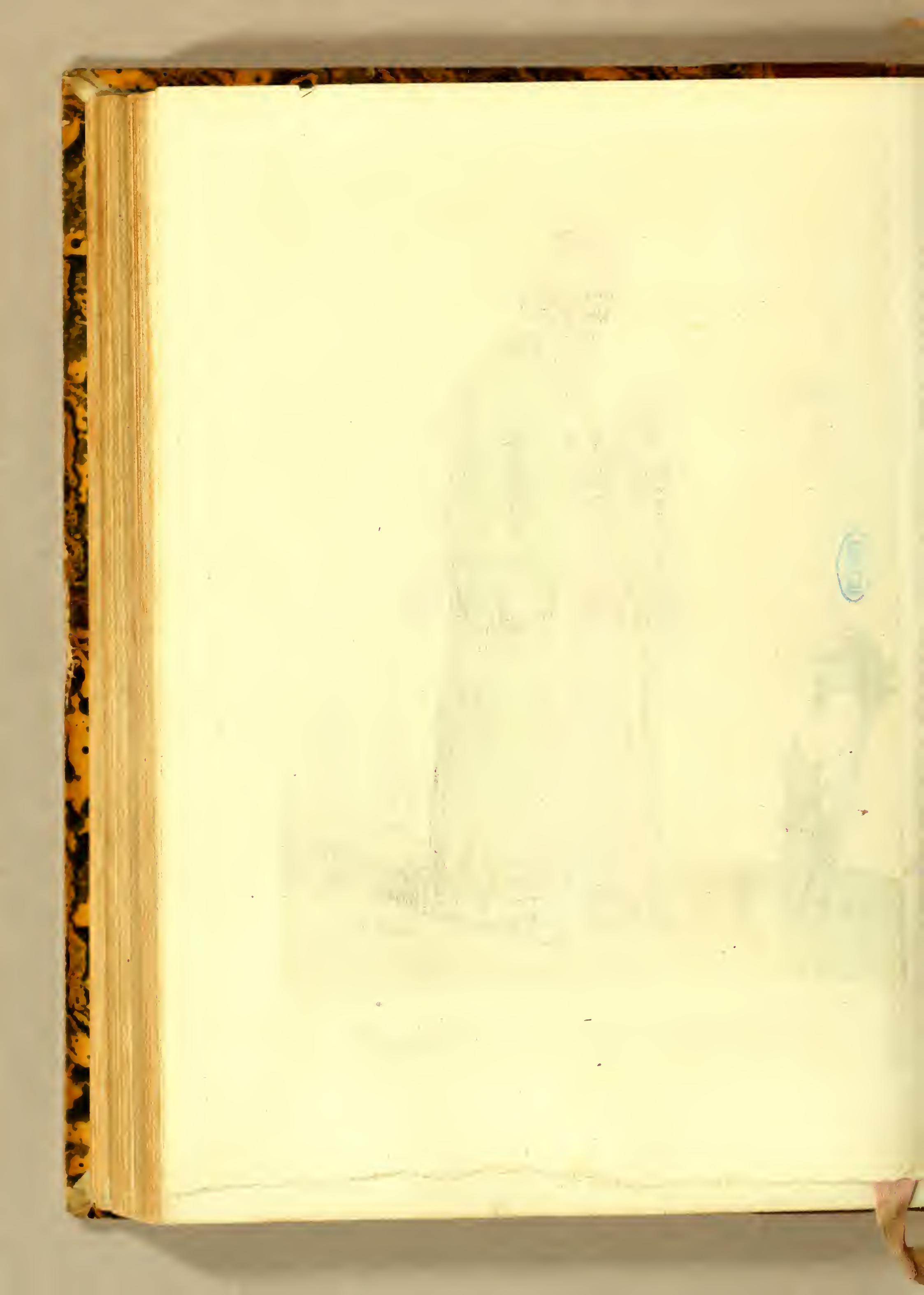


Tchinguise ou Danseuse Turcque.



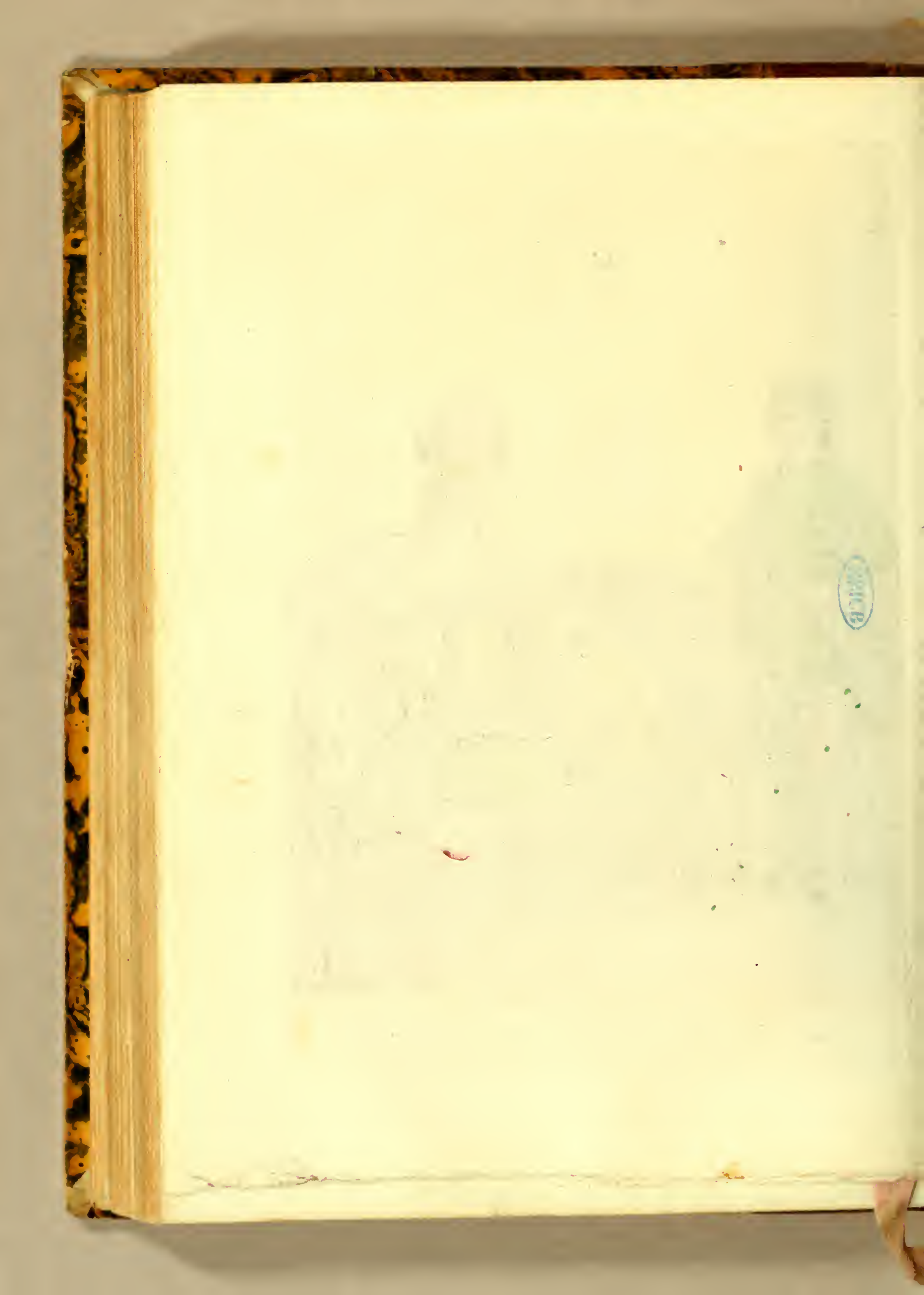


Marchand Juif à Constantinople.





Femme Turque fumant sur le Sophas.



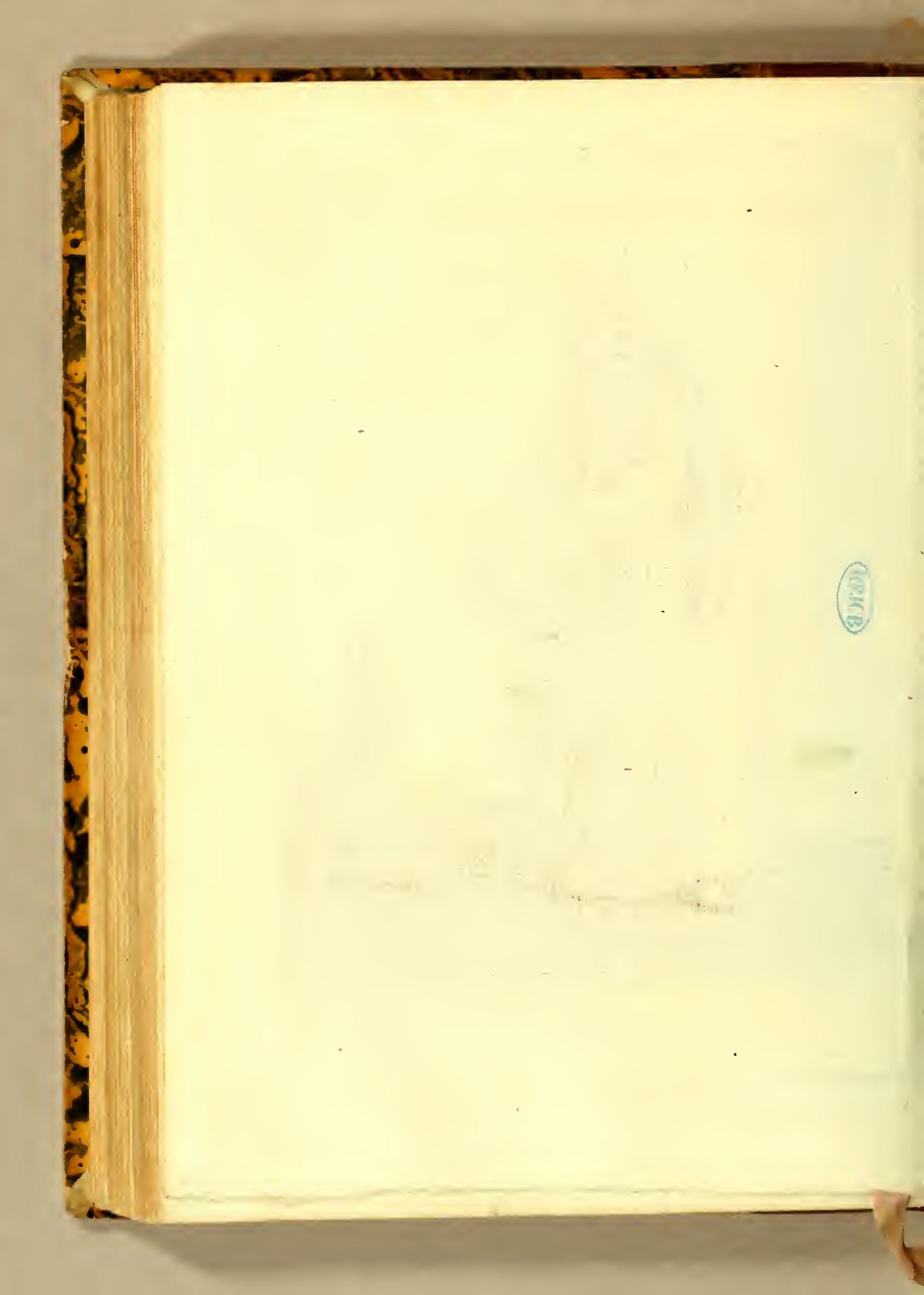


Turc amoureux .





Courtiere Juive.



NOTICE
HISTORIQUE
SUR TERSATO.

LE Territoire de *Tersato* ou *Tersactum*, fait partie de la Seigneurie de Bukari, dans le Littorale, pays dépendant du Cercle d'Autriche. Le Chef-lieu de Tersat est un vieux Château sur un rocher près de Fiume. On y voit une Chapelle de Notre-Dame de Lorette, sur laquelle on a hazardé bien des miracles qui trouvent encore aujourd'hui de fermes croyans dans la contrée. On y vient de fort loin en Pélerinage. Ces menues pratiques de dévotion produisent au moins quelques heureux effets : le commerce en profite.

Non loin de là est le Golphe de Carnero, abondant en poissons. Un des plus remarquables est le Gatto, qui, avec le temps, acquiert beaucoup de volume. Sa peau sert comme le chagrin, & lui ressemble. On en couvre les étuis de montre, les boëtes, les lunettes d'approche. On tire du fond de ce Golphe de Carnero, une espèce de marbre brun, très-dur ; dans l'intérieur des blocs, on trouve des moules toutes vivantes, lisses, brunes, & plus semblables aux dattes pour la grandeur & la forme, que celles qu'on ramasse sur la côte d'Ancône.

Quant aux usages des Habitans du Bourg situé entre le Château de Tersat & la Chapelle, voyez nos Notices sur la Carniole, la Croatie, l'Istrie & la Styrie.

Quant au Costume, voyez la Figure ci-jointe.

Fin de la Notice Historique sur Tersato.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LES TSCHUTSKY.

La découverte d'un nouveau Monde, & la mesure de la terre formoient, dans l'Histoire des Sciences, deux de ses plus brillantes époques. La *juxta-position* de l'Asie & de l'Amérique reconnue & démontrée tout récemment, jette un nouveau jour sur la Géographie du Globe, éclaircit bien des difficultés importantes, & satisfait à la fois les Savants de plusieurs partis contraires. C'est donc aujourd'hui une vérité de fait, que 13 lieues seulement de Mer parsemée d'Isles, separent le nouveau Continent du plus ancien des trois autres ; & telle est en effet la distance du Cap du Prince de Galles-Nord, 53 degrés Ouest sur la côte de l'Amérique, au Cap Oriental-Nord 52 degrés Est de l'Asie, pays des *Tschutsky*. Ainsi, l'Amérique aura pu être peuplée sans l'intervention d'un miracle ; & il est probable que l'Asie lui a rendu ce service ; du moins on peut raisonnablement le conjecturer, d'après l'analogie qui règne entre les Habitans des deux côtes opposées, & si peu distantes l'une de l'autre. Les Pirogues que se construisent les Naturels de ces contrées, avec la peau de quelqu'animal marin, leur suffisent pour franchir les petits bras de Mer

qui les tiennent éloignés, & pour communiquer ensemble.

Le pays des Tſchutsky, ou l'extrémité orientale de l'Aſie, reconnue par Behring en 1728, & confirmée par le Capitaine Cook en 1778, eſt preſque nul pour la végétation. Les Naturels ne vivent que de pêche. Ils ſont établis non loin du rivage, dans une petite Bourgade, où ils vivent heureux du peu qu'ils poſsèdent ; ils n'envient aux Européens, que leurs Couteaux & leur Tabac. Ils ont imaginé deux ſortes d'Habitations. Celles d'hiver, ovales, hautes de 20 pieds, reſſemblent exactement à une voûte dont le plancher eſt un peu audeſſous de la ſurface de la terre. Sa charpente eſt de bois & de côtes de baleines, diſpoſées avec intelligence, & fixées avec art. L'entrée eſt un trou placé au ſommet du toît. Les cabanes d'été ſont circulaires & aſſez étendues. Le comble fait la pointe. Des perches légères & des os couverts de peaux d'animaux marins, en compoſent la carcaſſe. Le lit & le coucher ſont de peaux de daim ſèches & propres. Les ſéparations qu'on y remarque, ſemblent indiquer que cette Peuplade n'eſt pas tout-à-fait étrangère à la pudeur.

Au tour de ces maiſons s'élèvent, à la hauteur de dix à douze pieds, des échaffaudages conſtruits avec des os, & deſtinés à ſécher du poiſſon ou des peaux.

Leurs vêtemens annoncent un degré d'induſtrie ſupérieur à ce qu'on attend d'une Peuplade placée à une ſi haute latitude. Leur Coſtume conſiſte en un cha-

peau, une jaquette, une paire de culottes, des bottes & des gants. Chacune de ces pièces eſt de cuir, de peaux de dain ou de chien, ou de veaux de mer extrêmement bien apprêtées. Quelques-unes conſervent leurs poils. La tête entre dans le chapeau, qui n'a un rebord que ſur le devant, comme pour garantir les yeux. Indépendamment de ces chapeaux, dont la plûpart des Natureles du pays font uſage, ils portent auſſi des capuchons de peaux de chien, & aſſez grands pour couvrir la tête & les épaules. Leur chevelure, noire pour l'ordinaire, eſt raſée & coupée très-près. Aucun d'eux ne laiſſe croître ſa barbe. Ils ont le viſage allongé; ils ſont bien faits, & paroiſſent robuſtes.

Ils font uſage de l'arc pareil à celui des Eſquimaux; leurs traits, dont très-peu ſont barbelés, ont pour garnitures, des os ou des pierres aiguës. Communément ils portent en bandoulière, ſur l'épaule droite, des piques & des hallebardes de fer ou d'acier, ornées de ſculptures ou de pièces de rapport, d'airain ou d'un métal blanc. Une lanière de cuir rouge, forme la Bandoulière. Un Carquois de cuir rouge élégamment brodé & rempli de flêches, pend ſur leur épaule gauche. Ils empoiſonnent leurs traits avec le ſuc d'une certaine racine nommée *zgate*; enſorte que la plus légère bleſſure eſt mortelle, même pour les animaux marins.

Ils ſaluent en ôtant leurs chapeaux. Le chant & la danſe ne leur ſont point inconnus; ils ſont doux & circonſpects. Il paroît qu'ils ſe ſont plus d'une fois abouchés avec les Ruſſes; mais ceux-ci ne les ont pas

encore fait paſſer ſous le joug. Un Peuple qui n'a pour tout tréſor, que la Liberté, compte peu d'envieux, & ne paroît pas même digne d'avoir des ennemis. Cependant on les harcelle de temps à autre : La derniére expédition formée contr'eux eſt de 1750; elle ne produiſit aucun avantage aux aggreſſeurs. Les Tſchutsky ont de la hardieſſe & du courage. Ils ſe ſont rendus redoutables aux Koriaques leurs voiſins, & même aux Européens. Ils s'occupent beaucoup de leurs Rennes; on en trouve parmi eux, une quantité conſidérable de ſauvages & de domeſtiques.

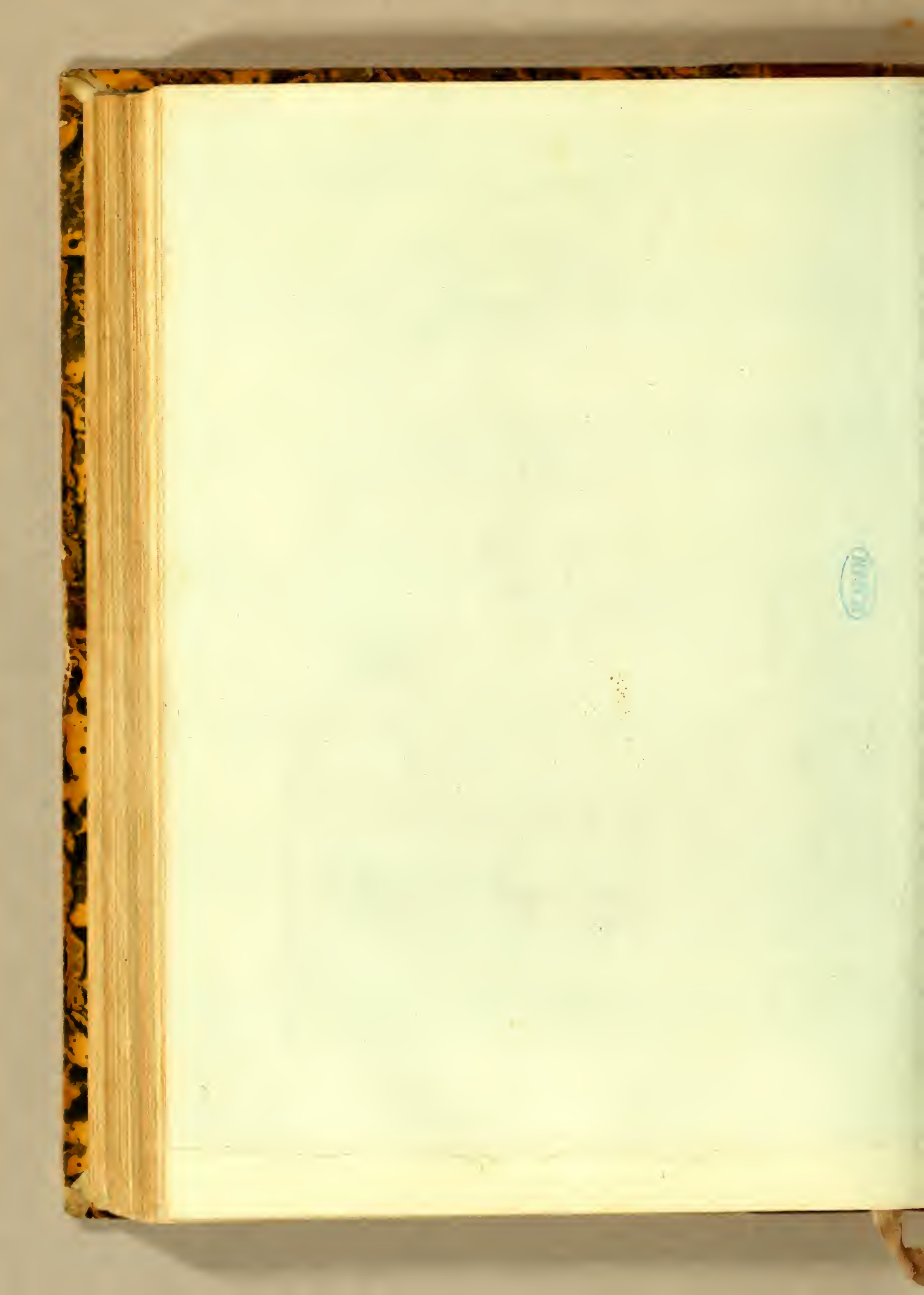
Le pays des Tſchutsky abonde en chiens de l'eſpèce du renard, mais plus gros & de différentes couleurs; ils ont de longs poils ſoyeux, qui reſſemblent à de la laine. On les attelle aux traîneaux pendant l'hiver. Quelquefois auſſi on ſe nourrit de leur chair. C'eſt ſurtout ici qu'ils méritent de ſervir d'emblême à la Fidélité, & de modèle aux Amis. On leur donne la liberté dans la belle ſaiſon; & ils en profitent juſqu'à la fin de l'été. Quand la neige commence à tomber, ils ne manquent pas de retourner chez leurs Maîtres, & s'offrent d'eux-mêmes au joug du travail & de la ſervitude.

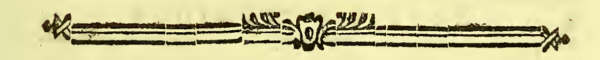
Nous avons oublié de dire, d'après d'anciennes Relations de Voyages, qu'un Négociant Ruſſe (Seodot Alexeieff) en 1648, fit avec ſept navires, le tour de la Peninſule de Tſchutsky.

Fin de la Notice hiſtorique ſur les Tſchutsky.



Tschutski.





NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ISLE
DE THERA,
OU
SANTORIN.

CES deux noms que porte la même Isle pourroient servir à désigner les deux époques de son Histoire, & la révolution physique qui l'a rendue si dissemblable à elle-même. *Santorin* n'est plus cette *Thera* que Lacédémone envioit & enleva à la Phénicie ; & Sainte Irene, sa Patrone, ne lui a pas rendu le surnom de *Callisthe* (très-belle), qu'on lui donnoit du temps que Minerve étoit sa principale Divinité.

Si cette Isle n'est pas le produit d'un volcan, elle en est du moins le foyer. Depuis des milliers d'ans peut-être, couvé dans le fond de ses entrailles, il ne permit à la terre qui le receloit d'être fertile & riante, que jusqu'au moment de son explosion qui eut lieu à plu-

ſieurs repriſes, & qui y changea totalement la face des choſes. Avant cette terrible cataſtrophe, ſon port avoit un fonds, & offroit un aſyle ſûr au commerce maritime. Le ſol favoriſoit tellement la population, que les Inſulaires, dès la treizième génération, depuis l'arrivée de Theras leur ſecond Fondateur (1), furent en état de fonder à leur tour la Colonie de Cyrêne en Lybie. La Capitale, qui avoit le nom de l'Iſle, étoit une des plus belles Villes de l'Archipel & même du continent voiſin, comme l'atteſtent encore les reſtes déplorables du Temple d'Apollon; leſquels ſervent aujourd'hui à la conſtruction d'une Chapelle de Saint-Etienne; enſorte que c'eſt ſurtout ici le cas de dire que le Chriſtianiſme a été élevé ſur les ruines de l'idolâtre antiquité. Le Paganiſme paroît du moins excuſable, en cela que les Autels étoient un moyen qu'avoient trouvé les Peuples pour conſacrer leur reconnoiſſance envers leurs Bienfaiteurs; & c'eſt ainſi que les Théréens diviniſèrent Theras.

Telle qu'elle eſt, c'eſt-à-dire menacée au premier moment d'un renverſement total, l'Iſle de Santorin eſt encore peuplée de huit mille individus. L'abîme de feu qu'ils ont ſous leurs pas les occupe moins que la diverſité de Religion qui les met aux priſes les uns avec les autres; tant l'opinion a d'empire ſur l'eſprit de l'homme. Huit cents Catholiques mêlés à ſept mille Schiſmatiques forment un enſemble incohérent, qui n'eſt retenu que

(1) Cadmus avoit été le premier.

par le Juge Mufulman ; lequel n'interpofe jamais impunément fon autorité. Les mœurs, du moins à l'extérieur, gagnent à cette lutte fourde & continuelle. Les deux Sectes, fur-tout le parti le moins nombreux, s'obfervent réciproquement & affichent à l'envi des vertus auxquelles on defireroit un motif plus noble que le refpect humain & la jaloufie. C'eft ainfi qu'en France, les Proteftans qui n'y font pas les plus forts, s'y montrent beaucoup plus réguliers dans leur conduite morale & civile. Le Clergé grec eft très-peu inftruit, & par conféquent le Peuple qu'il dirige. Des jeûnes obfervés en toute rigueur, & fur-tout une haine bien cordiale contre les Latins, lui attirent & confervent la confidération. L'Evêque n'eft pas riche, & il n'en remplit que mieux fes fonctions. Il vit abfolument en Apôtre ; & il ne manque à la gloire de ce Prélat, que d'avoir embraffé ce régime édifiant par goût & non par néceffité. Hélas! ofons le dire, la plupart de nos vertus font rarement à nous toutes entières. ; fi on en ôtoit ce qui appartient aux circonftances de lieu & de temps, la part qui nous en refteroit feroit trop peu de chofe pour nous en glorifier. C'eft fans doute ces confidérations que le fage légiflateur des Chrétiens avoit en vue, en recommandant l'humilité à fes Difciples.

Les Infulaires jouiffent de peu d'aifance, mais les Santorines fauvent les apparences le plus qu'elles peuvent ; leur pauvreté difparoît fous le fafte & la coquetterie, héréditaires chez les femmes grecques ; elles fem-

blent vouloir, par l'extérieur du luxe, se cacher à elles-mêmes la médiocrité de leur fortune. La vanité leur fait oublier les besoins les plus réels; ou plutôt elles n'en ont pas de plus grand que celui de la parure. Les maîtresses de maison apprêtent elles-mêmes le repas, & font ce qu'on appelle tout le ménage; & dans ces momens, elles mettent bas leurs beaux habits, qu'elles reprennent au plus vîte, pour n'être point surprises.

Tout le côté de l'Isle opposé à celui du volcan est assez fertile; & la terre, quoique couverte de pierres ponces, produit pourtant une grande quantité de vignes qui donnent d'excellent vin. On y recueille aussi beaucoup d'orge & de coton; mais peu de froment. La construction des maisons ne coûte pas beaucoup de soins. Ce sont plutôt des abris légers, la plupart sans couverture. En quelques endroits les Insulaires ont creusé les rochers, pour s'y former des logemens, sans doute espérant y être mieux garantis contre les tremblemens de terre qu'on y éprouve souvent.

Les Théréens, dit-on, ne pleuroient point ceux d'entr'eux qui mouroient avant sept ans ou après cinquante. L'existence des premiers n'étoit comptée pour rien, les seconds avoient assez vécu. Les Santorins, en se rappellant cet usage de leurs ancêtres, devroient le modifier, & pourroient, à l'imitation des Thraces, prendre le deuil le jour de la naissance de leurs enfans, & se réjouir à leur trépas. Tout, hélas! leur en fait une loi, en ce moment; les préjugés où ils sont plongés, & les

dangers dont ils ſont inveſtis; ils n'auroient que trop ſujet de s'appliquer ce paſſage du Poëte courtiſan :

Et incedis per ignes
Suppoſitos cineri doloſo.
HORATIUS, lib. II. Od. I.

La cendre où vous marchez couvre un feu ſouterrain.

L'Iſle de Thera étoit encore dans toute ſa ſplendeur ſous le règne des premiers Empereurs Romains. Car elle leur conſacra pluſieurs beaux monumens, dont il reſte à peine les Inſcriptions. Les Théréens érigèrent une ſtatue à Marc-Aurele, ainſi qu'à Antonin.

Pour donner une idée du ſtyle lapidaire des Anciens, dont les Modernes n'ont point fait une étude aſſez réfléchie, citons deux Inſcriptions courtes, mais touchantes par la ſimplicité du ſujet & de l'expreſſion.

I.

Aurelius Tychaſius
Pour ſon père,
Et Elpizouſa
Pour ſon cher mari Tychaſius,
Conſacrent
Les témoignages de leur tendreſſe.

II.

Carpus
A conſacré par ce monument
Son amour
Pour ſa chère femme
Soeide,
Qui n'avoit point eu d'autre mari.

Cette dernière circonſtance n'étoit pas indifférente aux Anciens. Dans les liens du cœur, ils mettoient au moins autant de délicateſſe & plus de dignité que les Modernes.

L'Iſle de Thera revendiquoit Ariſtippe. Il en étoit du moins originaire, ce Philoſophe des gens du monde, qui, à peine ſorti de l'école de Socrate, s'introduiſit à la Cour de Denys-le-Tyran, y troqua le manteau du Sage contre la pourpre du Courtiſan, & dont la morale commode ſavoit ſe plier aux circonſtances & s'humaniſer à propos. Tel fut Ariſtippe le Cyrenaïque. C'étoit à lui, plutôt qu'à Epicure, qu'il falloit reprocher l'abus de la Philoſophie, dont il ne ſe ſervoit que pour aiguiſer les paſſions qu'elle doit émouſſer. Il ne manqua pas de ſucceſſeurs : mais l'Elève qui lui fit le plus d'honneur, & qui doit lui concilier ceux auxquels ſes mœurs l'ont rendu ſuſpect, c'eſt ſa propre fille. Aretée avoit autant de vertu que de beauté, & ſon ſavoir égaloit l'une & l'autre. Elle rendit ſon fils capable de ſoutenir la gloire de l'école de ſon pére. C'eſt à ce même Ariſtippe que nous ſommes redevables de cette belle idée dont nos Juriſconſultes criminaliſtes devroient faire leur profit :

« Le méchant eſt un mauvais calculateur qu'il eſt » moins à propos de punir que d'éclairer ſur ſes vrais » intérêts. »

Thera réclame encore Callimaque, le Santeuil des Anciens, dont les Hymnes, modèle de délicateſſe & d'élégance, juſtifient preſque le culte conſacré aux per-

ſonnages

ſonnages menſongers de la profane Mythologie. Ce Poëte (dit-on) dédia une lampe à Pallas, & l'offrande plut tellement à la Déeſſe, qu'elle en rendit l'huile inconſumable.

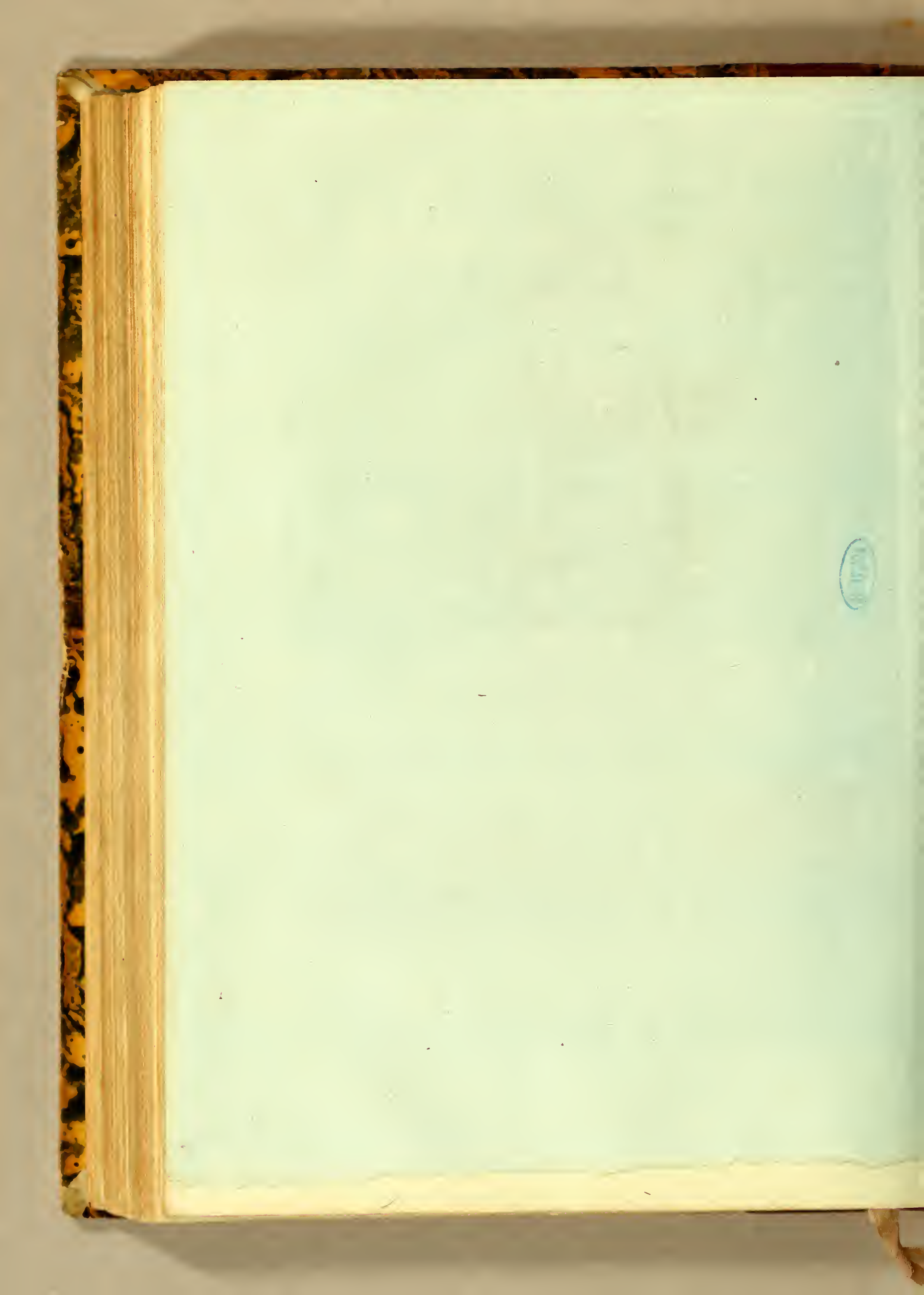
Santorin n'eſt pas en reſte avec Thera pour les événemens merveilleux arrivés dans cette Iſle. Le martyre d'Irène eſt bien capable de l'illuſtrer. Avant d'être condamnée au feu, on fit ſubir à cette ſainte femme une épreuve bien délicate pour ſon ſexe. Si le Dieu de la Pureté ne la ſauva pas du bûcher, il manifeſta bien mieux ſa providence, en faiſant ſortir Irène du lieu de débauche qu'on lui avoit aſſigné pour priſon, auſſi intacte qu'au moment qu'elle y entra. Irène y fut expoſée ſans voile; mais ſon Dieu en mit un ſur les yeux profanes qui oſèrent ſe lever ſur elle.

L'inſpection détaillée de la Figure ci-jointe ſuffira pour en bien ſaiſir le coſtume, qui a quelque choſe de galant & de noble tout à la fois. Malgré les révolutions du temps & la métamorphoſe des lieux, les Grecs modernes ont ſu conſerver dans le fond du caractère & dans les manières extérieures, un certain air de famille qui n'échappe point à l'Obſervateur exercé.

Fin de la Notice hiſtorique ſur Thera.

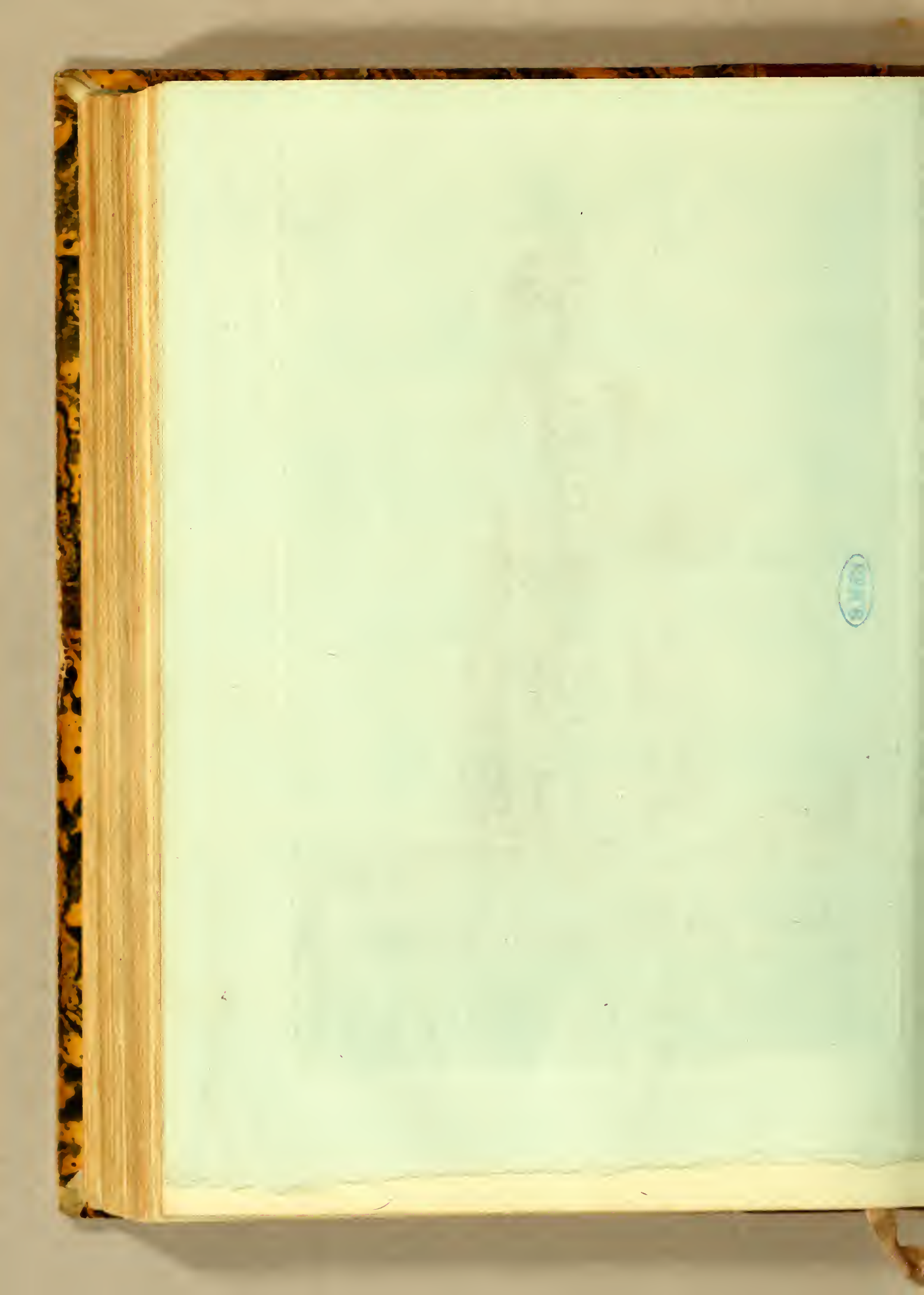


fille de l'Isle de Santorin.





Femme de l'Isle de Santorin.





NOTICE

HISTORIQUE

SUR LE TYROL.

LE Comté du Tyrol, qui faisoit partie de l'ancienne Rhétie, appartient aujourd'hui à la Maison d'Autriche. Elle confine à la Bavière, aux Etats Vénitiens, à la Souabe & aux Grisons. C'est un pays de montagnes généralement fertiles, & capables de nourrir leurs habitans. Mais les Tyroliens ne séjournent pas volontiers dans leur terre natale : si-tôt qu'ils peuvent s'expatrier, ils vont porter leur industrie dans des contrées plus en état de l'apprécier. Ils feroient peut-être tout aussi-bien de vivre où ils sont nés. Ils ne trouvent presque nulle part le beau privilège dont ils jouissent chez eux : aux Etats du Tyrol, les paysans sont comptés pour quelque chose dans leurs propres affaires, & forment un Ordre dont le suffrage est nécessaire pour asseoir une imposition proposée par le Souverain. Le Tyrol est favorisé aussi d'une autre immunité non moins précieuse; il est exempt de la garnison impériale, & a le droit de lever des troupes pour sa propre défense.

On desireroit plus d'instruction dans ce pays, où la Religion romaine est exclusive. Mais il n'y a d'Université

qu'à Infpruck, Capitale de tout le Comté, belle Ville, érigée comme telle depuis 1234. Marie-Thérèfe y fonda un Chapitre de fix Dames nobles; & ce qui étoit plus utile, y fit dreffer une bibliothèque. Les hommes ne peuvent pas plus fe paffer de lumières que de prières.

Hall eft une autre jolie petite Ville voifine d'Infpruck & prefqu'auffi ancienne. On y trouve une Abbaye royale dont les Chanoineffes font habillées encore aujourd'hui, comme l'étoient leurs Fondatrices, les trois filles de Ferdinand I. Elles portent des habits de deuil & des chapeaux pointus.

A une lieue d'Infpruck eft un château antique (*Ambras*) qui renferme les pefantes armures de deux cents guerriers, parmi lefquelles figure la lourde lance de l'Archiduc Ferdinand, dont la force du corps paffoit pour un prodige. Les gens de guerre d'alors étoient des efpèces de Porte-faix. Aujourd'hui on veut plus de vigueur de tête que de bras; & le Maréchal de Saxe n'eût point été nommé le Héros de fon fiècle, s'il n'avoit eu que les membres d'un Athlete.

En général les femmes font peu diftinguées des hommes par les habits. Les deux fexes portent des chapeaux de diverfes couleurs.

Le coftume d'hyver pour toutes les claffes, eft noir. On fait beaucoup de confommation de l'étoffe de laine qu'on nomme prunelle, & de blondes noires. Les femmes ont un bonnet de velours de différentes couleurs, bordé de fourrures; il a des abajoues, & eft applati par le haut à la manière d'un mortier. La chevelure eft féparée en

plusieurs tresses roulées sur la tête. Le col est chargé d'esclavages, ou colliers à plus d'un rang, qui tombent jusqu'au bas du corps. Celles qui passent pour se mettre le mieux, portent une espèce de fraise à petits plis, fixés & recouverts de blondes. On a soin de laisser toujours un espace nud entre le collier & le corset. Le corset de la paysanne est boutonné comme une veste jusqu'en haut. Le jupon est garni pour l'ordinaire. Le paysan conserve les larges haut-de-chausses de ses pères. Il porte une aigrette à son chapeau de forme ronde, & un tablier pointu par le bas, & placé fort haut sur son estomac.

Fin de la Notice historique sur les Tyroliens.


Desrais del. Mixelle sculp.

habitant du Tyrol.

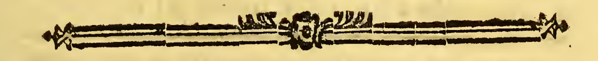




Desrais del. Mixelle sculp.

Habitante du Tyrol.





MŒURS

ET COUTUMES

DES

TSCHOUKOTSKES.

VERS le nord-eſt de la Sibirie, entre la mer glaciale & l'océan ſeptentrional, depuis les fleuves Anadir & Kolyma, s'élève un long promontoire dont le ſol marécageux & ſtérile, dégarni de bois & couvert de roches, offre l'aſpect le plus triſte, & qui loin de permettre à l'Européen d'y ſéjourner, lui interdit même les facilités d'y voyager. Le jour s'y refuſe pendant l'hyver, & l'hyver y occupe les trois quarts du cercle de l'année. Cette contrée inhabitable n'eſt cependant pas déſerte, & renferme une Nation aſſez nombreuſe, dont le caractère eſt parfaitement conforme à la rudeſſe du climat. Les Tſchoukotskes, d'une commune origine avec les Koraiks, forment un Peuple indomptable & le plus ſauvage de tous ceux de la vaſte Sibirie. Vaincu ſouvent, mais toujours libre, ſon nom groſſit la liſte des ſujets de la Couronne Ruſſe; mais on ne doit pas encore ſe flater de pouvoir le faire entrer dans leur dénombrement.

On ne fait presque rien de cette Horde inabordable qui s'ignore elle-même. Elle a retenu quelque chose des mœurs des Koraiks, mais en les poussant à un degré extrême. Elle est divisée par familles, sans aucune subordination. Seulement le plus riche ou le plus adroit a une sorte de prépondérance sur ses voisins, mais se garde bien de l'affecter. Plusieurs d'entr'eux n'ont pas même de huttes, & choisissent pour leurs demeures des antres, à l'entrée desquelles ils suspendent des peaux de rennes en guise de porte. Privés de fer & de poterie, les ustenciles de leur ménage sont en cuir, en bois, & en pierre grossièrement façonnée. Rien de plus grotesque que l'ensemble d'un Tschoukotske armé de son arc, de sa fronde, d'une pique garnie d'os pointus & d'un couteau ou éclat de rocher tranchant, passé dans sa ceinture. Le reste du costume n'est, pour ainsi dire, que la charge de celui des Koraiks. Cette caricature devient tout-à-fait complette, si on représente ce Sauvage hyperboréen assis dans son *baïdar*, nacelle faite de côtes de baleine, recouvertes de peaux de chien de mer, & ayant la forme d'une bourse attachée autour du corps. Ce baïdar, étroit & applati, est ordinairement long d'environ deux brasses.

La seule richesse de ce Peuple consiste en rennes. Les troupeaux de dix mille pièces ne sont pas rares, & on en voit de cinquante mille. Ils se nourrissent de toute sortes de viandes plutôt boucannées que cuites. Ils aiment sur-tout le boudin, qu'ils mangent seulement fumé. L'eau

eſt leur boiſſon journalière. Leur liqueur favorite eſt une décoction de champignons enivrans. Il fait ſi chaud dans leurs tanières d'hyver, que les femmes y ſéjournent toutes nues; & ſouvent cependant on n'y a pour feu que la flamme d'une lampe remplie d'huile de poiſſon. La mèche eſt faite de mouſſe. Il eſt vrai qu'ils ſont très-aguerris contre le froid. Le meurtre & le vol ne ſont des délits qu'entre les membres d'une même race. Hors de ſa famille, tout eſt permis & même autoriſé. On trouve un mariage bien aſſorti, quand un jeune-homme fameux par ſes brigandages épouſe une fille connue par ſes larcins. Mais s'ils n'ont point de généroſité & de retenue dans leur conduite envers leurs voiſins rivaux, ils n'en ſont pas moins hoſpitaliers, & l'étranger paiſible qui les viſite en eſt reçu comme un frère. Ils tuent pour faire faire bonne chère à leur hôte le renne qu'ils ſe feroient refuſé à eux-mêmes dans leurs plus preſſans beſoins. Ils pouſſent plus loin leur bienveillance. A la fin des repas, on offre aux convives, pour deſſert, les dernières faveurs de ſa femme ou de ſes filles. Les Eſpagnols devroient voyager chez les Tſchoukotskes.

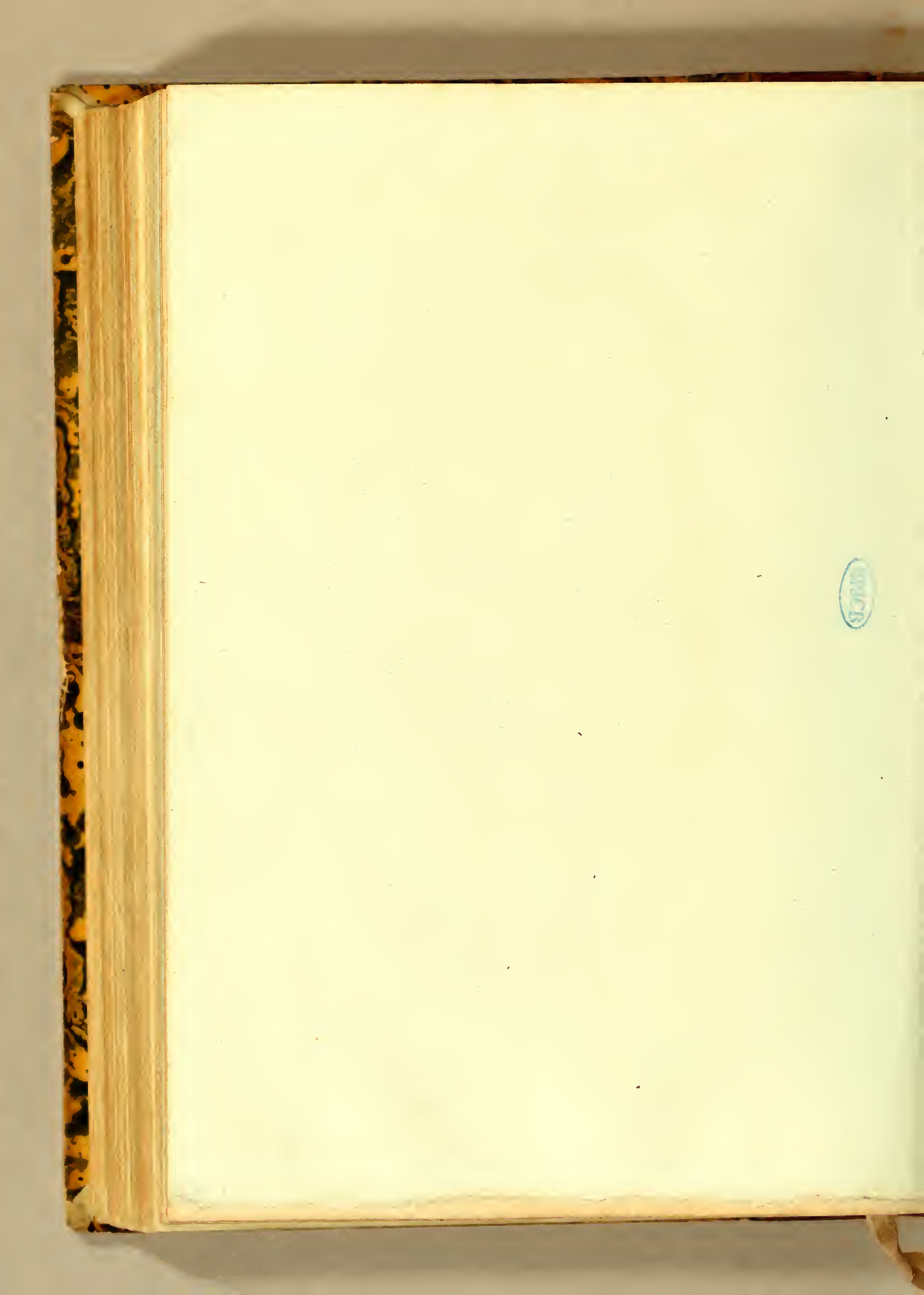
Ces Barbares ſi complaiſans jurent par le Soleil; & dans leurs traités, donnent leurs Prêtres pour ôtages. Ce trait de politique & de ſageſſe n'eſt pas encore venu à l'eſprit des Nations éclairées de l'Europe. Leur Religion eſt toute matérielle. Peu inquiets de l'autre monde, peu attachés à celui-ci, le ſuicide leur offre un port

commode dans lequel ils ſe jettent au premier coup de la tempête. Il ſera difficile de rendre eſclave une Nation qui préfère la perte de la vie à celle de la liberté.

Fin des Mœurs & Coutumes des Tſchoukotskes.



homme Tschoukotske .





NOTICE
SUR LES TATARS
DE TOBOLSK
ET DE TOMSK.

L'AN 1582, Yermk, Chef de Kosaks, pénétra jusqu'au fleuve Irtisch, ruina Sibir, Capitale de Sibirie, bâtie sur la rive droite, & en dispersa les habitans Tatars. En 1587, le Gouvernement Russe se trouvant maître des conquêtes du barbare Yermak, fonda à l'embouchure du fleuve Tobol une autre Capitale (Tobolsk) qui remplaça Sibir.

Les Tatars actuels de Tobolsk représentent les anciens possesseurs de cette contrée. Ils ne fréquentent pas la Ville; mais ils occupent les deux côtés du fleuve Tobol. Les Villages qu'ils ont formés contiennent de dix à cinquante fermes, & peuvent être évalués à plus de quatre mille mâles. Leur constitution physique & morale a tant de ressemblance avec celle des Touralinzes, que ces deux Peuples doivent être issus de la même souche. Ils ne diffèrent que par le culte. Les Tatars de Tobolsk ont tenu bon; on n'a pas encore pu leur faire bien comprendre l'avantage du baptême sur la circoncision;

& dans la balance de leur grossier jugement, l'Evangile n'a pas eu plus de poids que le Coran.

Ils sont tous agriculteurs par nécessité : ils eussent préféré d'élever des bestiaux ; mais le mauvais air qu'exhalent les eaux mal dirigées de l'Irtisch & du Tobol, feroit périr leurs troupeaux. Plus laborieux, ils seroient plus à leur aise. Chacun d'eux ne laboure que ses trois *disettines* (1) de terrein ; la chasse ne sauroit les dédommager ; ils ne trouveroient pas de gibier ; & les tentatives qu'ils ont faites sur les abeilles n'ont point eu de succès. Les femmes sont presque toutes Tisseranes ; mais leurs métiers, d'une méchanique trop simple, n'avancent pas la besogne en proportion du temps. Leur pauvreté habituelle les met dans l'heureuse impuissance de satisfaire au luxe & à la débauche. Le prix d'une fille à marier est de vingt à cinquante roubles. Peu d'hommes ont plus d'une femme.

Les Tatars de Tomsk proprement dits, frères des précédens, n'habitent pas les fauxbourgs de la Ville qui porte leur nom. Ils sont répandus depuis les montagnes de Kousnezk sur les deux rives du Ton, jusqu'à l'embouchure de ce fleuve dans l'Oby. Divisés en quatre wolosts, chacun de ces wolosts contient trente Villages. Depuis le dénombrement fait en 1760, chaque quartier de trente Villages ne paie la taxe qu'à raison de quatre cents trente mâles. Les abeilles & les bestiaux les occu-

(1) *Disettine* est une étendue de soixante brasses de long sur quarante de large.

pent tout entiers au détriment de l'agriculture; ils ont d'épaiſſes forêts très-favorables à la chaſſe. Ce Peuple enterre ſes morts toujours près d'un bois, & conſtruit ſur la foſſe une cabane en poutre qui reſſemble beaucoup à une maiſon; enſorte que de loin un cimetière a la forme d'un Village. La loi de Mahomet autoriſe la polygamie, mais ils ne ſont pas aſſez riches pour faire uſage de ce droit. On peut ſe procurer une jolie fille de vingt ans & d'une bonne complexion, pour un cheval qu'on donne au père, & un habit de gala à la mère. Le principal ornement d'une fiancée le jour de ſes noces, eſt ſon taſtar; c'eſt un grand linge qui ſert de voile. Pendant la cérémonie, on le fait retomber ſur le viſage avec beaucoup de grace. Pour ſe parer, on met un petit bonnet de quelque riche étoffe, & pardeſſus un autre bonnet applati & garni d'un bord de fourrure. Le col des chemiſes eſt toujours brodé en diverſes couleurs. Aux oreilles, les femmes de Tobolsk & de Tomsk mettent des cordons, des perles de verre, au lieu de boucles d'oreille. Le reſte du coſtume diffère peu de celui des Kaſanniennes. L'habillement des hommes eſt comme à Kaſan.

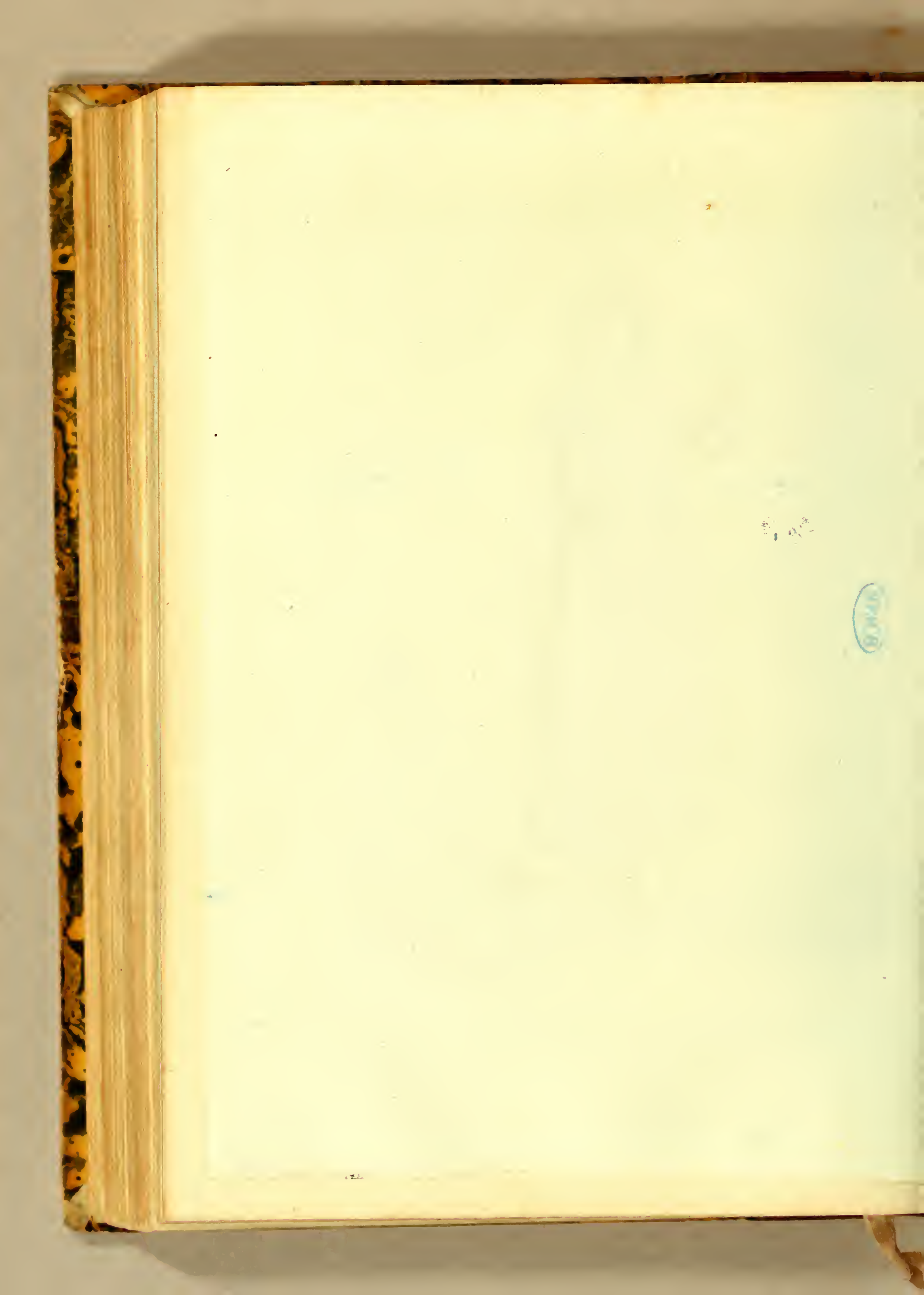
Fin de la Notice ſur les Tatars de Tobolsk ou Tomsk.



Desrais del.

Mixelle sculp.

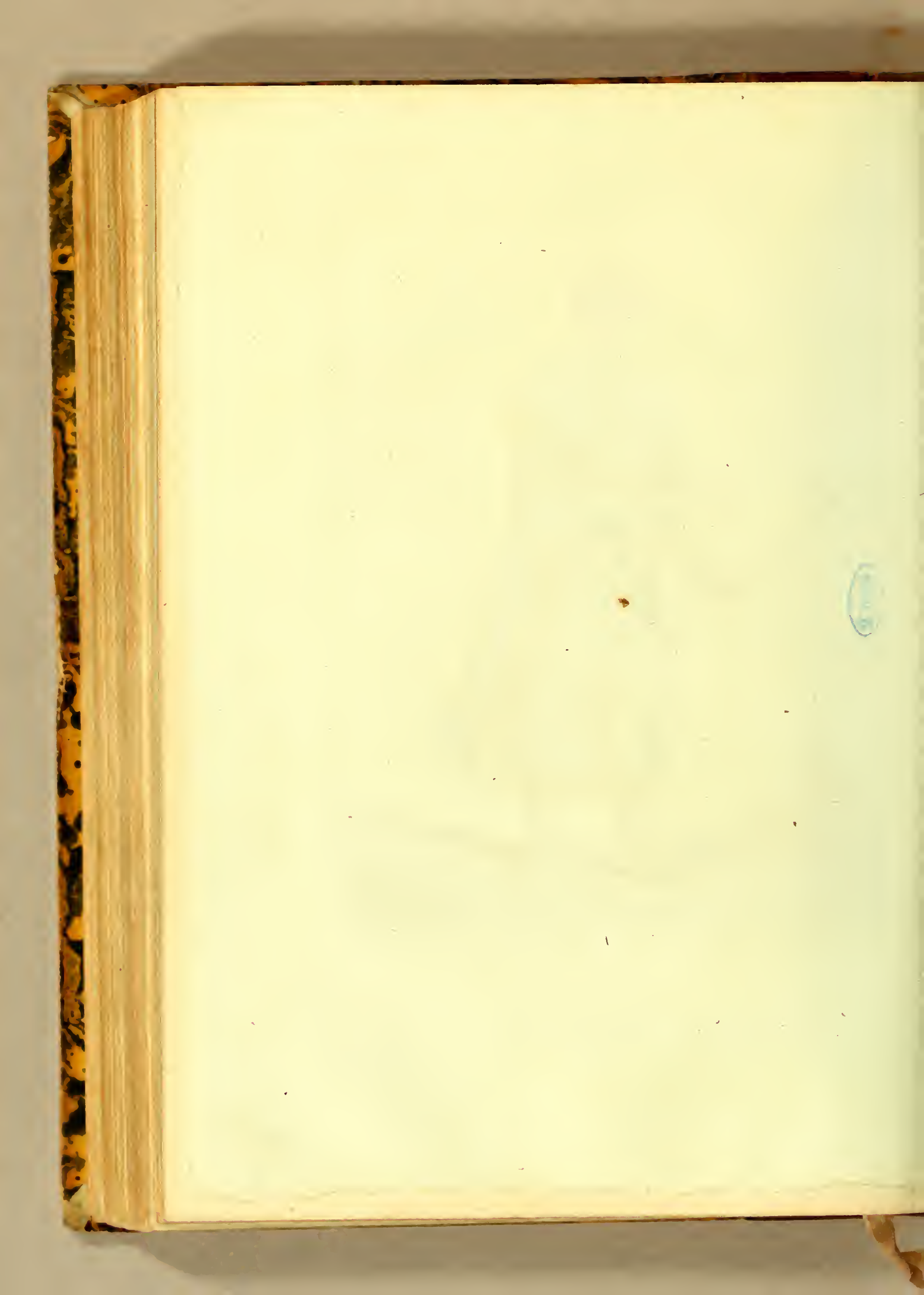
Femme Tatar Tobolsk.

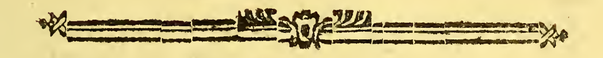




Desrais del. Mixelle sculp.

Homme Tatar de Tobolsk.





MŒURS
ET COUTUMES
DES
TOURALINZES.

LES Tatars du XIII[e] ſiècle, lors de leurs conquêtes en Sibirie, y laiſſèrent pluſieurs Colonies. Celle qu'ils établirent ſur la pointe orientale du mont Oural, donna naiſſance à la petite peuplade appellée aujourd'hui *villageois de Toura*, Ville bâtie près d'une rivière qui en a retenu le nom. *Tourali* ou *Touralinzi* ſignifie hommes ſédentaires dans des Villes. Un Chef de parti Koſak venu des rives du Don, les ſubjugua en 1580, & les céda par foibleſſe au Tkar de Ruſſie, qui rebâtit en 1600 le lieu de réſidence du Souverain de la Nation vaincue. Les Touralinzes d'à-préſent ne ſont plus propriétaires que d'une *ſlobode* conſidérable (fauxbourg) des Villes Tourinsk & Tioumen, dont ils étoient jadis les maîtres. Le reſte de cette peuplade occupe quelques Villages diſperſés dans les bois, ſur les montagnes couvertes de neige, & le long des petits ruiſſeaux qui groſſiſſent la Toura,

Dans tous leurs uſages, ainſi que dans la langue qu'ils parlent, on reconnoît bien les deſcendans des Tatars; mais ils ont conſervé une ſorte de phyſionomie morale & phyſique, qui empêche de les confondre entiérement avec ceux dont ils ſortent. Le voiſinage des Villes leur a fait perdre l'énergie de leur caractère primordial. Moins civiliſés que leurs frères de Kaſan & d'Orembourg, ils ſont plus laborieux; mais ils montrent une docilité qui tient beaucoup d'une ame timide. On voudroit auſſi les voir plus amis de la propreté. Ils ſont d'ailleurs robuſtes, & ont beaucoup d'embonpoint.

Peu de leurs Villages (aouls) contiennent plus de dix fermes. Leurs maiſons conſtruites en bois de poutre, & compoſées de deux pièces, ſont petites & tenues ſans beaucoup de ſoins. Ils préfèrent l'éducation des abeilles & des troupeaux, aux travaux de l'agriculture. Ils donnent quelques momens à la pêche. Mais l'hyver eſt conſacré à l'exercice de la chaſſe. C'eſt alors qu'ils mettent à leurs pieds des chauſſures qui méritent d'être décrites. Ces ſouliers, très-propres à marcher leſtement ſur la neige, ſont de petites planches très-minces recourbées aux extrêmités, & recouvertes de la peau des pieds de rennes ou d'élans. On donne à ces eſpèces de patins une longueur de huit pieds, ſur ſix à ſept pouces de large.

Ils apprêtent leurs mets à la manière Tatare; mais ils ont beaucoup de goût pour les boiſſons Ruſſes, & mâchent du tabac preſque toute la journée.

Leur coſtume eſt un compoſé de modes Tatares & Ruſſes, avec beaucoup de variations; mais tout cela annonce la miſère & la mal-propreté. La parure des femmes tient davantage au goût de leurs ancêtres.

Depuis leurs converſions, les Touralinzes n'oſent plus ſe marier à pluſieurs épouſes à la fois; & la mort ſeule de l'un des conjoints peut en briſer le joug. Ces deux clauſes, aſſez dures pour des Tatars jadis Mahométans, ont fait tomber de beaucoup le prix des filles, en plus grand nombre que les garçons. On a une femme pour un cheval.

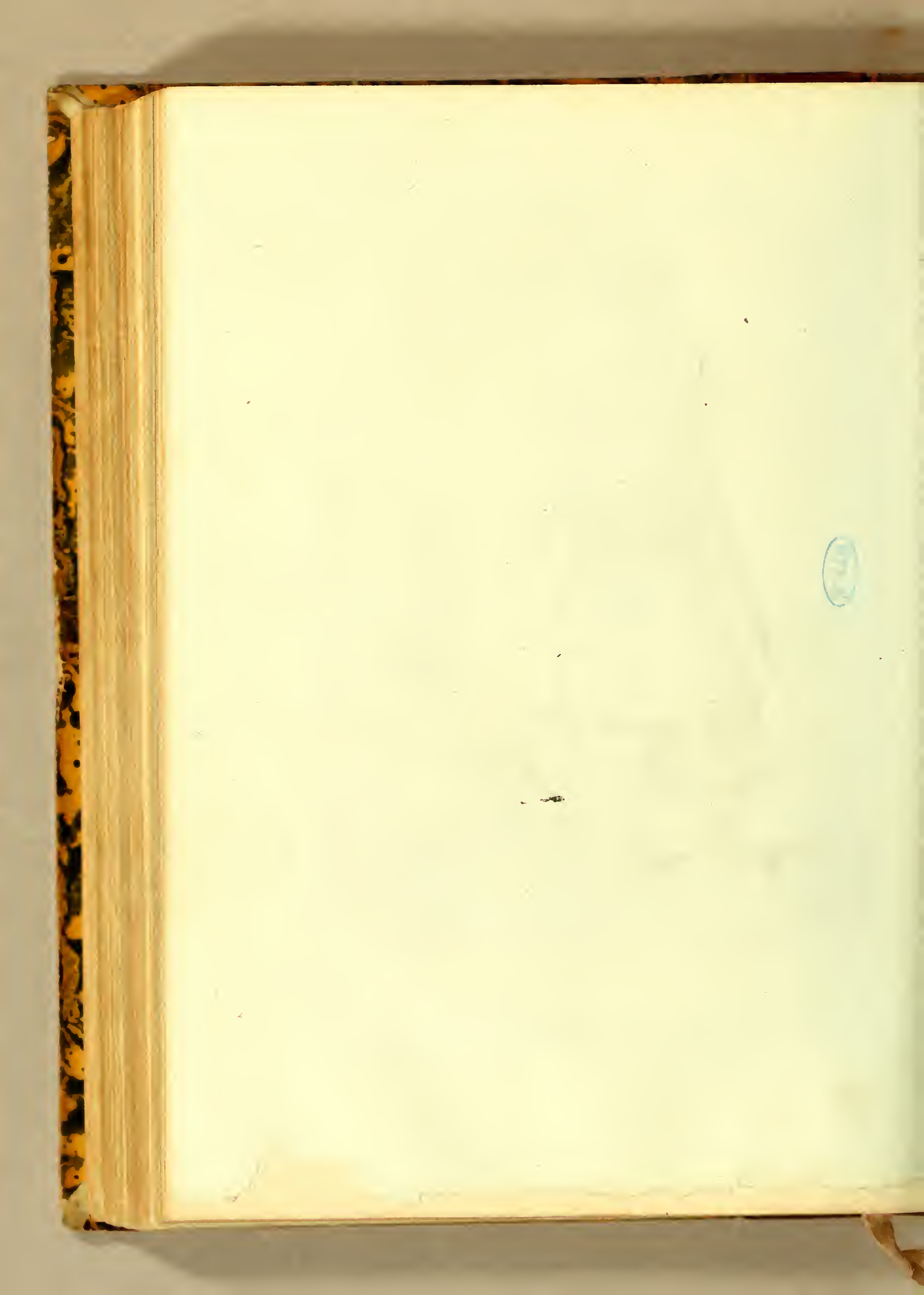
L'idiôme national eſt la langue Tatare, mais tellement corrompue & défigurée, qu'elle eſt devenue un dialecte qui leur eſt propre. Ils parleroient plus purement ſi, en ſupprimant les écoles Mahométanes, on leur en eût ſubſtitués d'autres. Depuis 1720, époque de leur baptême qui leur fut adminiſtré par les ſoins de Philophée, Archevêque de Tobolsk, il ſeroit difficile de trouver quelqu'un d'entr'eux qui ſût lire & écrire. Le Clergé Grec n'a pas trouvé les mêmes moyens de les inſtruire que les Moulas. On a apparemment penſé que les lumières de la raiſon étoient ſuperflues à ceux que la foi venoit d'éclairer. Cependant un peu moins d'ignorance auroit pu les attacher au nouveau culte, comme ils le ſont encore à l'ancien. La circonciſion leur eſt interdite. Mais, devenus doublement ſuperſtitieux, pour n'avoir rien à ſe reprocher dans tous les cas, ils obſervent à la fois le Ramazan & le Carême. Peut-être

eût-il été plus convenable de les mettre à même de changer de Religion avec connoiſſance de cauſe. On riſque de compromettre la Vérité, en l'expoſant aux yeux de ceux qui, accoutumés aux ténèbres, n'ont point été préalablement diſpoſés à voir la lumière.

Fin des Mœurs & Coutumes des Touralinzes.



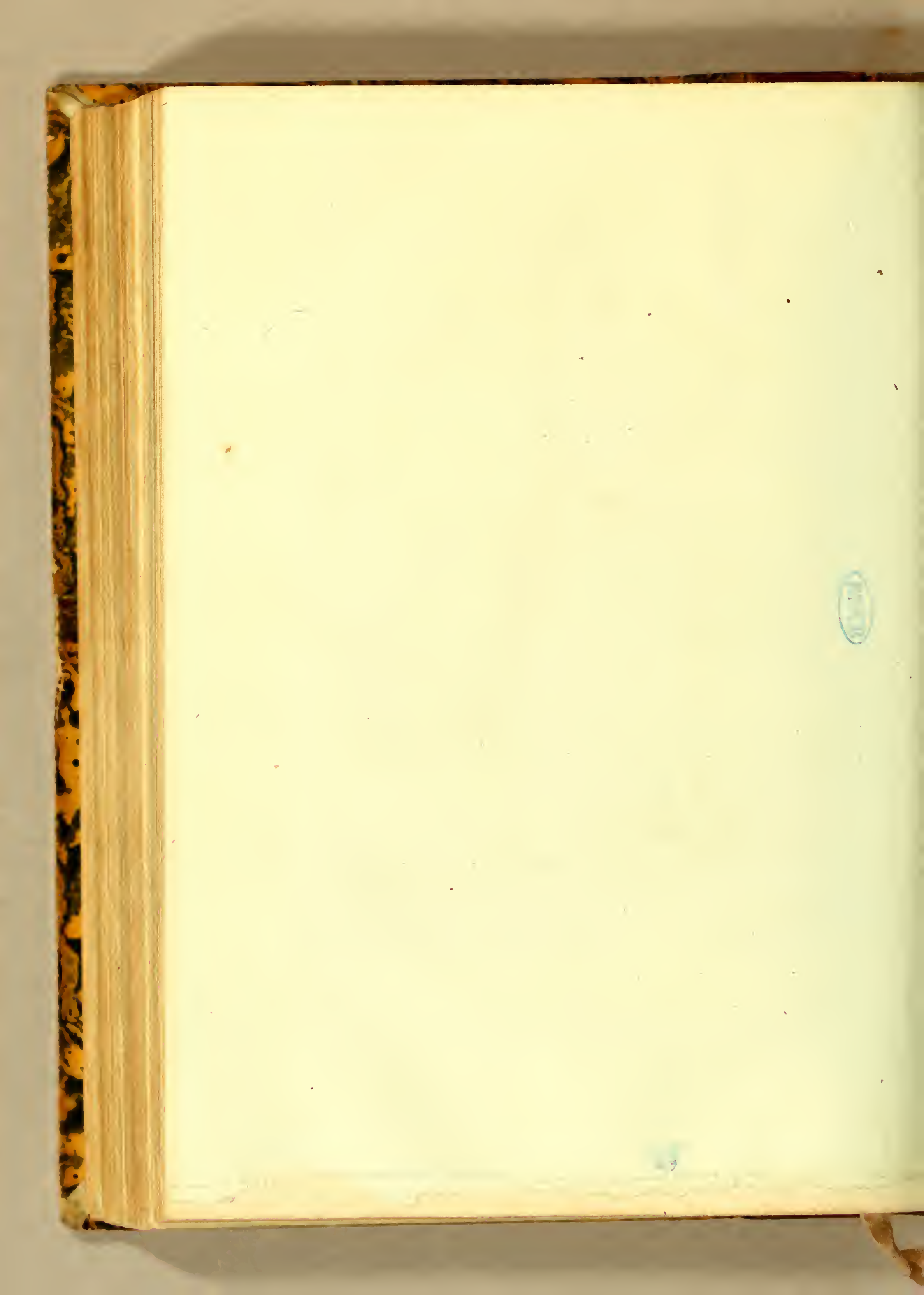
homme Touralinze.

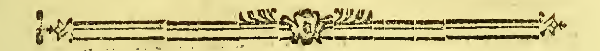




Desrais del. Mixelle sculp.

femme Touralinze.





MŒURS

ET COUTUMES

DES TOUNGOUSES.

Les *Toungoufes* font ainfi appellés par mépris. Ce mot, dans la langue des fiers Tatars, fignifie un *porc ;* & cette Horde, demi-fauvage, qui vit habituellement dans la fange, méritoit cette dénomination injurieufe. Mais les Toungoufes entr'eux fe défignent fous les noms de *Donki*, & *Boye*, un *Homme*, un *mâle.* On a remarqué que la plupart des peuples *Sibiriaks* fe plaifent à porter le titre d'Homme. Leur inftinct droit les confeille mieux que la raifon cultivée des nations civiles.

Les déferts marécageux & incultes habités par les Toungoufes, s'étendent de l'oueft à l'eft depuis le Yéniféi, au-delà de la Lena, jufqu'à l'Amur & l'Océan oriental; du fud au nord, ils comprennent une étendue de terrein, entre le 53 & le 65 degré de latitude feptentrionale.

Les Ruffes, avertis par les Oftyaks, fe firent connoître pour la première fois aux Toungoufes en 1607, en leur envoyant un détachement de Kofaks armés. Ils défendirent leur indépendance avec plus de courage

que leurs voiſins. En 1640, ils arrachèrent la barbe aux Commiſſaires chargés de la levée d'un tribut ſur eux. Ils n'ont donné quelque ſigne de ſoumiſſion qu'en 1657 : mais ils ont ſçu conſerver leur culte idolâtre & leur Juriſprudence naturelle.

A la manière des Orientaux, ce peuple, le plus nombreux de la Sibirie, eſt diviſé en Races anciennes. Chaque race eſt compoſée de différentes familles notables; & chaque *Tagoun* ou famille reconnoît un chef ou un fondateur illuſtre dont elle porte le nom. Les familles qui ne ſe ſont pas méſalliées, & dont l'arbre généalogique peut remonter ſans lacune & ſans écart juſqu'à cette tige commune, forment la Nobleſſe Toungouſe; parmi laquelle on choiſit les *Darougas* & les *Tongon* ou *Toyon*, c'eſt-à-dire les prépoſés des familles anciennes, eſpèce de dignité ſouveraine équivalente à celle de *Kan*.

Ils ſont d'une taille moyenne, mais bien priſe. Ils ont très-peu de barbe; pluſieurs d'entr'eux en ſont même tout-à-fait privés. Leur voix eſt un peu rauque. Ils ont la vue & l'ouie d'une ſubtilité & d'une délicateſſe peu communes, mais aux dépens du tact & de l'odorat. Les femmes, dans leur printemps, ont une figure très-agréable, & cependant ſont fort modeſtes. Mais elles perdent leurs charmes de bonne heure, & deviennent repouſſantes à proportion. Les hommes ſoutiennent mieux l'arrière-ſaiſon de la vie. Leurs cheveux blanchiſſent rarement, & la vieilleſſe la plus avancée n'eſt jamais accompagnée de la caducité. Peut-

être doivent-ils leur ſanté au caractère ſanguin de leur organiſation qu'ils n'altèrent par aucune boiſſon enivrante. Leur caractère moral eſt très-propre auſſi à les conſerver ſains de corps, comme ils le ſont d'eſprit. La franchiſe & la gaieté en ſont la baſe. Sobres de deſirs, il faudroit que leur misère fût extrême pour qu'ils s'en apperçuſſent. Quelqu'événement qu'il leur arrive, leur courage eſt encore au-deſſus. Le préſent ſeul exiſte pour eux, & l'Etranger qui les viſiteroit ſouvent les trouveroit toujours les mêmes. Ils ſont ce qu'ils étoient & ce qu'ils ſeront, ſi leur pays ne ſubit point de révolution; ils n'avancent ni ne reculent d'un pas; toujours au même point, peut-être perdroient-ils à changer; il n'eſt pas encore bien décidé lequel eſt plus avantageux à l'homme, de l'état demi-ſauvage, ou d'une civiliſation avancée. Leur inſouciance eſt telle qu'elle avoiſine l'apathie. La nouveauté, cet aiguillon ſi puiſſant ſur l'eſprit des hommes en ſociété, n'a point de priſe ſur eux. Ils ne ſortent de leur léthargie que quand on les accuſe de vol ou de menſonge; ils ſont chatouilleux ſur cet article; plus de ſang-froid; ils s'échauffent, & demandent raiſon dans un duel en règle; il faut que l'arc en décide. Cette irritabilité que met en jeu la plus légère injure, contraſte parfaitement avec leur inſenſibilité pour tout le reſte, même en fait d'amour. Ces mœurs ont pour cauſe peut-être la vie iſolée qu'ils menent. Ils ne vont point en troupe à la chaſſe ou à la pêche. Chacun vit dans ſon ménage, & ſe sèvre, par goût, des douceurs de la ſociabilité. Quand deux familles

ſe rencontrent ou ſe quittent, c'eſt ſans plaiſir ni regret. Mais leur flegme ne tient pas contre l'abondance. En devenant riches, ils deviennent ſoucieux & moins libérals. Ils ne doivent leurs qualités eſtimables qu'à l'étroite médiocrité de leur fortune; & les moins aiſés d'entr'eux ſont les premiers à s'acquitter du tribut volontaire que la Nation s'engage à payer aux vieillards infirmes qui ne peuvent plus ſortir de la cabane. Ils ne ſont pas moins exacts à ſe libérer de la taxe miſe ſur la tête de chaque mâle par la Ruſſie, & qui conſiſte en deux peaux de martes zibellines. Les jeunes gens heureux à la chaſſe répondent ſouvent pour ceux qui ſe trouvent hors d'état de fournir leur contingent. Quand on leur accorde quelque délai, l'échéance arrivée, le débiteur eſt d'une exactitude qui nous ſembleroit bien édifiante.

Leurs Darougas ne ſont Juges que des petites cauſes. Les affaires de quelqu'importance doivent ſe porter au Tribunal des Commiſſaires que la Ruſſie envoie pour percevoir la contribution impoſée ſur eux. Mais ils préfèrent d'être jugés par leurs compatriotes & ſelon leurs traditions nationales. C'eſt alors que le duel aux flèches a lieu, en préſence des anciens qui veillent à ce que tout ſe paſſe dans l'ordre. Le Gouvernement Ruſſe s'oppoſe en vain à cette coutume; ils ſçavent éluder les défenſes, comme cela ſe pratique ailleurs; peut-être même y tiendroient-ils moins, ſi on ne leur en faiſoit pas un crime.

La baſtonade eſt la punition du vol; le fouet celle de l'homicide; le meurtrier en outre eſt condamné à

nourrir la famille du mort. Tous les paragraphes de notre code criminel ne ſont pas auſſi raiſonnables. D'un couple amoureux pris ſur le fait, le galant ſeul eſt puni. On lui donne l'alternative de l'achapt de ſa belle, ou d'un certain nombre de coups de bâton. S'il y avoit trop grande inégalité de fortune, il pourroit en coûter du ſang ou même la vie. Les parens de la fille abuſée ſe rendroient eux-mêmes juſtice à coups de flèches. En ménage, le droit de battre n'appartient pas plus à l'un des conjoints qu'à l'autre. Tout eſt réciproque. Mais rarement les époux en viennent à ces extrémités. Le divorce leur offre une porte ouverte à la première méſintelligence. Si les femmes Toungouſes ne ſont pas d'une fidélité à toute épreuve, les maris ne ſont pas non plus trop exigeans; ils ſçavent paſſer quelque choſe à la fragilité de la chair. L'occaſion fait le coupable. Un Chaſſeur toujours hors de chez lui doit ſe faire une raiſon. Cependant ſi les aventures ſe réitéroient trop ſouvent, on prend ſon parti, & un troc fait ſouvent quatre heureux. Le divorce n'a pas toujours des motifs auſſi graves. Quelquefois il n'a pour cauſe que l'épaiſſeur de la toiſon ſecrette d'une femme, que les hommes regardent comme un défaut naturel du corps. On remarquera que la ſéparation n'a point lieu, à l'arbitraire du mari : les Anciens de la Nation doivent y donner leur conſentement, après l'examen de ce qui eſt en litige.

Les Toungouſes des forêts ſont Chaſſeurs ou pêcheurs. Ceux des déſerts ſont Paſteurs & pourroient

ſe ſubdiviſer en trois claſſes ; celle qui élève des chevaux, des rennes, ou des chiens. Les Toungouſes à Rennes doivent toute leur exiſtence au quadrupède, objet de tous leurs ſoins. Un petit troupeau de rennes ſuffit à lui ſeul pour toute une famille. Ils ſe nourriſſent de la chair de cet animal, & de ſon lait dont ils font du fromage. De ſa peau ils ſe taillent des habits, des lits, des couvertures pour leurs baraques; avec ſes cornes, ſes côtes & ſes os, ils ſe conſtruiſent des outils, des ſelles, & des uſtenſiles de ménage ; il n'eſt pas juſqu'aux nerfs de rennes dont ils tire parti, en guiſe de fil à coudre : qu'on ajoute à cela, que ce quadrupède ſert de monture à ſes Maîtres & tire en outre ſes traîneaux. Qu'on remarque auſſi qu'il eſt de la plus grande docilité ; on en fait ce qu'on veut, au geſte ou à la voix, quand il eſt bien apprivoiſé. Pêcheurs ou Chaſſeurs, les Toungouſes ſont très-actifs & très-adroits; & ils préfèrent ce genre de vie à la condition plus douce & plus paiſible des Paſteurs. Ceux-ci ſont les plus pauvres de la Nation. Tant qu'une Peuplade eſt étrangère à l'agriculture, elle ne peut devenir opulente.

Les Toungouſes des forêts exercent le métier de Forgeron ; ils ſe forgent eux-mêmes leurs armures & leurs Idoles, & on pourroit leur appliquer ce diſtique connu :

L'Homme a dit : faiſons Dieu ; qu'il ſoit à notre image !
Dieu fut ; & l'Ouvrier adora ſon ouvrage.

Les femmes ſe chargent de tous les détails du ménage.

Elles prennent ſoin des enfans, font la cuiſine, sèchent le poiſſon, tannent les peaux, teignent & couſent les habits, les brodent très-joliment avec du crin, des poils de chèvre & du fil de nerfs. Les *Arans* ou baraques ſont, à peu de différence près, comme toutes les cabanes de leurs voiſins. Le principal meuble eſt le berceau des enfans, conſtruit en forme de boîte d'écorce de bouleau. Au-deſſus de la tête de l'enfant, on ne manque pas de ſuſpendre de petites idoles de lames de fer, génies tutelaires de la naiſſante famille.

Leur comeſtible eſt moins repouſſant par lui-même, que par la manière dont ils l'apprêtent. Ils ne mangent point de chair crue. Le plus favori de leurs mets, celui dont ils ne font part qu'à leurs meilleurs amis, eſt l'arrière-faix des accouchées, qu'ils dévorent bouilli ou rôti, à la manière des Yakoutes. Ils ne boivent que de l'eau pure, des bouillons de poiſſon, & du lait aigri. Jamais ils n'ont connu les plaiſirs & les inconvéniens qui accompagnent l'ivreſſe. Ils n'en ſont pas moins bons convives. L'étiquette ne préſide point à leurs banquets. Ils endurent volontiers la faim, & ne la provoquent jamais. Ils mangent à terre, aſſis ſur les talons. Ils ne font précéder ni ſuivre leurs repas d'aucune action de grace. « Puiſque *Boa* (1) nous a mis au monde, il » doit nous nourrir, ſans que nous le lui demandions; » diſent-ils aux Miſſionnaires Ruſſes. Ils parlent peu; mais tout ce qu'ils diſent, ils le penſent. Ils n'ont point une

(1) Nom Toungouſe du Dieu univerſel.

amitié démonſtrative; mais leur cœur reſſemble aux volcans couverts de neige. Leur ſenſibilité eſt toute entière concentrée en eux, & ne fait explosion qu'à la longue. Deux vieillards qui ne ſe ſont pas vus depuis bon nombre d'années, changent de couleur en ſe précipitant dans les bras l'un de l'autre. Les femmes Toungouſes ſont plus ſenſibles que les hommes, du moins elles y mettent plus d'expreſſion. Souvent on a beaucoup de peine à diſſuader les veuves, même les plus jeunes, de ſe tuer dans leur déſeſpoir.

Une d'entr'elles répondit ainſi à quelqu'un qui lui conſeilloit de vivre : « Une femme doit ſuivre le mari » qu'elle aime par-tout où il va. Le mien eſt parti pour » l'autre monde, je ne puis reſter en celui-ci. Que » feroit-il là-bas ſans moi ? Que ferois-je ici ſans lui ? »

Les Toungouſes ont dans leur Langue pluſieurs noms mignards, tels que ceux-ci: *Aménikan*, mon petit papa; *Onimikan*, ma petite maman; *Niki*, mon ami; *Outa*, mon enfant; *Kattoun*, mon bon vieillard, mon noble. Leurs termes d'injures les plus uſités ſont ceux-ci: *Bouni*, voleur; *Tſchilkour*, diable maudit.

Les vœux d'un Toungouſe, chaſſeur, méritent d'être exaucés; il ne demande à ſes Dieux que trois choſes: de la ſanté, des enfans & de longs jours. Leurs mariages ſont peu féconds; mais la piété filiale répond toujours à la tendreſſe paternelle.

Les Toungouſes ſe marient de bonne heure, & quelquefois à pluſieurs femmes. Une fille coûte depuis vingt juſqu'à deux cens pièces de bétail. Le prix le plus haut auquel

auquel elles puiſſent monter, c'eſt vingt Rennes. Les conventions une fois arrêtées, les deux jeunes gens paſſent ſans autre formalité dans la baraque qui leur eſt deſtinée. Une fête accompagne toujours l'emménagement des nouveaux mariés. Alors, ſelon que la chaſſe a été heureuſe, on mange un loup ou un renard. Les plus riches ſe régalent d'un cheval, ou d'un renne. Les pauvres dépouillent un chien. Mais des danſes, des chanſons, & le récit de quelques aventures ſingulières ſont l'aſſaiſonnement principal des repas de noces. Voilà un échantillon de leur poëſie; nous rapportons ce morceau, parce qu'il eſt court.

CHANSON TOUNGOUSE.

ENTREZ, jeunes Amans, entrez; l'*Arans* (1) eſt prêt pour vous recevoir. Que (2) *Tala* & *Helben* (3) ſe donnent long-temps la main à votre porte!

Vous ne ſerez pas toujours jeunes. Le Vieillard s'appuie ſur l'arbre qu'il a planté.

Entrez, jeunes Amans, &c.

---

(1) *Arans*, nom de leur baraque.

(2) *Tala*, c'eſt le Dieu de la ſanté.

(3) *Helben*, c'eſt la Divinité qui préſide à tout ce qui concerne les femmes.

Puiſſe le mois des fleurs être bien-tôt pour vous ſuivi du mois des fruits !

Entrez, jeunes Amans, &c.

Tendres Epoux ! puiſſiez-vous bientôt vous entendre appeller *Amenikan !* (4) *Onimikan !*

Entrez, jeunes Amans, &c.

Jeune Garçon, imite le Renne complaiſant. Jeune Fille, modèle-toi ſur le chien fidèle.

Entrez, jeunes Amans, &c.

Une femme laborieuſe n'eſt jamais trop payée. Un mari courageux eſt toujours au-deſſus de la plus forte dot.

Entrez, jeunes Amans, &c.

La plupart des Toungouſes n'aiment point à être enterrés. Ils ſe choiſiſſent ordinairement un arbre, à l'ombre duquel ils font placer le cadavre expoſé à l'air & tout habillé. On le couvre des armes & des principaux meubles du défunt, & les amis du mort vont lui porter à boire & à manger. Le dogme d'une vie à venir eſt un

(4) Mon petit papa, ma petite maman.

des principaux articles de foi de la religion Schamane dont ils font profeſſion.

Cette croyance payenne, commune encore aujourd'hui à pluſieurs Nations ſeptentrionales, eſt très ancienne en Aſie. On la croit antérieure au culte de *Lama* & à la ſecte des Bramines. Sans doute qu'elle a ſubi bien des altérations, & qu'elle eſt à peine reconnoiſſable de ce qu'elle étoit jadis.

Un des préjugés les plus funeſtes auquel elle a donné lieu, eſt de regarder les femmes comme des êtres inférieurs à l'homme, & de les croire impures lors de leurs couches. Le mépris & l'inhumanité envers elles en furent la triſte conſéquence. Delà, chez ces Nations hyperborées, l'état précaire d'un ſexe dont la foibleſſe & les infirmités méritent au contraire les plus grands égards. Cependant, par une contradiction qui ne doit pas ſurprendre de la part des peuples ignorans & ſuperſtitieux, les femmes ſont admiſes au Sacerdoce. Les Toungouſes ont parmi eux des Prêtreſſes qui vengent bien leur ſexe, en rendant l'autre ſouvent dupe de leur feint enthouſiaſme.

Les Schamans ou les Prêtres Toungouſes chargent leurs habits d'idoles & de petites clochettes ou grelots pour annoncer leur paſſage : en ſorte que les Prêtres en ce pays portent les livrées de la folie. On fait ſur-tout uſage du tambour magique pour évoquer les mânes, ou pour chaſſer les eſprits. Cet inſtrument eſt parfaitement convenable, & devoit être commun aux Prêtres du Paganiſme & aux Charlatans de nos carrefours. On a con-

jecturé peut-être à tort que les caiſſes militaires ont été ntroduites à l'imitation des tambours religieux. Il eſt plus probable que ces Prêtres ſe feront modelés ſur les Soldats, & auront jugé utile de faire beaucoup de bruit pour attirer plus de monde autour d'eux.

Les Toungouſes ont trouvé aſſez d'étoffe dans leur Dieu univerſel pour en faire pluſieurs petits Dieux très-commodes dans les différens âges de la vie, & pour leurs divers beſoins. Ils ont une divinité qui préſide à la chaſſe, une autre aux voyages. *Moundi* a ſoin de leurs enfans; Sokyowo de leurs Rennes, &c. Ils reconnoiſſent auſſi des Déités malfaiſantes, ou des diables. Ils appellent Boun leur chef, ou le démon par excellence, rival de leur Dieu univerſel & ſouvent rival heureux.

Ils ont auſſi des eſpèces de demi-Dieux; ils regardent du moins comme tels leurs Schamanes, hommes ou femmes, leurs Héros, leurs Bienfaiteurs & leurs Légiſlateurs. Ils n'ont point de temples. Des lieux conſacrés leur en tiennent lieu. Les Chaſſeurs ont beaucoup de vénération pour ce qu'ils appellent leurs *Doï*; c'eſt une Croix ſur laquelle ils attachent un oiſeau. Voici une de leurs prières: « Dieu univerſel, Tzar du Ciel! » nous te ſacrifions un renne, un oiſeau, un poiſſon; » nous forgeons en ton honneur des Idoles & nous » t'érigeons des *Doï*. Donne-nous, en échange, de la » ſanté, des enfans & du gibier. Si tu nous refuſes, » prends-y garde; nous ne t'offrirons plus rien. »

Les Toungouſes ont auſſi des Prophêtes qui prédiſent l'avenir d'après le ſifflement d'une flèche qu'on décoche, ou la vibration de la corde d'un arc tendu.

. . . .
. . . .
. . . .

Le coſtume des Toungouſes reſſemble bien davantage à l'habillement des Yakoutes qu'à celui des autres Orientaux. Leurs vêtemens ſont plus étroits & plus courts que ceux de leurs voiſins. Ils ſerrent leurs haut-de-chauſſes avec une ficelle qui traverſe la ceinture de la culotte à laquelle eſt attaché pardevant un tablier de peau tannée, long de ſept à huit pouces, & découpé de bas en haut en un grand nombre de bandes étroites. Pour ſuppléer au juſte-au-corps qui ne ferme pas tout-à-fait ſur la poitrine, ils y portent en hiver une pièce d'eſtomach brodée garnie de perles de verre, & ſuſpendue au col par un cordon. Les dévots y appliquent une idole de lames de fer. Ils aiment beaucoup un vêtement leſte & peu gênant. Ils mettent quelque prétention à montrer dans leur maintien un air ſauvage qui ne leur meſſied pas. En été, ils marchent nue tête. Leurs bonnets d'hiver ſont ſinguliers; c'eſt la peau d'une tête de biche écorchée, garnie des cornes & des oreilles. Pluſieurs ne ſe couvrent le chef que d'une calotte de pelliſſes. Les Chaſſeurs nouent leurs cheveux près de la nuque, & y placent une jolie cocarde. Quelques-uns ſe peignent la peau du viſage à la manière des Américains, de points bleuâtres repréſentans quelques figures informes. Pour chaſſer les mouches, ils portent ſur l'épaule un paquet de crins flottans au gré de l'air.

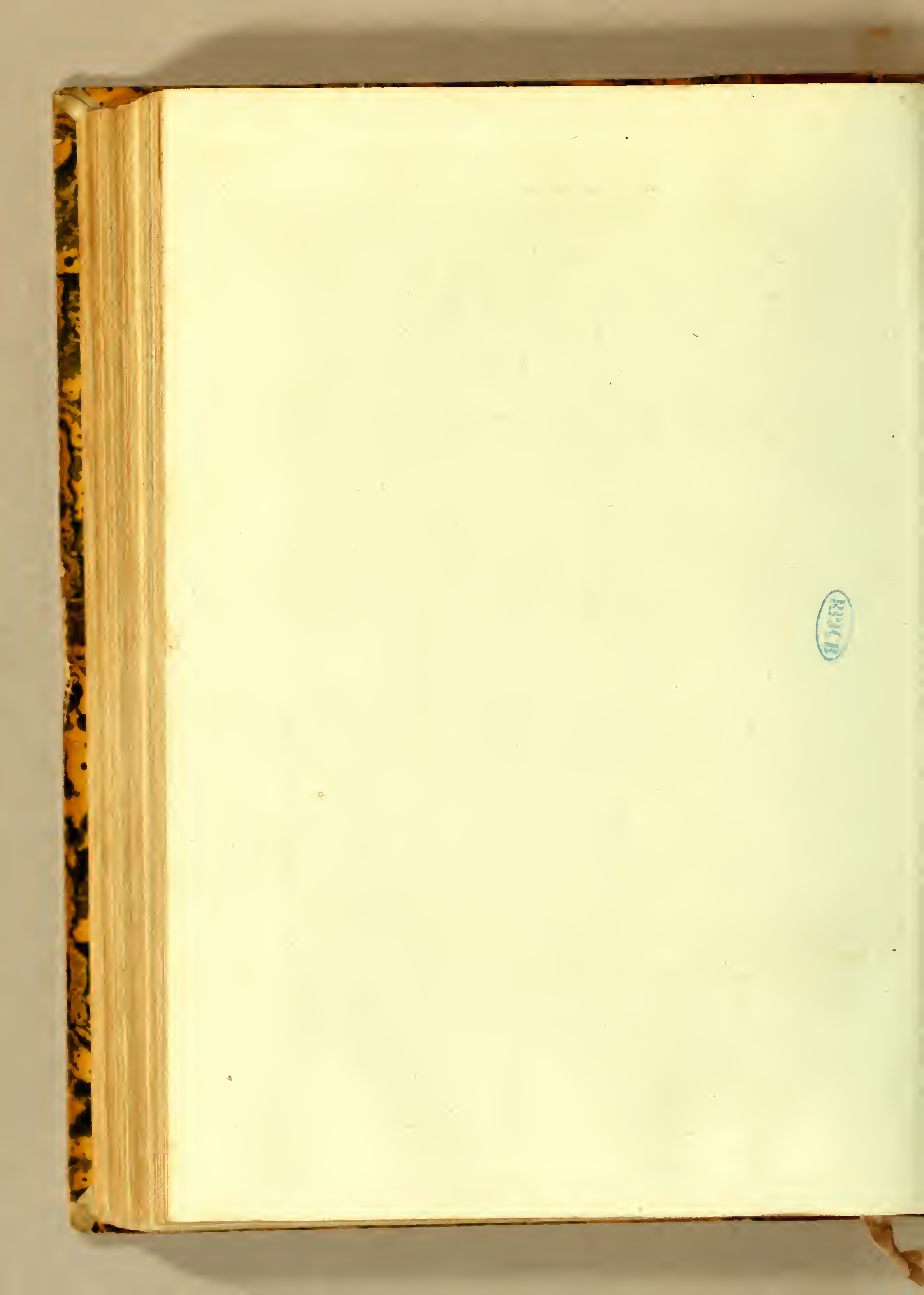
Les femmes, mariées ou non, s'habillent preſque

tout-à-fait comme les hommes. On y remarque un peu plus d'élégance & un peu moins de mal-propreté. Il y en a qui portent au col une eſpèce de filet de perles de verre qui couvre une bonne partie du ſein. D'autres attachent à leurs habits des dez & différentes quincailleries. En été on en voit pluſieurs dont toutes les pièces du vêtement ſont de peau de poiſſon. Les femmes Toungouſes ne craignent pas la peine & les ſoins en fait d'habillement. Elles couſent & brodent mieux qu'on ne feroit en droit de l'attendre d'une Peuplade ambulante. Les jeunes gens des deux ſexes ſont tout-à-fait bien, pourvu qu'ils veillent à leur toilette. Quand ils veulent s'en donner la peine, ils ſavent ſe bien mettre. Ils ſont plus avancés de ce côté que de tout autre. En général, les Peuples ont un coſtume réglé avant d'avoir un Code & un Culte.

Fin des Mœurs & Coutumes des Toungouſes.

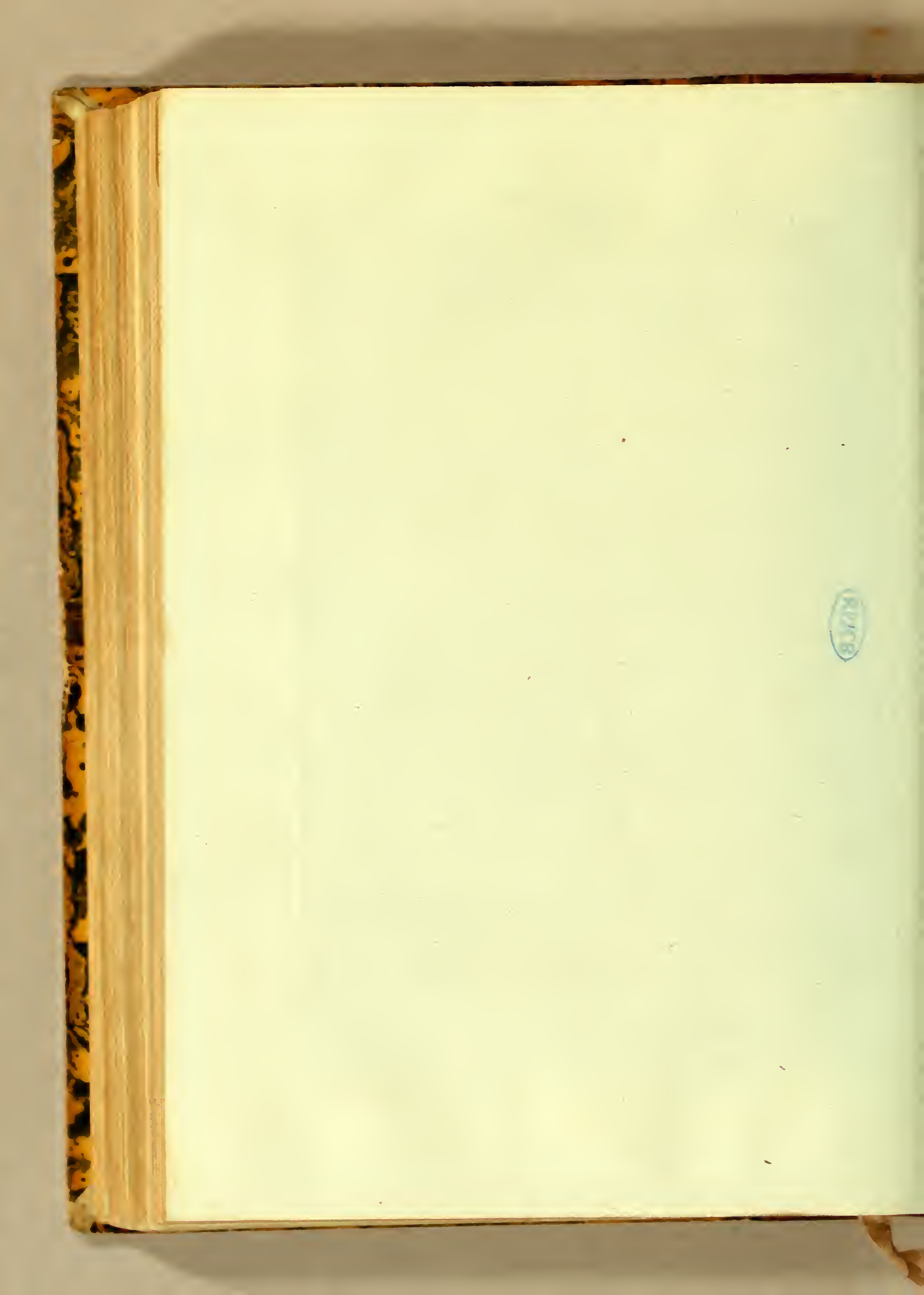


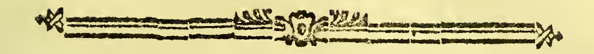
Homme Toungouse.





femme Tongouse.





NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES TOREADORS.

Les Modernes ont quelque chofe à oppofer aux jeux fanglans du Cirque des Anciens. Les (1) *Toreadors* peuvent donner une idée affez complette des Gladiateurs.

Le combat des taureaux eft un fpectacle imaginé par les Mores, & devenu le plus cher amufement de la Nation Efpagnole. La force, mais fur-tout le courage & l'adreffe y brillent dans tout leur éclat. Une femme Efpagnole engageroit ce qu'elle a de plus précieux pour affifter à cette forte de fête nationale. Le fang d'un Efpagnol bouillonne, quand il rencontre un taureau; il

---

(1) *Torero* eft encore plus ufité dans la langue Efpagnole pour exprimer celui qui combat un taureau. *Torero* ou *Toreador* eft le mot générique; en voici les efpèces :

Picador, Piqueur, ou celui qui combat à cheval avec la lance le premier taureau.

Banderillador, le pofeur de banderolles, ou celui qui combat à pied le fecond taureau, avec des banderoles dans les mains, qu'il fiche & accroche au col de l'animal furieux.

Matador, le Tueur; c'eft le principal Toreador, celui qui, à pied, tue le taureau.

ne peut ſe retenir & lui préſente ſa *cape* * pour l'exciter & le mettre en furie. Les capes rouges ſont celles qui l'animent le plus.

Les plus fameux combats de taureaux pour la force, la grandeur, & la vaillance des animaux qu'on y lâche ſont ceux de Cadix. Il y en a de fort beaux à Madrid & au *Sitio* (1) d'Aranguez. Ils ont lieu une fois par ſemaine, pendant quatre mois, finiſſant à la canicule. Le jour n'eſt pas le même pour la ville que pour la Cour. Chaque ville d'Eſpagne donne des combats de taureaux plus ou moins fréquemment.

Les mêmes Toreadores ſoutiennent deux combats par jour; un de ſix taureaux le matin; un de douze le ſoir. Le plus intéreſſant, pour la bravoure qu'on y déploie, eſt celui du matin. Le plus impoſant pour la pompe du ſpectacle de l'amphithéâtre eſt celui du ſoir.

Les femmes vont néanmoins à celui du matin. Elles y aſſiſtent dans leur négligé (la *mantille* & la *baſquine.*) C'eſt leur coſtume, quand elles ſe rendent à l'Egliſe. Les deux ſexes ont une égale paſſion pour ces amuſemens féroces. Les dangers auxquels s'expoſent les Acteurs de cette ſcène ſanglante, & même les Aſſiſtans, & les excommunications des Pontifes de Rome, dont

* *Cape*, c'eſt un manteau.

(1) Maiſon de plaiſance du Roi d'Eſpagne, ſur le Tage, dans la nouvelle Caſtille. On y voit un des quatre grands Amphithéâtres permanens d'Eſpagne : bâti de brique, & d'une forme circulaire, il peut renfermer 5000 perſonnes : Cet amphithéâtre eſt deſtiné aux combats de taureaux.

on

on connoît tout l'aſcendant ſur l'eſprit religieux des Eſpagnols, rien ne ſauroit les détacher du plaiſir qu'ils goûtent aux combats des taureaux. Il arrive aſſez ſouvent les accidens les plus tragiques. Le Voyageur inſtruit qui nous a communiqué ſes Journaux écrits ſur le lieu même en 1784, a vu à un combat du matin un ſeul taureau éventrer ou mettre hors de combat huit à dix chevaux, & bleſſer deux ou trois hommes. Il a vu un Taureador fuyant un taureau, mais, pourſuivi par les huées des Spectateurs, revenir ſur ſes pas en déſeſpéré, & défier le quadrupède furieux ; lequel le jetta ſur l'arêne à plus de dix pieds pardeſſus lui. Ce ne fut que par un haſard inoui qu'il ne mourut point de ſa chute. Eh bien ! on fut obligé d'empêcher ce malheureux de retourner une ſeconde fois au combat (tant l'opinion publique & l'amour-propre ont de pouvoir ſur l'homme.) Il faut en être le témoin pour avoir une idée de la vaillance & de l'adreſſe des Toreadors. Ils jouent avec un taureau en fureur, comme on s'amuſe avec un jeune chien. Ils font avec leur manteau des feintes qui éloignent d'eux l'animal qu'ils ont agacé. Qu'on ne juge point des taureaux qui ſervent au combat, d'après notre gros bétail de France. Leurs cornes menaçantes, leur taille giganteſque, l'expreſſion de leurs yeux ardens les rendent véritablement effrayans & redoutables. Mais s'ils paroiſſent terribles, ce n'eſt pas pour les Toréadors. On eſt tout ſtupéfait, & l'admiration ſe mêle à l'étonnement, quand on voit ces hommes intrépides, renverſés, foulés ſous les pieds

du taureau ou jettés contre les barrières de l'amphithéâtre d'une telle impétuosité, qu'on peut entendre craquer leurs os; quand on les voit se relever sains & saufs, & prêts à assaillir de nouveau l'ennemi redoutable plutôt lassé qu'eux. On a peine à concevoir comment ils ne sont point brisés des secousses violentes dont ils sont le jouet. On les croiroit en ce moment d'une nature surhumaine. Il y en avoit un à Cadix, nommé *Candid*, qui faisoit des tours d'agilité les plus surprenans; quand le taureau fondoit sur lui, tête baissée, suivant son usage, il lui mettoit le pied sur la tête, & le coup que donnoit le bœuf pour s'en délivrer, lui servoit à franchir l'espace dans toute la longueur de l'animal. Cet infortuné Toreador mourut misérablement, mais avec beaucoup de gloire, au Port Sainte-Marie, petite ville distante de deux lieues & séparée de Cadix par la baie. Candid voyant un de ses camarades en danger, jetta son manteau entre lui & le taureau, & parvint à le sauver. Mais l'animal irrité d'avoir laissé échapper sa proie, s'adressa au généreux libérateur. Celui-ci, privé de son manteau, & n'ayant plus aucun moyen de défense à opposer, prit le parti de se jetter à plat ventre contre terre. Le taureau lui passa plusieurs fois sur le corps, sans pouvoir l'accrocher avec ses cornes. Les camarades de Candid eussent eu tout le temps de le secourir; mais on prétend que par une jalousie dont seroit incapable le plus féroce des Antropophages, ils ne firent aucun mouvement. Enfin, après plusieurs tours, le taureau enfila le malheu-

reux, le fit ſauter en l'air, le reprit encore & traîna ſur l'arène ſanglante le cadavre ſuſpendu à ſes cornes. Telle fut la fin de l'un des plus braves Toreadors dont on garde la mémoire en Eſpagne. Il fut remplacé par le célèbre Joaquin Coſtillares, homme de la première force & très-adroit. Romero, qui l'emporte encore ſur Coſtillares, eſt aujourd'hui le premier Toreros de la Cour.

C'eſt aux combats du taureau, plus peut-être que dans leurs armées & même à leur infanterie, qu'on reconnoît les Eſpagnols pour une Nation hardie & courageuſe.

L'enſemble d'un combat de taureaux forme un magnifique ſpectacle. On y eſt placé comme dans les amphithéâtres Grecs & Romains. Et en effet, à *Mérida*, ville Eſpagnole, illuſtre par ſon antiquité, & par les belles ruines qui l'atteſtent, l'amphithéâtre, bâti par Auguſte, ſert d'emplacement aux combats de taureaux qui s'y donnent.

Dans nos mœurs françoiſes, ce ſpectacle doit paroître cruel; mais il ne doit pas inſpirer la même pitié que le combat des Gladiateurs. Les Gladiateurs étoient pour la plupart des eſclaves que l'on ſacrifioit inhumainement aux plaiſirs du Public. C'étoient des victimes du préjugé politique, & les jeux du Cirque étoient comme des ſupplices auxquels on les condamnoit. Rien n'oblige les Toreadors à exercer cette profeſſion inouie. Un vil ſalaire eſt preſque toujours le ſeul aiguillon qui les pouſſe ſur l'arène. Ils ſont peut-être moins intéreſſans

que leurs courſiers ; on abuſe de leur bravoure naturelle pour les conduire à la boucherie en pure perte. Les taureaux inſpirent moins de pitié ; ce ſont des animaux féroces dont on a tout à craindre. Cependant ce goût de la Nation pour le carnage dépeuple les campagnes d'animaux utiles. Il en réſulte un autre inconvénient auquel on ne prend pas garde aſſez. On permet au bas peuple de ſe nourrir de la chair des taureaux morts enragés dans le combat ; cette chair, achetée à vil prix, ne ſauroit être ſaine, & doit dépoſer le germe de pluſieurs maladies dans le corps de ceux qui s'en repaiſſent.

Mais paſſons aux détails curieux des combats de taureaux. Le monde occupe tout un amphithéâtre ou la charpente de bois conſtruite autour de l'arêne.

Il y a des places à très-bon compte ; mais on y eſt mal à ſon aiſe, expoſé au ſoleil. Ce ſont des endroits bas où le taureau peut s'élancer, mais où il ne ſçauroit nuire. Les places honnêtes ſont à ſix livres. Les loges coûtent aux environs de deux louis.

Quand les trompettes ont ſonné, l'arêne, rempli de populace, ſe vuide. Des Cavaliers ou Dragons (1), précédés de deux hommes auſſi à cheval, en robe & en grande perruque, font le tour de l'arêne & en balaient tout le monde. On ſort.

Les trompettes ſonnent encore ; trois *Picadors* entrent ; une porte s'ouvre ; un taureau en ſort &

(1) C'eſt la Police Militaire & celle de robe.

s'élance avec furie ſur le premier objet qui le frappe. Le Picador l'attend de pied ferme & ſa lance en arrêt ; & à l'inſtant qu'il fond ſur lui , il lui donne un coup de lance ſur le col. Quelquefois le choc eſt ſi rude que l'arme ſe rompt , ou bien elle entre ſi avant , que le Picador ne pouvant la retirer, le taureau l'emporte & fait pluſieurs tours avant d'en être débarraſſé. Quand le Picador eſt en danger, des gens à pied, munis d'un manteau , occupent le taureau , & rendent vains tous ſes efforts. Entre les mains d'un homme de ſang froid, le manteau eſt l'arme la plus ſûre en pareil cas. Mais ſouvent l'animal opiniâtre ſe jette ſur le cheval ou le bleſſe à la croupe , rarement au poitrail, parce que la lance du Cavalier eſt aſſez longue pour mettre ſa monture à l'abri.

Quand le combat à cheval a duré quelque temps, arrivent les Banderilladores ; en chaque main ils portent un bâton dont le bout ferré ſe termine par un crochet ou une pointe acérée. Le bâton , dans toute ſa longueur, eſt garni de franges de papier. Ils s'approchent du taureau avec adreſſe , lui fichent dans le col un de ces *banderillas*, qnelquefois tous les deux, & s'écartent précipitamment. Le taureau les pourſuit. Mais ils franchiſſent la barrière, quoiqu'elle ſoit fort haute, & de-là, comme dans un retranchement, ils inſultent au taureau avec impunité. Pendant cette ſeconde partie du combat les chevaux ne ſe retirent pas toujours. Quelquefois, & même aſſez ordinairement, les Picadores à leur tour offrent leurs ſervices & donnent de tems en tems du ſecours.

Quand on entend les trompettes , c'eſt l'arrêt de mort. Préalablement les Matadors qui arrivent ſur la ſçène provoquent le taureau en jouant à ſes yeux de leurs manteaux rouges ou violets , & amuſent les ſpectateurs par des tours de force & d'adreſſe ſurprenants.

Enfin, un Matador prend bien ſon tems & enfonce ſon épée entre les deux épaules du taureau , au moment que cet animal , dans ſa plus grande furie, ſe diſpoſe à fondre ſur ſon ennemi. Il faut, pour la gloire du Matador, que le taureau tombe & meure en même temps du coup. Si le Matador le manque, s'il le fait ſaigner, ou place mal ſon épée , on le hue, & c'eſt ce qui arrive aſſez communément. S'il réuſſit, on bat des mains. Le taureau à terre, on l'achève en lui portant entre les deux cornes un coup de poignard ou d'un grand & fort ſtilet. Il eſt un endroit du corps, connu des Toreadors , auquel ils s'adreſſent pour le tuer roide.

Cette expédition finie , la barrière s'ouvre pour laiſſer entrer avec impétuoſité trois mulets vigoureux & richement parés. Des gens à pied les conduiſent au grand galop. On attache à leurs harnois, avec des cordes, les cornes du taureau expirant, & on l'entraîne avec rapidité hors de la barrière qui ſe ferme. L'arène ne reſte pas long-tems vacante ; une autre porte s'ouvre pour y laiſſer entrer un nouveau taureau, qu'on emmene de la même manière.

Un étranger qui aſſiſte à ces différens détails d'un combat de taureau , ne revient pas de l'agilité & de la vivacité qu'il remarque dans la Nation Eſpagnole, que

tout le monde croit lente & grave. Il faut voir comme tout cela se passe. En un clin d'œil la scène change, sans qu'aucun des Acteurs soit blessé ou foulé aux pieds des mulets les plus agiles & des plus rapides coursiers qu'il y ait dans l'univers. On doit même être surpris que pendant le combat il arrive si peu d'accidens ; il faut toute l'adresse, toute la souplesse, tout le courage & en même temps tout le sang froid des Espagnols, pour qu'ils ne soient pas plus souvent victimes de leur passion pour des jeux où l'on court les plus tristes hasards, où la vie est exposée de toutes les manières.

On observera que, par précaution, il y a des Chirurgiens & des Prêtres munis de médicamens & des Huiles Saintes, pour secourir & administrer sans délai, sur l'arène même, les hommes blessés ou mourans.

Enfin, pour terminer le spectacle, on sort un taureau dont les cornes sont émoussées à leur pointe avec une petite boule de bourre comme le bouton d'un fleuret ; ou bien on fait choix d'un jeune taureau fort doux. Un alguasil à cheval vient voltiger & faire le fanfaron autour de l'animal paisible, mais cependant d'un peu loin. Quelques momens après, on permet à la populace & aux enfans de se précipiter dans l'arène, pour combattre la dernière victime, ou plutôt pour faire mille voltes autour d'elle. Jusqu'à ce moment, il faut une peine infinie pour contenir le peuple impatient pendant le combat de sauter dans l'arène pour se mesurer contre les taureaux les plus furieux ; il les anime du dedans des barrières avec des mouchoirs & des chapeaux.

tout le peuple, ſans exception, eſt hors de lui quand il rencontre ſur ſon chemin un taureau.

A l'occaſion de l'avènement des Rois d'Eſpagne, à la Couronne, ou bien à la naiſſance de leurs enfans, on donne à Madrid (1) un ſuperbe combat de taureaux, à la plaza-Major, large quarré dont les balcons réguliers contiennent un peuple immenſe. Des Gentils-Hommes pauvres s'y font Toreadors dans l'eſpoir d'obtenir du Roi dans la ſuite un grade dans ſes troupes. Les combats de taureaux qui ſervent de fêtes publiques, ont lieu ordinairement en préſence du Roi, de la Cour & des Miniſtres Etrangers.

Les jeunes gens de la bonne Compagnie y aſſiſtent en *Maxos*, c'eſt à-dire en Petits Maîtres, avec le grand feutre, le manteau & un redecilla ou réſeau de ſoie qui enveloppe leurs cheveux. Ils portent de longues épées ſous le manteau. Dalrymple vit à Cordoue un combat de taureau où une femme, eſpèce de Bat-

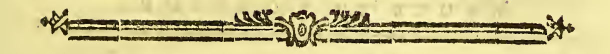
(1) Il y a dans cette Capitale un amphithéâtre deſtiné aux combats de taureaux. Il fut conſtruit en bois en 1746. l'aire a 160 pieds de diamètre. Il y a des loges couvertes, & peut contenir dix mille ſpectateurs. Le produit de la recette eſt pour les Hôpitaux. Ecoutons un moment le Major Dalrymple : Il y a eu ici deux combats de taureaux, pendant mon ſéjour. A l'un d'eux, il périt un homme & cinq chevaux. La fureur de ce plaiſir eſt réellement ſingulière. Cependant on m'a aſſuré qu'elle étoit beaucoup diminuée dans la Capitale. La première attaque du taureau par un homme à cheval a vraiment quelque choſe de noble & de courageux qui plaît. Mais la fin, que j'appellerai mieux la boucherie, eſt un ſpectacle fort dégoûtant.

leuſe, *Guittana*, oſa entrer en lice ; elle fut renverſée & foulée aux pieds de l'animal, au milieu des applaudiſſemens de tout l'amphithéâtre. Une groſſe poignée de piaſtres-gourdes dédommagea de ſa défaite le Toreador femelle.

Le combat de taureaux qui a lieu hors des murs de Paris, n'a de commun avec ceux d'Eſpagne que le nom.

Le coſtume du Toreador s'explique aſſez de lui-même, & à la ſeule inſpection. Il tient beaucoup de l'habillement leſte de nos Coureurs.

Fin de la Notice hiſtorique ſur les Toréadors.



MŒURS
ET COUTUMES
DES TSCHOUWACHES.

Les Tſchouwaches, répandus ſur les deux rives du Wolga, dans les Gouvernemens de Niſchnei-Nowghorod, Kaſan & Orenbourg, (1) ont beaucoup d'affinité avec les Tſcheremiſſes, qui les déſignent ſous le nom de gens des montagnes. Ce Peuple, dont le nombre des Capitaliſtes ſoumis au cadaſtre de la Couronne Ruſſe, ſe monte à deux cens mille, jadis nomade & idolâtre, eſt devenu ſédentaire, agriculteur, & chrétien, au moins pour la forme. De toutes les habitudes contractées par l'homme, le culte religieux eſt celle dont il ſe défait avec le plus de peine. Le Tſchouwache tient autant aux pratiques ſuperſtitieuſes qu'au coſtume & à l'idiôme de ſes ancêtres. Son dialecte originaire de la Langue Finnoiſe lui eſt particulier, quoique purement traditionnel. Son éloignement pour la fréquentation des villes a bien pu contribuer à cette permanence. Il préfère au ſéjour des cités celui des forêts, & n'eſt à ſon aiſe que là. Ses habitations, éparſes par pelotons, pré-

(1) Voyez leur article.

ſentent l'aſpect de pluſieurs petits hameaux, où l'exemple des pères eſt une loi pour les enfans. Cette Peuplade pourroit mener une vie, ſinon plus douce, du moins plus agréable; mais ce ſeroit peut-être la conſeiller mal que de lui propoſer, dans l'état actuel des choſes, une ſituation plus raffinée. L'homme groſſier de la Nature n'a pas toujours gagné à devenir l'enfant gâté de la Civiliſation.

Le calendrier des Tſchouwaches commence par Novembre, qu'ils appellent le mois des ſacrifices: la ſemaine chez eux débute par le vendredi; & ce jour eſt conſacré au repos, ſous le nom d'*Ama*. Le mercredi eſt nommé *jour de ſang*. S'ils avoient des annales, on y trouveroit peut-être la raiſon de cette expreſſion.

Ils ſont plus mal-propres encore que leurs voiſins les Tſcheremiſſes, parce qu'ils ſont encore plus indolens & pareſſeux. Cependant ils n'aiment pas moins qu'eux la chaſſe, & préfèrent à l'arc nos fuſils rayés. Ils prennent leur repas à table & à des heures règlées. Avant de manger, ils font une prière, à peu près conçue en ces termes: « Dieu! puiſque tu nous a donné la vie, tu » nous dois du pain pour la ſoutenir ». Il eſt de l'honnêteté de l'Hôte de porter lui-même les morceaux à la bouche de ſes convives dans des cuillers d'une grande capacité. Ce cérémonial ſe répète ſi fréquemment pendant le repas, qu'il ſeroit néceſſaire de digérer à meſure, pour n'être point incommodé en quittant la table. On ſe couche enſuite ſur de larges bancs à la Tatare. On voit pourtant quelques lits de plume chez les Tſchou-

waches. La naiſſance d'un enfant eſt l'objet d'un régal qui a lieu chez l'accouchée ; les parens & les amis ſe raſſemblent pour boire de la bierre, & ne manquent pas de jetter quelques (1) *kopeks* dans le vaſe où ils ont bu. Ce qui s'appelle *mettre l'enfant au berceau.*

Le contrat de mariage eſt ici comme ailleurs une eſpèce de contrat de vente. Les parens d'une fille Tſchouwache en retirent ordinairement depuis vingt (2) juſqu'à cinquante roubles ; & ils donnent à-peu-près l'équivalent en bétail & en trouſſeau. Les pauvres peuvent trouver une femme pour dix & même pour cinq roubles. Les riches quelquefois ne craignent pas d'y mettre quatre-vingt roubles. Les conventions arrêtées, on procède aux fiançailles qui ſe célèbrent avec une ſorte de pompe & de dignité. A cette occaſion le père de la fille promiſe préſente au Soleil, en oblation, un pain de froment & une portion de miel ; il accompagne cette offrande d'une prière dont voici un échantillon :

« Toi qui vois tout & par qui tout voit ; Auteur de
» la lumière ! Père de la fécondité ! Toi qui développes
» les germes au ſein de la Terre dont tu es l'époux

(1) Petite monnoie ruſſe dont 100 font un rouble ; ce qui revient à un ſol de France.

(2) C'eſt-à-dire quarante écus ou 120 livres, argent de France. On achete donc une femme dans ce pays pour le prix d'une année de gages de nos ſervantes bourgeoiſes. Quelquefois on peut s'en procurer une pour dix écus.

» ardent : Soleil ! lève toi toujours ſerein aux yeux de
» ce couple aimable. Répands ſur ce nouveau ménage
» la roſée fertiliſante. Que l'un de ces deux jeunes gens
» ait toujours en partage la force ſubſtantielle de ce
» froment que nous te préſentons en offrande ! Que
» la jeune épouſée le diſpute pour la douceur à ce miel
» dont nous te faiſons l'hommage ! Et dans leur foyer,
» allume & fais brûler long-tems ton feu créateur &
» vivifiant ! »

Après avoir répondu, *amin*, les Aſſiſtans délibèrent ſur le jour de la noce. On y obſerve pluſieurs petits uſages communs à preſque tous les Peuples. Mais il en eſt un qui, à coup-ſûr, choquera la galanterie françoiſe. Il eſt d'étiquette chez les Tſchouwaches que la mariée, avant de monter ſur le lit nuptial, tire elle-même les bottes au marié, prélude de la conduite qu'elle doit obſerver dans ſon ménage. La ſubordination de la femme envers ſon mari eſt une loi de rigueur dans le code matrimonial des Tſchouwaches ; & on s'en trouve bien en ce pays. Quand deux maîtres, ſur-tout de ſexe différent, habitent le même toît, la paix ne doit pas y reſter long-temps. Pour éviter les querelles, il eſt bon que l'un des deux conjoints obéiſſe à l'autre, ſans coup férir. Si la réplique étoit permiſe, ce qui n'eût été qu'un nuage paſſager, devient un gros orage. Ce contre-temps n'arrive preſque jamais chez ce Peuple. Un mari cependant a-t-il des raiſons graves d'être mécontent de ſa femme ; *ipſo facto*, le mariage eſt rompu du moment qu'il a déchiré le voile de ſa compagne, &

le divorce s'enſuit. Nous ſommes loin de propoſer un tel peuple pour exemple ; mais il ſeroit peut-être de l'intérêt de nos époux de réfléchir un peu ſur de telles mœurs.

Une autre coutume plus injurieuſe pour le ſexe eſt celle-ci : Le lendemain des noces, de grand matin, on ſe hate de faire la preuve (1) moſaïque de la virginité de la nouvelle épouſée. Le jeune homme qui lui ſert de *Paranymphe*, & qui eſt chargé de cette recherche, s'il n'a point trouvé aſſez de marques viſibles, prend un gobelet percé par le fond, le remplit de bierre, en bouchant le trou avec ſon doigt qu'il a ſoin de retirer à l'inſtant qu'il porte le verre à la bouche de la mariée toute confuſe. Mais les choſes en reſtent là ; on n'en parle plus dans la ſuite.

Un troiſième uſage, mais d'un autre genre, conſiſte à ſervir aux Conviés un pain percé d'une flèche. Cet emblême s'explique aſſez de lui-même. Mais hélas ! quand donc les hommes ceſſeront-ils d'être obligés de ſe diſputer l'exiſtence à la pointe de l'épée ?

Les Tſchouwaches Chrétiens ne s'abſtiennent point

(1) Les Rabbins diſent que le principal devoir du Paranymphe parmi les Juifs, étoit d'obſerver que l'époux & l'épouſe ne ſe fiſſent aucune fraude dans ce qui regarde la marque de la virginité de l'épouſe, (Moïſe, Deuter. c. 12, 14, 15,) de peur que l'époux ne ſupprimât le linge où cette marque paroiſſoit, ou que l'épouſe n'en ſuppoſât de faux.

de ces pratiques nationales, & il feroit imprudent de vouloir les leur interdire.

Quant aux funérailles, voyez les Tfchérémiffes.

Parmi ceux qui font reftés fidèles au paganifme, *Thore* eft le nom de l'Etre Suprême ; Satan ou *Schaïtan* eft celui du Prince des démons. Plufieurs de leurs villages ont le bon efprit de fe paffer de Prêtres & de leur fubftituer le plus fage des anciens du lieu. Auffi leurs fêtes font plutôt domeftiques que religieufes.

Au printemps & en automne, un père de famille raffemble fes enfans autour de lui, &, fans avoir recours à l'entremife des Prêtres, il adreffe directement fes vœux ou fes actions de grace aux Divinités que lui ont tranfmifes fes ancêtres. Il invoque *Keremet* le père, *Keremet* la mère, *Keremet* le fils, & leur immole quelques pièces de bétail dont les débris fervent à garnir la table de toute l'affemblée. Les prières dont on fe fert font dignes de la pureté de ce culte. « Dieu » ! (s'écrie le Célébrant, en élevant les mains vers le Soleil) « donne » moi des fils & des filles ; je dirigerai leurs jeunes » ans ; ils abriteront mes vieux jours. Donne-nous du » pain, pour pouvoir en rompre un morceau avec » le pauvre. Benis notre cabane, afin que le voyageur, » étranger en y entrant, en forte notre ami. »

Le coftume des hommes Tfchouwaches reffemble à celui des Tfchérémiffes, quant à la manière de porter les cheveux & la barbe, & auffi à l'égard des chemifes brodées qui font en ufage chez eux. Mais il tient de l'habillement des payfans Ruffes, pour les hauts-de-chauffes,

les ſouliers, les haillons qui tiennent lieu de bas, les chapeaux & les bonnets. Leur juſte-au-corps n'a pas non plus de collet large & rabattu.

L'habillement des femmes mariées ne diffère du coſtume des filles qu'en ce que, contre l'ordinaire, celui-ci eſt plus meſquin. Leurs chauſſures & leurs chemiſes ſont preſque les mêmes que celles des Tſchérémiſſes. En été elles portent aſſez communément une chemiſe de deſſus, appliquée à la taille par une ceinture appellée *ſarr*. Une pièce garnie de franges deſcend de chaque côté de la ceinture. En hiver elles portent pardeſſus la chemiſe une eſpèce de robe de pelleterie ou de drap coloré. Le bonnet des femmes, connu ſous le nom de *Ghouſpou*, eſt tout couvert de perles de verre & de petites monnoies d'argent diſpoſées comme des écailles. Les femmes font uſage auſſi d'une eſpèce de *mante* très-longue, appellée *ama*, qui paſſe pardeſſous la ceinture, & dont la partie ſupérieure eſt ornée dans le goût du bonnet. Sous ce bonnet elles ſe couvrent la tête d'une toile blanche, brodée ou piquée, garnie de verre ſur les bords. Elle ſert de voile aux fiancées. Mais les femmes mariées plient cette pièce de toile en deux treſſes, & la font deſcendre ſur le ſein avec plus ou moins de prétention à la coquetterie. Les extrémités ſont garnies de houppes ou de franges. Elles font auſſi de leur chevelure une double treſſe qu'elles dérobent ſous leur chemiſe. A l'exemple de leurs voiſines les Tſchérémiſſes, les femmes Tſchouwaches, au lieu de bonnets, portent de ſimples bandeaux chargés de petits

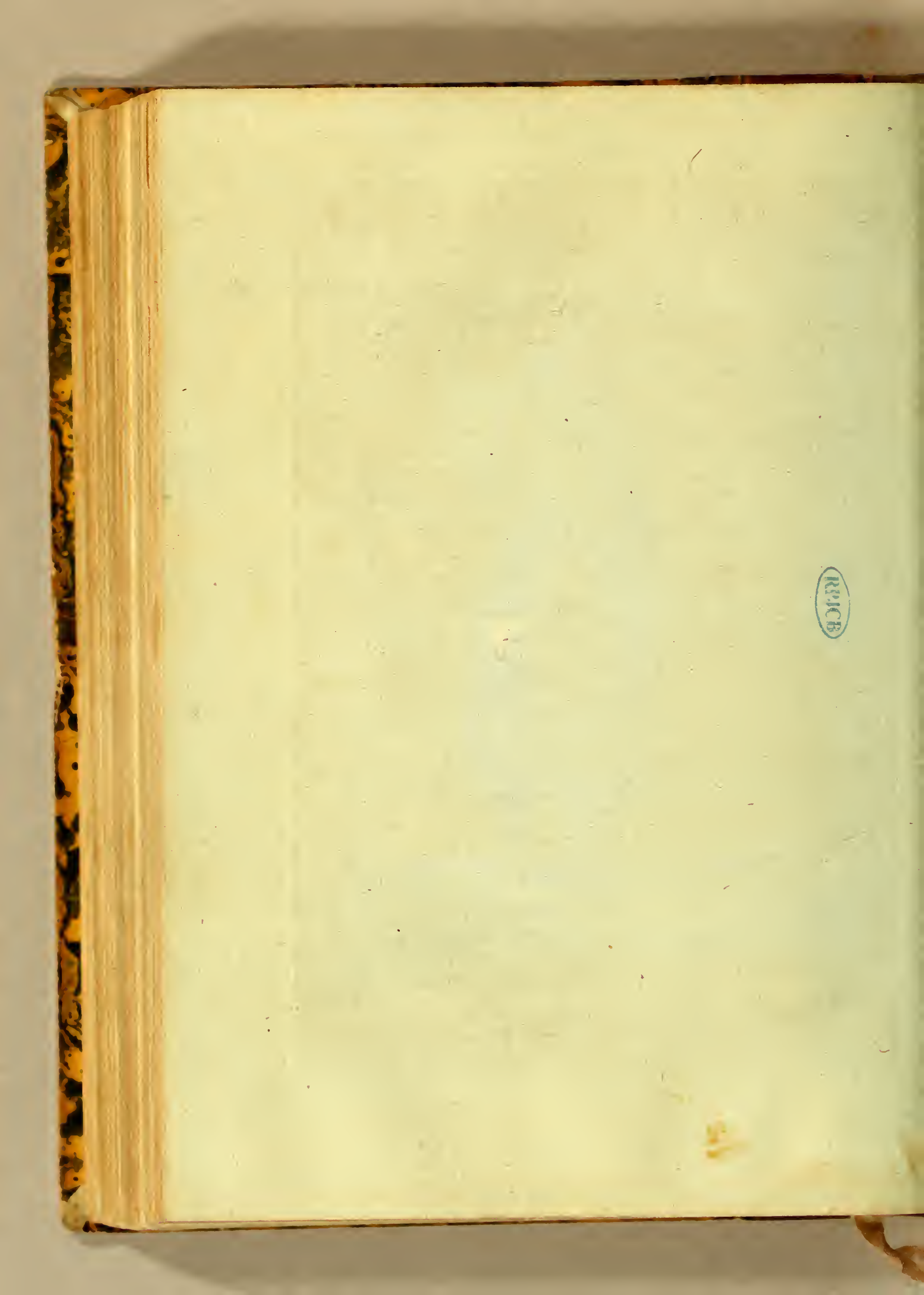
orñemens. A ce bandeau eſt attachée une mante plus courte que celle qui tient au bonnet, & qui deſcend de même ſur le dos. Par derrière, elles attachent à la ceinture une ſeconde mante ſemblable à la première. Quelques-unes, pour ſe diſtinguer davantage, portent une bande de peau, large comme la main, & ornée de mille petits objets; cette bande placée ſur l'épaule gauche, croiſe la poitrine, à l'inſtar du cordon de quelqu'Ordre.

Fin des Mœurs & Coutumes des TſchouWaches.



Desrais del. *Mixelle sculp.*

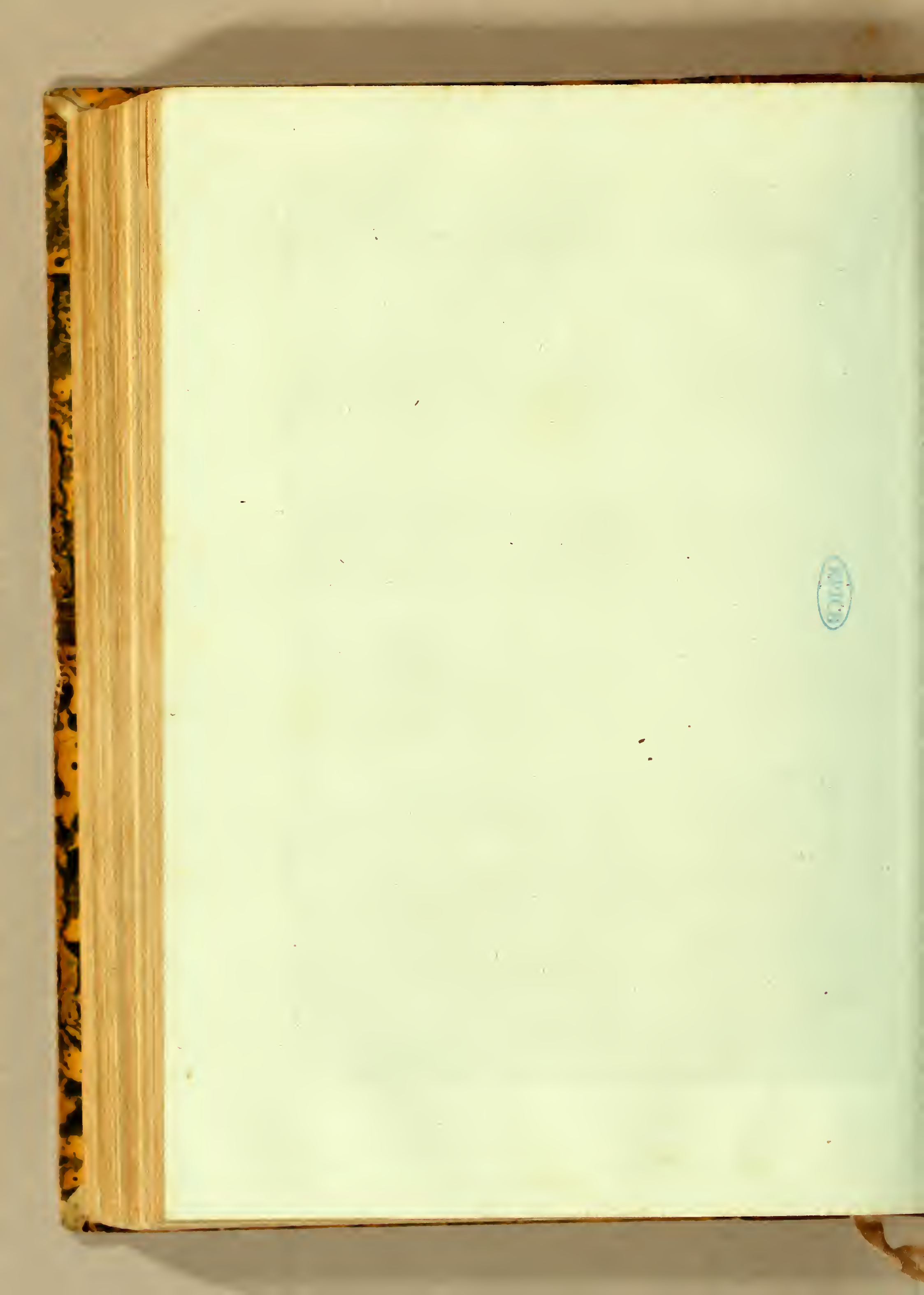
fille Tschouwache.


RPJCB



Desrais del. *Mixelle sculp.*

femme Tschouwache.





NOTICE

HISTORIQUE

SUR L'ISLE DE TINE,

DANS L'ARCHIPEL.

L'AMI des hommes, qui ne voyage que pour les étudier, n'a pas souvent à se louer de la tâche qu'il s'impose. Parmi les Peuples qu'il passe en revue, il en est peu au milieu desquels il aimeroit à se fixer, s'il en avoit le choix. *Tine* peut-être mériteroit d'avoir part à sa prédilection.

Cette Isle, connue des anciens Grecs sous le nom de *Tenos*, & qui n'a qu'une étendue de douze lieues, nourrit dans l'aisance vingt mille habitans tous heureux & dignes de l'être. Les Tiniotes (1) ont un maître qui les gêne peu; car éloigné d'eux, ils n'entendent plus parler de lui pendant un an, du moment qu'ils ont satisfait au tribut imposé par le Croissant qui les a enlevé naguère au Lion de Saint-Marc. Acquittés de leur dette, on leur abandonne le soin de

(1) Ou Teniens.

ſe gouverner eux-mêmes; & doit-on regretter les ſacrifices pécuniaires qu'il peut en coûter pour exercer un droit auſſi précieux & devenu ſi rare? Les Tiniotes n'obéiſſent donc qu'à des Magiſtrats élus par eux & parmi eux. Ils ne confèrent cette dignité qu'à ceux dont la prudence devançant les années, s'accorde parfaitement avec le titre de *Vieillards*, qu'on donne aux Juges dans ce pays, depuis un temps immémorial. S'il eſt une autorité que les hommes puiſſent reconnoître ſans rougir, c'eſt ſans doute celle des pères ſur leurs enfans, ou des vieillards ſur leurs inférieurs en âge. Cette ſouveraineté ſi légitime eſt indiquée par la nature. C'eſt la première de toutes; c'eſt elle qui avoit lieu, lors du ſiècle d'or, jours d'innocence! qui ne fûtes pas tout-à-fait une chimère, puiſque l'autorité paternelle exiſte encore. C'eſt elle qui, dans les temps primitifs, conſervoit les hommes tels qu'ils étoient nés, c'eſt-à-dire, ſages & bons. C'eſt elle que les différentes peuplades qui végètent ſur la terre devroient du moins prendre pour modèles dans leurs inſtitutions politiques. C'eſt elle qui fait le bonheur des Tiniotes & de tous ceux qui, à leur exemple, ne s'écartent pas trop de cette loi ſuprême à laquelle il eſt ſi doux d'obéir, & pour laquelle notre cœur ſe ſent porté comme par inſtinct.

La forme du Gouvernement, jointe à la richeſſe du ſol & à la beauté du climat, attachent à ſa patrie l'habitant de Tine, de telle ſorte que rien au monde ne ſauroit l'en dédommager. S'il en ſort, c'eſt dans l'eſpoir

d'y rentrer le plutôt poſſible pour y conſumer en paix les fruits de ſon labeur. C'eſt un enfant qui n'eſt bien que ſur le ſein ou ſous les yeux de ſa nourrice. Les femmes partagent avec les hommes ce ſentiment, dont la reconnoiſſance leur fait un devoir & leur bien être un beſoin : celles qui s'expatrient (en trop grand nombre) pour ſervir dans tout le Levant, fidelles à leur caractère, ſe diſtinguent par leur intelligence autant que par leur coſtume, & ne perdent jamais de vue leur terre natale, après laquelle elles ſoupirent ſans ceſſe.

Les femmes Tiniotes qui ne ſortent point de leur Iſle ne paroiſſent exiſter que pour ſe conſacrer entièrement aux devoirs domeſtiques que leur ſexe leur impoſe. Elles en font leurs plus chères occupations. Les plus riches comme les plus pauvres, avec un zèle égal, s'adonnent à tous les détails du ménage. Les habits des maris & des enfans ſont preſque toujours l'ouvrage de leurs femmes & de leurs mères. Les membres d'une même famille vivent toujours entr'eux, & ne ſe trouvent bien qu'enſemble. Les vieilles femmes le diſputent aux jeunes filles pour la gaieté; enſorte que les jours de travail reſſemblent à des fêtes. Soixante hameaux épars ſur toute la ſurface de l'Iſle, offrent par-tout le même ſpectacle, les mêmes ſcènes patriarchales. L'induſtrie qui y règne également par-tout y répartit l'abondance dans la même proportion preſqu'en tous lieux. L'intérieur des maiſons reſpire cet air de propriété & d'aiſance qui

plaît tant aux yeux, & qui fait tant de plaiſir à l'homme ſenſible, heureux du bonheur de ſes ſemblables autant que du ſien propre. Preſque tous les Tiniotes s'occupent de la culture du mûrier, de l'éducation des vers à ſoie, & de l'exportation de cette précieuſe branche de commerce; ce qui fait que l'inégalité de fortunes n'eſt guère plus connue à Tine que celle des conditions. Tant il eſt vrai que les mœurs privées & les vertus domeſtiques ſuffiſent à la félicité d'une Nation. Il eſt ſans doute plus facile à une peuplade de vingt mille individus de ſe conſerver intacte, qu'à une maſſe de pluſieurs millions d'hommes. Mais eſt-ce la faute de la Nature ſi ſes enfans ont la manie de ſe preſſer les uns contre les autres ſur quelques points du globe, & s'ils ſe corrompent par le contact?

Les femmes de l'Iſle de Tine (dit un Voyageur moderne, dans ſon ſtyle toujours élégant) ont toutes, les plus belles proportions dans les formes, de la régularité dans les traits, & une phyſionomie piquante qui ſupplée ſouvent à la beauté & y ajoute toujours. L'habillement le plus voluptueux couvre leurs charmes ſans les cacher.

Les Dames portent de longues robes bordées de poil. Pardeſſus eſt un corſet ordinairement boutonné à moitié. Immédiatement au-deſſous, on place une ceinture chargée d'ornement, & qui s'agraffe ſur le devant; les agraffes ſont marquées par deux ovales qui ſe touchent. La chauſſure eſt une eſpèce de mule à talon plat. Une étroite

étroite & longue draperie leur sert de coëffure; roulée autour de leur tête en forme de turban, les bouts sont quelquefois noués au haut du front, ou servent comme de cravatte. La forme & les ornemens du mobilier sont du même style; c'est-à-dire simples, mais élégans, nobles & propres extrêmement.

Les hommes observent le costume des Grecs modernes.

Fin de la Notice historique sur l'Isle de Tine, dans l'Archipel.



Dame de l'Isle de Tinne.



NOTICE
HISTORIQUE
SUR LES VANDALES.

Ce mot devenu ſynonyme à l'épithète de Barbare, eſt le nom d'un Peuple principalement connu dans l'Hiſtoire par la priſe de Rome & le ſac de cette Capitale du Monde & des Beaux-Arts. Originaire de la Scandinavie, cette Peuplade farouche eut de continuels démêlés avec les (1) Goths, dont elle différoit peu. Ceux-ci, ſous la conduite de Berig, leur premier Roi, défirent les Vandales, voiſins des Almeruges, ſur les bords de la Mer Baltique. La première date certaine qu'on trouve dans leurs Annales, eſt une époque facheuſe pour eux. Vers le milieu du quatrième ſiècle, Geberig, Chef des Goths, ſignala le commencement de ſon règne, par la Guerre qu'il déclara à Viſimare, Prince des Vandales, de la Race des Aſdingues, qui eſt très-illuſtre parmi ces Peuples, & toute remplie de Héros. Au rapport de l'Hiſtorien (2) *Dexippe*, les Vandales

(1) Une Hiſtoire générale des Gots, par Jornandés, Archevêque de Ravenne, nous a fourni les matériaux de cet Article.

(2) Du temps de l'Empereur Aurelien, il y avoit à Athenes un Rhéteur appellé *Dexippus*, & qu'on ſurnommoit Herennius.

furent une année entière à traverser cet espace de pays qui se trouve entre le rivage de la Mer Baltique, à l'extrêmité de la Germanie, d'où ils étoient partis depuis plusieurs siécles, & les rives du Danube, où ils habitoient, quand Geberic porta les armes chez eux. Le combat se donna sur les bords de la Marise, Fleuve de la Dacie, qui comprend aujourd'hui la Transylvanie, la Moldavie & la Valachie. La victoire fut long-temps incertaine; mais enfin, elle se déclara en faveur des Visigoths. Visimare périt, & avec lui, presque toute la Nation des Vandales. Ceux qui échappèrent à l'épée du Vainqueur, fuyant leur patrie désolée, allérent trouver Constantin, & le supplièrent de leur accorder dans ses Etats, un lieu où ils pussent conserver les misérables restes d'un des plus anciens Peuples du Monde. L'Empereur leur assigna la Pannonie (la Hongrie), où ils demeurèrent 40 années, soumis comme les Naturels du pays, aux Loix de l'Empire. Ce fut delà que le Patrice Stilicon, Beau-Père du premier Ministre d'Honorius, les fit venir, pour leur donner en proie les Gaules, où cependant ils séjournèrent peu, ne s'y étant arrêtés qu'autant de temps qu'il en falloit pour les piller.

Les Vandales, sous Genseric, vers l'an 380, inquiétèrent beaucoup l'Empereur Gratien, par leur irruption subite en Espagne; car, quoiqu'ils eussent obtenu des Romains, les deux Pannonies, ils n'osoient pas s'y établir tout-à-fait, dans la crainte des Goths. D'ailleurs, cette Nation, d'un naturel inquiet &

ennemi du repos, ne démentoit pas, à la première occasion qui s'en présentoit, l'étymologie (1) du nom qu'elle portoit.

Vers l'an 425, le Comte Boniface ayant à se plaindre de Valentinius, chercha à se venger de l'Empereur, aux dépens même de l'Empire. Pour accomplir ce dessein, il jetta les yeux sur les Vandales, qu'il crut très-propres à le seconder. En conséquence, il envoie vers Genseric leur Roi, & l'engage par des promesses, à passer en Afrique. Une telle proposition chatouilla l'oreille du Monarque, qui ne cherchoit qu'à s'aggrandir. Il entre avec ses Vaisseaux dans la Mer Méditerranée, par le Détroit de Cadix (Gibraltar), & aborde à Carthage.

Ce Roi ne s'étoit déjà fait que trop connoître aux Romains, par le sang de leurs légions, qu'il avoit versé plus d'une fois. Il étoit d'une taille médiocre; une chûte de cheval l'avoit rendu boîteux. Il avoit un esprit profond, impénétrable, &c. Il vint à bout de s'établir en Afrique; & il y règna long-temps avec tant de bonheur & de gloire, qu'il fut toujours adoré de ses sujets, & redouté des autres Princes: étant près de mourir, il appella ses Fils, qui étoient en grand nombre, & leur ordonna avec cette autorité qu'il s'étoit acquise sur les siens, de n'avoir jamais entr'eux aucun différend pour le Royaume qu'il leur

(1) On prétend que le nom *Vandale* vient du mot gothique *Vandalen*, qui signifie encore aujourd'hui, en Allemand, *errer*.

laiſſoit ; mais de reconnoître paiſiblement leur aîné pour Roi ; & après ſa mort, celui qui ſeroit le plus proche, & ainſi de ſuite juſqu'au dernier. Ils promirent à leur Père mourant, de ſuivre ſes dernières volontés ; & ils obéirent en effet, avec une exactitude ſi religieuſe, que le Royaume s'eſt conſervé dans leur famille un ſiécle entier, ſans qu'aucune guerre civile en ait troublé la tranquillité.

Voici la ſuite de ces Rois ;

Genſeric fut le premier.
Hunneric, le ſecond.
Gondamond, le troiſième.
Traſamond, le quatrième.
Et Hilderic, le cinquième.

Mais Gilimir n'ayant aucun égard aux dernières volontés de Genſeric, & cédant à l'impatient déſir qu'il avoit de règner avant ſon rang, interrompit cette paiſible ſucceſſion ; il prit les armes contre Hilderic ; & l'ayant tué, il ſe mit à ſa place. Juſtinien ſembla réſervé pour punir ce crime. Gilimir fut abbattu à ſon tour du Trône uſurpé par lui, & conduit par Béliſaire, à Conſtantinople, avec les Tréſors dont il faiſoit ſes Dieux. Il fut traîné dans le Cirque, attaché au Char du Vainqueur, & donné en ſpectacle au peuple Romain.

Les Vandales, établis en Eſpagne, furent vivement preſſés par Vallia ; la mort de ce Prince des Viſigoths, les délivra d'un ennemi redoutable.

Mais revenons à Genſeric, pour nous arrêter un moment à l'époque la plus brillante dans les faſtes des Vandales.

Maxime s'étoit emparé de l'Empire Romain, après avoir immolé à ſon ambition Valentinius troiſième. Genſeric, Roi des Vandales, apprenant en Afrique, ces révolutions, équipe une Flotte, aborde en Italie, va droit à Rome, la ſurprend & la pille. Maxime fuit devant le Vainqueur, & meurt de la main d'un de ſes ſoldats. Cette grande cataſtrophe eut lieu vers l'an 455 de l'ere vulgaire.

Ce fut ce même Genſeric qui, pour ſe maintenir en Afrique, engagea ſous main, Euric, Roi des Viſigoths à profiter de la criſe où ſe trouvoit l'Empire Romain, & à ſe ſaiſir de deux Villes célèbres dans les Gaules, Arles & Marſeille.

Les Vandales ont laiſſé leur nom à une partie de la Poméranie Ducale & du Duché de Mecklenbourg en baſſe Saxe : Guſtrow en eſt la Ville Capitale, ou le chef lieu de pluſieurs villages, ſeuls reſtes de cette Nation turbulente & trop fameuſe.

Le coſtume des Femmes eſt remarquable en ce que leurs juppes ne tombent pas plus bas que la jarretière.

Fin de la Notice Hiſtorique ſur les Vandales.

NOTICE

SUR LE BRABANT AUTRICHIEN.

LA première ſtation des François, après avoir franchi le Rhin pour venir occuper les Gaules, eut lieu dans le Brabant. Ce Duché, terminé au midi par le Hainaut & la Flandre, paſſa dans la maiſon des Pepins, & par conſéquent fit partie du domaine de nos premiers Rois de la ſeconde Race. Devenue Province de l'Empire, elle appartint enſuite aux Ducs de Bourgogne, puis à la Couronne d'Eſpagne; aujourd'hui démembrée, une partie, la plus conſidérable reconnoît l'Empereur pour Souverain; les Hollandois ont conquis le reſte.

Les Artiſans Brabançons ont encore de la vogue. Les draps, les camelots, les tapis, les dentelles, les bas, &c. ſortis de leurs mains, ſont les principaux objets de Commerce en ce pays; mais la fécondité du ſol offre une ſource d'abondance moins précaire, & les Habitans ſe montrent dignes des bienfaits de la Nature. Peu d'Hommes ſçavent mieux la mettre en œuvre. La culture des terres y eſt dans la plus grande activité. Le Voyageur que l'amour des Beaux-Arts n'a point rendu indifférent ſur les Arts utiles, goûte une

douce satisfaction en parcourant les nombreuses mairies du Brabant. Un travail opiniâtre & bien dirigé, y a métamorphosé les landes sabloneuses en campagnes verdoyantes. L'aisance, fille de l'Industrie, y présente presque par-tout les tableaux les plus rians. Le luxe n'a pas encore pu s'y acclimater. Une Peuplade, toujours occupée d'objets de première nécessité, ne perd pas les momens à raffiner sur ses jouissances; elles ne sont rien moins que recherchées. D'ailleurs, le régime de vivre, qui consiste en biere excellente, en laitage & en viandes substantielles apprêtées sans art, constitue une santé robuste, mais ne favorise pas les brillans écarts de l'imagination. La Noblesse elle-même, l'une des meilleures de toute l'Allemagne, attachée à ses anciens usages, puisqu'elle s'en trouve bien, ne s'épuise pas en vaines dissipations. Tout concoure à rendre cette contrée l'asyle de la paix & du bien-être.

Louvain est la première Ville du Brabant, mais non la plus importante; elle a été beaucoup plus populeuse qu'aujourd'hui, à en juger d'aprés la circonvallation de son enceinte. On s'est plaint long-temps du grand nombre de ses Maisons Religieuses. Son Université n'est plus ce qu'elle a été, & ne le sera jamais. Cependant que de choses sont encore à désirer dans l'éducation domestique, pour lui donner tout-à-fait la préférence sur celle des Gymnases. On dit que les Manufactures de laine, à Louvain, nourrissoient au commencement du 4e siécle, 150000 Ouvriers.

Lande, chef-lieu de la Mairie de ce nom, est une petite

petite Ville, qu'on croit la plus ancienne de tout le Brabant.

Dieſt eſt une autre petite Cité appartenant à la Province de Haagland, où l'on boit de la biere, & où l'on trouve des draps très-eſtimés.

Bruxelles, Capitale des Bays-Bas, eſt la Ville la plus belle & la plus riche du Duché du Brabant : tous les jours elle prend des accroiſſemens. Son Théâtre a quelque réputation ; on y fait l'eſſai de pluſieurs pièces Françoiſes nouvelles.

Anvers, troiſième Ville du Duché de Brabant, eſt en même temps le chef-lieu du Marquiſat du S. Empire, titre que porta notre célèbre Godefroy de Bouillon. Les beaux jours d'Anvers ſont paſſés ; Amſterdam l'éclipſe entièrement.

Malines, placée au centre du Brabant, eſt une Ville aſſez conſidérable, qui doit ſa célébrité à ſes dentelles. Le Chef de ſes Magiſtrats jouit d'un beau privilège ; il peut commuer la peine de mort en amende. Nous aimons à croire que bientôt on rougira d'avoir été ſi long-temps à comprendre qu'il n'eſt rien de plus illégal que de punir un crime par un crime ; & rien de plus barbare que de condamner de ſang-froid, à la roue, un homicide qu'enflammoit la vengeance, ou que preſſoit le beſoin.

Pour donner une idée du caractère de la Nobleſſe Brabançonne, nous terminerons cette Notice par quelques phraſes extraites d'une Déclaration que les

Etats de Brabant viennent d'adreſſer (1) à L. A. R., les Gouverneurs Généraux des Pays-Bas.

Madame (2) & Monſeigneur (3)..... nous voyons avec la plus grande douleur, que les deux Diplomes que V. A. Royales daignèrent nous adreſſer. . . . . anéantiſſent le Tribunal, dépoſitaire des Loix ; les formes immuables, ſans leſquelles il n'eſt point de Gouvernement; toute propriété, toute liberté; & ne laiſſent qu'une exiſtence abſolument idéale aux repréſentans du Peuple.

Obligés en cette qualité, non moins que par ſerment ſolemnel (dont nous prenons la très-reſpectueuſe liberté de joindre copie), de ſoutenir de tout notre pouvoir le Pacte conſtitutionnel, juré par S. M. & par ſon pays de Brabant, nous ne trouvons pas de termes aſſez forts pour exprimer notre conſternation à la vue des infractions multipliées faites à ce Contrat ſacré, contre leſquelles notre devoir nous force de proteſter.

Aprés avoir épuiſé les voies des repréſentations ſoumiſes & reſpectueuſes, nous nous trouvons réduits à faire connoître très-humblement à V. A. R., que le cri de notre conſcience ne nous permet pas de

(1) Le 13 Mai 1787.

(2) Marie-Chriſtine, Princeſſe Royale de Hongrie & de Bohême, Archiducheſſe d'Autriche, Ducheſſe de Bourgogne, &c.

(3) Albert, Prince R. de Pologne, Duc de Saxe, &c. Epoux de la précédente.

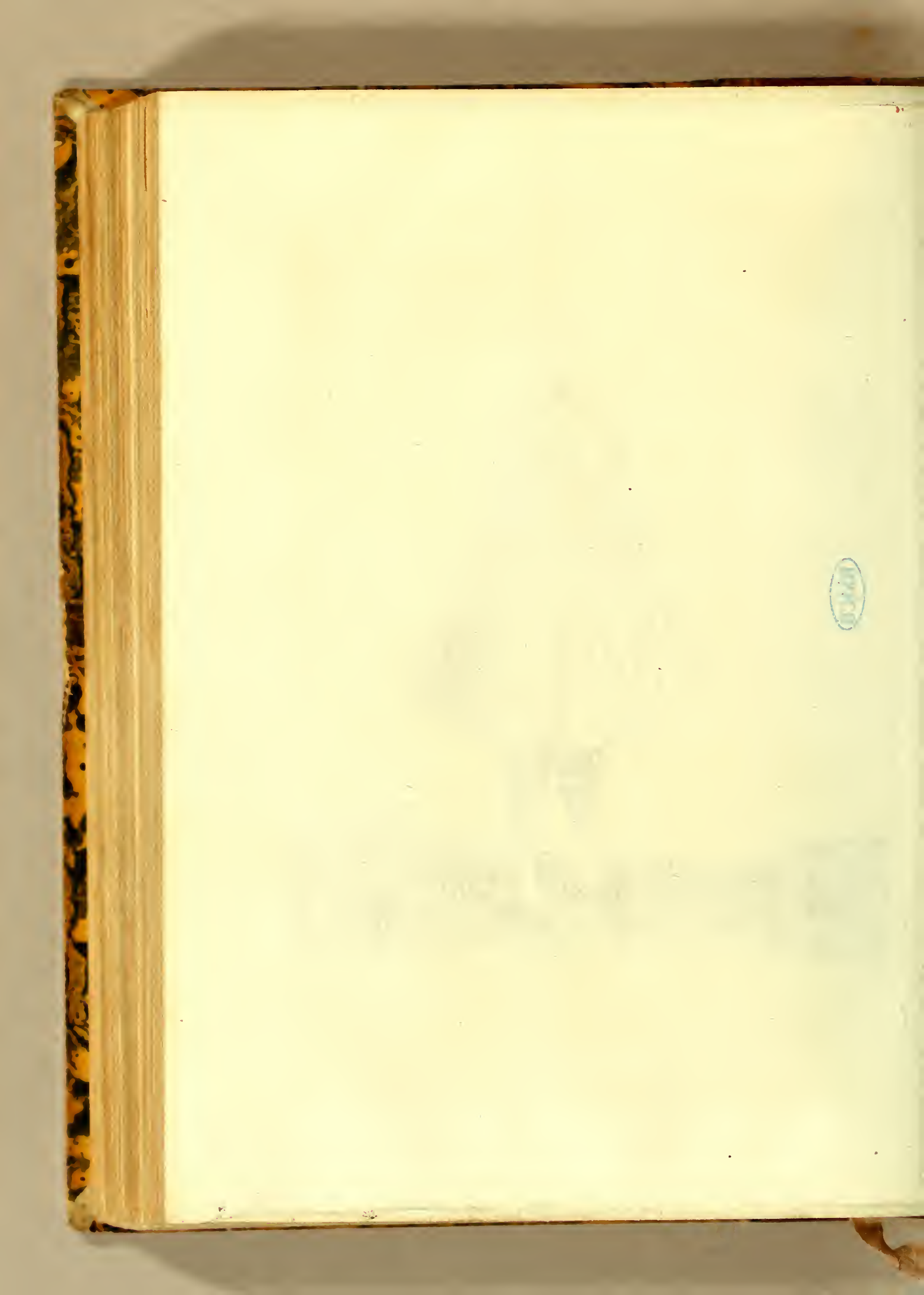
porter notre consentement à la continuation ordinaire des impôts aussi long-temps que les infractions faites à la *joyeuse entrée*, ne seront pas redressées, ou que les Règlemens projettés ne seront pas réformés, conformément à la Constitution : assurant d'ailleurs Vos Altesses Royales, avec un très-profond respect, & d'après notre zèle tant de fois éprouvé, que nous concourrons toujours aux changemens qui ne seront pas contraires au *pacte inaugural*, ni aux véritables intérêts du Peuple que nous représentons.

Cette Déclaration eût l'effet désiré. On revint sur ses pas ; & l'on craignit d'indisposer une Nation fidelle & paisible, mais ferme & généreuse.

Fin de la Notice Historique sur le Brabant Autrichien.



la vandale



NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES VALAQUES,

LA patrie actuelle des Valaques faiſoit partie des l'Empire des Daces, de ces Daces dont la défaite mérita un ſurnom à Trajan, & un monument public dans Rome. Le Vainqueur envoya quelques années après, une Colonie dans l'une des Provinces qu'il avoit conquiſes, & devint comme le Fondateur des Valaques. Les uſages, l'idiome & le *Coſtume* (1) que cette petite Nation conſerve encore, atteſtent ſon origine. Quelques reſtes des vaincus vinrent s'établir auprès de la *Colonie-Trajane;* en ſorte que dans la ſuite, il ſe fit un mêlange de Mœurs qui tint au caractère des Daces & des Romains. Le Chriſtianiſme ne put tellement en effacer les traces, qu'on n'en trouve encore dans quelques-unes de leurs habitudes domeſtiques. Une tradition Valaque a fait paſſer même juſqu'à nous, quelques-uns des Hymnes que les Daces adreſſoient à leurs Dieux. Le Peuple de la Valachie les répète encore de nos jours, à leurs nôces & à leurs funérailles. On remarquera à ce ſujet, que les Daces tenoient

(1) Voyez les deux Figures ci-jointes.

leurs Divinités & leurs Cantiques ſacrés des Grecs, dont ils deſcendoient primitivement. Voici un échantillon de ces Cantiques :

CHANT DES NOCES.

REFRAIN.

Amour-Hymen !
Il en eſt temps, uniſſez-vous.
Hymen-Amour !
Pour le bonheur de ces Epoux.

Jeunes Filles, qui pourchaſſez l'Amour ; voulez-vous aller auſſi vîte que lui ? attachez-vous les aîles de l'Hymenée.

Pour marcher droit avec l'Amour-aux-yeux-bandés, prenez en main le flambeau de l'Hymenée.

Imitez, imitez l'aimable Epouſée que voici : à ſon exemple, uniſſez l'arc à la flèche ; que feriez-vous de l'un ſans l'autre ?

Et vous, tendres Epoux ! heureux couple ! buvez à longs traits dans la coupe du plaiſir : déſaltérez-vous ; mais ne vous enivrez jamais, & laiſſez quelque choſe à faire au lendemain.

Amour-Hymen !
Il en eſt temps, uniſſez-vous,
Hymen-Amour !
Pour le bonheur de ces Epoux.

La Valaquie eſt une belle contrée qui mériteroit d'autres maîtres que les Turcs ; & ſes Habitans pour-

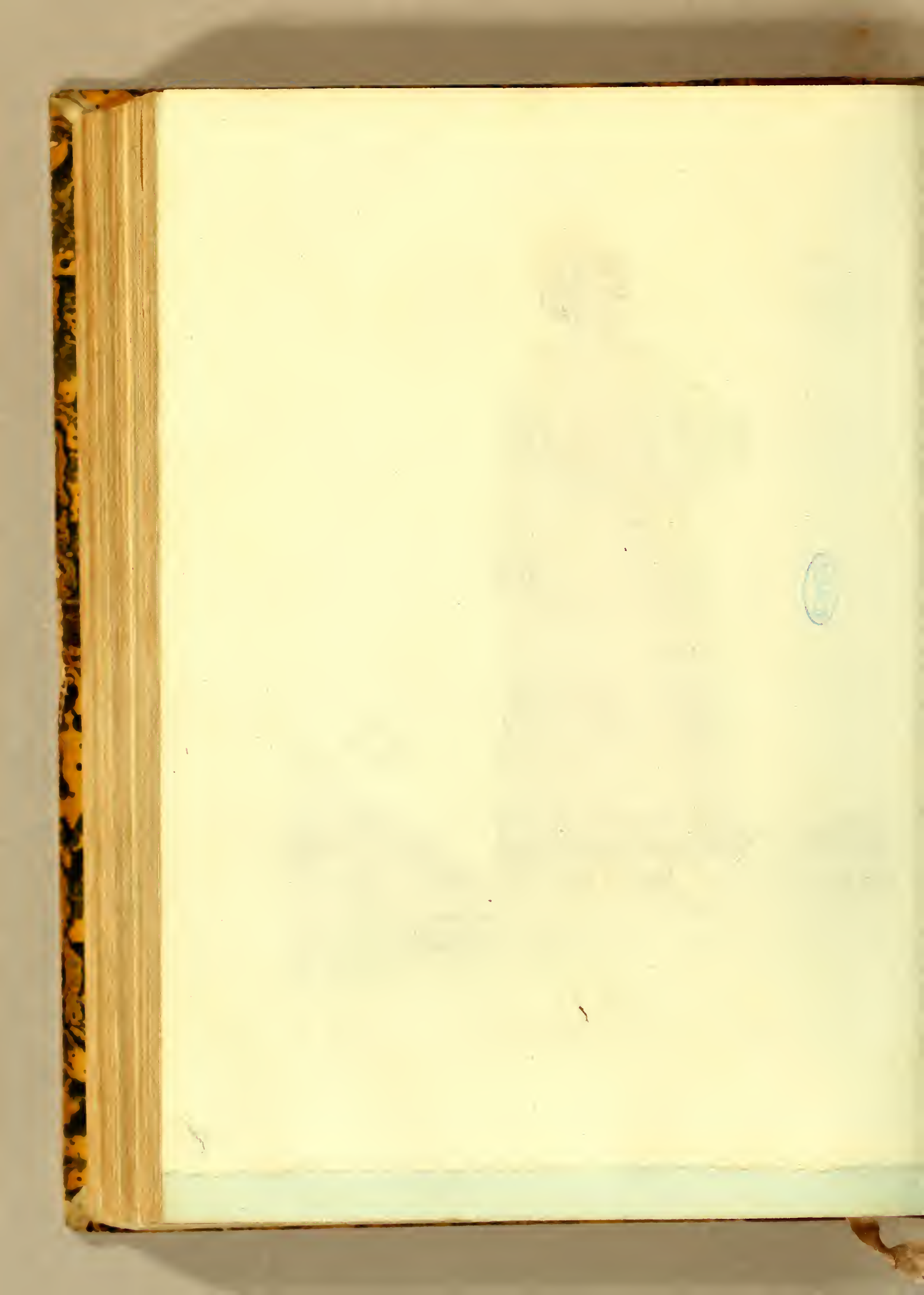
roient profiter avec d'autres Prêtres que des Eccléſiaſtiques du rit Grec. Ceux-ci ſont auſſi indifférens aux lumières, que les Turcs ſe montrent avides d'impoſitions. Il y a pourtant une eſpèce d'Académie à Buchareſt ; mais le Hoſpadar, qui réſide dans cette Ville, capitale de la Valachie, s'occupe, de préférence à tout, du tribut annuel qu'il doit au Croiſſant, pour être conſervé daus ſa place.

Les Valaques préférent la vie paſtorale à l'Agriculture. Ils ont d'excellens pâturages ; & les troupeaux qui en ſortent, ſont de la plus forte eſpèce. Ils ſe reſſouviennent encore d'avoir été courageux : mais depuis qu'ils obéiſſent à des Maîtres qui ne ſont pas de leur choix, ils ont contracté la plûpart des vices qui caractériſent un Peuple eſclave ; ils ſont trompeurs & inconſtans, jaloux de leurs Femmes, & adonnés à la ſorcellerie : ils charment les ennuis du préſent par l'eſpoir d'un avenir plus heureux, & ils ne ſont pas les ſeuls dans ce cas.

Fin de la Notice Hiſtorique ſur les Valaques.

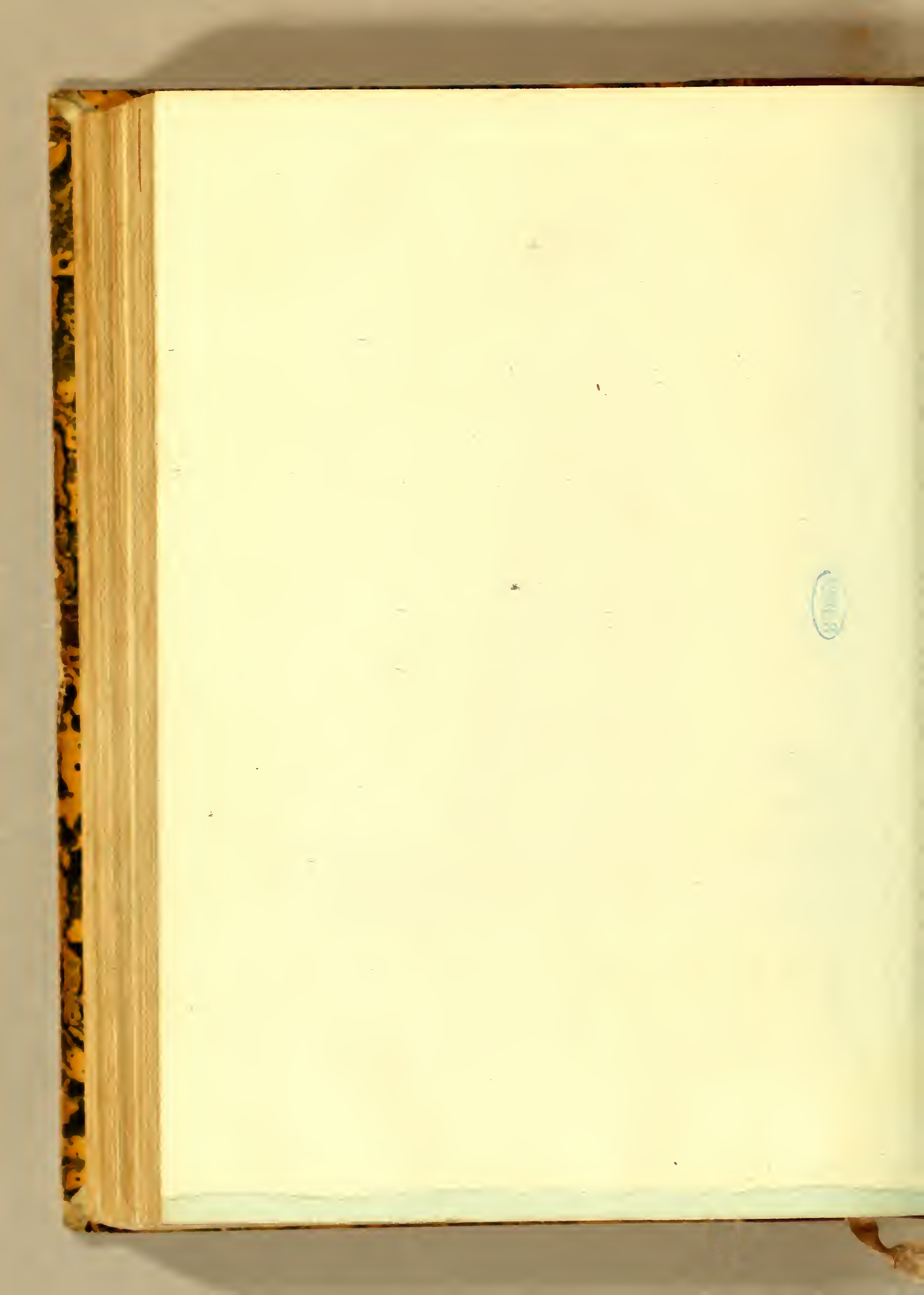


Walaque





Dame Walaque.



NOTICE
HISTORIQUE
SUR LES INSULAIRES
DE WATEEOO.

WATEEOO eſt l'une des Iſles découvertes par le Capitaine Cook, dans la Mer du Sud. Les Habitans, auſſi ignorans que nous ſur leur propre origine, ſurnomment leur patrie, la Terre des Dieux, & ſe croyent immédiatement ſortis des mains de l'Etre ſuprême. C'eſt ainſi que pluſieurs anciens Peuples de la Grèce, ſe vantoient de ne deſcendre d'aucune autre race, & d'avoir été créés ſur le ſol même où ils demeuroient, de temps immémorial. Cette prétention des Habitans de Wateeoo, qui donne de l'élévation à leur eſprit, leur a fait imaginer une ſorte d'étiquette qu'ils obſervent entr'eux, & font obſerver aux étrangers qui les viſitent. L'audience qu'on accorda aux Européens, avoit quelque choſe d'impoſant. On leur fit parcourir une avenue de palmiers; puis paſſant entre deux hayes de Guerriers alignés & armés d'une maſſue, ils furent admis en la préſence du Chef. Celui-ci, aſſis à terre, les attendoit gravement, en agitant dans ſa main, un éventail triangulaire, compoſé d'une feuile de coçotier, garnie d'un manche de

bois noir & poli. Ce Chef n'avoit d'autres marques distinctives de sa dignité, que de grosses touffes de plumes rouges qui lui garnissoient les oreilles, & qui pointoient en avant.

Le Costume de ces Insulaires est simple & uniforme. Ils portent leur chevelure dans toute leur longueur, & ordinairement nouée sur le sommet de la tête. Une pièce d'étoffe ou une natte, placée autour des reins, compose en général leur vêtement. Quelques-uns cependant portent de jolies nattes entremêlées de noir & de blanc, ce qui forme une sorte de jaquette sans manches; d'autres ont des chapeaux de figure conique, fabriqués avec de la bourre de coco, adroitement tissue de petits grains de coquillage. Les oreilles sont percées & ornées de morceaux de la partie membraneuse d'une plante ou d'une fleur odorifère. La classe des Nobles, ainsi que les Chefs, se parent avec deux petites balles, tirées d'un os d'animal, suspendues à leur col, par une multitude de cordelettes. Les plumes rouges ne sont d'usage que pendant le cérémonial de la Cour. Les Danseuses, qui exécutent une sorte de Ballet, lors des présentations, déposent aussi les plumes rouges dont elles ont droit de se parer, après leur exercice. Les Insulaires Nobles, semblent aussi se distinguer du reste de la Nation, en se *tatouant* les côtés & le dos, d'une manière peu commune; leurs Femmes en font autant sur leurs jambes. Celles d'un âge avancé, portent les cheveux courts.

Leurs massues ont six pieds de longueur. Elles sont d'un bois dur & noir, bien poli dans toutes ses parties,

en forme de lance à l'une des extrêmités, mais beaucoup plus large. La tête se trouvoit découpée proprement en languettes. Les piques, du même bois, ainsi que la pointe, ont ordinairement douze pieds de long; il y en a de plus courtes, que les naturels lancent comme des dards.

Les gens du commun portent des ceintures d'étoffes lustrées, ou une belle natte qui, passant entre les cuisses, couvrent les parties voisines. Ils ont des colliers d'un large *gramen*, enduit d'une peinture rouge, & enfilés avec des bayes de morelle. Leurs oreilles sont percées & non fendues. Ils sont piqués sur les jambes, depuis le genou jusqu'au talon; ensorte qu'ils paroissent avoir des bottes. Ils ne coupent pas leur barbe, & leurs pieds sont garnis d'une espèce de sandales.

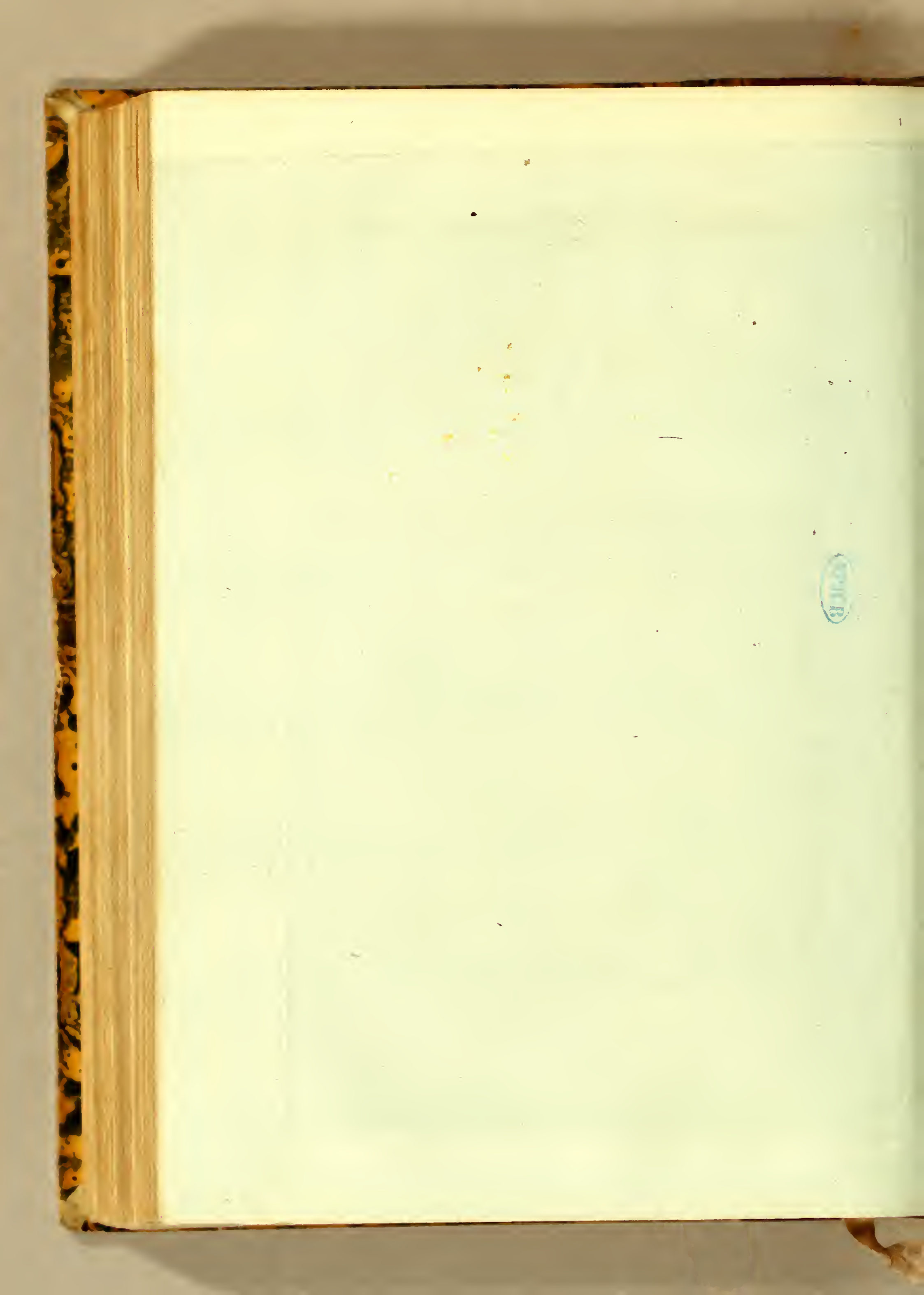
En général cette Peuplade, intéressante par elle-même, est d'un beau sang & d'un caractère bon. Il a le regard vif, les traits réguliers, & la taille la mieux proportionnée. Les Femmes, d'un teint encore plus clair que les Hommes, ont les formes du corps d'une délicatesse extrême. Il faut les voir, les cheveux flottants en boucles sur leur col, vêtues d'une simple pagne, attachée à leur ceinture, & qui ne dépasse point le genou; il faut les voir & les entendre danser en s'accompagnant de la voix, & mesurant leurs pas sur le chant, avec une précision peu commune; leur maintien dégagé, sans être libre, a toutes les graces de l'Innocence, qu'elles connoissent encore. Heureuse Peuplade! le sol qu'elle

habite, trop peu avantageux aux Navigateurs, ne pourra leur donner occasion de troubler la paix de ces Insulaires. Puisse-t-on les laisser encore long-tems à la Nature dont ils ont lieu d'être satisfaits.

Fin de la Notice historique sur les Insulaires de Wateeoo.



Insulaire de Vateeoo.





NOTICE

HISTORIQUE

SUR LA VILLE

DE

VIENNE EN AUTRICHE.

CONQUISE d'abord par Charlemagne, l'Autriche dut le rang qu'elle prit dans la ſuite parmi les Etats de l'Europe, à Rodolphe de Habsbourg, qui en fit le principal fief de ſa Maiſon. Vienne en eſt la Capitale, Ville ancienne, arroſée par le Danube, & voiſine de pluſieurs hautes montagnes : cette réſidence Impériale ne répond pas au rôle brillant que ſon auguſte Souverain lui fait jouer en ce moment. Vienne n'eſt encore aujourd'hui que ce qu'étoit Paris ſous la ſeconde race de nos Rois. Elle conſerve toutes ſes fortifications, qui ne l'euſſent cependant pas délivrée des Turcs, il y a un ſiècele, ſans la préſence du grand Sobieski. Naguère encore menacée d'un ſiège par l'Electeur de Bavière, on en vit ſortir précipitamment Marie-Thérèſe, tenant dans ſes bras Joſeph II. ſon fils.

Vienne eſt très-peu conſidérable, & n'a que quatre quartiers. Mais une ſaine politique nous ouvre enfin les yeux ſur les inconvéniens attachés aux grandes Capitales, coloſſes impoſans qui ne font fleurir un Etat qu'en un point, & aux dépens des autres Villes inférieures.

La partie des maiſons de Vienne la plus recommandable eſt celle des Caves; ce ſont de grandes & belles voûtes où l'on renferme l'excellent vin du Rhin, & celui du Danube.

On rencontre peu de beaux édifices dans les rues de Vienne, & dans ſes places publiques, peu de monumens dignes d'être cités. L'Empereur ne donne pas l'exemple du luxe des bâtimens. Son Palais renferme un ſuperbe théâtre, un cabinet de médailles des mieux compoſés, & une bibliothèque, l'une des plus complettes qui exiſtent.

C'eſt aux Capucins qu'on a confié la cendre des Princes de la Maiſon d'Autriche. Auroit-on mis quelqu'intention de moralité dans le choix de cette ſépulture? Du moins on ne peut qu'être édifié de voir les premiers Potentats de l'Europe dépoſer à leur mort l'orgueil de leur naiſſance, en laiſſant le ſoin de leurs dépouilles au dernier des Ordres Religieux. L'humilité chrétienne & l'abnégation un peu tardive des grandeurs humaines, ne caractériſent pas la tombe de tous les Empereurs d'Allemagne. L'Egliſe Cathédrale de Vienne offre un riche mauſolée élevé en l'honneur de Frédéric IV. de piteuſe mémoire, Prince qui n'étoit pas né pour

le trône, qu'on surnomma *le Pacifique*, comme on avoit appellé Louis-le-*Débonnaire*, le fils & le successeur de Charlemagne. Couronné Roi des Romains, Frédéric craignoit les Italiens & trembloit devant le Pape (1). C'étoit autant les mœurs du temps que l'effet de son caractère presque nul. L'état des choses n'est pas tout-à-fait le même aujourd'hui, & nous venons d'être témoins de l'inverse. Ce n'est pas pour multiplier le récit des belles actions de cet Empereur, qui n'en fit point, que l'Imprimerie (2) fut découverte sous son règne.

Non loin de Frédéric est inhumé avec distinction, dans la même Métropole, le Prince Eugène, qui ne porta point la Couronne, mais qui aida trois Empereurs à la porter. Né à Paris, ses talens militaires eussent sans doute été consacrés au service de la France, si Louis XIV. qui se connoissoit cependant en grands Hommes, eût pu ne pas se méprendre sur son compte. A quoi tient

(1) Au reste, Nicolas V. étoit trop grand pour abuser de l'ascendant que sa place & son mérite lui donnoient sur l'esprit pusillanime de Frédéric. Ce Pape, élu malgré lui, soutint avec dignité le poids des honneurs auxquels il se refusoit modestement.

(2) .... Invention qui manquoit aux Anciens, & qui nous honore à jamais....... L'Imprimerie doit servir de véhicule à la Vérité : c'est l'arme la plus forte entre des mains qui sauroient la manier...... Grace à cette décou-

la destinée des plus grands personnages? Qu'on eût accordé à Eugène l'Abbaye qu'il demandoit, il n'auroit peut-être fait que grossir le troupeau inutile des riches Bénéficiers. L'amour-propre, irrité d'un refus, développa en lui une vocation toute opposée, & qui coûta tant de sang à sa Patrie, dont il avoit été méconnu.

L'Empereur Léopold, né à Vienne, y éleva un monument pieux qui le représente comme faisant amende honorable à la Sainte-Trinité. Etoit-ce en réparation des longues & révoltantes exécutions qui eurent lieu par son ordre contre la Noblesse Hongroise? Conduite digne d'un Prince qui, ne sachant que fuir, avoit abandonné sa Capitale aux armes des Turcs, devenus plus audacieux par sa lâcheté. Que seroit-il devenu, sans les secours généreux d'un Monarque étranger? Léopold étoit le contemporain de Louis XIV. Ces deux Princes, qui possédoient à un égal degré le tact nécessaire

---

verte...... l'instruction peut pénétrer par tout où le jour s'insinue. Jamais les bons Princes n'ont eu tant de moyens pour faire le bonheur de leurs Peuples....

Voyez pages 12 & 13 de notre Discours préliminaire ou de l'influence des Lettres sur les hommes en société, imprimé immédiatement avant la Vie de Léon X. à la tête du tome I. in-8°. de la Galerie universelle des Hommes illustres, avec leurs portraits, publié chez Cailleau, Imprimeur, rue Galande, n°. 56.

pour bien choisir les instrumens de leur ambition, payèrent de leurs personnes sur-tout dans les Cabinets de Versailles & de Vienne. Tous deux aussi se virent une nombreuse lignée, à laquelle ils eurent le malheur de survivre.

Vienne n'est agréable & belle que dans ses fauxbourgs; celui de Léopold étoit autrefois la Ville des Juifs; mais cet Empereur eut la mal-adresse & l'injustice de les en chasser, comme Louis XIV renvoya les Protestans hors de son Royaume.

Marie-Thérèse fonda un Collège de son nom dans le quartier Wieden. Les Jésuites en faisoient assez bien les honneurs; le gymnase de l'Impératrice languit peut-être depuis que cet Ordre qu'il eût été plus raisonnable de réformer que de détruire, se vit contraint d'évacuer les lieux.

Dans le même fauxbourg, S. Charles a une superbe Eglise. Borromée méritoit un Autel pour ses vertus publiques & privées. . . . .
. . . .
[. . . . .]
. . . . Milan se souviendra long-temps de ce bon Prélat.

Il eut des ennemis, & ne fit que du bien.

Dans le fauxbourg d'Erdberg est une maison de chasse, jadis l'Auberge où l'imprudent Richard-Cœur-de-Lion travesti en Pélerin fut reconnu comme il tournoit la broche, & arrêté par le lâche Léopold, Marquis d'Au-

triche : vainqueur du grand Saladin, ce Roi d'Angleterre, qui devoit l'être encore de Philippe-Auguste, resta pendant quinze mois détenu dans une tour (1), expiant son orgueil & ses violences. Pour le repos de l'humanité, que n'y termina-t-il ses jours? Mais éblouis de ses actions d'éclat, ses sujets ne crurent pas acheter trop cher la rançon d'un Prince qui cependant les traitoit comme ses esclaves, & qui ne connoissoit d'autre droit que son épée (2).

Le *Prater*, Isle du Danube, étoit un bois interdit au public avant Joseph II. Ce Prince, aussi jaloux de se faire aimer que de se faire craindre, crut qu'un père ne devoit point avoir de *réserves* pour ses enfans, & veut que ses plaisirs soient aussi les leurs; malgré les murmures de la Noblesse allemande, dont on connoît la hauteur; laquelle se trouve compromise d'avoir quelque

(1) M. Sedaine vient d'agrandir la scène du Théatre dit Italien, en y faisant figurer ce même Richard-Cœur de-Lion qu'il a su rendre plus intéressant que dans l'Histoire. On doit regretter que Shakespéare n'ait pas choisi ce Prince pour sujet de l'un de ses Drames historiques, de préférence à son frère, le Roi Jean, surnommé sans Terre.

(2) C'est depuis Richard I. que les Rois d'Angleterre ont pris la Devise odieuse : *Dieu & mon épée*, expression imaginée par la superstition & le despotisme, qui consacre la loi du plus fort, & qui met les Souverains *hors de page*, comme disoit Louis XI.

chofe de commun avec les bons Plébéïens qui la font vivre.

Près du Stadgut eſt l'amphithéâtre & l'arène conſacrée à la force & au courage des animaux ſauvages qu'on y met aux priſes. Ce ſpectacle eſt bien autre choſe que le combat du taureau qui a lieu aux portes de Paris, les jours de Fêtes ſolemnelles.

Les étrangers qui abondent dans Vienne s'adonnent aux Arts, ou font le commerce. La diverſité de Religion n'eſt point pour eux un titre d'excluſion aux graces du Prince. On deſireroit entr'eux plus d'accord. Le temps ſeul & l'inſtruction diſtribuée également dans tous les rangs de la ſociété, peuvent faire diſparoître les traces déjà affoiblies des préjugés ſuperſtitieux qui les aliènent tacitement les uns contre les autres. Mais ils confondent trop ſouvent la jalouſie avec l'émulation.

Une circonſtance aſſez remarquable, c'eſt que les Turcs, qui inſpirèrent tant d'effroi à Léopold, ſont tous réunis préciſément dans le fauxbourg qui porte le nom de cet Empereur puſillanime & ſans capacité hors de ſon Conſeil. Les Bourgeois de Vienne ont été gratifiés par lui du droit de porter l'épée, en mémoire du courage & de la fermeté qu'ils montrèrent lors du ſiège de leur Ville par Kara Muſtapha.

Les gens de qualité, qui ſont en même-temps riches, figurent à Vienne & y dépenſent leurs revenus : les autres ſe retirent ordinairement à Neuſtadt.

Les mœurs du Peuple à Vienne, comme dans toute l'étendue de l'Archiduché, ſont ſimples & groſſières.

L'habillement y eſt ſingulier, ſur-tout celui des femmes; quelques hommes portent encore de longues barbes. Quant aux détails du coſtume, nous renvoyons aux quatre Figures que nous donnons ici d'après nature.

Ce ſeroit ici le cas de parler des réformes de toute eſpèce qui ont déjà mérité à Joſeph II. de fixer les regards de l'Europe. Mais la prudence veut que nous abandonnions ce ſoin à la Poſtérité, qui ſeule peut être impartiale.

Fin de la Notice hiſtorique ſur la Ville de Vienne en Autriche.

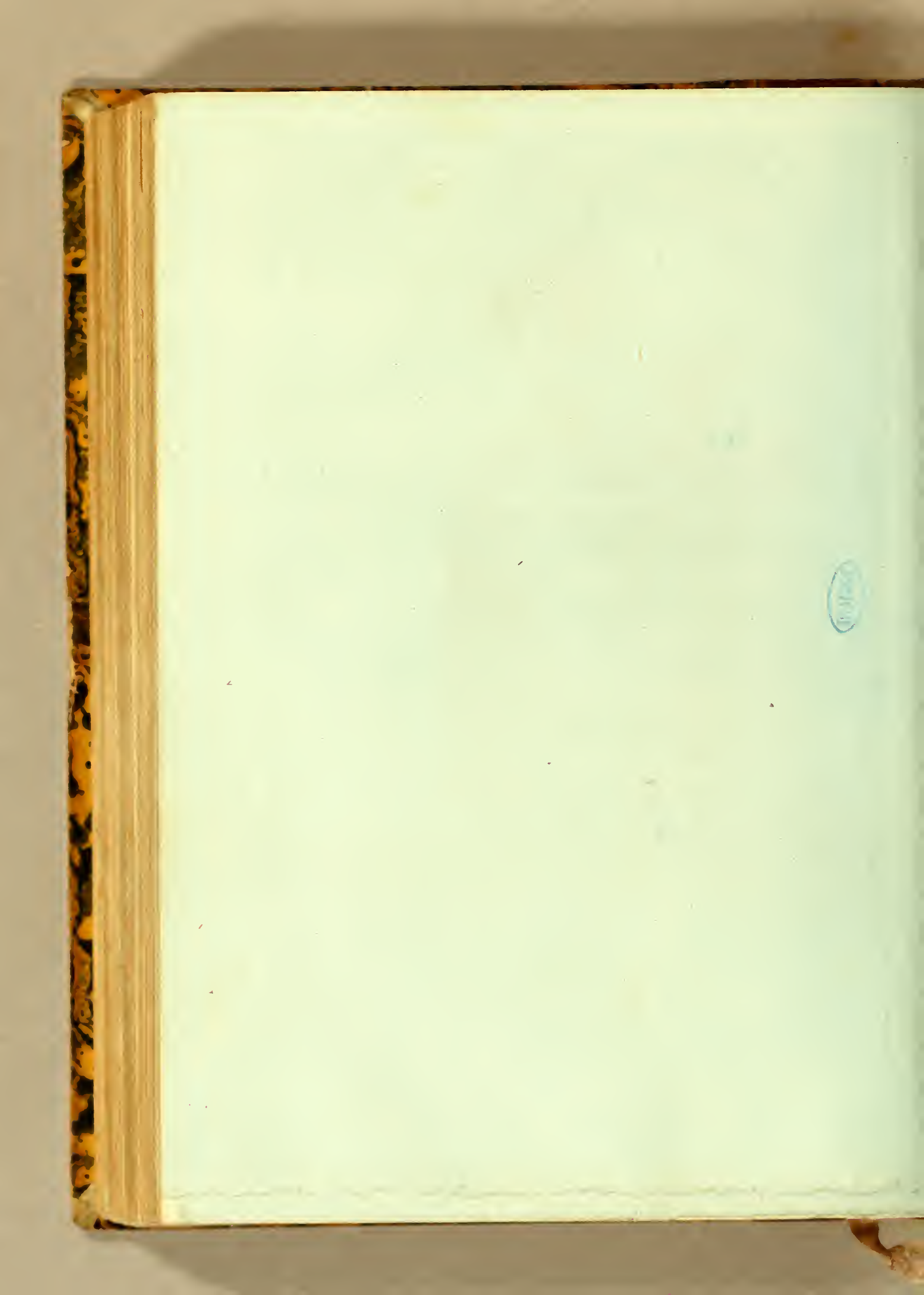


Mr. de Brosses, à Vienne.



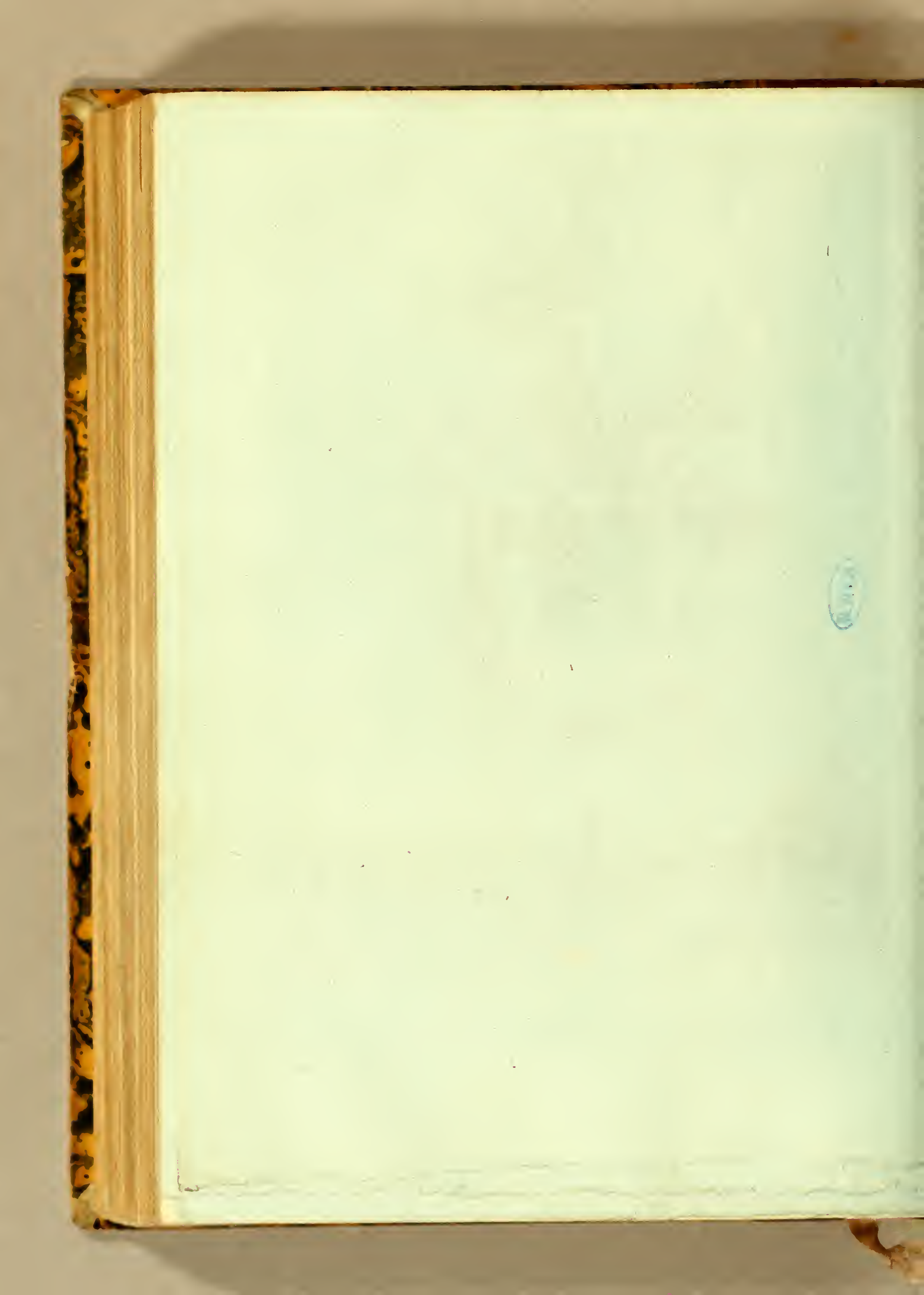


Mᵈᵉ. de Bouquets à Vienne.



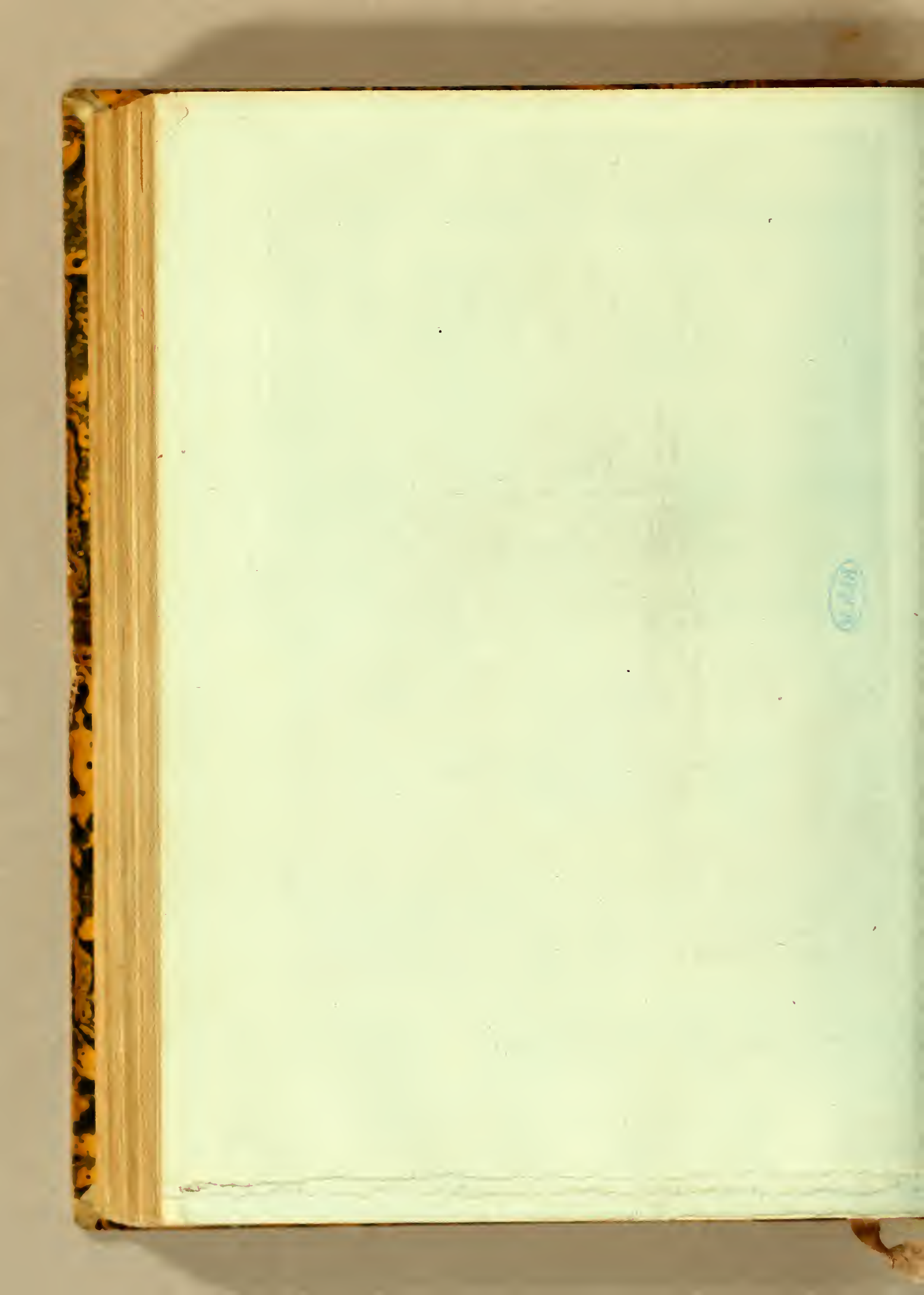


Marchand d'Estampes à Vienne.



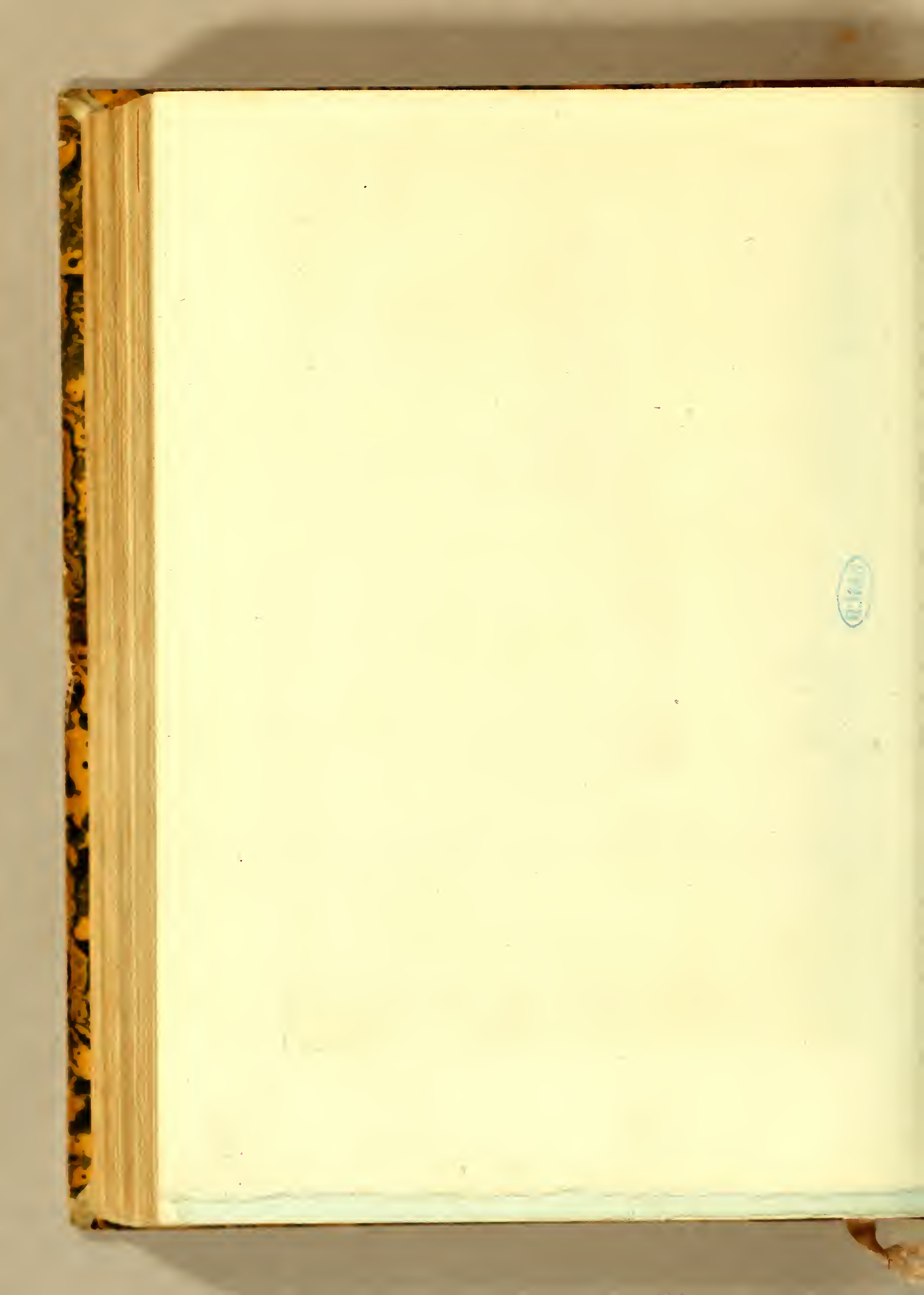


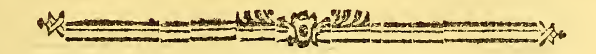
Marchande de Miel à Vienne.





Gouv.te d'Enfans de Vienne





MŒURS
ET COUTUMES
DES WOTYAKS.

LA ſuperſtition ne dégénère en fanatiſme, que quand le culte a des règles poſitives, rédigées par écrit. Les Livres (1) ſont les ſectes. Quand les principes religieux ne ſont que traditionnels, on peut s'écarter impunément de l'uſage; on peut le modifier, y ajouter, en retrancher, ſans tirer à conſéquence; on cède aux circonſtances; & le temps conſacre une innovation, ſans qu'on s'en apperçoive; les hommes paroiſſent tenir davantage à ce qu'ils diſent, qu'à ce qu'ils font.

C'eſt ce qui eſt arrivé aux Wotyaks; Peuple demi-barbare du nord de l'Aſie, ſoumis à la Ruſſie, dans le Gouvernement de Kaſan : Peuple qui ne ſait pas lire ſa langue (Finnoiſe d'origine), & chez lequel on trouve établies quantité de pratiques religieuſes plus ridicules les unes que les autres, mais toutes innocentes & ſans ſuite. Peu de Nations ont été plus dévotes & plus paiſibles en même-temps; peu ont eu plus de fêtes ſacrées

(1) Eſt-il néceſſaire d'avertir ici nos Lecteurs bien intentionnés que nous n'entendons pas parler de nos *Livres ſaints*?

roient en tirer un grand parti à l'avantage du cœur humain.

Après l'achat, les roubles bien comptés, & la dot évaluée à proportion, le mari emmène ſon épouſe, couverte d'un voile. Celle-ci, arrivée à la maiſon paternelle, ſe retire à part pour troquer ſes habits de vierge contre ceux de femme mariée. Pendant que le Prêtre benit un gobelet de bière, elle ſe place à terre ſur le ſeuil de la chambre à coucher couvert d'un drap. Conjointement avec le célébrant, elle demande à ſes Dieux des enfans & du pain. Du pain & des enfans, voilà tous ſes vœux. Les Nations civiliſées ne ſont pas auſſi modérées dans leurs deſirs. Une paranymphe ou fille d'honneur verſe de l'hydromel aux convives; & la jeune épouſée, à genoux devant eux, garde cette attitude ſuppliante juſqu'à ce que chacun ait vuidé ſon verre. Ce cérémonial noble & touchant eſt ſuivi des divertiſſemens ordinaires. Il eſt encore un autre uſage qui mérité d'être rapporté. Quelques ſemaines après la noce, le père de la mariée viſite le nouveau ménage, apporte le reſte de la dot, & remmène ſa fille. Celle-ci demeure chez lui pluſieurs mois, habillée en fille & travaillant au profit de ſes parens. Le temps de cette eſpèce de retraite fini, le mari vient chercher ſa compagne qui, ſe reſſouvenant encore de ſon premier état dont elle porte en ce moment le coſtume, ſemble ne quitter ſa famille qu'avec la plus grande peine, & mouille de larmes chaque pièce de l'habillement qu'elle quitte de rechef pour ne plus le reprendre. Une fête plus gaie encore que celle

des noces termine cette cérémonie, qui porte avec elle sa moralité. Les inſtrumens de muſique qui les accompagnent dans leurs danſes & dans leurs chants, ſont la muſette, la bombarde, une eſpèce de harpe, & une guitare à deux cordes.

Les funérailles des Wotyaks ne ſont pas moins intéreſſantes. Pieux envers les morts, ils lavent le cadavre avec ſoin, & lui endoſſent un habillement complet; ils lui paſſent à la ceinture le même couteau que portoit ordinairement le défunt; mais ils ont la bonhommie d'en caſſer la pointe. On couvre le cercueil de gâteaux, & on allume un cierge du côté du chef. Lors de l'inhumation, on prononce ces paroles : *Terre! fais-lui place.* Au retour du convoi, on ſe baigne, on ſe lave les mains avec de la cendre; on change d'habit, & le verre à la main on fait les derniers adieux au mort. On remarquera que le même cérémonial a lieu pour tous. A l'époque de la vie qui met tous les hommes de niveau, on ſe garde bien d'admettre des diſtinctions parmi eux, & de faire plus ou moins pour l'un que pour l'autre.

Le ſurlendemain, le ſeptième & le quarantième jour après les obſèques, on célèbre une fête commémorative dans la maiſon du décédé; on immole à ſa mémoire une brebis ou un cheval, qu'on mange après lui en avoir réſervé ſa part. On porte cette portion dans la cour, & on dit en l'y laiſſant : *Prends ceci, c'eſt pour toi.*

Ils ont quantité de ſuperſtitions bien moins raiſonnables encore, mais qui tiennent à la ſimplicité de leur caractère, & dont le motif eſt ſouvent reſpectable. Par

exemple, ils ſe font ſcrupule de faire trafic de la cire de leurs ruches. C'eſt bien aſſez (diſent-ils) d'enlever aux abeilles leur miel.

Leur religion eſt l'idolâtrie. Au lieu de temple, ils ont conſacré ſur les hautes collines, & ſur-tout au milieu des forêts de ſapins, des places qu'ils appellent *louds*. C'eſt-là qu'ils ſe raſſemblent pour adorer en commun l'Etre-Suprême qu'ils nomment *Inma* ou *Ilmar*, & qu'ils ne croient pas préſent par-tout à la fois, mais réſider dans le Soleil. Ils ne ſont pas aſſez complétement heureux, pour ne pas croire au démon qu'ils déſignent ſous le nom de *Schaïtan*, c'eſt-à-dire Satan; & qui, ſelon eux, fait ſa demeure dans l'eau. Cette dernière circonſtance n'empêche pas qu'ils ne ſe figurent l'Enfer comme un lieu de douleur rempli de chaudières à goudron. Ils appellent leur Paradis le *ſéjour lumineux*. Leurs fêtes ſont très-multipliées. Ils en ont de générales que la Nation célèbre en corps; d'autres ſont particulières à chaque village: d'autres ne ſont que domeſtiques; le père de famille, dans l'intérieur de ſon habitation, fait les fonctions de Prêtre au milieu de ſes enfans. Ils ont la fête aux bleds, celle au ſemeur, celle aux foins, celle aux abeilles. Dans toutes ils conſomment beaucoup de gâteaux, & immolent des quadrupèdes, des oiſeaux, dont ils mangent la chair. Ce qui rend du moins leurs ſacrifices utiles à quelque choſe; ce qui prouve en même-temps que la plupart des fêtes religieuſes où l'on prodigue les victimes, n'étoient dans l'origine que des repas où l'on ſe divertiſſoit innocemment, après s'être nourris en

proportion

proportion des travaux champêtres qu'on venoit de terminer.

Ceux qui profeſſent le Chriſtianiſme, ſont mal vus du reſte de la Nation, quoiqu'ils aient combiné enſemble quantité de leurs anciennes pratiques ſuperſtitieuſes avec les nouvelles opinions qu'ils ont embraſſées. Malgré l'attachement des Wotyaks pour le culte de leurs pères, en 1774 on a baptiſé juſqu'à vingt-ſept mille hommes & autant de femmes.

L'habillement des hommes reſſemble à celui des payſans Ruſſes; mais pour l'ordinaire, il eſt fait de gros drap blanc. Leurs bonnets d'hiver ſont de la même matière, ainſi que le bord d'une couleur différente de celle du bonnet. A leur ceinture, ils attachent un couteau, & un étui pour y mettre une hache.

Les femmes Wotyakes mettent des chemiſes courtes, un corſet ou pourpoint piqué, & des ſouliers d'écorce d'arbre. Leur habillement d'été conſiſte en une chemiſe de deſſus ordinaire, ayant les manches un peu étroites, & les poignets piqués ou brodés. Elles appliquent cette chemiſe contre le corps, à l'aide d'une ceinture attachée de manière que de chaque côté il en deſcend un bout d'une certaine longueur. A cette ceinture, elles ſuſpendent une petite bourſe, eſpèce de ſac-à-ouvrage qui renferme du fil, des aiguilles, &c. Leur coëffure eſt une toile piquée & garnie de franges, qui paſſe pardeſſus la tête, ſoutenue par un cercle élaſtique & fort élevé. (ſorte de *carcaſſe*, pour me ſervir du mot technique, en uſage dans l'hiſtoire de nos modes). Cet édifice léger, bâti en

l'air, defcend en partie fur le dos. Près des oreilles flotte une boucle de cheveux noués par le bout. L'habillement d'hiver eft une robe longue complette appellée *tamafchaderan*, fendue pardevant, à manches amples, & fans collet. Le drap de cette robe eft toujours d'une couleur vive. En hiver, les Dames fe couvrent la tête d'un mouchoir attaché fous le menton. Pardeffus on met un bonnet garni en haut d'une colonne d'écorce de bouleau; le tout eft revêtu d'étoffe. Pardeffus cette colonne, on étend une grande pièce de toile qui peut fervir à la fois de manteau & de voile, felon les circonftances.

Les filles Wotyakes portent des bonnets qui prennent la forme de la tête, & qu'on nomme takia. Elles font toujours moins parées que les femmes mariées; fans doute parce qu'en général elles en ont moins le moyen.

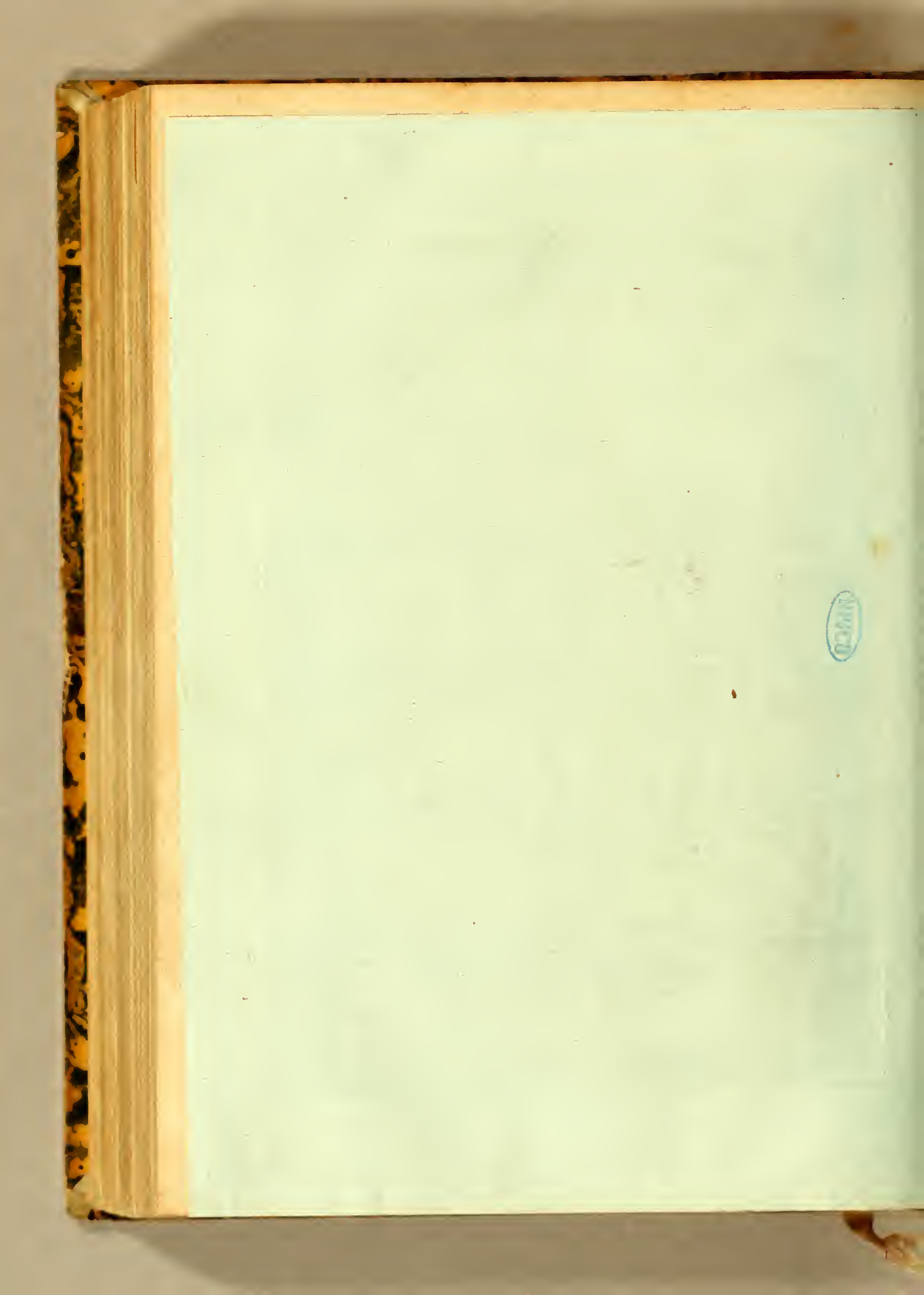
La plupart des femmes de ce pays ont les yeux clignans & infiniment petits. Elles ne font pas du tout grandes, & paroiffent affez mal prifes dans leur taille. Elles ont beaucoup de pudeur, & n'en font pas moins complaifantes.

Fin des Mœurs & Coutumes des Wotyaks.



Desrais del. Mixelle sculp.

femme Wotyak.





MŒURS ET COUTUMES DES VÉNITIENS.

L'INDUSTRIE humaine enfante des miracles, quand elle eſt excitée par l'intérêt ou la néceſſité. L'Hiſtoire ancienne confirme notre obſervation, en nous offrant la ſuperbe ville de Palmyre bâtie au milieu des ſables ſtériles d'un déſert de la Lybie. L'Hiſtoire moderne peut lui oppoſer avec avantage la magnifique Veniſe, conſtruite dans les *lagunes* de l'Italie. Soutenue ſur des pilotis depuis treize cens ans, cette Cité, l'une des plus belles Capitales du monde, s'élève fièrement du ſein des eaux, & ſemble commander au golfe adriatique, qui en reſpecte & conſolide les fondemens. Son origine ne répond pas à ſa fortune. Elle eut pour fondateurs quelques fugitifs échappés au ſac de Padoue & d'Aquilée miſes en cendres par les Viſigoths & les Huns. Ces réfugiés ſe créérent une patrie, en diſputant aux flots quantité de petites Iſles inhabitables juſqu'alors; & bientôt aux cabanes de bois & de chaume, ſuccédèrent des habitations plus ſtables, auxquelles on fit ſervir de matériaux les débris des villes du continent dévaſtées par Attila; les miſérables pêcheurs de Rialto ne tardèrent pas à ſe faire connoître ſous le nom de Navigateurs de Veniſe. L'édifice politique fut élevé en même temps; on lui donna la forme républicaine. Veniſe, qui reçut ſon nom de Pepin-le-Bref, en obtint auſſi l'exemption du tribut qu'elle payoit aux

Lombards. L'Empereur Léon lui accorda un droit encore plus cher ; celui de l'indépendance & le choix de ſon Duc. Aujourd'hui le peuple n'a conſervé de tout cela que la permiſſion d'élire le Curé de ſa paroiſſe. La ſituation de cette République en Europe lui conſeilla le commerce ; & dans la ſuite, tous les tréſors des deux mondes paſsèrent un moment entre ſes mains. Elle ſeule, pendant long-temps eut une marine. Son crédit devint immenſe, & ſa grandeur s'accrut avec ſes richeſſes. Elle excita d'abord la jalouſie des puiſſances voiſines & leur donna de l'ombrage ; la journée de Lépante lui rendit ſa gloire, éclipſée à celle d'Agnadel. Mais elle épuiſa ſes forces au long ſiége de Candie ; le paſſage du cap de Bonne-Eſpérance fit déſerter ſes ports, & le ſceptre de Neptune ne lui fut plus confié. Veniſe, tranquille ſur ſa poſition, ſe trouva dans l'heureuſe impuiſſance de troubler la tranquillité des Etats voiſins. Son Doge épouſe encore la mer tous les ans ; mais ce vain cérémonial ne peut que lui rappeller ſon ancien éclat. Heureuſe cette brillante République, ſi ſon gouvernement intérieur la dédommageoit de l'aſcendant & de l'influence qu'elle eut jadis au dehors. On ne peut, du moins, lui reprocher la négligence à cet égard. L'eſprit humain ſemble avoir épuiſé à Veniſe toutes les reſſources pour contre-balancer les avantages & les inconvéniens du pacte ſocial. On ne pouvoit prendre plus de précautions contre les abus qu'entraîne à ſa ſuite un régime politique quelconque. Tout ſemble avoir été prévu, & la prudence ne ſauroit peut-être aller plus loin. Mais les Vénitiens en ſont-ils plus libres & plus fortunés ? & s'ils ne le ſont point, le bonheur n'eſt-il pas un fruit interdit aux hommes réunis en ſociété. Ce Doge, qui

n'a que les honneurs de la Souveraineté ; ce *Pregadi*, qui en exerce toutes les fonctions ; ce Conseil des dix, dont les Inquisiteurs sont aussi redoutables que ceux du Saint Office ; ce livre d'or si précieux aux Nobles ; ces *Avogadors* si chers au peuple ; tout cet appareil de défiance fait honneur à la politique Vénitienne ; mais les familles patriciennes peuvent seules s'en applaudir. Les Plébéïens, moins libres peut-être que par-tout ailleurs, se dédommagent de la chose avec le mot obéissent, à des Maîtres qu'ils appellent leurs Sénateurs : & c'est ce qui arrivera toujours, tant que le Peuple, ignorant même sur ses propres intérêts, se mettra à la merci de la Noblesse plus éclairée, mais nécessairement ambitieuse.

Cependant, la constitution de la République de Venise a plusieurs Réglemens d'une grande sagesse. La Religion Catholique est celle de l'Etat ; mais les Protestans, les Grecs & même les Juifs y exercent en paix leur culte particulier. La Jurisdiction Ecclésiastique y est subordonnée à l'ordre civil ; & les Bulles du Pape ne sont point reçues sans examen. Le Tribunal de l'Inquisition n'en impose que par le nom. On a prudemment interdit au Clergé l'entrée dans les Conseils & l'admission aux emplois publics : & rien ne paroît plus convenable. D'après le texte sacré de l'Evangile, on ne peut servir à la fois deux Maîtres, Dieu & le monde. Tout entiers à leurs augustes fonctions, les Ministres des Autels ne sauroient, sans se compromettre, se mêler des choses de ce bas monde. Semblables à Moïse au haut de la montagne sainte, ils doivent sans cesse avoir leurs mains pures tendues vers le Ciel, tandis que les autres hommes se chamaillent misérablement sur la terre.

Si les profanes n'ont pas le droit de mettre la main à l'encenſoir ; les Prêtres du Seigneur, à leur tour, ne doivent pas non plus toucher au timon de l'Etat.

Le Gouvernement a cru devoir auſſi mettre des bornes à la libéralité des Fidèles envers l'Egliſe. Que deviendroit l'Egliſe déjà tant éloignée de ſa ſimplicité primitive, ſi on permettoit au luxe de s'introduire dans ſon ſein. Les Cloîtres ne doivent être riches qu'en bons exemples.

Puiſque les Eccléſiaſtiques perçoivent des revenus dont le Gouvernement garantit la propriété, il étoit juſte encore de les ſoumettre aux mêmes impoſitions que les Séculiers. Ceux qui prennent part au miel de la ruche, doivent, ſans doute, en partager les travaux ou du moins les dépenſes.

On ſait que la ville de Veniſe a pour armes le Lion (1) aîlé de Saint Marc. Cette République a auſſi inſtitué un ordre de Chevalerie qui porte le nom de ſon patron, & qui a pour deviſe : *Pax tibi.* Que ne s'en eſt-elle toujours tenue à ces deux mots, plus convenables à de riches Marchands, que le lion ſymbole de la guerre.

Nous ne répéterons pas ici ce que tant de Voyageurs plus ou moins ſuſpects ont écrit ſur l'intérieur de la ville de Veniſe ; nous nous contenterons de remarquer qu'il eſt bien étonnant que la police de cette ſuperbe Capitale ne veille pas davantage à la ſûreté & à la com-

---

(1) Philippe de Valois fit frapper une monnoie qu'on appella *Lion d'or ;* parce que cet animal féroce y étoit repréſenté terraſſé aux pieds du Roi de France. On prétend que ce Lion déſignoit le Roi d'Angleterre. Nous ne nous permetterions pas aujourd'hui de pareilles rodomontades, qui ne ſervent qu'à perpétuer les préjugés nationaux.

modité des Citoyens, dans la conſtruction des ponts ſans nombre qui traverſent les canaux. Ces ponts, conſtruits avec une pierre blanche très-liſſe, occaſionnent ſouvent des chutes d'autant plus à craindre qu'il n'y a point d'appuis pour ſe retenir. Cet inconvénient a donné lieu en partie au proverbe italien qui avertit de ſe mettre en garde contre les quatre *P* (1) de Veniſe.

Sans nous arrêter à décrire les édifices (2), les places publiques, & ſur-tout les égliſes, attachons-nous de préférence au perſonnel des Habitans. La population ne répond pas à l'extérieur de cette ville, qui en impoſe par ſa magnificence. Elle eſt remplie de beaux Palais; mais ces Palais ſont vuides. Elle compte à peine cent cinquante mille ames diviſées en deux claſſes, qui ne ſont que trop diſtinctes : la Nobleſſe & le Peuple. Les Nobles ſont inſtruits; ils jouent dans la République un rôle qui ſuppoſe une certaine quantité de lumières. Ils ſont polis, mais peu communicatifs; c'eſt encore une ſuite du régime politique. Ils contractent peu-à-peu ce

---

(1) Les voici, ces quatre *P* : *Pietra bianca*, *Putana*, *Prête*, *Pantalone.* Ce dernier mot, dans le langage du peuple incivil, déſigne les *Nobles* Il eſt des gens qui vantent beaucoup l'énergie & la véracité des mots populaires.

(2) Il faut diſtinguer ſur-tout la place Saint-Marc, à cauſe de ſa grande reſſemblance avec le Palais Royal actuel. C'eſt ſous cette galerie que ſe raſſemble la bonne Compagnie, répandue dans une infinité de cafés, théâtres des ſpéculations politiques des Nouvelliſtes; mais il faut en convenir : il y a encore loin de la place Saint Marc & du Palais Royal, au Licée & au Portique d'Athènes.

caractère myſtérieux dont les fonctions qu'ils exercent leur font un devoir, & apportent dans les Sociétés privées cette défiance taciturne qui règne dans les Conſeils. Ils ne tiennent jamais ce qu'on appelle table ouverte. Les ſecrets de l'Etat ſeroient mal gardés parmi des convives échauffés par le vin & la bonne chère. Cependant, ils y dérogent quelquefois par vanité, pour donner d'eux, aux Etrangers, une idée avantageuſe, & c'eſt alors qu'on pourroit appliquer à pluſieurs d'entr'eux la double épithète d'*Avares-faſtueux*. Des loix ſomptuaires très-ſtrictes y répriment le luxe dans le coſtume. Mais le luxe eſt un protée qui ſçait éluder les plus ſages Réglemens; on prodigue aux ameublemens ce que la loi défend de donner à la décoration des habits. Les Nobles qui exercent les charges de la République, quittent rarement les marques de leurs dignités; ils ſont toujours en longue robe à larges manches pendantes. Le Peuple, qui craint ſes Magiſtrats, ne les aime guère; peut-être parce que ceux-ci ne ſont point du tout populaires; ils ne ſe familiariſent pas plus avec la claſſe inférieure des Citoyens qu'avec les Etrangers. D'où il ſuit qu'il eſt difficile de donner des détails certains ſur les mœurs domeſtiques de Veniſe. Cette ville n'eſt abordable que pendant ſon carnaval ſi fameux. Le Gouvernement, par une double politique, en fait, pour ainſi dire, une affaire d'Etat. Cette fête bruyante & bizarre a le double avantage de diſtraire le Peuple & d'attirer l'Etranger. Le Peuple prend pour la Liberté la licence qu'on lui permet dans ſes plaiſirs; & pluſieurs journées d'ivreſſe & de folie lui font oublier les entraves qui l'attendent le reſte de l'année. Ce n'eſt pas que le

carnaval ſoit le ſeul moment conſacré aux excès en tout genre. L'Etat n'eſt peut-être pas fâché de voir la plupart des Citoyens s'amollir dans mille petites intrigues ſucceſſives qui les détournent d'objets plus importans. On ne vient pas auſſi vite ni auſſi facilement à bout d'auſtères Spartiates que de Sybarites efféminés. La ſuperſtition & le libertinage (1) ſont deux puiſſans reſſorts que des Légiſlateurs peu délicats ont mis en œuvre avec ſuccès pour maintenir à la fois l'autorité des uns & la ſubordination des autres. La politique ne rougit pas des moyens honteux qu'elle emploie, pourvu qu'ils lui réuſſiſſent. Les Vénitiennes ſecondent merveilleuſement ces intentions. Pour les dédommager des recherches diſpendieuſes de la parure, qui leur ſont interdites par la loi, on ferme les yeux ſur les autres excès auxquels elles peuvent ſe livrer en toute aſſurance, pourvu toutefois qu'elles y mettent quelqu'adreſſe & qu'elles aient ſoin de ſauver, comme on dit, les apparences. Les maris ne ſont pas exceſſivement jaloux, mais il ne faut pas les heurter de front. L'uſage des ceintures chaſtes (qui n'eût été en France qu'une mode

(1) On dit qu'il y avoit autrefois, dans un quartier de Veniſe, une colonne ſur laquelle étoit gravée la taxe que les femmes publiques étoient obligées d'obſerver dans leur trafic honteux. Ce monument cinique caractériſoit parfaitement les mœurs d'une ville qui ne devoit ſa célébrité qu'aux plaiſirs dont elle ſe vante encore d'être le ſéjour par excellence. De vertueux miſanthropes ont-ils eu tout-à-fait tort d'après cela, de déclamer contre la civiliſation ? à quels abus n'a-t-elle pas inſenſiblement réduit les hommes. Il y a loin des Patriarches aux Sybarites.

éphémère) commence à se rallentir un peu. Les filles cloîtrées n'ont point fait tout-à-fait divorce avec le monde; & l'amour se joue aussi bien des grilles que des verroux & des serrures; mais les gondoles vénitiennes lui servent souvent de temples, asyles commodes pour y célébrer ses plus secrets mystères.

Il y a sept salles de spectacle à Venise, dont la plupart sont ouvertes toute l'année. Elles le sont toutes au carnaval. Le grand opéra est au théâtre *San-Beneditto*. C'est-là qu'on trouve l'élite des virtuoses de l'Italie, dans le chant, la danse & la pantomime. Les premiers sujets y touchent de très-gros appointements. Le talent n'y a point une vogue stérile.

Il y avoit autrefois à Venise des lieux d'assemblée publique sous le nom de *Redoutes*, où l'amateur n'étoit embarrassé que du choix pour jetter le mouchoir au milieu d'une foule de femmes plus séduisantes les unes que les autres. C'est-là que la belle Grecque le disputoit à l'agréable Françoise; les curieux, tant nationaux qu'étrangers, hésitoient long-temps entr'elles, & se ruinoient pour satisfaire aux caprices que de tels objets ne manquoient pas d'exciter en eux. Le Gouvernement se ressentoit de cette prodigalité; mais depuis plusieurs années, il a hasardé une réforme qui fait honneur à son désintéressement. Le Sénat a cru devoir aussi mettre un frein au concubinage devenu par trop scandaleux par la publicité la plus complette. A Venise, on ne rencontre plus aussi fréquemment que dans les autres Capitales de l'Europe, des femmes publiques dont l'indécence est le moindre défaut. Mais le décorum extérieur qui règne aujourd'hui n'a pu avoir lieu qu'aux

dépens

dépens des mœurs privées ; & les turpitudes auxquelles on se livroit dans les redoutes & dans les carrefours, se pratiquent avec un degré d'impudence de plus au sein des ténèbres factices des gondoles vénitiennes.

D'après ce goût dominant pour les fêtes, d'après cette pente universelle à la galanterie, on peut se faire une idée des Arts. La peinture n'offre plus de nouveaux modèles à imiter. On y parle beaucoup du Titien, de Veronese; mais Venise n'a plus d'Ecole. La Musique ne connoît pas ces grands effets, produits par l'étude des passions. Elle est devenue molle & fade jusques dans les Eglises, & digne des Bouffons féminisés qui la chantent; l'Art Dramatique n'a point fait de progrès plus rapides; Thalie n'y fait que grimacer. La Littérature y vit d'emprunts, & les presses n'y multiplient que des traductions. Le commerce seul soutient encore cette République, mais beaucoup plus resserré; il a perdu de son activité, & ne sauroit soutenir la concurrence avec les autres Etats de l'Europe. Une description succinte du costume vénitien mettra le dernier trait de ressemblance à notre esquisse rapide.

Les femmes, sur-tout celles qui ne se consacrent pas aux plaisirs du public, se mettent avec goût & en même temps avec décence. Rien de si élégant, de si voluptueux & de si commode que l'habillement dont fait usage la Vénitienne dans son négligé du matin.

Elle porte un jupon noir ni trop court ni trop long, garni ordinairement en gase noire; un corset de couleur arbitraire, à manches en amadis, fait valoir une taille

ſvelte & formée des mains des graces ; un mezzo (1) noir, garni de longues dentelles plus ou moins riches, lui enveloppe artiſtement la tête, & ne laiſſe voir de la figure que ce qu'il faut pour tourmenter les curieux & les amateurs ; & une gaze légère couvre l'embonpoint d'une gorge toujours aſſez belle dans ces climats ; les bras & le col ſont garnis aſſez ſouvent de petites chaînes d'or. Les femmes du commun portent des mezzo, mais de toile & d'indienne de toutes couleurs.

Le Vénitien eſt habillé poſitivement à la françoiſe, mais toujours couvert d'un grand manteau d'écarlate ; l'été, le manteau eſt de taffetas noir ou blanc. Il fait adroitement uſage de guêtres de drap noir dont il recouvre ſes bas, & qu'il ôte en entrant dans les maiſons. Ces guêtres ſont pour la propreté des bas.

L'habillement d'un Bourgeois Vénitien eſt encore plus ſimple. Il porte ordinairement un chapeau à trois cornes, & ſes cheveux en queue. Son habit eſt un peu long, & ſurmonté d'un collet ordinairement brodé. Par-deſſus eſt un manteau, pièce eſſentielle du coſtume. On fait uſage de guêtres faites avec ſoin. Il eſt inutile d'avertir que l'inégalité des conditions apporte quelques variations dans la manière de ſe mettre, à Veniſe cependant moins qu'ailleurs, à cauſe des loix ſomptuaires.

---

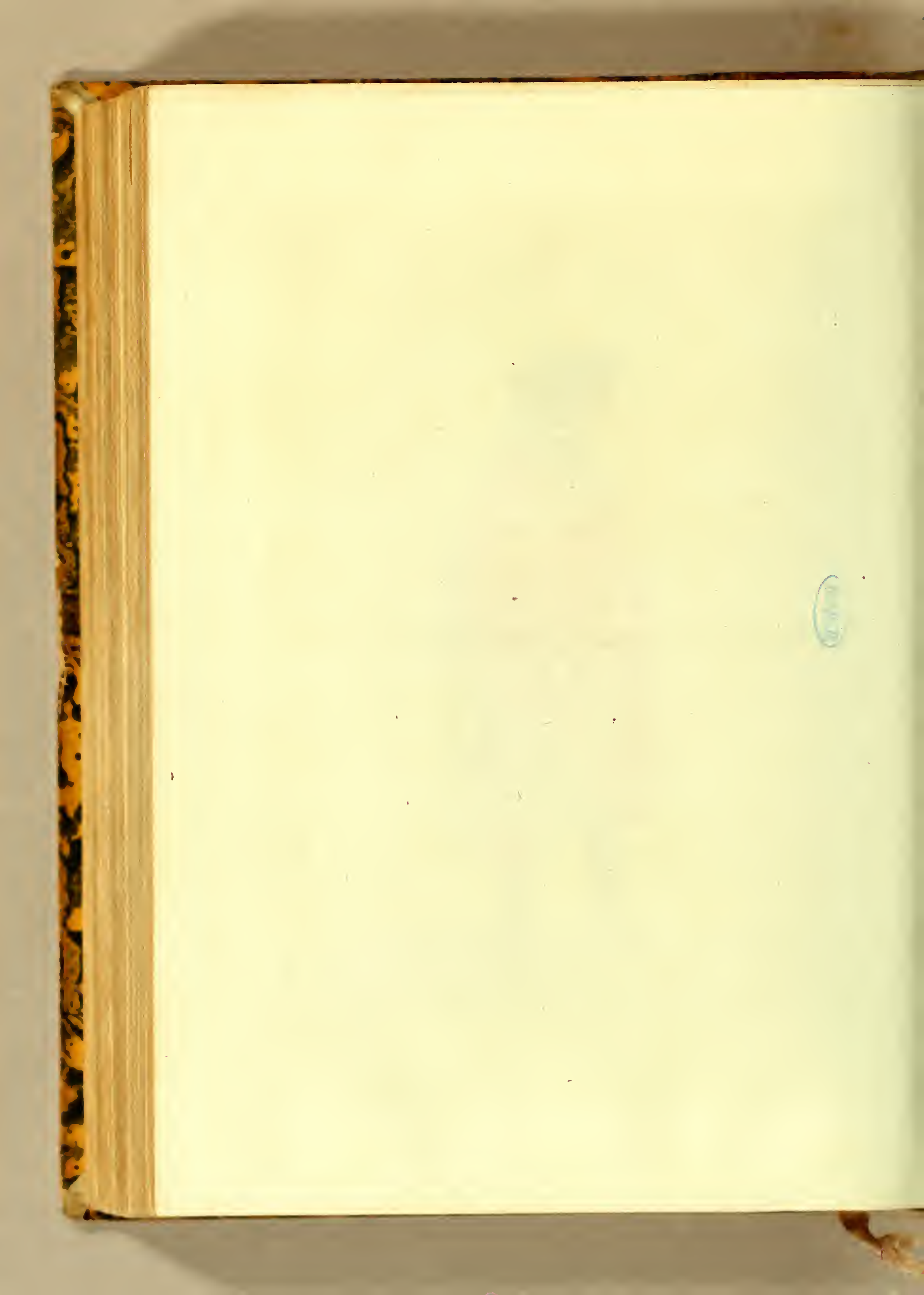
(1) Pièce de Taffetas plus longue que large, & nouée par derrière.

Fin des Mœurs & Coutumes des Vénitiens.



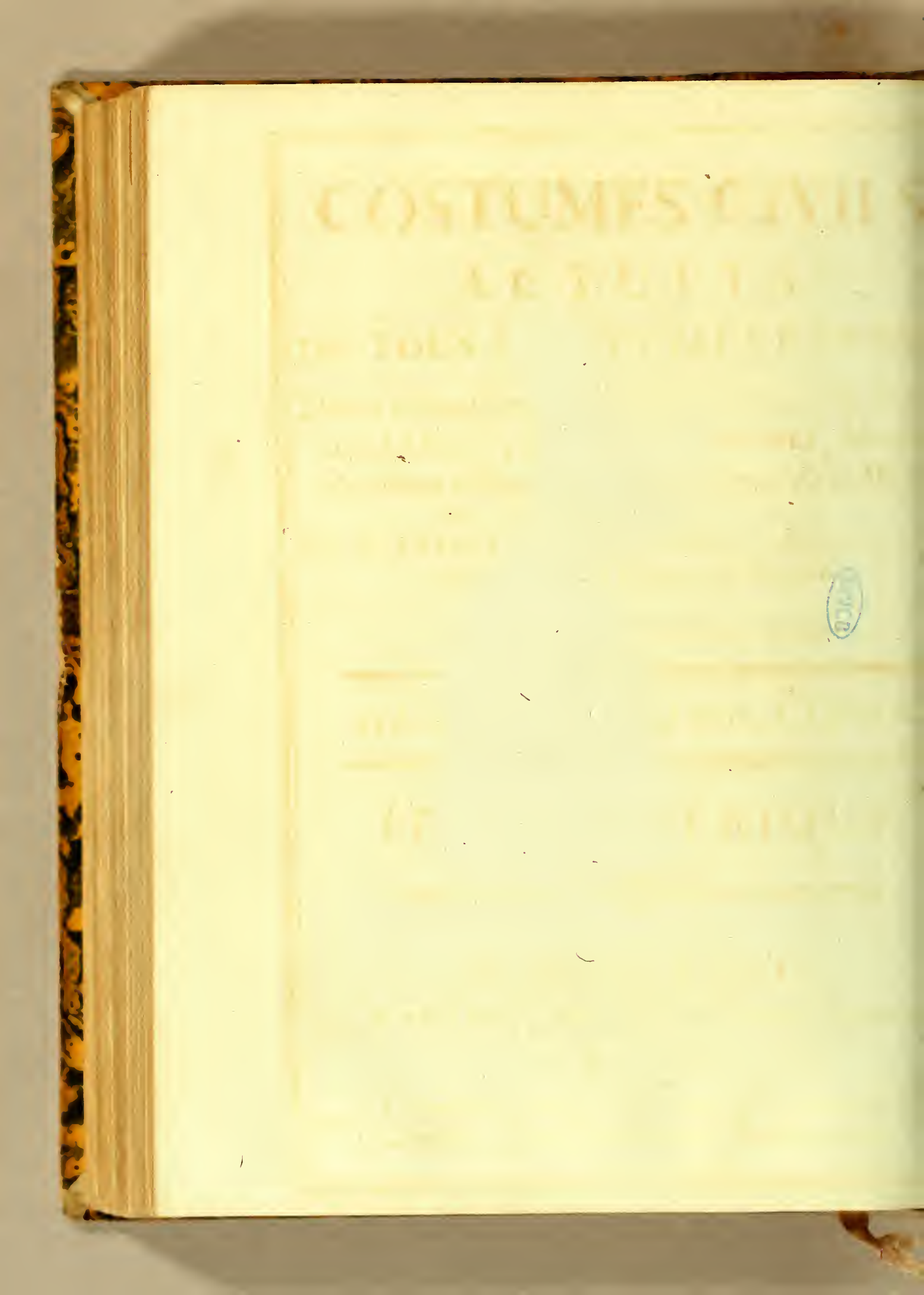
J. G. de S. Sauveur inv. *Mixelle sculp.*

Venitien





Venitienne.





MŒURS
ET COUTUMES
DES YAKOUTES.

Sogha eſt le véritable & l'ancien nom des Yakoutes, jadis épars ſur les montagnes Sayanes. Aujourd'hui, depuis 1620, époque de leur réduction à la Couronne Ruſſe, ils fréquentent les vaſtes déſerts de la province de Yakoutzk, au Gouvernement d'Irkoutzk. Le territoire qu'ils occupent s'étend depuis le fleuve Witim juſqu'à l'embouchure de la Lena, dans la mer Glaciale; depuis la partie occidentale du fleuve Anabara, à l'orient, juſqu'au golphe Penſchinskoy; & vers le nord, juſqu'au Kolyma; eſpace, en ligne droite, de deux mille Werſtes, ou ſix cens lieues françoiſes. Des rochers arides, des marais mal ſains affligent ce vaſte pays, & le rendent nul pour l'agriculture & les douceurs de la vie. C'eſt ſur ce ſol ingrat que les Yakoutes végètent en paix & ſans deſirs, diviſés par familles réunies en petits pelotons.

Ils ſont d'un naturel ſi bénin, que le Gouvernement Ruſſe n'a pas cru devoir ſe mettre en garde contr'eux. Des paliſſades ſont dreſſées, plutôt pour marquer les limites de chaque diſtrict, que par méfiance & précau-

tion. La Nation Yakoute reſſemble à un troupeau de moutons qu'on fait *parquer* où l'on veut, & qui courbent la tête ſous la houlette du Paſteur. Cette exiſtence, aſſez douce, n'a pas nui à leur population, plus conſidérable qu'on ne l'eſpéreroit ſous un climat auſſi rude. Leurs Maîtres leur trouvent l'eſprit lent ; un obſervateur déſintéreſſé l'appelleroit ſtupide. On ne les croit que pareſſeux ; on pourroit dire qu'ils ſont mous & lâches. Leur taille eſt moyenne, leur viſage applati, le nez ſec, l'œil petit & la bouche peu épaiſſe. Ils n'ont point le courage d'être vindicatifs. Ils vivent aſſez bien entr'eux, craignant les Dieux, leurs ſupérieurs & leurs Prêtres. Les femmes ſont plus laborieuſes & plus éveillées que les hommes : quand un peuple dégénère, celles-là s'abâtardiſſent peut-être moins vîte que ceux-ci. Cette Nation eſt un mêlange des caractères affoiblis Tatare & Mongol. Les Yakoutes ne ſont nomades que l'été. L'hiver, ils ſont ſtationaires. Leurs *Yourtes* ou huttes ſont compoſées de poutres dont ils bouchent les jointures avec de la mouſſe. Un trou pratiqué au ſommet du toît laiſſe ſortir la fumée du foyer intérieur, & donne entrée au jour & à l'air extérieur. L'architecture Grecque & Romaine n'eut point d'autre origine ; les élémens groſſiers de ce bel art ne varient point chez les Sauvages de tous les temps & de toutes les contrées. En été les cabanes Yakoutes ſont d'une conſtruction plus légère. C'eſt tout ſimplement une carcaſſe de perches jointes par leur extrêmité en forme de cône & recouvertes d'écorces de bouleau.

Les meubles & uſtenſiles, peu nombreux, ſont dignes

d'une telle habitation. Le bois & le cuir en font toute la matière. Cependant ils forgent eux-mêmes des marmites de fer. Qu'on y joigne leurs mortiers faits avec de la fiente de vache féchée, & on aura l'inventaire de leur mobilier & de leur batterie de cuifine. Il ne faut pas oublier leurs traineaux étroits, & leurs petits canots, dont le bouleau, feule production végétative de ce trifte pays, fait tous les frais. La pique, l'arc & la flèche compofent leur artillerie. Leurs carquois font des bourfes de fourrures, travaillées avec quelques foins & une forte d'élégance. Ils font chaffeurs, bergers ou pêcheurs felon la nature du terrein qu'ils habitent, & felon la faifon où ils fe trouvent. Et ce trait de leur hiftoire eft la réponfe à ceux qui révoquent encore en doute l'influence du climat fur l'homme.

Ils élèvent des rennes, des chevaux, des vaches: les brebis ne profpèrent point dans leurs déferts trop froids. En général leurs troupeaux ne font pas abondans & ne fauroient les enrichir. Mais la culture de la terre leur eft abfolument inconnue, & ne fauroit exifter dans des lieux frappés de ftérilité. Ils exploitent quelques mines & forgent quelques outils.

La chair de toutes les créatures vivantes leur eft propre, à l'exclufion cependant du porc, de la grenouille & des infectes. Tout leur eft bon. Le paganifme, dont ils font profeffion, les met à l'aife de ce côté.

En été, du lait aigri & des racines fauvages compofent tout leur comeftible. Leur pain quotidien, en hiver, eft le poiffon feché. Leurs alimens feroient fupportables, s'ils apportoient plus de propreté dans leurs apprêts.

Mais rien de plus sale, rien de plus dégoûtant que leur cuisine. Le koumiss, le tabac & les champignons enivrans au défaut de l'eau-de-vie Russe : voilà l'abregé de leurs plus douces récréations.

Quoiqu'ils n'aient pas besoin de contrats écrits pour tenir la parole donnée, cependant il est des cas où ils croient devoir prendre quelque précaution ; & alors ils signent leurs conventions, en laissant sur le papier l'empreinte d'une marque arbitraire qu'ils se sont faite sur la peau de la main dans leur jeunesse. Quand deux amis se séparent, ils coupent en deux une branche de bouleau, en gardent chacun la moitié, & dans l'occasion ils prennent à témoin ce gage muet de leur tendresse réciproque.

Les Yakoutes sont poligames, & achetent leurs femmes. Ils rejettent loin d'eux les enfans nés avec quelque difformité, quelques défauts naturels : ils les croient l'ouvrage du démon. On sçait que les Grecs & les Romains avoient la cruauté d'exposer leurs nouveaux-nés, quand ils ne s'en soucioient pas. Comme on voit, les extrêmités se touchent ; & les mêmes crimes se commettent à la fois par les peuples sauvages & les Nations civilisées. Ils ont un usage qui leur est particulier, & que certainement on ne leur enviera pas. Le père d'un nouveau né régale ses meilleurs amis avec l'arrière-faix de l'accouchée, qu'il a fait bouillir. On sçait que ce qu'on appelle le *délivre* sert quelquefois de médicament. Mais la médecine des Sauvages ne peut être que barbare, & doit donner lieu aux abus & aux pratiques les plus étranges. Ils jouissent d'une santé généralement soutenue ;

& leurs maladies, aſſez rares, ne deviendroient point graves & ſouvent mortelles, ſi leurs Médecins n'étoient pas en même temps leurs Prêtres. L'ignorance & la ſuperſtition ſont leurs guides dans les cures qu'ils entreprennent. Des taliſmans ſont leurs remèdes. L'aſpect de la mort eſt pour eux un ſupplice, & les fait fuir d'auprès les malades, qui périſſent, abandonnés de leurs proches. Il ſeroit à ſouhaiter qu'ils n'euſſent aucune idée de religion; puiſque le peu qu'ils en ont produit de tels effets & leur conſeille de tels excès. Les lumières du Chriſtianiſme éclairent quelques-uns d'entr'eux, mais d'une lueur foible & imparfaite. Les partiſans de la vie ſauvage n'ont pas plus beau jeu que les apologiſtes de la ſociété civile : les hommes ne ſeront heureux que quand ils auront appris à ſe fixer dans un état mitoyen, également éloigné de la nature brute & d'une civiliſation trop avancée.

Les Yakoutes ſont plus raiſonnables en ce qui concerne les funérailles. Ils ſe croiroient mal à l'aiſe après leur mort, s'ils ne ſe faiſoient point inhumer dans les forêts. Un Yakout, long-temps avant ſon trépas, choiſit lui-même l'arbre au pied duquel il veut repoſer, & viſite ſouvent le lieu de ſa ſépulture. Quand on écrit l'hiſtoire de l'homme, il faut s'attendre à des contradictions, & mettre ſur ſa palette des couleurs qui ſe repouſſent l'une l'autre. Ce peuple, qui ne peut regarder la mort en face, eſt le même que celui qui contemple d'un œil ſtoïque la tombe qu'il ſe creuſe, & qu'il place le plus agréablement qu'il peut.

Du lait aigri & préſenté au ſoleil lui tient lieu d'eau

bénite pour faire les aſperſions qu'il croit néceſſaires à la proſpérité de ſes baraques, & au bonheur des trépaſſés dans l'autre vie; une queue de cheval lui ſert de goupillon. Ils ont dans leur Rit religieux deux fêtes principales : celle du printemps & celle de l'automne. On y ſacrifie des chevaux ; le tout eſt accompagné de cérémonies plus abſurdes les unes que les autres : nous regretterions le temps que nous metterions à les décrire.

Les Yakoutes ne ſont pas plus propres ſur eux que chez eux. Leur garderobe répond parfaitement aux détails que nous avons donnés de leur vie privée. Ils ne portent jamais de chemiſe, ni autre linge quelconque. Leurs habits ſe mettent immédiatement ſur la peau nue. L'habit d'été conſiſte en une peau molle tannée, & d'une couleur de chamois. Les habillemens d'hiver ſont compoſés de différentes eſpèces de fourrures, principalement de la dépouille du Renne. Les hommes coupent leurs cheveux aſſez près de la tête, & ne laiſſent pas venir la barbe épaiſſe, ni longue. Dans la belle ſaiſon, ils marchent nue tête. Ils portent des hauts-de-chauſſe tout courts. Les bas ſont de peau & ſervent en même temps de bottes ; c'eſt pour cela qu'ils ſont garnis de ſemelles; ils prennent la forme du pied, & ſont pour l'ordinairement piqués avec art, même brodés. Pour les maintenir bien tirés & ſans faire de grimaces, on les attache aux hauts-de-chauſſes. L'habit eſt un juſte-au-corps à manches étroites ; les pans, qui tombent juſqu'aux genoux, ſe ferment par la pointe en devant, à l'aide de pluſieurs cordons. Les collets & les bordures des habits d'été ſont garnis d'une élégante broderie,

large de deux pouces, & faite avec des nerfs d'animaux. On y ajoute quelquefois des franges de crins blancs ou teints. On voit de ces habits de peau dont les coutures ſont garnies de perles de verre, ou marquées par des rayes peintes avec une terre bleue ou rouge. Les poils des habits de pelleteries ſont tournés en dehors, & ce vêtement d'hiver eſt travaillé avec le même ſoin & les mêmes recherches. Les Yakoutes portent des bonnets de peliſſe, faits, pour la plupart, de la tête de quelque quadrupède. Comme ils ne mettent pas de ceinture par-deſſus leurs habits; ils ſuſpendent la pipe, la bourſe au tabac, le briquet, le couteau, &c., à la ceinture des hauts-de-chauſſe.

L'habillement des femmes eſt preſque le même que celui des hommes, mais il eſt mieux travaillé & plus orné. Les hauts-de-chauſſes ſont un peu plus longs. Pour être dans ſes plus beaux atours, une Yakoute paſſe par-deſſus l'habit ordinaire une veſte ſans manches, de cinq pouces plus courte; cette veſte eſt de peau ou d'un drap fin & rouge de préférence à toute autre couleur. Elle eſt ornée de franges & d'ourlets rayés & chargés de perles de verre ou de corail. Les femmes mariées ſe diſtinguent par la coëffure. Ce ſont des bonnêts qu'elles font de la peau priſe de la tête de différens quadrupèdes; elles y laiſſent les oreilles qu'elles dreſſent en l'air comme des cornes. Les filles mettent leurs cheveux en treſſes & portent des bandeaux larges, de peaux, & brodés avec plus ou moins de goût. A ce bandeau ſont attachés, à droite & à gauche, de petits cordons de perles de verre garnis de pendeloques. Une pièce longue de huit

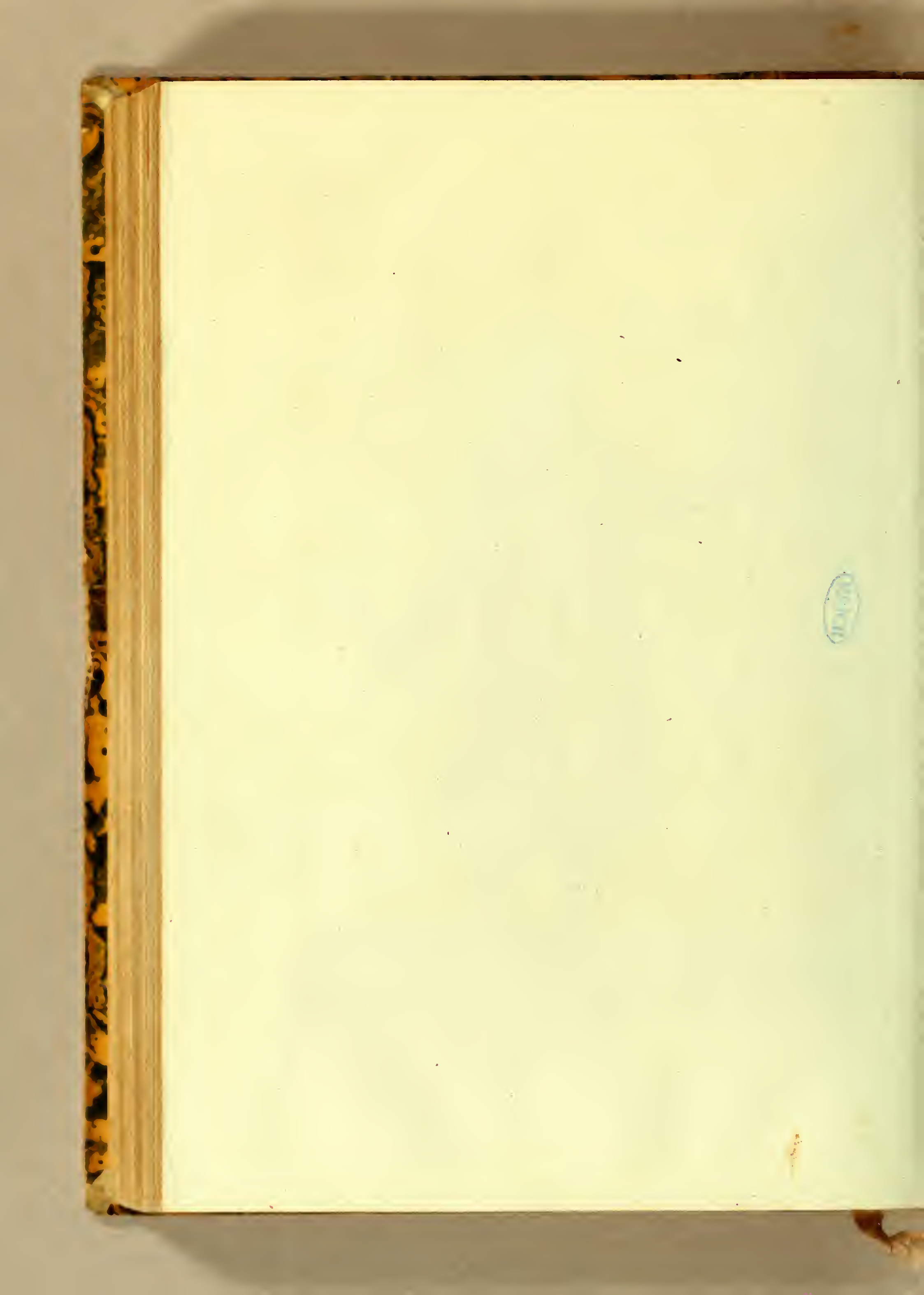
pouces, large de quatre, paſſe pardeſſus la tête, & redeſcend ſur le dos.

Les Yakoutes ſont ceux de ces contrées qui mettent le plus de goût dans leur parure; les femmes ſont elles-mêmes leurs habillemens, au lieu de les acheter tout faits, comme c'eſt l'uſage parmi quelques peuplades de Sibérie. Les filles Yakoutes ſur-tout ſont miſes très-proprement; & leur parure où l'on remarque beaucoup d'art & d'induſtrie, contraſte avec la rudeſſe de leurs mœurs, & la mal-propreté de leurs habitations & de leur table.

Fin des Mœurs des Yakoutes.

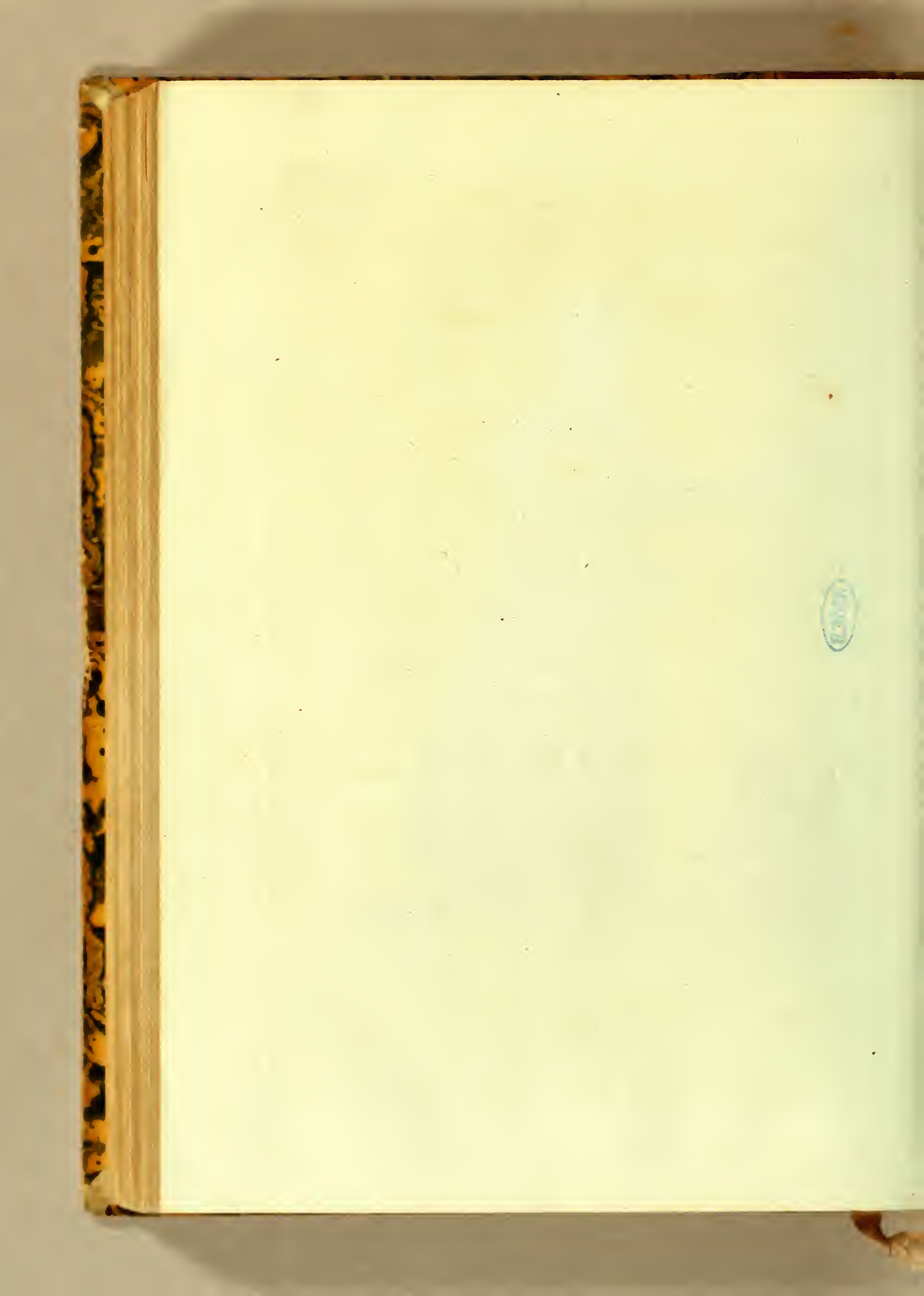


Jacout.





femme Jacout.





MŒURS
ET COUTUMES
DES INSULAIRES
DE
LA NOUVELLE ZELANDE.

La Nouvelle Zélande eſt l'Iſle la plus étendue de la mer du Sud. Le ſol en eſt très-inégal, mais la végétation s'y trouve dans ſa plus grande énergie. On n'y rencontre nulle part d'auſſi belles forêts. Ces avantages ſont dus à la douce température dont on y jouit. On y voit pluſieurs eſpèces de plantes & d'oiſeaux particuliers à ce pays. Les inſectes & les quadrupèdes y ſont de la plus grande rareté; il n'en eſt pas de même des poiſſons.

Les Inſulaires reſſemblent aſſez aux Européens, à la couleur près, dont les nuances varient depuis le noir foncé juſqu'à la teinte olivâtre. Ils ont une chevelure noire, droite & forte, qu'ils portent communément coupée ſur le derrière de la tête, & relevée en touffe ſur le crâne. Le coſtume des deux ſexes eſt à-peu-près le même. Les hommes & les femmes ſe couvrent d'une pièce d'étoffe longue de cinq pieds, large de quatre,

On la fabrique avec un lin (1) soyeux plus beau & aussi fort que celui d'Angleterre. C'est la plus importante & la plus compliquée de leurs Manufactures, quoiqu'elle ne consiste que dans une multitude de nœuds : afin d'embellir ce vêtement (car l'amour de la parure & la manie de défigurer la Nature ou de la masquer, sont de tous les pays.) Pour embellir ce vêtement, ils y mettent des morceaux de peau de chien, ou ils en façonnent le tissu en compartimens. Deux coins de la pièce d'étoffe passent sur les épaules, & s'attachent sur la poitrine, avec le reste qui couvre le corps : une ceinture de nattes tient l'habit assujetti autour du ventre. L'étoffe est quelquefois chamarrée de grandes plumes d'oiseaux, qui paroissent tissues avec le lin. Un grand nombre portent sur ce premier habillement des nattes qui descendent des épaules aux talons ; mais le manteau le plus ordinaire est un chapelet de cette plante. La corde du chapelet se place autour du col, & les franges des joncs tombent de tous côtés jusqu'au milieu des cuisses : lorsqu'ils ont ce manteau & qu'ils se tiennent assis dans leurs pirogues ou sur la grève, on les prendroit pour de grosses pierres grises, si leurs têtes n'étoient noires. Ils attachent leurs cheveux avec des plumes ou des peignes d'os & de bois garnis de perles ou de fibres de plantes entrelacées. Hommes & femmes, ils suspen-

(1) Cette plante croît près de la mer, & pousse par faisceaux. La feuille ressemble au jonc. Sa longue tige fleurit jaune & donne des graines noires.

dent à leurs oreilles fendues plutôt que percées, de petits morceaux d'étoffe, ou des grains de verre, depuis qu'ils connoiſſent les Européens. Quelques-uns ont un trou dans la partie inférieure du cartilage du nez, dans lequel ils paſſent une baguette. Ils laiſſent croître leur leur barbe; mais à l'arrivée de nos vaiſſeaux, il ne tint pas à eux qu'ils ſoient tous raſés.

Par-tout les hommes, civiliſés ou non, ont voulu mettre du leur, & retrancher ou ajouter quelque choſe à la Nature; comme ſi elle étoit capable de faire des hors-d'œuvre. Ce n'eſt que quand on l'a étudiée avec attention, qu'on s'apperçoit que tout eſt bien au ſortir de ſes mains, & que le mal ne vient pas d'elle. Le viſage de l'homme a-t-il gagné à être ſans barbe? Eſt-il bien avéré que ce ſoit une ſuperfluité dont la gêne juſtifie aſſez le ſoin que nous prenons journellement de nous en délivrer? C'eſt dans cet eſprit que les Sauvages, faute de moyens, étalent ſur leur peau les caprices bizarres de la coquetterie que le luxe, ſecondé par les arts, prodigue parmi nous ſur les habits & les autres acceſſoires. Ils ſe piquent le viſage & le défigurent par quantité de lignes bleues dont ils ſe bariolent. Les femmes ne ſe *tatouent* que les lèvres & le menton. N'ayant pas de train, ils portent peut-être l'écuſſon de leurs armoiries ſur les joues, comme on les fait peindre ailleurs ſur les panneaux d'une voiture. Peut-être auſſi n'ont-ils autre choſe en vue que de marquer par des ſignes convenus la tribu ou la famille à laquelle ils appartiennent.

Les femmes ne s'en tiennent pas là. On leur voit autour du col des dents de requins, ou de longs grains qui parurent aux Voyageurs des os de la cuisse d'un petit oiseau taillée sur ce modèle. Plusieurs d'entr'elles portent des tabliers triangulaires, ornés de plumes de perroquet, ou de morceaux de nacre de perle, & garnis d'une triple rangée de cordelettes pour les attacher.

Ces Insulaires ont imaginé aussi des chapeaux ou bonnets de plumes d'oiseaux, qui ne leur servent que de parure; car ils ne sont point dans l'usage de s'en couvrir la tête. Ils connoissent déjà le superflu, & n'ont pas encore le nécessaire. L'agréable à leurs yeux passe avant l'utile.

Etrangers à l'agriculture & ne vivant presque que de poisson rissolé au feu, la pêche est leur unique occupation; ils y vont dans des pirogues plus commodes & mieux faites qu'on ne croiroit: à l'une des extrêmités on voit souvent une tête sculptée & peinte assez bien, pour leur soupçonner quelque disposition aux arts. En fait de travail manuel, ils se montrent adroits & inventifs. Avec deux ou trois outils de mauvaises pierres, ils fabriquent quantité d'ustensiles & d'ouvrages qui prouvent autant leur industrie que leur patience. Mais ils ne se piquent pas de propreté, & leurs mœurs sont aussi dégoûtantes & aussi rudes que leurs personnes.

Ils vivent sans maître, & n'en sont ni meilleurs ni plus heureux. Il n'y a que la raison cultivée qui puisse faire sentir tout le prix de la Liberté, & apprendre à profiter des avantages qu'elle donne Les fruits de la Liberté

ſont amers, mal-ſains & difficiles à digérer, quand on les mangent cruds. (Qu'on me paſſe cette expreſſion, en faveur du ſens qu'elle renferme.) Les nouveaux Zélandois ne ſont pas dignes de ſe conduire eux-mêmes. La férocité de leur caractère ſemble annoncer une peuplade auſſi éloignée de la Nature que de la ſociabilité. Ils paroiſſent comme le produit de quelques poignées d'hommes viciés, rejettés du continent, & relégués de manière à ne pouvoir nuire qu'à eux-mêmes : inſolens & vindicatifs, féroces & lâches, défians & voleurs ; la bonne-foi & la paix habitent rarement au milieu d'eux. Toujours ſous les armes, ils ne marchent jamais ſans agiter dans leurs mains la pique (1) ou la maſſue. Ce dernier inſtrument eſt une eſpèce de hallebarde longue de ſix pieds. L'une des extrêmités eſt applatie, & a les bords tranchans. L'autre ſe termine en pointes & offre une tête ſculptée, faiſant les mêmes grimaces effrayantes qu'on remarque ſur la phyſionomie des Inſulaires partant pour une expédition. C'eſt alors que le Chef, qui eſt toujours le plus déterminé de la Horde, entonne le chant de guerre, que ſes compagnons répètent, accompagnés du geſte & de la voix des enfans & des femmes.

(1) Il y en a de trente pieds.

CHANT DE GUERRE

Chez les nouveaux Zélandois.

Kahaia? (Où eſt-il?) *Kahaia?* où eſt-il, l'ennemi? Allons à lui. Aſſez & trop long - temps notre eſtomac murmure de ne ſe repaître que de la chair du poiſſon qui ne nous a point fait de mal. La chair (1) d'un ennemi a bien plus de parfum. Amis! n'entendez-vous pas claquer vos dents d'impatience; elles attendent la chair des vaincus. Ma langue altérée ſèche dans ma bouche; il lui faut du ſang des traîtres. Armons-nous du *patoo* (2). C'eſt le *patoo* qui doit nous ouvrir le chemin jusqu'au cœur de nos ennemis. Femmes! enfans! dans peu vous nous reverrez. Nous vous aſſocierons à nos feſtins, dont le vaincu fera tous les frais. Attendez-nous. Partons!... *Kahaia? Kahaia?*

Antropophages en guerre, les Zélandois ſont humains en temps de paix. A la mort d'un ami ou d'un parent,

(1) Ils coupent en morceaux (dit M. Anderſon) un ennemi vaincu, lors même qu'il n'eſt pas encore mort, & après l'avoir rôti, ils le mangent, non avec répugnance, mais avec une ſatisfaction extrême.

(2) Le *patoo* ou l'*émecé* a la forme d'une ellipſe ; ſa longueur eſt d'environ dix-huit pouces; il a un manche de bois, de pierre, d'os ou de jaſpe verds, & c'eſt l'arme ſur laquelle ils comptent le plus dans les batailles.

ils versent des larmes qu'ils rougissent de leur sang. Car ils manifestent ordinairement leur deuil par de larges blessures pour honorer celui qu'ils viennent de perdre. Leur sensibilité est même si vive, qu'après une absence de quelques jours, deux amis, dans leurs transports, se tailladent le visage & s'y font des plaies dont les cicatrices attestent pendant long-temps leur attachement réciproque. Assez souvent aussi ils taillent des pierres vertes en forme de petite figure humaine, qu'ils garnissent d'yeux de nacre de perle, & ils portent ce bijou à leur col, pour se souvenir de ceux qui leur sont chers. La galanterie françoise n'a encore rien imaginé de plus expressif. Auroit-on cru retrouver dans la Nouvelle Zélande des pendans aux portraits de nos colliers en médaillons, de nos bracelets & de nos tabatières?

Une peuplade peut avoir des Prêtres & vivre sans religion. C'est ce que prouvent, entr'autres Nations, les Zélandois, qui n'ont ni Temple, ni Autels, ni Assemblées publiques. Ils savent bien se réunir pour détonner des chansons de guerre, mais jamais pour chanter des Hymnes pieux. Quelques Charlatans vont de cabane en cabane prier pour ceux qui leur font des présens. Ils croient vaguement à des Dieux, & admettent une sorte de vie à venir. C'est ce dernier article de foi qui les rend Cannibales. On ne sait comment ils en sont venus à se persuader que l'Enfer est le séjour des vaincus, dont le cadavre a eu pour sépulture l'estomac du vainqueur. On les desireroit plutôt tout-à-fait

Athées & Matérialiſtes ; . . . . Car ſans doute, c'eſt un moindre blaſphême de nier une Providence, que de commettre tant d'horreurs en ſon nom.

Les Zélandois chantent ſur des airs qui ont une ſorte de mélodie, les traditions de leurs aïeux, leurs batailles, & même des ſujets aſſez indifférens. Paſſionnés pour cet amuſement, ils y emploient la plus grande partie de leur temps. Ils paſſent auſſi pluſieurs heures de la journée à jouer de la flûte.

Chanſon Zélandoiſe.

D'où viennent-elles, ces grandes pirogues (1) qui nous ont viſités? Je n'en ſais rien & ne m'en ſoucie (2). Je ne deſire autre choſe au monde que la victoire & ma flûte : la victoire, pour manger mon ennemi; ma flûte, pour chanter ma victoire.

Non ! non ! je n'irai point au Pays de ces grandes pirogues qui nous ont viſités. Elles nous en ont apporté un venin (3) qui gâte le plaiſir : ces étrangers ne mangent pas le corps de leurs ennemis; mais ils empoiſonnent le cœur de leurs amis.

---

(1) Les vaiſſeaux Européens.

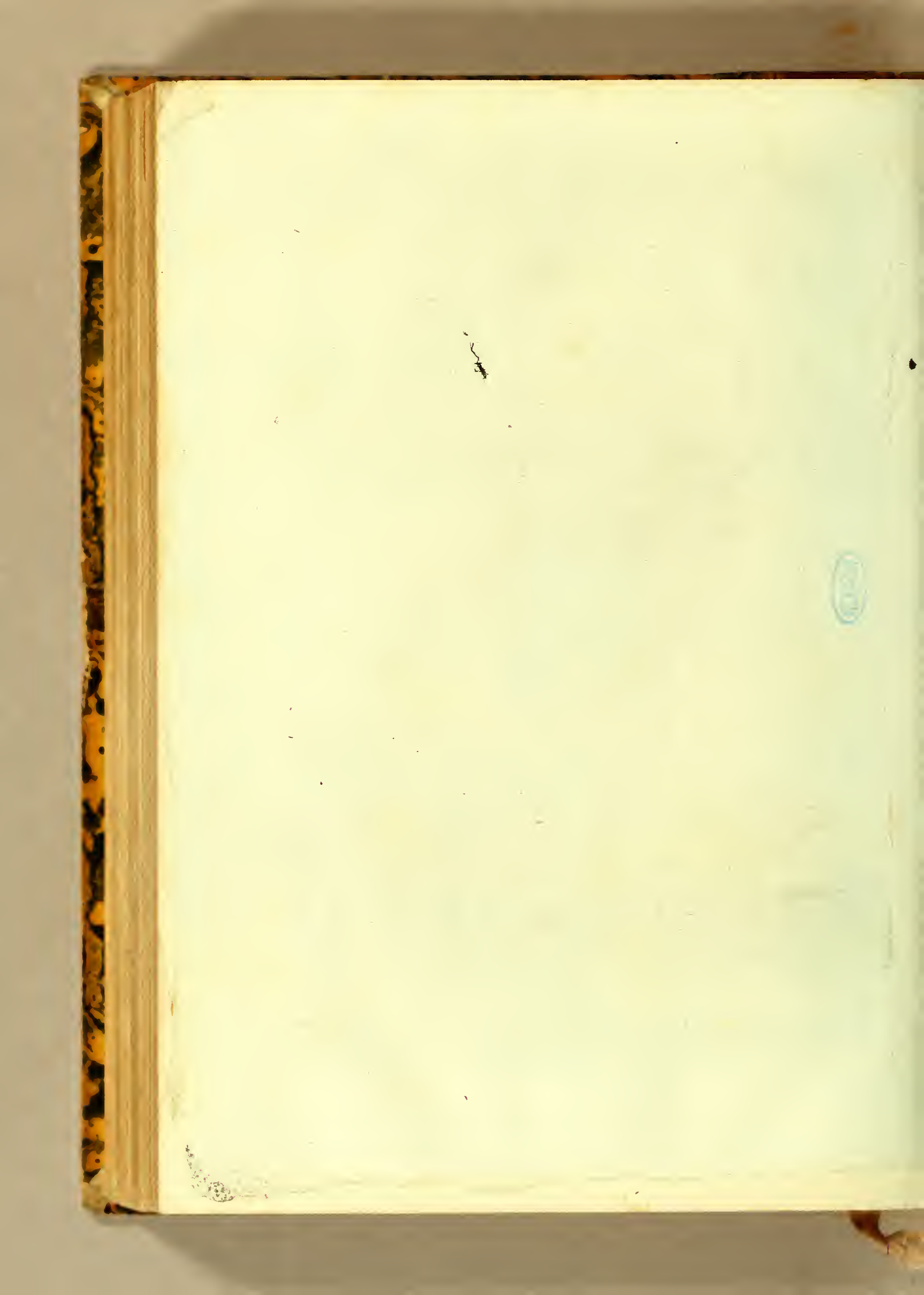
(2) Les Zélandois (dit le Capitaine Cook) annoncent un eſprit peu curieux. Les objets nouveaux ne leur inſpirent preſque point de ſurpriſe. . . . .

(3) Les premiers Navigateurs Européens ont apporté la maladie vénérienne à la nouvelle Zélande.

Fin de la Notice hiſtorique ſur les Zélandois.



Insulaire de la Nouvelle Zéelande.



NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ISLE DE ZANTE.

CETTE Isle de la Grèce, dans la mer d'Ionie, d'une étendue très-bornée, mais dont l'histoire remonte à la plus haute antiquité, eut pour premiers habitans une colonie d'Achéens, & pour maîtres Ulysse & un fils (1) du Fondateur de Troye, qui lui donna son nom. Du temps de Pline, elle jouissoit de sa liberté. Elle fut, dit-on, appellée pendant quelque temps Jérusalem, pour se conformer à une vision de Robert Guiscard. Ce Duc de la Pouille, digne contemporain & compatriote de Guillaume-le-Conquérant, qui, à son exemple, de Gentilhomme Normand se rendit Souverain, étoit pieux, ou du moins faisoit servir la religion à sa politique. Méditant de nouvelles victoires en Orient, il feignit un pélerinage à la Terre-sainte. Mais une fièvre violente l'arrêta à Zante. Dans son délire, le Ciel lui révéla qu'il devoit mourir dans la Cité-sainte, célèbre à jamais par la mort du Fils de Dieu. Ceux qui assistoient ce Prince à ses derniers momens, voulurent lui

(1) Zacynthus avoit pour père Dardanus. Selon d'autres, Zante doit son nom à la fleur d'hyacinthe, originaire, dit-on, de cette Isle.

épargner un chagrin de plus, en lui apprenant qu'en effet la Ville (1) où il expiroit étoit précisément Jérusalem. Les Souverains ont donc des flatteurs jusques sur le bord de leur tombe. Il en est même qui en ont eu au-delà. C'est aussi à Zante que Vesale, Médecin de l'Empereur Charles-Quint & de Philippe II. Roi d'Espagne, Anatomiste, qui fit plus d'honneur & rendit plus de service à l'espèce humaine que Robert Guiscard, échoua misérablement, & succomba le 15 Octobre 1564, après avoir lutté pendant quarante jours dans son vaisseau contre la tempête & la mort. Il revenoit de la Terre-sainte, & s'en alloit à Venise pour succéder au célèbre Fallope.

En 1350 Robert, Prince de Tarente, fit plusieurs acquisitions considérables, du nombre desquelles étoit Zante.

Les Turcs, sous la conduite d'Uluzzali, Bacha, descendirent dans cette Isle en 1571, & y signalèrent leur séjour par d'affreux ravages.

Les Insulaires, en se soumettant à la République de Venose, ont perdu leur liberté. Mais ils s'en croient suffi-

(1) D'autres veulent que Robert Guiscard mourut à Casopoli, Promontoire de l'Isle de Corfou, en allant rejoindre son fils Bohemond à Céphalonie qu'il assiégeoit. Il termina sa trop brillante carrière en 1084, âgé de 80 ans. Son corps fut inhumé à Venose, Ville du Royaume de Naples, & lieu de la sépulture des Princes Normands.

Les Historiens varient beaucoup sur l'époque & sur les circonstances de la mort de Guiscard.

ſamment dédommagés par la tranquillité dont ils jouiſſent. Sous le deſpotiſme des Turcs, ils n'auroient pu conſerver le libre exercice de la Religion grecque, à laquelle ils ſont fort attachés encore aujourd'hui. Cependant ils ont adopté beaucoup de choſes de l'Egliſe latine. Ne ſeroit-il pas temps que les hommes qui n'ont qu'un Soleil pour les éclairer, n'euſſent auſſi qu'un ſeu flambeau de la foi? Il n'y a pas deux morales; pourquoi exiſte-t-il plus d'une Religion?

Il y a à Zante pluſieurs Couvens catholiques & pluſieurs Maiſons de Caloyers. Mais les enfans de S. Dominique & ceux de S. Baſile ſe portent une haine ſecrète qui éclateroit à la première occaſion & au grand ſcandale des gens du monde, s'ils n'étoient retenus par la préſence impoſante du Provéditeur Vénitien. Le mot de Frères qu'ils ont toujours à la bouche, n'auroit-il aucun ſens pour leur cœur? Scrupuleux obſervateurs de quatre (1) Carêmes, croient-ils donc que le jeûne diſpenſe de la charité? Les Caloyeres, dont il y a auſſi quelques Egliſes dans l'Iſle, ſont des Religieuſes qui

(1) La Règle de S. Baſile offre un article bien plus raiſonnable, & qui devroit être obſervé par d'autres encore que par les Caloyers : il enjoint à ces Religieux de ne porter à leur bouche qu'un pain humecté de la ſueur de leur front; le droit de manger n'eſt accordé qu'au travail des mains. C'eſt peut-être à ce beau réglement que les Moines grecs doivent le maintien de leur diſcipline, qui n'a pas encore eu beſoin de réforme, & la conſidération publique dont ils jouiſſent encore aujourd'hui, ſur-tout à Zante.

n'en portent que l'habit; elles franchiſſent la grille ſous le plus léger prétexte. Sous le plus léger prétexte auſſi, on a droit de les viſiter; & jadis il n'étoit pas rare de voir à la porte de leur cellule des Turcs qui leur achetoient différens petits ouvrages travaillés à l'aiguille.

Les Zantiotes ſouffrent parmi eux pour l'avantage du commerce, un aſſez bon nombre de Juifs, & leur permettent même d'avoir des Synagogues. Pourquoi ne point faire par eſprit de bienveillance ce qu'on fait par intérêt? Hélas! les uſages louables qui ont lieu parmi les hommes, ont preſque tous un motif qui ne l'eſt pas. Le Père Coronelli a obſervé que de ſon temps il y avoit à Zante beaucoup d'incrédules & d'athées. Mais l'Auteur de cette remarque étoit de l'Ordre des *Minimes*, & en devint le Général.

Jadis, à Zante, l'entrée des Egliſes grecques étoit interdite aux femmes & aux hommes ſuſpectés de quelques vices. Mais depuis quelque temps on s'eſt beaucoup relâché de cette rigueur, dans la crainte de réaliſer trop ſouvent ce paſſage ſi connu de Saint-Jean: *Vox clamantis in deſerto*.

Les Zantiotes ne vivent pas bien unis entr'eux, & ſont amis des procès. Les habitans de la Ville ne ſympathiſent pas avec les gens de la campagne; & chaque jour voit éclorre plus de querelles qu'il n'en voit terminer. Ces mœurs ont donné beaucoup d'importance à la profeſſion d'Avocat, qui y eſt exercée avec diſtinction par le plus grand nombre. On retrouve par fois dans leurs plaidoyers quelques traces

de l'éloquence de Cicéron, dont on prétend posséder la tombe près de la Ville de Zante. Il paroît que le Zantiote auroit plus de succès dans les lettres ou le commerce, que dans le métier de la guerre. Cependant les fréquens tremblemens de terre l'a tellement aguerri, qu'il y est comme accoutumé. On reproche à ce Peuple un caractère aussi remuant que le sol qu'il habite. L'Evêque de Zante a eu jadis beaucoup de peine à contenir ses diocésains; & il n'avoit pas trop de ses six mille ducats de revenu, pour donner du poids à ses paroles de paix, en y ajoutant la ressource des armes.

La Nature avoit fait assez en faveur des Zantiotes, pour les porter à vivre en bonne intelligence entr'eux. Le terrein de leur Isle, inégal, mais fécond presque par-tout, répond toujours à terme à tous leurs vœux. Ils n'ont pas besoin de se disputer le nécessaire, puisqu'il leur reste encore du superflu. Mais telle est apparemment la Nature de l'homme. Dans la misère ou dans l'abondance, également mécontent de ce qu'il est, quand il n'a pas au-dedans de lui des sujets de peine, il en cherche au-dehors; & il a plutôt trouvé des prétextes pour faire le mal, que des motifs pour faire le bien.

C'est sur-tout depuis le riche commerce de ses raisins de Corinthe, que Zante mérite d'être nommée l'*Isle d'or*, comme l'ont désigné quelques Géographes anciens. On y trafique aussi d'excellens vins Grecs. Nous y avons un Consul (1).

(1) Le Consul actuel est M. *Grasset de S. Sauveur*, le père. Honoré de la considération & de la confiance du Ministère

La pièce principale du coſtume des femmes & des filles de Zante, eſt un maſque noir dont elles ſe couvrent le viſage preſqu'en tout temps. L'étranger, qui n'eſt pas encore au fait de cet uſage ſingulier, regarde ce maſque comme un rempart de la Beauté : mais c'eſt préciſément cet extérieur ſi peu galant, qui favoriſe la galanterie. Munies de leur maſque, il eſt permis aux femmes Zantiotes de ſortir de chez elles & d'aller partout où bon leur ſemble, ſans en rendre compte à leurs maris ou à leurs parens. Ce maſque leur ſert comme de paſſe-port. A l'abri ſous cette égide, elles s'expoſent en public avec une aſſurance qu'on trouveroit peut-être ſuſpecte ailleurs. C'eſt à l'âge de dix ans que les filles prennent le maſque pour ne plus le quitter. Les femmes & les filles de la campagne, qui partagent avec les hommes les plus rudes travaux du labourage, remplacent le maſque par une pièce de toile dont elles s'enveloppent la tête, de manière à n'être point vues. Seroient-ce les hommes qui, par une politique mal-entendue, ont

de France, & digne repréſentant de ſa Nation, nous ſaiſiſſons cette occaſion de lui rendre un témoignage public de notre reconnoiſſance. Les deux deſſeins du coſtume de cet article ont été envoyés par lui, ainſi que pluſieurs autres, accompagnés de quelques Notes manuſcrites, que le Rédacteur a fondues dans ſon texte. Nous nous ferons un devoir de citer ainſi le nom des perſonnes qui voudront bien concourir à la perfection & s'intéreſſer au ſuccès de cet Ouvrage, en nous communiquant des Notices ou des Croquis. Nous garderons le ſilence, toutes les fois qu'on l'exigera.

ordonné le maſque aux femmes? L'expérience, au reſte, a trompé leur attente. Probablement on doit ſe permettre tout, toutes les fois qu'on a la reſſource de l'incognito. Outre cela, un maſque noir eſt d'autant plus commode, qu'il diſpenſe de rougir.

La pluplart des femmes Zantiotes emploient à leur toilette du fard rouge & blanc; elles s'en peignent le viſage, la gorge & les bras, & ſouvent le luxe eſt pouſſé plus loin encore. Leur habillement conſiſte en un corſet, un juſte avec le juppon, ordinairement de la même étoffe & de la même couleur. Le bas de la juppe eſt communément auſſi orné d'un double cercle de frange ou autres agrémens. Ce juſte a des manches qui tombent juſqu'au poignet. Elles paſſent une eſpèce de mantille qui a une capotte pardeſſus laquelle elles ſe coëffent d'un chapeau d'homme à trois cornes; le dedans des bords eſt garni de fleurs artificielles. Leurs chauſſures ne diffèrent des hommes qu'en ce qu'elles ſont plus petites & plus délicatement travaillées.

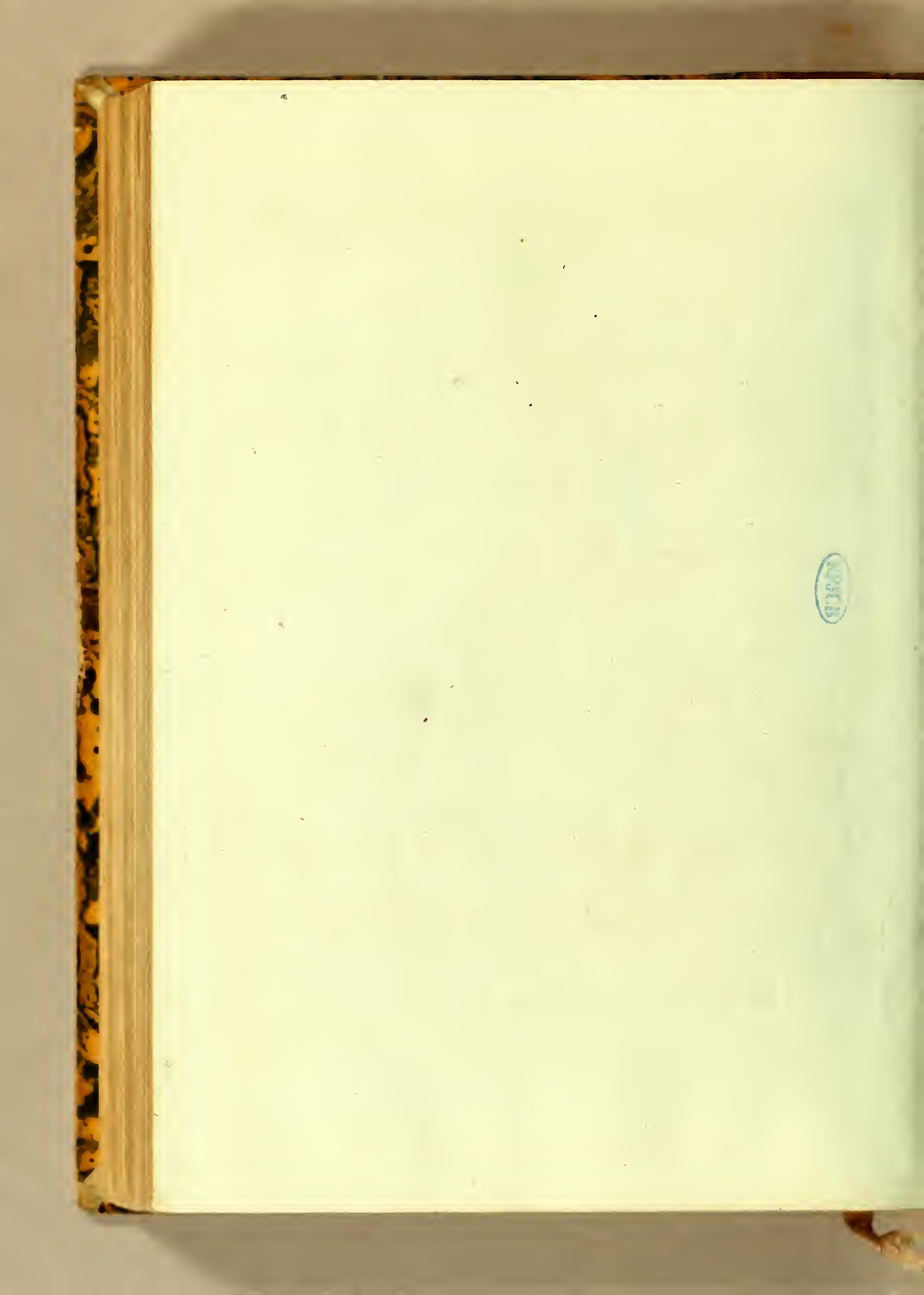
Un Zantiot ſe couvre la tête d'un bonnet rouge, dont la pointe retombe ſur l'oreille. Le reſte de ſon coſtume conſiſte en une cravatte, un gillet & au bas une ceinture; pardeſſus, une veſte ouverte bordée de poils, & dont le bout des manches a un revers qui ſe termine en pointe; il porte auſſi une eſpèce de manteau doublé & garni de poches, de grandes culottes à la hollandoiſe, &c.

Fin de la Notice hiſtorique ſur l'Iſle de Zante.



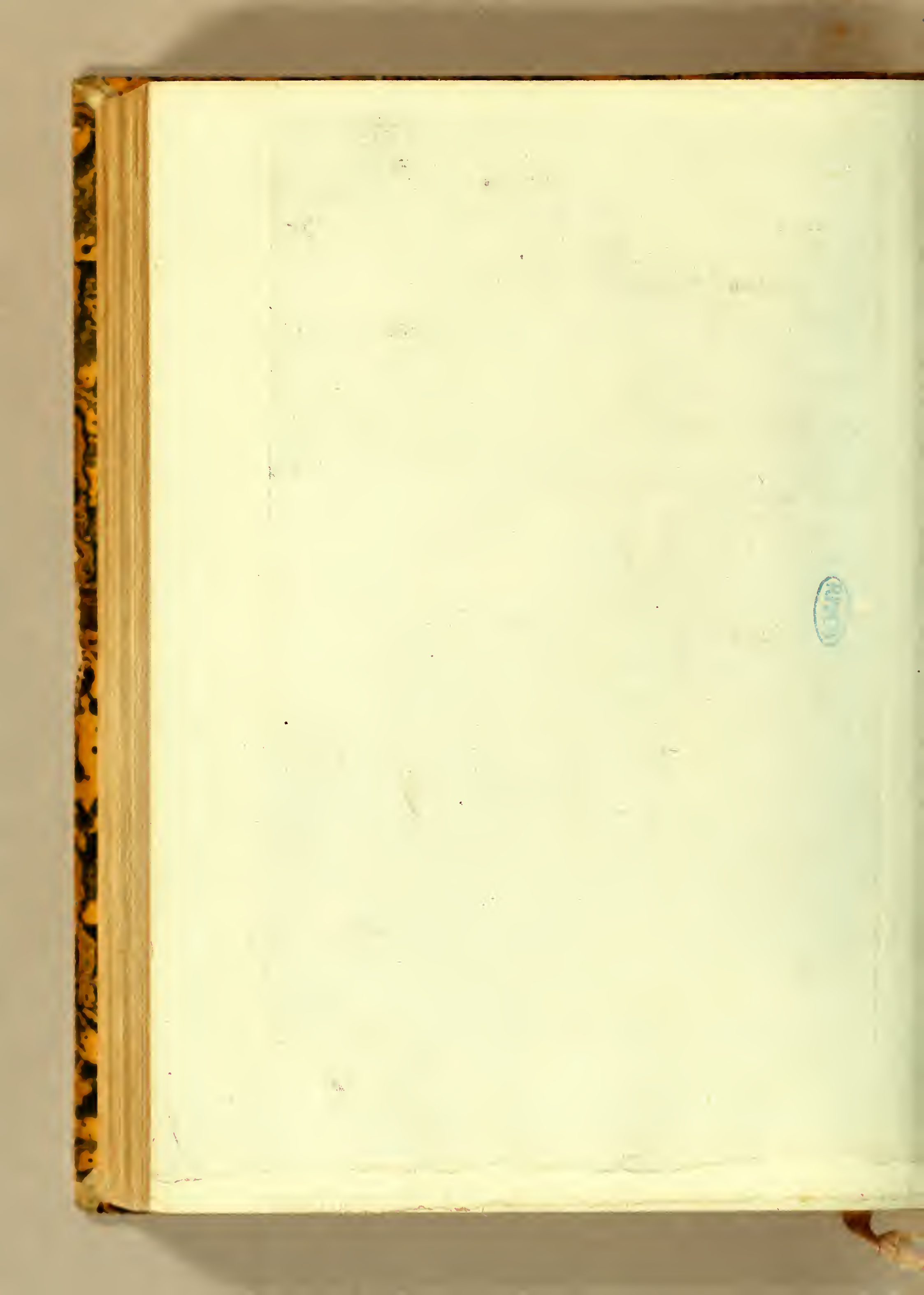
Desrais del. Mixelle sculp.

Homme Zantiote.





Femme de cracovie



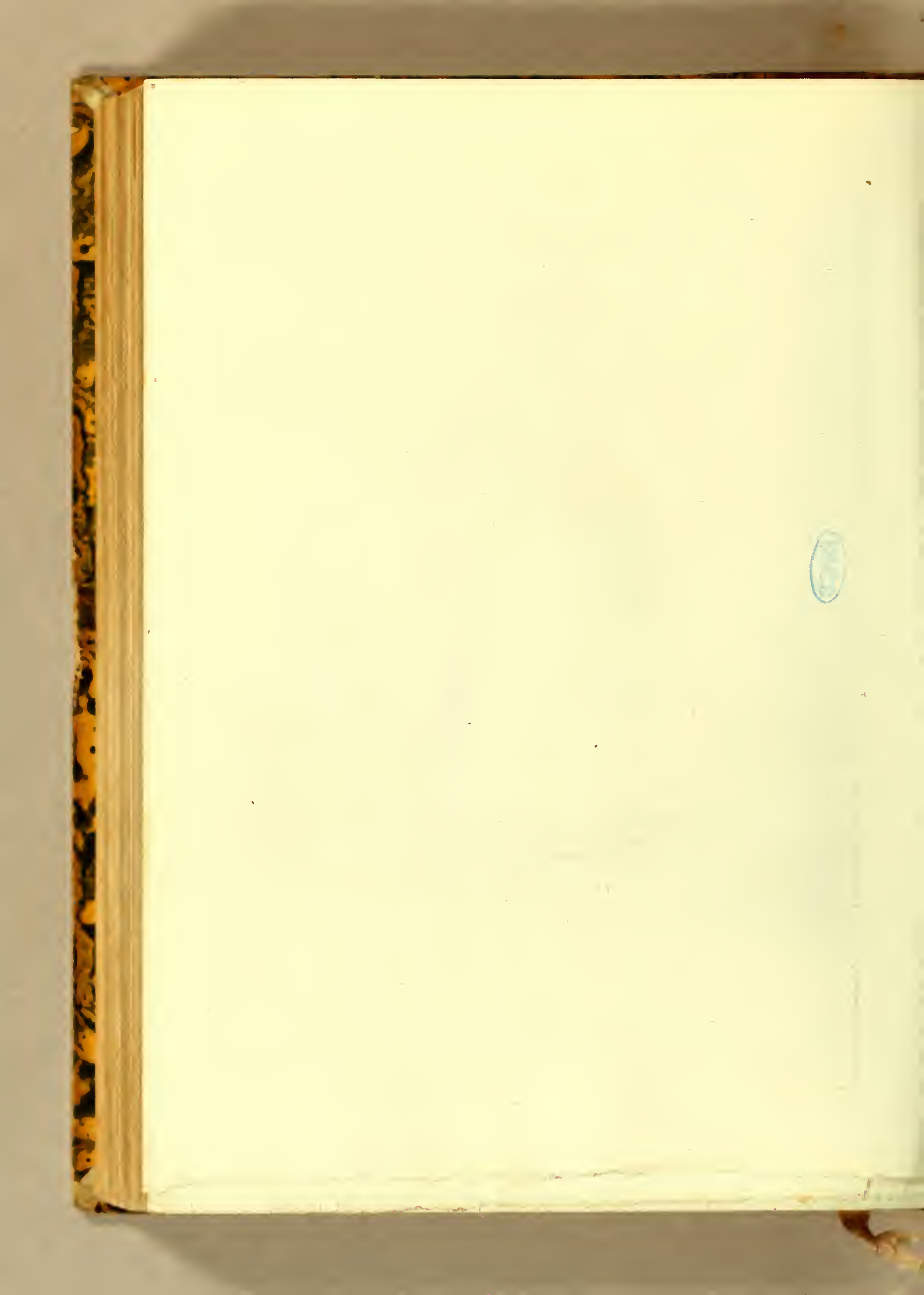


Homme Grecque



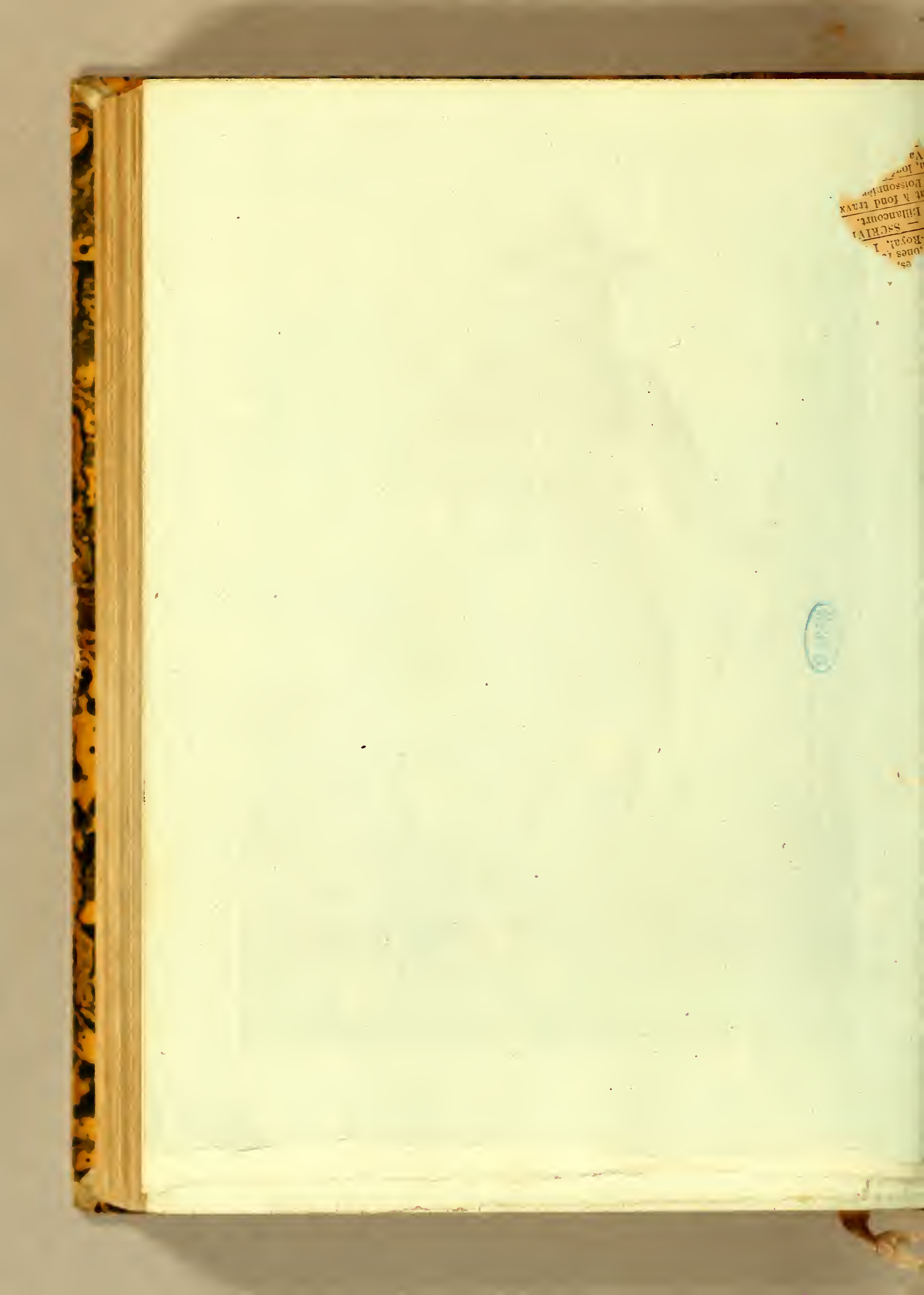


Femme Grecque.



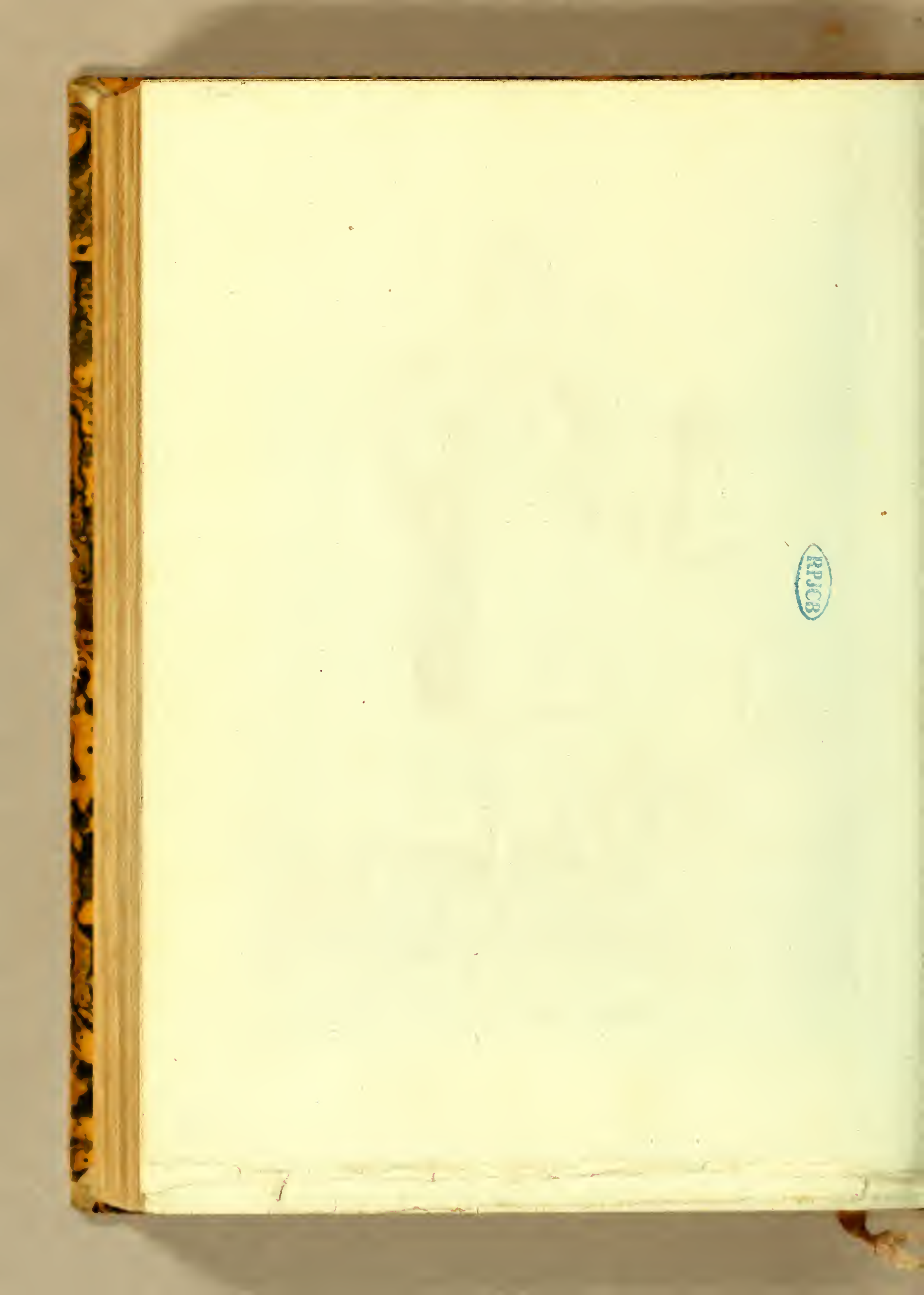


homme de l'entrée du prince Guillaume.



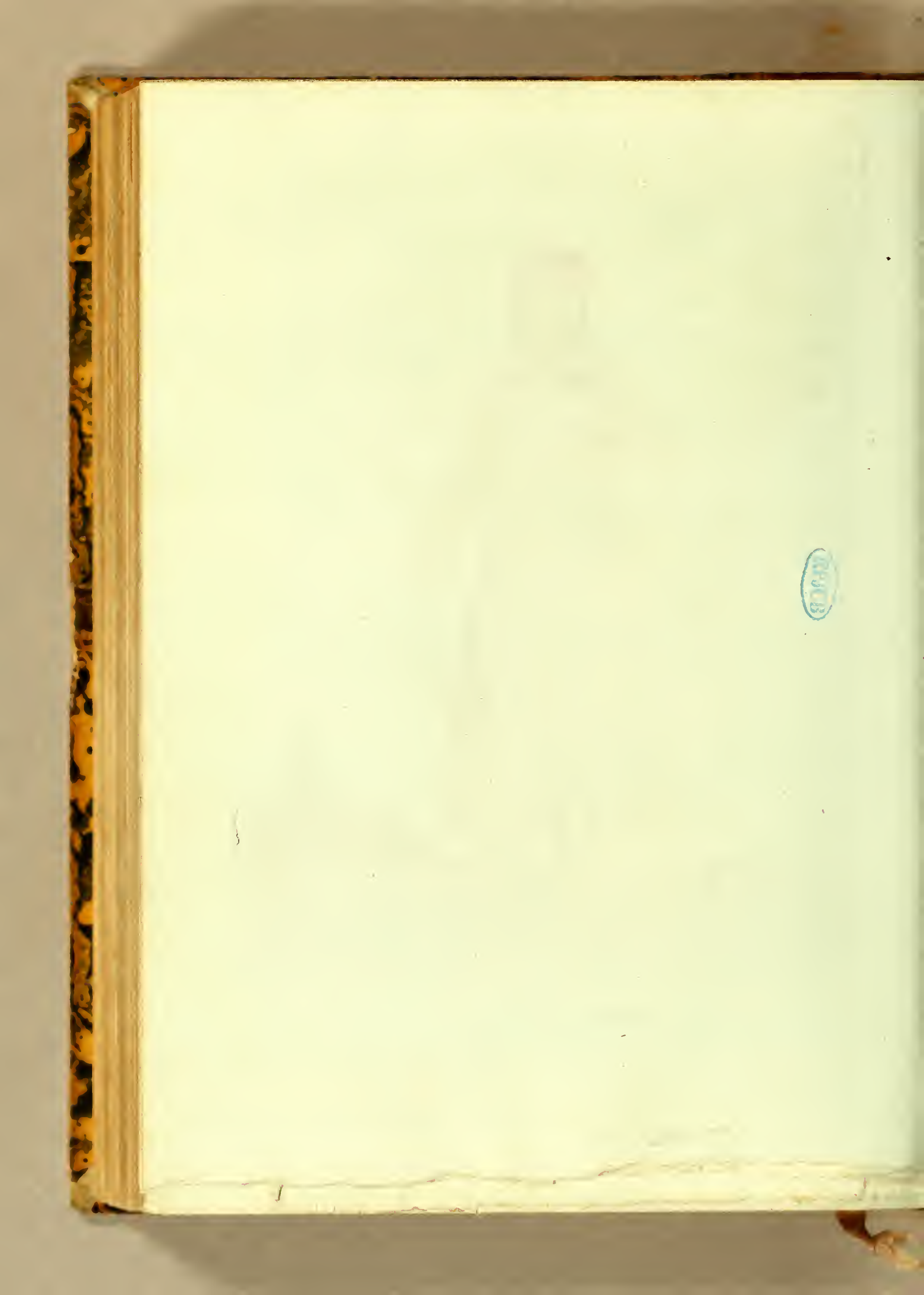


femme de l'entrée du prince Guillaume.


RPJCB



femme Metchereke.



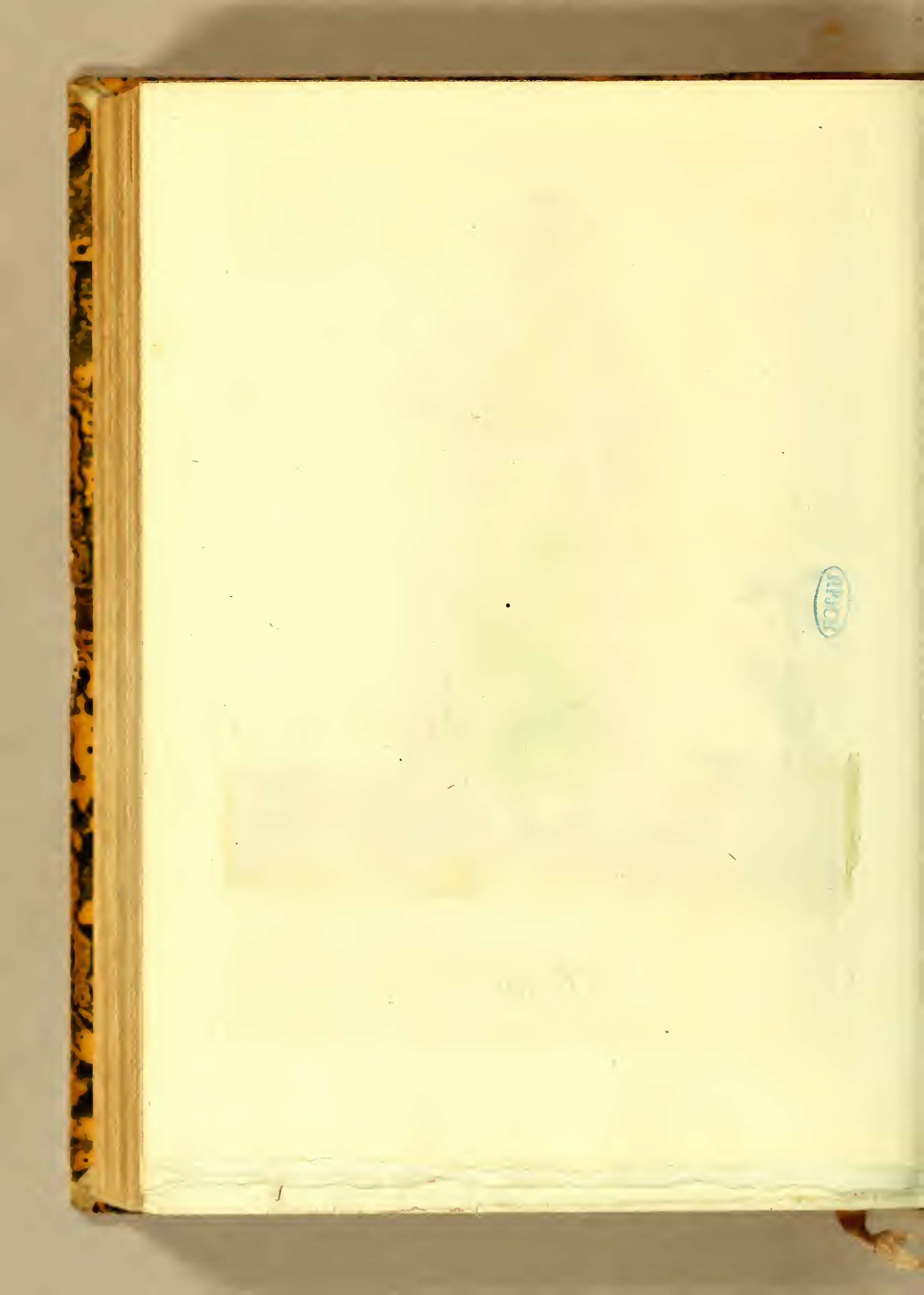


homme de Mangéla.



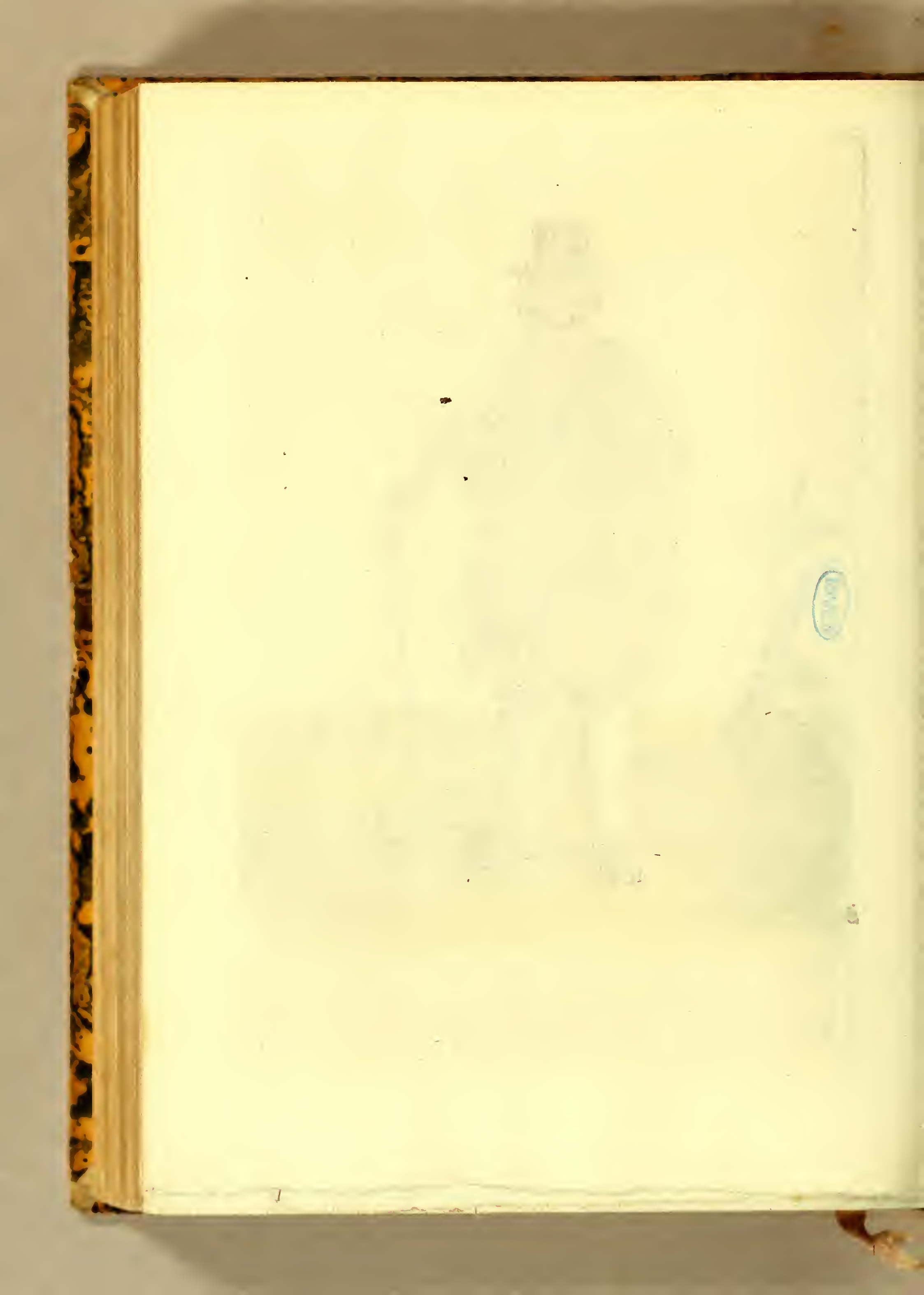


Indien



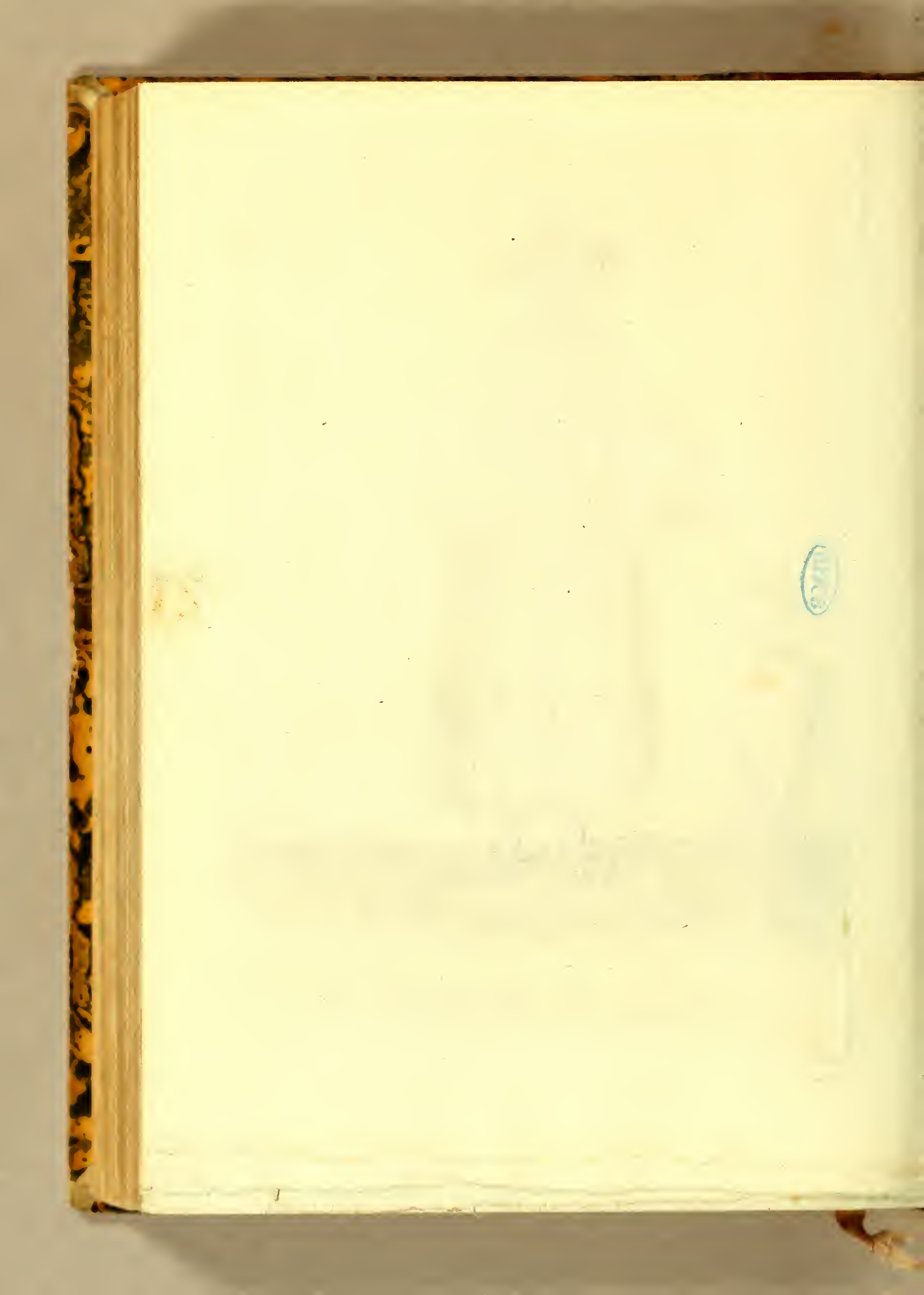


Homme de schevelingen pres de la haye



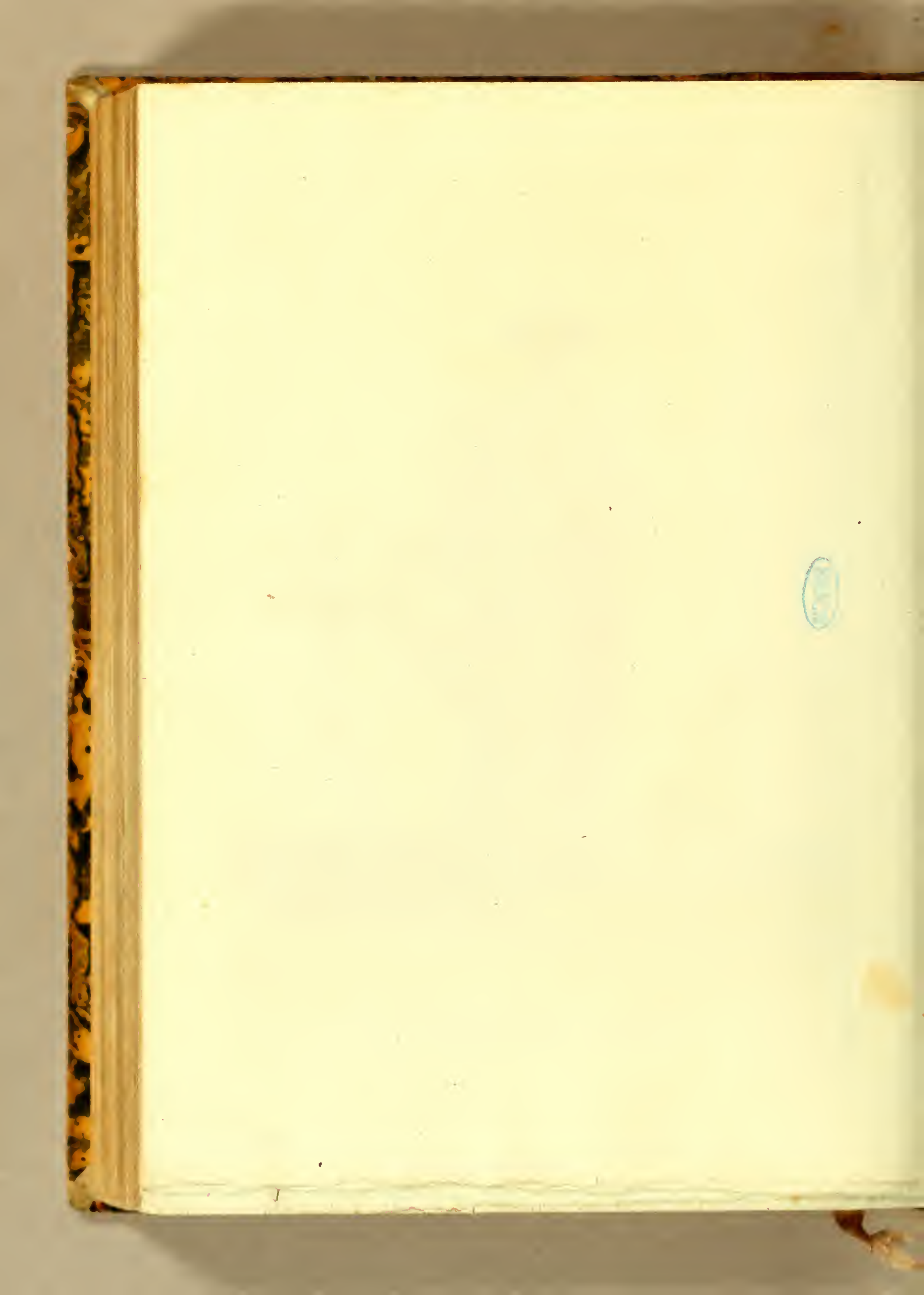


Femme de schevelingen



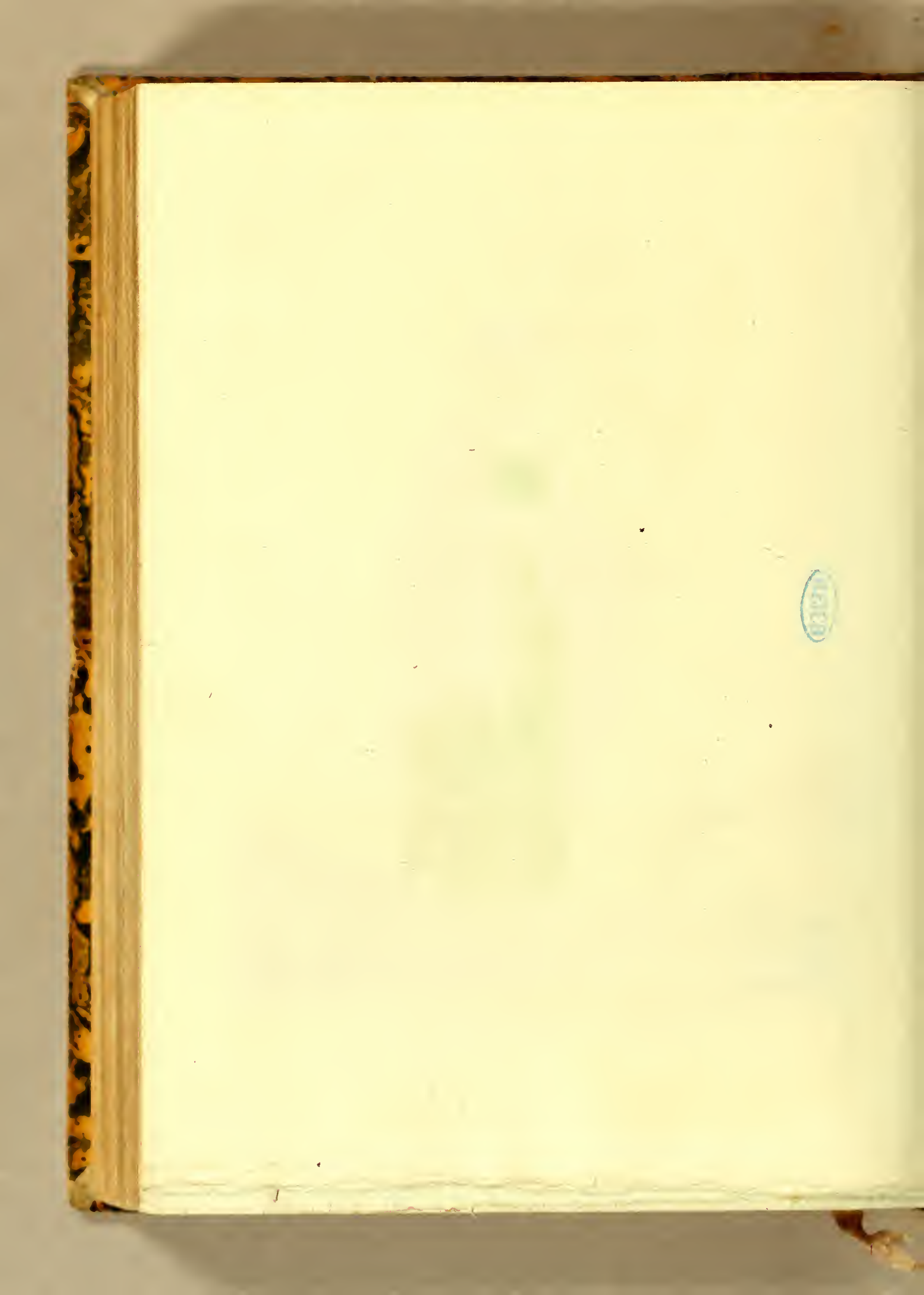


Femme Tartare



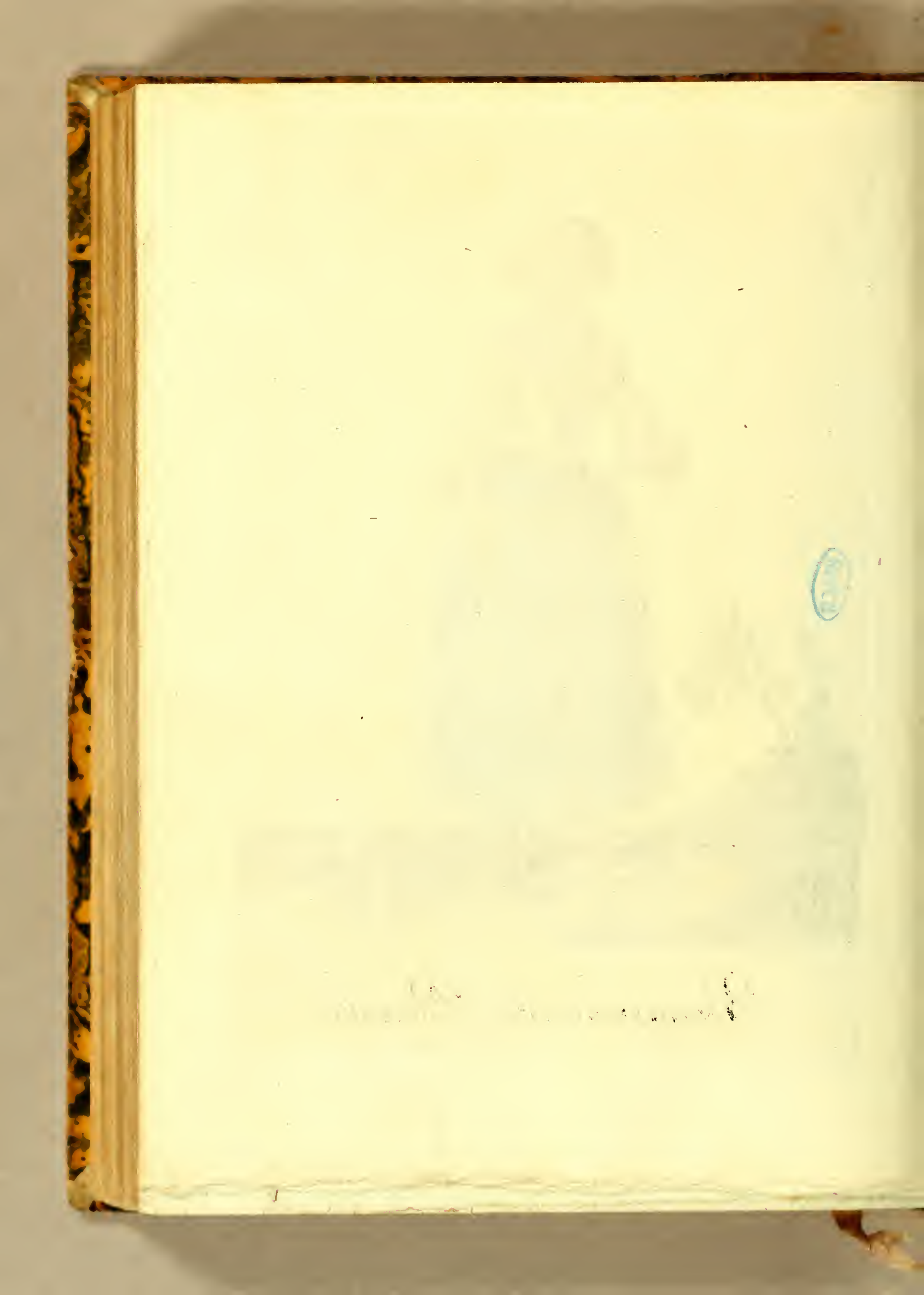


Femme de valday





Bourgeoise de Passeau



LISTE ALPHABÉTIQUE

Des Peuples dont on donne le Costume & une Notice dans cet Ouvrage.

A.

B.

C.

A. B.—C. pour le premier Volume.

LISTE ALPHABÉTIQUE

Des Peuples dont on donne le Coſtume & une Notice dans cet Ouvrage.

D.

E.

F.

G.

H.

D.—L. pour le ſecond Volume.

LISTE
ALPHABÉTIQUE
Des Peuples dont on donne le Coſtume & une Notice dans cet Ouvrage.

M.

MOEURS & *Coutumes des Madégaſſes.*
——du Malabar.
Notice hiſtorique ſur Malthe.
——ſur Mangéea.
Mœurs & Coutumes des Habitans des Iſles Manilles.
Notice hiſtorique ſur les Habitans de Martavan.
——ſur les Mexicains.
——ſur le nouveau Mexique.
——ſur Milo.
Mœurs & Coutumes des Habitans de Minorque.
——des Moluquois.
——des Mordwines.
Notice hiſtorique ſur Morat.
Mœurs & Coutumes des Morlaques de la Croatie.
Mœurs & Coutumes des Habitans du Royaume de Murcie.

N.

NOTICE *hiſtorique ſur Naples.*
Mœurs & Coutumes des Habitans de la Terre de Natal, ou Caffres.

O.

P.

Q.

M.—Q. pour le troiſième Volume.

LISTE ALPHABÉTIQUE

Des Peuples dont on donne le Costume & une Notice dans cet Ouvrage.

R.

S.

T.

V.

W.

Y.

Z.

R.—Z. pour le quatrième Volume.







